

RICCOBONI, Marie Jeane

[Obras completas]

Oeuvres complètes de Madame Riccoboni : tome second. -- Nouvelle édition / revue & augmentée par l'auteur... -- A Paris : Chez Volland..., 1786

[2], 480 p., [3] h. de grab., [1], A-Z8, 2A-2G8 ; 8º

Las h. de grab. son calc. -- Cabecera xil. en A1r

I. Título

R-5166 Enc. hol. con hierros dorados en el lomo

Ann B

Feb 9-

ŒUVRES

COMPLETTES

DE MADAME

RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION

*Revue & augmentée par l'Auteur, & ornée
de 24 Figures en taille-douce.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez VOLLAND, Libraire, quai des Augustins,
N°. 25.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

CE VOLUME CONTIENT

Histoire du Marquis DE CRESSY, page 1

AMÉLIE, 117





HISTOIRE

DU MARQUIS

DE CRESSY.

MONSIEUR le duc de Vendôme ayant glorieusement terminé la guerre d'Espagne, revint à la cour, suivi d'une brillante jeunesse ; victorieuse sous ses étendards, elle partageoit avec lui l'honneur de ses triomphes.

Parmi ceux qui s'étoient distingués dans la dernière campagne, le marquis de Cressy, par une attention particulière du prince qui l'aimoit, avoit eu occasion de montrer ce que peuvent le zèle, le courage & la fermeté dans le cœur d'un françois ; heureux si des qualités si nobles eussent pris leur source dans l'amour de la patrie, & dans cette généreuse émulation naturelle aux belles âmes, plutôt que

dans un desir ardent de s'avancer , d'effacer les autres , & de parvenir à la plus haute fortune.

Le marquis entroit dans sa vingt-huitième année , lorsqu'il reparut à la cour après six ans d'absence. Il étoit maître de lui-même ; assez riche , si ses desirs eussent été modérés ; mais dominé par l'ambition , le bien de ses pères ne pouvoit suffire à l'état qu'il avoit pris ; il songea à le soutenir , même à l'augmenter ; une grande naissance , une figure charmante , mille talens , une humeur complaisante , l'air doux , le cœur faux , beaucoup de finesse dans l'esprit , l'art de cacher ses vices , & de connoître le foible d'autrui , fondoient ses espérances : elles ne furent point déçues. Un tel caractère réussit presque toujours. L'apparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus mêmes ; & celui qui feint de les avoir , a bien de l'avantage sur celui qui les possède.

Le marquis de Cressy devint en peu de tems l'admiration des deux sexes. Les hommes recherchèrent son amitié , & les femmes désirèrent sa tendresse ; mais celles qui tentèrent de l'engager , trouvèrent dans son cœur une barrière difficile à forcer. De toutes les passions , l'intérêt est celle qui cède le moins aux attaques du plaisir.

Le marquis résista long-tems aux douceurs qui lui étoient offertes , même à sa vanité. Le

être envié d'homme à bonne fortune, le toucha bien moins que l'espoir d'une alliance, qu'une conduite sage pouvoit lui procurer. Sans pénétrer ses desseins, on vit son indifférence, & le peu de succès ayant rebuté les femmes qui ne vouloient que plaire, la difficulté anima celles dont l'ame tendre, les desirs timides & réglés par la décence, sembloient dignes de vaincre la résistance d'un homme si capable en apparence de rendre heureuse celle qui parviendrait à toucher son cœur.

Madame la comtesse de Raïsel & mademoiselle du Bugai, furent de ces dernières. La comtesse, veuve depuis deux ans d'un mari qu'elle n'aimoit pas, dont l'âge avancé & l'humeur fâcheuse ne lui avoient fait connoître le mariage que par les dégoûts, sembloit s'être destinée à vivre libre; elle entroit dans sa vingt-sixième année; sa taille étoit haute, majestueuse, ses yeux pleins d'esprit & de feu; une physionomie ouverte annonçoit la noblesse & la candeur de son ame; la bonté, la douceur & la générosité formoient le fond de son caractère; incapable de seindre, elle l'étoit aussi de concevoir la plus légère défiance: on lui inspiroit difficilement de l'amitié, mais quand elle aimoit, elle aimoit si bien qu'il falloit mériter sa haine pour la ramener à l'indifférence.

Une naissance illustre, une fortune immense ; étoient les moindres avantages qu'une femme telle que madame de Raïsel pût offrir à l'heureux époux qu'elle daigneroit choisir.

Adelaïde du Bugei n'avoit guère plus de seize ans ; tout ce que la jeunesse peut donner de fraîcheur & d'agrément , étoit répandu dans ses traits & sur toute sa personne ; à un esprit naturellement vif & perçant , elle joignoit ce charme inexprimable que donnent l'innocence & l'ingénuité. Elle n'avoit plus de mère. Monsieur du Bugei venoit de la retirer de l'abbaye de Chelles dans le dessein de la marier. La fortune d'Adelaïde n'étoit pas considérable , la plus grande partie de celle de son père consistoit en bienfaits du roi. Mais l'ancienneté de sa maison , les services de ses aïeux , son mérite & sa beauté , lui promettoient un sort bien différent de celui dont l'intérêt & l'amour la rendirent la triste victime.

Telles étoient les deux personnes dont monsieur de Cressy fit naître les premiers sentimens. Elles étoient alliées , & l'amitié les unissoit ; mais la différence de leur âge n'admettoit point entr'elles cette intimité qui bannit toute réserve. La comtesse gardoit son secret par prudence , & mademoiselle du Bugei ignoroit qu'elle en eût un à confier,

Monsieur de Cressy se trouvoit plus souvent avec Adelaïde, qu'avec la comtesse. Il alloit presque tous les jours dans une maison où elle étoit familière. Il s'aperçut du désordre où la jettoit sa présence, & connut le penchant de son cœur. Il sentoît un plaisir secret en observant l'impression qu'il faisoit sur ce cœur simple & vrai; mais comme il étoit fort éloigné de borner son ambition à la fortune qu'elle pouvoit lui apporter, il rejetta d'abord toute idée de profiter des dispositions d'Adelaïde : mais le tems, la vanité, le désir, l'amour peut-être, détruisirent cette sage résolution, & lui présentèrent un moyen d'entretenir le goût que mademoiselle du Bugei lui laissoit voir, sans rien changer au plan déjà formé pour son élévation.

Ainsi cachant à tous les yeux les nouveaux sentimens dont il étoit occupé, il affecta de ne lui marquer aucun égard qui pût les dévoiler, & s'attacha à lui rendre des soins dont elle seule pût s'apercevoir. Cette conduite adroite fit l'effet qu'il en avoit attendu : Adelaïde se crut aimée, son cœur prévenu par une forte inclination, s'enflamma peu à peu, & sa passion devint si puissante sur son ame, que l'ingratitude & la perfidie du marquis ne purent dans la suite ni l'éteindre, ni la lui rendre moins chère.

Madame de Gerfay, chez laquelle Adelaïde & le marquis se rencontroient si souvent, étoit sœur du feu comte de Raïsel, & ne voyoit point sa veuve, honteuse de lui avoir intenté un procès sur des prétentions assez mal fondées. Comme elle en jugeoit autrement, & qu'il y avoit peu de tems que cette affaire étoit terminée, son ressentiment duroit encore. Cet effet du hazard fit que madame de Raïsel & Adelaïde ne s'apperçurent jamais de leur rivalité.

La maison qu'occupoit monsieur du Bugei avoit un jardin, dont une des portes s'ouvroit sur une promenade publique. Avec le tems monsieur de Cressy parvint à engager Adelaïde à profiter de cette commodité pour lui parler les soirs. La beauté de la saison où l'on entroit alors, rendant ces promenades très-naturelles, elle n'imagina pas qu'il y eût le moindre risque à lui accorder cette faveur; elle sortoit de chez elle suivie d'une gouvernante, dont l'humeur trop facile se prêtoit aux desirs de sa jeune élève, qui charmée de ces entretiens, ne prévoyoit aucun des périls où ils pouvoient l'exposer. Monsieur de Cressy profitant de l'avantage que lui donnoient sur elle l'expérience & l'artifice, en échauffant peu à peu son cœur, l'amenoit insensiblement à lui avouer

tout l'amour qu'elle sentoît pour lui : aveu dangereux , dont un amant conteste la vérité jusqu'au moment où de preuve en preuve il nous conduit à lui en donner une , après laquelle le doute se dissipe & le desir s'envole.

Cependant madame de Raïsel ne trouvant rien dans sa raison capable de s'opposer à sa naissante inclination , souhaitoit ardemment que le marquis lui rendît des soins. La retenue de son sexe & sa modestie naturelle ne pouvoient lui permettre de faire les premiers pas ; quoique ses intentions eussent pu justifier ses démarches , elle n'osoit en faire aucune : il lui paroïssoit honteux d'employer l'entremise d'un ami , & d'acheter par une sorte de bassesse un bonheur qu'elle rougiroit d'avoir obtenu , & qui seroit continuellement troublé par l'incertitude des motifs qui auroient déterminé monsieur de Cressy à rechercher sa main. Son cœur délicat ne vouloit rien devoir à la fortune , il cherchoit un bien plus précieux que tous ceux qui attirent les vœux des hommes ordinaires ; c'étoit la douceur d'une tendresse sentie & partagée , d'une union dont l'amour formât les liens , & dont l'estime & l'amitié resserrassent à jamais les nœuds.

Malgré l'ambition du marquis , il n'eût jamais osé prétendre à madame de Raïsel, elle venoit

récemment de refuser un parti, après lequel il sembloit qu'aucun autre ne pût s'offrir ; il étoit bien éloigné d'imaginer qu'il fût assez heureux pour lui plaire. Quand la comtesse se rencontroit avec lui, la crainte de laisser échapper des marques de son penchant, lui donnoit un air de réserve & d'embarras, que monsieur de Cressy, naturellement enjoué, prenoit pour une froideur de caractère peu propre à l'attirer ; madame de Raïsel, charmante où il n'étoit pas, perdoit en le voyant cette vivacité qui rend aimable, & donne de la grace à tout ce qu'on fait ; l'agitation de son cœur suspendoit les agrémens de son esprit ; elle se taisoit, ou disoit des choses si indifférentes, que le marquis, prévenu contre le sérieux où il la voyoit toujours, avoit une sorte d'éloignement pour elle ; quoique sa maison fût une des plus brillantes de la cour, qu'il y eût été présenté, même accueilli, c'étoit celle où on le trouvoit le plus rarement.

Pendant qu'Adelaïde s'abandonnoit au charme séduisant d'une passion dont rien ne troubloit encore la douceur ; que madame de Raïsel chaque jour plus sensible, entretenoit avec complaisance un desir dont elle étoit uniquement occupée, la marquise d'Elmont conduite par la vanité, ou peut-être par un motif

moins excusable, entreprit de vaincre l'indifférence de monsieur de Cressy, ou si elle ne pouvoit s'en faire aimer, de lier avec lui cette espèce de commerce où le caprice & la liberté tenant la place du sentiment, ôtent à l'amour toutes ces erreurs aimables dont il se nourrit, en font une sorte de goût où le cœur ne prend jamais de part, & qui donne moins de plaisir qu'il ne produit de regret.

Madame d'Elmont étoit une de ces femmes qui n'ayant aucune des vertus de leur sexe, adoptent foiblement les travers de celui qu'elles prétendent imiter; qui loin de chercher à en acquérir la force & la solidité, en prennent seulement l'audace & la licence, & qui livrées au dérèglement de leur imagination, s'honorent du nom d'homme, parce qu'indignes de celui de femmes estimables, elles ont osé renoncer à la pudeur, à la modestie & à la délicatesse de sentiment, qui est la marque distinctive de leur être.

Telle étoit celle qui prit du goût pour monsieur de Cressy, & fit éclater le dessein formé de se l'attacher: mais comme un pareil engagement ne convenoit ni à ses vues ni à la situation actuelle de son cœur, il le rejeta absolument, feignit d'ignorer les intentions de la marquise, l'évita par-tout; & sans man-

quer à ce qu'il devoit à son rang & à son sexe, il fut éluder ses poursuites & se défendre de ses attaques.

La haute opinion que madame d'Elmont avoit d'elle-même, & l'orgueil dont elle étoit remplie, lui persuadèrent qu'un homme capable de résister à ses avances, étoit moins gardé par l'indifférence, que lié par un amour secret & heureux. Attachée à certe idée, & guidée par le dépit & la curiosité, elle observa les démarches du marquis, fit épier ses pas, & tarda peu à découvrir que mademoiselle du Bugei étoit l'objet de ses empressements : ainsi la regardant comme le seul obstacle qu'elle eût à vaincre pour réussir dans ses projets, elle résolut de troubler une intrigue si opposée à ses desirs, & de priver Adelaïde d'un bien dont elle-même souhaitoit vivement la possession.

Comme on voit les actions des hommes, & qu'on en pénètre rarement les motifs, il est bien des occasions dans la vie où la noirceur & la malignité se parent aisément des traits de la justice & de la probité. Madame d'Elmont instruite des promenades fréquentes d'Adelaïde & de l'exactitude du marquis à l'y accompagner, écrivit à monsieur du Bugei, pour l'informer qu'un homme aimable dont elle taisoit

le nom , avoit les soirs des rendez- vous avec sa fille. C'est ainsi que cachant sa basse jalousie sous l'apparence de l'amitié qu'elle avoit pour monsieur du Bugei , elle porta dans l'ame d'Adelaïde le premier mouvement de la douleur. Ce ne fut point assez pour elle d'entendre les reproches d'un père irrité , de recevoir un ordre précis de ne plus parler à celui qu'elle aimoit ; en lui découvrant où pouvoit tendre la conduite mystérieuse de cet amant , on lui apprit à craindre qu'il n'eût pas pour elle le respect & la tendresse qu'elle méritoit à tant de titres de lui inspirer.

Le caractère de mademoiselle du Bugei ne lui permettoit pas de nier une vérité que son trouble confirmoit assez : un aveu sincère de ce qui s'étoit passé entr'elle & le marquis , mit monsieur du Bugei dans un embarras extrême. Monsieur de Cressy ne s'étoit avancé sur rien dont on pût tirer avantage pour pénétrer son cœur ; il n'avoit fait aucune offre , aucune demande , & ses expressions ménagées avec adresse donnoient peu de lumières sur ses desseins ; mais Adelaïde aimoit , elle se croyoit aimée. Monsieur du Bugei estimoit le marquis & desiroit le bonheur de sa fille ; il prit le parti de contraindre monsieur de Cressy à s'expliquer ; & ne voulant point paroître dans cette

affaire, il dicta ce billet à Adelaïde, qui l'écrivit sans oser résister à sa volonté :

« L'honneur que vous m'avez fait, Monsieur,
» de vous entretenir souvent avec moi, a été
» remarqué par des personnes qui en ont pris
» occasion de me croire imprudente. Ne m'ac-
» cusez ni de caprice ni d'impolitesse, en me
» voyant changer de conduite avec vous, &
» trouvez bon que je ne vous parle plus ni en
» public ni en particulier, à moins que je n'en
» reçoive l'ordre de mon père : si vous ne l'en-
» gagez pas vous-même à me le donner, ou-
» bliez-moi pour toujours ».

Elle pleuroit si fort en écrivant, que son père touché de ses larmes, s'avança vers un balcon, & s'y appuya pour cacher son attendrissement. Adelaïde, toute occupée de sa douleur, partageant déjà celle de son amant, sans songer qu'elle lui offroit un moyen de devenir heureux, vit seulement la privation de ces entretiens qui l'enchantotent ; & saisissant le moment où son père ne la regardoit pas, elle écrivit ces mots sur un petit papier :

« Vous dire de m'oublier ? Ah jamais ! on
» m'a forcée de l'écrire ; rien ne peut m'obli-
» ger à le penser ni à le désirer ».

Elle glissa ce papier dans sa lettre, & se hâta de la fermer : son père l'ayant envoyée sur le champ, elle en attendit la réponse avec toute l'inquiétude que peuvent causer l'amour & la crainte dans un cœur où l'on vient d'élever un doute sur l'objet de ses plus chers desirs.

Monsieur de Cressy n'étoit point chez lui lorsqu'on y porta ce billet ; il avoit cherché Adelaïde tout le soir ; surpris de ne la trouver ni chez madame de Gerfai, ni dans le jardin, il ne pouvoit concevoir pourquoi elle manquoit à leur rendez-vous ordinaire.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin : cette lettre qui lui fut remise, le surprit & le chagrina, il en connut aisément l'auteur : mais il fut pénétré d'un sentiment si tendre en lisant ce petit papier, preuve si décidée de l'amour d'Adelaïde, qu'il fut tenté de sacrifier tous ses projets de grandeur & de fortune à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvoit trouver dans la possession d'une fille charmante dont il étoit adoré.

Il ne pouvoit se dissimuler que le penchant d'Adelaïde pour lui n'eût peut-être jamais pris de force, s'il n'avoit eu l'art de l'entretenir & de l'augmenter en lui parlant avec assiduité, en lui montrant une préférence décidée, enfin en lui persuadant qu'il l'aimoit ardemment lui-

même. En pensant au regret, à la douleur, où ses refus pouvoient la livrer, aux reproches qu'elle feroit en droit de lui faire, il sentit au fond de son cœur ce mouvement juste & vrai que la nature imprime en nous, qui déchire le voile dont l'amour propre couvre nos erreurs, nous fait rougir de nos fautes, & nous porte à les réparer; mouvement qui nous conduiroit peut-être plus sûrement que les principes d'une raison étudiée, si nous avions la force de l'écouter & de le suivre. Quelle riante image s'offroit à l'idée de monsieur de Cressy, si faisant céder l'ambition à la tendresse, au devoir, à l'honneur, il portoit dans l'âme d'Adelaïde une joie dont il partageroit les transports! quel plaisir de lire dans les yeux d'une personne aimée la douce satisfaction qu'on vient d'y répandre! & quel bien est comparable à celui qui naît de la certitude d'avoir rempli l'engagement qu'un cœur noble contracte avec lui-même.

Il se le peignit, ce bien véritable, mais il ne put se résoudre à l'acheter par la perte de ses espérances; il passa la nuit dans la plus grande agitation; & son amour & ses desirs cédant enfin à l'ambition, penchant invincible de son cœur, il fit cette réponse à mademoiselle du Bugéi.

« Mademoiselle ,

» Rien ne peut me consoler d'avoir été la
 » cause innocente qu'on ait osé trouver quelque
 » chose à reprendre dans la conduite d'une
 » personne aussi respectable que vous. J'ap-
 » prouverai tout ce que vous ferez , sans me
 » croire en droit de vous en demander la raison.
 » Que je serois heureux , Mademoiselle , si ma
 « fortune & les arrangemens qu'elle me force
 » de prendre , ne m'ôtoient pas la douceur
 » d'espérer un honneur dont mon respect &
 » mes sentimens me rendroient peut-être di-
 » gne , mais que mon état présent ne me per-
 » met pas de rechercher. J'ai l'honneur
 » d'être , &c. »

Cette lettre fut remise à monsieur du Bugei ,
 suivant l'ordre qu'il en avoit donné : la réponse
 du marquis lui fit peu de peine. Comme il avoit
 d'autres vues pour sa fille , que le seul desir
 de la satisfaire eût pu lui faire changer , il re-
 garda l'excuse de monsieur de Cressy comme
 un moyen heureux de suivre ses premiers des-
 seins sans contraindre l'inclination d'Adelaïde.
 Il n'imagina pas que l'amour eût fait dans son
 ame une impression difficile à effacer ; il re-
 garda son attachement comme un de ces goûts

vifs , mais légers , que le tems & la diffipation détruisent. L'opinion avantageuse qu'il avoit du caractère de monsieur de Cressy , ne lui permettoit pas de penser qu'il eût formé le projet odieux de séduire Adelaïde. Il crut qu'une fille sans expérience avoit pu se tromper & prendre pour de l'amour ces attentions polies & ces propos flatteurs que la galanterie a mis en usage. Monsieur du Bugei avoit de l'honneur & de la droiture ; qualités qui portent toujours à bien juger des sentimens d'autrui.

Il fit appeler sa fille , & lui remettant la lettre qu'il venoit de recevoir : C'est à vous , Mademoiselle , lui dit-il , à décider des torts que monsieur de Cressy peut avoir avec vous ; s'il vous a dit qu'il vous aimoit , il vous a trompée , & vous en tenez la preuve convainquante. A votre âge on est facilement déçue. Que cette méprise vous éclaire & vous fasse éviter ce qui peut vous conduire à de semblables erreurs. Je ne veux pas , continua-t-il , aigrir le chagrin où je vous vois , par une remontrance plus sévère. J'excuse ce premier mouvement , pourvu qu'il ne dure pas , & que par plus d'exaétitude vous vous rendiez digne de mes bontés. Vous m'êtes chère , Adelaïde , ajouta-t-il , je vous aime , vous le savez ; mais je ne répondrois pas de vous conserver ma tendresse ,

tendresse , si vous étiez assez foible pour vous livrer encore à un penchant que vous devez rougir d'avoir laissé paroître.

Mademoiselle du Bugei n'étoit point en état de répondre ; son cœur pressé d'une douleur accablante , en étoit entièrement occupé ; ses pleurs couloient sur son visage , sur son sein , & baignoient cette lettre fatale qui venoit de détruire tout son bonheur , toutes ses espérances. Elle tomba aux pieds de monsieur du Bugei , & le supplia de lui permettre d'aller passer quelques jours à Chelles : elle ne désiroit dans cet instant que la liberté de s'affliger sans contrainte. Il y consentit volontiers , espérant que le plaisir de revoir les compagnes de son enfance , rameneroit la paix dans son cœur , & lui feroit oublier le marquis de Cressy.

La gouvernante fut renvoyée & remplacée par une femme de chambre ; on chassa celle qu'elle avoit auparavant , & la nouvelle suivit Adelaïde à Chelles. La clef de la porte de communication fut portée dans l'appartement de monsieur du Bugei. En remerciant madame d'Elmont de ses avis , il prit soin de l'engager au secret sur cette affaire ; & comme personne n'avoit intérêt à la divulguer , elle fut ensevelie dans le silence.

Monsieur de Cressy apprit la retraite d'A-

» haine. Qu'une généreuse compassion vous inté-
» resse encore pour un homme que vous
» estimez , qui vous adore , qui vous perd ,
» & qui se déteste lui-même ».

Cette lettre fut portée à Chelles , & rendue à mademoiselle du Bugei par sa femme de chambre , qui la lui donna sans dire de quelle part elle venoit , & sans paroître instruite de l'intérêt que sa maîtresse y pouvoit prendre.

Adelaïde avoit lu trop souvent le premier billet de monsieur de Cressy pour ne pas reconnoître sa main ; elle l'ouvrit avec une émotion violente , & son trouble étoit si grand en la parcourant , qu'elle la recommença plusieurs fois avant de pouvoir comprendre ce qu'elle lisoit : des expressions si tendres , une confidence si singulière , touchèrent d'abord son cœur ; mais en y réfléchissant , elle ne sentit que du mépris pour un homme qui pouvoit préférer à ses propres desirs , à l'amour qu'il avouoit , l'attente d'une fortune incertaine. Des larmes de regret & d'indignation s'échappèrent de ses yeux. Eh , que me veut-il , s'écria-t-elle ? que lui importe ma haine ou mon amitié ? Que je le plaigne ! moi ! Ah dieu ! qui de nous deux a droit d'exciter une juste compassion ? Tranquille , heureuse , avant qu'il me parlât de sa feinte tendresse ,

je goûtois en l'aimant un plaisir dont le charme flatteur n'avoit aucun mélange d'amertume. Sa vue étoit un bien délicieux pour moi ; elle suffisoit à mes vœux innocens. Mon amour ignoré de lui, inconnu à moi-même, étoit un bonheur si doux, si satisfaisant ! ah ! pourquoi m'en a-t-il privée ? pourquoi m'en a-t-il fait connoître un autre, puisqu'il devoit me l'enlever ? ah, je l'apprends ! les hommes sont cruels, ils se plaisent à voir fermenter dans nos cœurs le poison qu'ils y versent eux-mêmes ; ce n'est pas de notre sensibilité, mais de l'objet qui la fait naître, que nous devons nous plaindre. L'amour ne nous causeroit jamais de peine, si l'homme qui nous en inspire étoit digne de nos sentimens.

Elle interrompit ses réflexions pour relire encore cette lettre, pour l'examiner, en peser chaque expression ; elle sembloit y chercher ce qu'elle désiroit en vain d'y trouver. Sa femme de chambre vint l'avertir qu'on attendoit sa réponse ou ses ordres. Adelaïde rêva quelque-temps ; elle balança sur ce qu'elle devoit faire : mais se déterminant tout-à-coup : Allez, dit-elle à cette fille ; faites savoir à celui qui ose attendre une réponse de moi, que ma première lettre contient tout ce que j'aurai jamais à lui dire.

En se livrant au mouvement d'une juste fierté, mademoiselle du Bugei croyoit remporter une victoire sur elle-même; elle s'applaudissoit d'avoir eu assez de force pour réprimer le desir qu'elle avoit senti d'écrire au marquis. En cachant ses sentimens, elle croyoit en triompher, mais la contrainte qu'on impose à l'amour, ne l'affoiblit pas; & dans un cœur tendre & vraiment touché, le tems, même la réflexion, ramène vers l'objet qu'on aime, diminue insensiblement le sujet qu'on a de se plaindre; ou du moins l'éloigne, & met dans un jour favorable tout ce qui peut le faire paroître moins coupable. L'apparente franchise de monsieur de Cressy fit l'effet qu'il en avoit espéré: Adelaïde cessa de le mépriser, son ambition lui parut moins condamnable, & bientôt elle ne sentit plus que le regret douloureux de ne pouvoir lui offrir à la fois tous les biens qu'il désiroit.

Le marquis continuoît de lui écrire, elle s'obstinait à ne point lui répondre, mais goûtoit cependant une sorte de douceur en le voyant occupé du desir de l'appaiser; sa situation commençoit à devenir supportable, quand les ordres de son père la pressèrent de quitter sa retraite. On préparoit une fête à la cour qui devoit se terminer par un bal paré, Adelaïde

& mademoiselle de Cé étoient nommées pour y accompagner une princesse , & monsieur du Bugei ne vouloit pas que sa fille perdît l'honneur d'y paroître à sa suite.

Toutes les dames choisies pour composer ce bal , s'occupoient du soin de relever leurs charmes par les ornemens qui pouvoient en augmenter l'éclat. Madame de Raïsel avoit fait remonter une parure de diamans exprès pour la porter ce jour-là : elle passa chez la marchande où l'on garnissoit son habit, & choisit avec elle les pierreries de la pièce, des tailles & des agraffes qui releveroient sa robe.

Pendant qu'elle s'occupoit de cet arrangement , on vint quereller la marchande d'un mal-entendu , & lui rapporter une magnifique écharpe. On la vouloit en argent ; dans la confusion des ordres reçus , elle s'étoit trompée , & l'avoit faite en or. Tandis que cette femme se désoloit de sa méprise , madame de Raïsel examinoit l'écharpe ; elle la trouva si belle , si riche , & d'un si bon goût , qu'elle ne put résister à l'envie de l'avoir ; & l'ayant destinée d'abord , elle l'acheta. De retour chez elle , après avoir résisté quelque tems à l'idée que cette écharpe lui avoit fait naître , elle céda au plaisir de la suivre ; elle écrivit un billet à monsieur de Cressy , & lui envoya l'écharpe.

dans un moment où elle savoit qu'on ne le trouveroit point chez lui, par un homme sans livrée, & qu'on ne pouvoit connoître pour lui appartenir.

Monsieur de Cressy reçut le soir cette écharpe, & y fit bien moins d'attention qu'au billet qui l'accompagnait; il y trouva ces mots :

« Un sentiment tendre, timide, & qui craint
» de paroître, m'intéresse à pénétrer les se-
» cret de votre cœur; on vous croit indiffé-
» rent, vous me paroissez insensible : peut-être
» êtes-vous heureux & discret. Daignez m'ap-
» prendre la situation de votre ame, & soyez
» sûr que je mérite d'obtenir votre confiance.
» Si vous n'aimez rien, portez au bal l'écharpe
» que je vous envoie : cette complaisance
» peut vous conduire à un sort que beaucoup
» d'autres envient. Celle qui se sent portée
» à vous préférer à tout, est digne de vos
» soins; elle en est digne à tous égards; &
» la démarche qu'elle fait en vous le disant,
» est la première foiblesse qu'elle ait à se re-
» procher ».

Ce billet inquiéta monsieur de Cressy; toutes les femmes qui lui avoient laissé voir le desir de l'attirer près d'elles, revinrent dans sa mémoire;

il chercha vainement qui pouvoit en être l'auteur : il ne devina point. De toutes les femmes qu'il connoissoit , madame de Raïsel fut la seule qui ne s'offrit point à son idée. Malgré tout ce qui devoit lui faire rejeter ce soupçon , il s'obstina à croire que c'étoit une plaisanterie de la marquise d'Elmont. Il se détermina à ne point porter l'écharpe , & ne s'en occupa plus.

Le jour du bal étant arrivé , le marquis sentit un plaisir extrême en pensant qu'il alloit revoir Adelaïde ; il ne croyoit pas qu'un amour aussi tendre fût déjà éteint ; il le croyoit seulement un peu refroidi , & se flattoit de le ranimer par sa présence , d'obtenir son pardon s'il pouvoit lui parler. Il ne vouloit lui faire aucun sacrifice , mais il ne vouloit pas perdre la douceur d'être aimé.

Parmi tant de seigneurs jeunes , galans , ornés de tout ce que le goût & la magnificence offrent de plus éclatant , le marquis de Cressy parut si bien fait , si distingué par son air & sa parure , & tellement formé pour effacer tout ce qui l'environnoit , que dès l'instant où il se montra , il fixa les regards & réunit tous les suffrages.

Adelaïde dansoit lorsqu'il entra ; un petit murmure qui s'éleva , lui fit deviner que

c'étoit lui ; elle baissa les yeux , & n'osa plus les lever , dans la crainte de rencontrer les siens : elle étoit si émue , qu'elle avoit peine à continuer ; & l'ordre de le prendre qu'elle reçut en finissant , lui causa tant d'agitation , qu'elle fut obligée de prier qu'on l'en dispensât. Son trouble étoit si visible , qu'on la fit passer dans une salle voisine , pour lui donner la liberté de respirer & de se remettre.

Quand elle rentra , le marquis la fixa avec un air d'intérêt , dont madame d'Elmont , assise près de lui , se montra choquée ; elle voulut le badiner , & mêla tant d'aigreur à ses plaisanteries , qu'il ne put se défendre d'en mettre un peu dans ses reparties.

Madame de Raifel , assez près d'eux pour ne rien perdre de leurs discours , s'aperçut avec chagrin que le marquis ne portoit point son écharpe , & même qu'il soupçonnoit madame d'Elmont du présent & de la lettre. Elle voulut interrompre une conversation qui lui déplaisoit ; elle se leva , s'approcha d'eux , & les força de terminer leur querelle. Le marquis fatigué des propos de madame d'Elmont , fut tant de gré à madame de Raifel d'être venue l'en délivrer , que pour la première fois , il la regarda avec attention.

Elle étoit si belle ce soir-là , elle avoit un

air si noble, si touchant, qu'on ne pouvoit la regarder sans ressentir pour elle de la tendresse & du respect. Elle railla la marquise d'Elmont sur sa mauvaise humeur, plaisanta monsieur de Cressy, en l'accusant d'en être la cause, & mit tant d'esprit, de grace & de légèreté dans ce badinage, que le marquis s'étonna d'avoir pu la voir si long-tems, sans connoître combien elle étoit aimable.

Mais il cherchoit à s'approcher d'Adelaïde; & malgré tous les soins qu'elle prit pour l'éviter, il parvint à se placer auprès d'elle. Il lui parla assez long-tems, sans qu'elle daignât lui répondre, ni paroître attentive à ce qu'il lui disoit; ce silence méprisant piqua vivement le marquis; il lui dit qu'elle seignoit dans ce moment, ou l'avoit trompé dans un tems où elle lui permettoit de penser que ses sentimens la touchoient.

Je n'ai jamais feint, interrompit mademoiselle du Bugei; mais le tems & les évènemens changent les dispositions de nos cœurs; si le mien n'est plus le même, vous ne pouvez vous en plaindre avec justice. Cependant comme j'ignore quelle personne a pris soin d'avertir mon père d'une conduite que je me reproche, & qu'on peut m'observer ici, vous m'obligerez en vous éloignant,

L'air de fierté dont elle prononça ce peu de mots déconcerta monsieur de Cressy , il voulut lui parler encore , mais en vain , elle se leva sans l'écouter , & fut se placer ailleurs.

Cette froideur & ce dédain , plus puissans sur le marquis que l'amour ne l'avoit été , portèrent au fond de son cœur un trait si vif , qu'il pensa que sans Adelaïde , sans sa tendresse , il n'étoit plus ni repos ni bonheur pour lui. Il s'abandonna au regret de l'avoir offensée ; il voulut la ramener à quelque prix que ce pût être ; & quittant le bal dès que la bienséance le lui permit , il courut chez lui pour lui écrire , dans le dessein de lui faire tenir sa lettre cette nuit même.

Mademoiselle du Bugei ne put se défendre d'observer les mouvemens du marquis ; elle vit combien il paroissoit touché de son indifférence ; mais loin de s'applaudir du chagrin qu'elle venoit de lui donner , elle en ressentit un véritable quand il sortit. Madame de Raisel s'aperçut de sa tristesse , & lui en demanda la cause avec tant de marques d'intérêt , qu'Adelaïde attendrie ne put retenir ses larmes. La comtesse en fut émue ; elle lui reprocha doucement que depuis six mois elle la négligeoit , & la pressant de lui ouvrir son cœur , elle lui laissa voir qu'elle croyoit l'amour la source

de ses peines. Ce n'est ni le tems ni le lieu de vous confier ce qui m'agite , lui dit mademoiselle du Bugei ; mais à mon retour de Gersy , où je dois passer quelques jours , j'irai vous demander vos conseils & votre indulgence. Madame de Raifel lui promit tous les secours que l'on pouvoit attendre d'une amie zélée & sincère ; elles s'entretenrent assez long-tems , & ne se séparèrent que lorsque la princesse , en se retirant , fit avertir Adelaïde ; elle sortit avec plaisir d'un lieu où elle n'étoit pas libre de réfléchir sur ce qui l'occupoit uniquement.

En maltraitant monsieur de Cressy , elle croyoit remplir son devoir ; mais les démarches que la raison nous conseille , ne sont pas celles qui donnent le plus de satisfaction à notre cœur.

A peine Adelaïde rentroit dans son appartement , & commençoit peut-être à désapprouver sa fierté , qu'Hélène sa femme de chambre lui présenta une lettre qu'on venoit de lui donner de la part du marquis ; elle l'ouvrit avec empressement , & y trouva ce qui suit :

« Vous me punissez trop, Mademoiselle, j'ose
 » vous dire que vous me punissez trop ; quel-
 » que coupable que j'aie dû vous paroître ,
 » votre ressentiment va trop loin. Tant de hau-

» teur dans un caractère aussi doux que le vôtre,
» est la marque assurée d'un mépris que je ne
» peux supporter. Non, belle Adelaïde, votre
» malheureux amant ne peut vivre & se croire
» haï de vous. Ah! rendez-moi vos premières
» bontés, & mettez un prix à cette faveur pré-
» cieuse, tout me sera facile pour l'obtenir !
» Mais puis-je encore espérer le bien qui m'é-
» toit offert ? Me sera-t-il permis de le deman-
» der ? voudra-t-on me l'accorder ? Oui, si
» vous le désirez. Consentez à me parler ; j'ai
» besoin d'un entretien avec vous ; il faut que
» votre bouche prononce mon pardon, qu'elle
» m'assure que vous ne me haïssez pas, que
» vous m'aimez encore ; ne refusez pas cette
» grace à l'amant le plus tendre, le plus pas-
» sionné, & le plus repentant qui fut jamais ;
» daignez régler sa destinée, elle est dans vos
» mains : ah, que n'immolera t-il pas au bon-
» heur de vous convaincre qu'il vous adore ».

Quel mouvement de joie pénétra le cœur de la tendre Adelaïde, à ces assurances flatteuses d'un changement si peu attendu, si peu espéré ! La présence d'Hélène ne put contenir ses transports. Ah, qu'ai-je lu, s'écria-t-elle ! mes yeux ne m'ont-ils point trompée ? Se pourroit-il que revenu de cette fatale ambition

qui l'arrachoit à moi , à mon amour , il formât le désir sincère de me la sacrifier ? Quoi ! je passerois tous les instans de ma vie avec lui ! je le verrois sans cesse ! il m'aimeroit toujours ! je pourrois l'aimer , l'adorer , le dire ; mettre ma gloire à faire éclater ces mêmes sentimens , dont on m'a dit que je devois rougir , qu'il falloit nourrir avec honte , ou étouffer avec douleur ! Ah , quel sort ! quel heureux sort que celui qui me lieroit pour jamais au sien ! Enchantée par ces riantes idées , mademoiselle du Bugei crut pouvoir répondre , & le fit ainsi :

« Non , je ne vous hais point , je ne puis
 » jamais vous haïr ; mon devoir & l'obéissance
 » que je dois aux ordres de mon père , ont
 » pu seuls me déterminer à vous retirer les
 » marques de mon amitié. Si mon estime &
 » ma confiance sont nécessaires au bonheur de
 » votre vie , vous savez par quel moyen vous
 » pouvez vous les assurer pour toujours. J'ai
 » promis , & ma parole m'engage à éviter de
 » vous voir & de vous parler ; je n'abuserai
 » point de l'indulgence d'un père qui m'a par-
 » donné avec bonté ; & puis , que vous dirois-
 » je dans l'entretien que vous me demandez ?
 » Qu'importe que ma bouche prononce ce

» pardon, si mon cœur vous l'accorde, si ma
» main vous donne une preuve que vous l'a-
» vez déjà obtenu. Adieu, si vous m'aimez ,
» songez qu'il n'est qu'une seule marque de
» votre amour , que vous puissiez offrir à Ade-
» laïde ».

Hélène se chargea du soin de remettre ce billet à monsieur de Cressy , & mademoiselle du Bugei , après avoir relu mille fois celui de son amant , s'endormit enfin dans l'état le plus tranquille où elle se fût trouvée depuis long-tems.

Cette fille qui servoit Adelaïde , étoit une de ces basses créatures , guidées par l'intérêt , qui dans les évènements où le hasard les mêle par le besoin de leurs démarches, de leur complaisance , voient seulement le profit qu'elles peuvent tirer , & s'embarrassent peu des conséquences , qui trop souvent résultent de leur entremise. Gagnée par monsieur de Cressy , sa libéralité la lui attachoit entièrement.

En lui donnant le billet d'Adelaïde , elle lui fit un récit exact de la joie que le sien avoit excitée dans son cœur. Ce détail enflamma le marquis ; il brûloit du desir de voir mademoiselle du Bugei , & de lui parler. Il se plaignit à Hélène du refus de sa maîtresse ; il en parut
fi

fi touché , que cette fille espérant qu'il la récompenseroit généreusement , si elle lui procuroit un plaisir qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur , lui offrit de l'introduire dès le soir même par le jardin , & lui fit voir la facilité de ce projet. Elle avoit remarqué l'endroit où monsieur du Bugei tenoit la clef de la porte de communication ; elle pouvoit s'en saisir pendant le jour , ouvrir cette porte , & remettre la clef sans qu'on s'en aperçût. Monsieur du Bugei se retirant de bonne heure , & sa fille ayant l'habitude de se promener fort tard , monsieur de Cressy pouvoit passer quelque tems avec elle sans donner aucun soupçon.

Il accepta cette offre avec ravissement , il lui donna une lettre pour sa maîtresse , remplie des plus tendres protestations d'un amour éternel , & de l'assurance de lui en donner des preuves éclatantes & sincères. Hélène contente de sa reconnoissance , le quitta , après être convenue avec lui de l'heure où il se trouveroit à la porte , & du signal qu'elle feroit pour l'avertir de l'instant où il pourroit paroître.

Monsieur de Cressy passa tout le jour dans l'impatience de voir arriver cet heureux moment qui devoit le rapprocher d'Adelaïde ; occupé du plaisir qu'il se promettoit à l'entree

dre lui parler encore avec cette douceur & cette ingénuité qui la rendoient si intéressante, il sembloit avoir oublié tout le reste. Mademoiselle du Bugei l'emportoit alors dans son cœur fut tout ce qui avoit combattu ses charmes ; le bonheur de l'aimer , de lui plaire , faisoit sa seule ambition. Il ne concevoit pas l'aveuglement qui l'avoit porté à négliger un bien si doux, & tout ce qu'il comparoit à elle , à ses sentimens , à la certitude d'être l'objet de son amour , de ses préférences , lui paroissoit peu digne de ses regrets.

Onze heures arrivèrent enfin , il se rendit au lieu marqué ; il s'approcha doucement de la porte , la voix de deux personnes qui se parloient en-dedans , lui causa de l'inquiétude ; il prêta l'oreille , & connoissant que c'étoit Adelaïde & Hélène qui s'entretenoient ensemble , il attendit en silence que cette dernière fit le signe dont ils étoient convenus. Une branche d'arbre jettée par-dessus le mur , l'avertit qu'il pouvoit entrer : la porte n'étoit que poussée , il la remit dans l'état où il l'avoit trouvée , & s'avança jusqu'au lieu où Adelaïde le souhaitoit peut-être , mais où elle ne l'attendoit pas.

La lune éclairoit si parfaitement , que mademoiselle du Bugei connut d'abord le mar-

quis ; la surprise , l'embarras , un trouble mêlé de joie & d'inquiétude , lui ôtèrent pendant quelque tems la force de parler. Elle vouloit s'éloigner , elle se plaignoit d'Hélène , elle n'osoit écouter son amant ; le marquis à ses genoux ne vouloit point abandonner une de ses mains dont il s'étoit saisi , qu'elle n'eût prononcé le pardon qu'il lui demandoit. L'aimable Adelaïde céda à l'attendrissement de son cœur : elle pleura ; & ses larmes que l'amour faisoit couler , furent le sceau de ce pardon tant désiré.

Que de sermens d'aimer toujours suivirent cette douce réconciliation ! qu'Adelaïde goûtoit de plaisir à les entendre ! elle les répétoit tout bas , & juroit en secret de remplir tous les engagemens que son amant prenoit : cependant elle ne vouloit point qu'il restât long-tems avec elle ; elle le pressoit de se retirer ; mais Hélène se joignant à lui , pour l'obliger à lui accorder la liberté d'un plus long entretien , dans la crainte d'être apperçus des appartemens , ils la déterminèrent à passer dans le jardin public , qui à cette heure étoit fermé , & où l'on pouvoit s'assurer de ne rencontrer personne.

Adelaïde trembloit à chaque pas ; mais rassurée enfin , & perdant toute autre idée , pour

ne s'occuper que de son amour, elle marcha assez long-tems appuyée sur monsieur de Cressy, qui charmé de se voir auprès d'elle, & dans une si grande liberté, lui parloit avec une passion bien capable de lui faire oublier & l'univers & elle-même. Ils s'avancèrent à pas lents vers une pièce d'eau qui terminoit le parterre. Adelaïde s'assit sur le gazon dont le bassin étoit bordé ; & pour ne pas troubler leur entretien, Hélène continua de se promener à un peu de distance.

Leur conversation s'anima, Adelaïde avoit déjà oublié qu'elle pouvoit faire des reproches ; le plaisir & l'espérance lui ôtoient le souvenir des fautes de son amant, elle n'étoit occupée que du bonheur de le voir & de l'entendre.

Le silence profond qui régnoit dans ce lieu, la beauté de la nuit, le parfum qui s'exhaloit des fleurs, l'air enflammé de la saison, cette solitude où ils se trouvoient tous deux, le négligé d'Adelaïde, vêtue d'une robe simple & légère, que le moindre vent faisoit voltiger, sa tête sans ornement, & sa gorge demi-nue, élevèrent peu-à-peu dans l'ame du marquis ces desirs ardens, impétueux, si difficiles à réprimer, quand l'occasion de les satisfaire augmente encore l'empire que les sens prennent sur la raison.

La joie qu'il voyoit briller dans les yeux de mademoiselle du Bugei, l'air paisible dont elle l'écoutoit, le sentiment qui se peignoit sur son visage quand il pressoit sa main, quand il osoit l'approcher de sa bouche, allumèrent une ardeur si vive dans son sein, qu'il ne put en contenir les transports. Il prit Adelaïde dans ses bras ; & la serrant tendrement, il imprima sur ses lèvres un de ces baisers de feu, dont le murmure aimable éveille l'amour & la volupté. Adelaïde surprise, céda pour un instant à l'attrait d'un plaisir inconnu ; elle sentit la première atteinte de cette sensation flatteuse, qui conduit à ce doux égarement, où la nature, par l'oubli de tout ce qui contraint ses mouvemens, semble nous ramener à son heureuse simplicité.

Il fut court cet oubli ; mademoiselle du Bugei confuse, en revenant à elle-même, se plaignit de son amant ; elle voulut fuir, mais il étoit à ses genoux ; il convenoit de sa faute ; il demandoit grace, il l'obtint ; un tendre raccommodement suivit cette querelle, & peut-être en renouvela la cause. Combien de fois Adelaïde se fâcha, & que de pardons elle accorda ! contente qu'il n'en coûtât rien à son innocence, elle ne s'apercevoit pas de tout ce qu'il en pouvoit coûter à son cœur. Que cette nuit augmenta son amour ! que le mar-

quis lui parut digne de son attachement ! & que de traits le gravèrent pour jamais dans son ame !

Il fallut enfin se séparer , le jour alloit paroître. Ils convinrent avant de se quitter , que le marquis attendroit le retour de monsieur du Bugei pour lui parler. Adelaïde vouloit avoir le tems de prévenir son père , dans la crainte que les refus du marquis n'eussent changé ses dispositions ; elle partoît avec lui dans six jours ; & le marquis insistant pour la revoir encore une fois , elle consentit qu'il revînt la veille de son départ , elle lui permit de lui écrire tous les jours , & le quitta charmée de lui & de la nouvelle situation où elle se trouvoit.

Pendant qu'elle se livroit aux plus agréables espérances , madame de Raïsel s'affligeoit de la méprise du marquis ; en continuant de lui écrire sans se faire connoître , elle s'étoit flattée de l'inquiéter , même de l'intéresser : c'étoit un moyen de se procurer le plaisir de l'occuper , de lui parler de son amour , peut-être d'en faire naître dans son cœur. Il n'étoit pas étonnant qu'en croyant l'écharpe un présent de madame d'Elmont , il n'eût pas daigné la porter : madame de Raïsel n'osoit paroître ; mais elle désiroit que monsieur de Cressy la devinât. Un mouvement injuste , & pourtant

naturel, lui faisoit haïr la marquise, cette femme lui paroïssoit la cause du peu d'attention du marquis pour sa lettre. Elle voulut au moins ôter à monsieur de Cressy une idée dont elle se sentoît blessée, & dans ce dessein elle lui écrivit ce billet :

« Quand la fortune & l'amour s'unissent pour
 » vous préparer un sort digne de vous ; quand
 » on veut diriger vos pas vers un objet qui
 » mérite votre attachement, pouvez-vous vous
 » méprendre d'une façon si humiliante pour
 » moi ? Celle qui vous a donné mille preuves
 » d'une folle passion ne doit attirer que vos
 » mépris ; & c'est vous égarer que de cher-
 » cher en elle un cœur dont on vous assure
 » que l'honneur & la modestie règlent les mou-
 » vemens. Levez les yeux plus haut ; parmi
 » celles qu'on estime le plus, vous trouverez
 » la personne qui peut s'attendre aux atten-
 » tions, aux soins, même à la tendresse de
 » monsieur de Cressy ».

Ce billet envoyé avec les mêmes précautions que le premier, fut rendu au marquis dans un instant où tout rempli d'Adelaïde, il paroïssoit peu porté à recevoir d'autres impres-
 sions. Pourtant ce second aveu d'un amour dé-

licat , le mystère qui l'accompagnoit , la fortune dont on parloit , & ces mots *levez les yeux plus haut* , le firent rêver profondément. Il se voyoit recherché par une femme riche & d'un rang élevé. Madame de Raifel s'offrit enfin à sa pensée ; elle étoit d'une maison si distinguée , avoit des mœurs si régulières , un bien si considérable , de si grandes alliances , qu'elle pouvoit prendre ce ton sans orgueil : mais en examinant sa conduite avec elle , il abandonnoit un soupçon peu fondé. Quelle apparence que madame de Raifel , une femme si désirée prévînt le seul homme , peut-être , capable de la négliger.

Dans cette confusion d'idées , son ambition se réveilla ; il sentit renaître une passion , que le desir de regagner Adelaïde avoit affoiblie , mais sans la détruire. Il ne lui trouva plus ces graces séduisantes dont il se croyoit si touché ; son penchant pour elle lui parut une foiblesse : il craignit d'y trop sacrifier ; se repentit de l'avoir apaisée , de l'avoir revue , de l'avoir aimée : cependant il s'étoit lié par ses promesses , par les sermens les plus forts ; l'honneur l'engageoit à les remplir. Mais que la voix est foible dans un cœur où l'ambition préside , qui se laissant séduire à l'appas des richesses , au vain éclat de grandeurs , préfère

dans son ivresse les dehors du bonheur au bonheur même !

Ce jour & ceux qui suivirent , s'écoulèrent dans un tumulte de sentimens divers qui se combattoient & se détruisoient sans cesse. Celui où le marquis devoit revoir Adelaïde , arriva , & le surprit encore dans l'incertitude où l'avoit jetté le billet de madame de Raïfel.

Dans ces dispositions où se trouvoit monsieur de Cressy , il eut été prudent de ne point voir Adelaïde , de s'excuser près d'elle , & de profiter du tems de son éloignement pour se déterminer ; mais les êtres inconséquens qui nous donnent des loix , se sont réservé le droit de ne suivre que celles du caprice.

Pendant que le marquis se livroit à son inquiétude , des mouvemens bien différens agitoient mademoiselle du Bugei ; contente de son amant , sans crainte , sans défiance , se reposant sur sa foi , sur son amour , le plus heureux avenir s'ouvroit devant elle. Avec quelle complaisance , avec quel plaisir elle songeoit qu'elle alloit porter ce nom chéri , ce nom qu'elle n'entendoit jamais prononcer sans émotion ! Les chagrins que le marquis lui avoit donnés , s'effaçoient de son souvenir ; elle envisageoit avec ravissement le bonheur qui l'attendoit au retour de cette courte absence dont elle

comptoit déjà les momens. Son imagination séduite par ces agréables idées, la faisoit jouir de ses espérances dans l'instant même qui alloit les renverser , & la priver pour jamais d'une erreur qui lui étoit si chère.

Elle revit le marquis avec tous les transports d'une joie naïve & d'une tendresse véritable , dont elle ne cherchoit point à lui cacher la vivacité. Ils parlèrent long-tems de leur union prochaine , & des arrangemens qu'ils prendroient pour la hâter. Ces projets qu'ils formoient ensemble , augmentoient la gaieté de mademoiselle du Bugei. Jamais elle n'avoit été plus enjouée : le marquis, dont les intentions n'étoient plus les mêmes , avoit la cruauté de la laisser s'abandonner à ces illusions flatteuses. Elle étoit sortie de chez elle , & se promenoit avec lui : pour mieux cacher le changement de son cœur, il se montroit plus passionné qu'auparavant ; il affectoit un air attendri , pénétré , l'entretenoit avec feu d'une ardeur déjà refroidie , & dont les foibles restes n'avoient pour objet que lui-même.

Le respect cesse quand l'amour finit ; soit que ses réflexions eussent assez diminué le sien , pour lui faire perdre de vue ce qu'il devoit à mademoiselle du Bugei , soit que sa confiance & la facilité d'en abuser lui fissent naître le dé-

fit d'éprouver jusqu'où la tendresse & la bonne-foi peuvent conduire une jeune personne ; gardée seulement par l'innocence de ses pensées , il osa former le dessein de devoir à la séduction un bien qu'il ne vouloit plus acquérir par les loix de l'honneur : il devint pressant , hardi. Ces mêmes faveurs qu'il avoit dérobées quelques jours auparavant, long-tems disputées, enfin accordées , ne pouvoient le satisfaire ; il demandoit sans cesse , obtenoit toujours , & se plaignoit encore. Ses soupirs brûlans , étouffés par la violence de ses desirs , ses larmes feintes , ses prières soumises , ardentes , cette phrase si simple en apparence , si souvent employée , & toujours trop puissante sur le cœur d'une femme *vous ne m'aimez pas . . . ? si vous m'aimiez !* . . mille & mille fois répétée par lui , confondoit Adelaïde. Elle aimoit , elle ne pouvoit souffrir que son amant doutât de son amour. De moment en moment il en exigeoit une preuve nouvelle ; & plus elle donnoit , moins il paroïssoit disposé à borner ses prétentions.

Hélène étoit éloignée , le tems un peu couvert répandoit dans le jardin une obscurité trop favorable aux intentions de monsieur de Cressy. La tendre & crédule Adelaïde , conduite par lui sous un feuillage épais , abandon-

née à l'imprudence de son âge , à l'ignorance du péril, à la foi de son amant , sembloit s'être oubliée ; son cœur tout entier à l'amour , n'étoit distrait par aucun autre objet ; sans prévoir où la guidoit une question captieuse , elle y avoit répondu , elle avoit dit qu'elle désiroit qu'il fût heureux , qu'elle feroit tout pour assurer son bonheur : elle le disoit encore quand la témérité du marquis portée à l'extrême , la tirant de cette ivresse dangereuse , lui rendit sa raison , & la force de s'opposer à ses entreprises.

Elle s'arracha de ses bras avec un cri d'horreur ; & s'élançant hors du bosquet , elle appella Hélène à haute voix , sans s'embarrasser dans son effroi si d'autres pouvoient l'entendre. Hélène accourut ; mademoiselle du Bugei un peu rassurée à sa vue , n'ayant pas la force de se soutenir , s'appuya contre un arbre ; & laissant tomber sa tête sur le sein de cette fille qu'elle tenoit embrassée , elle se mit à pleurer avec toutes les marques d'une douleur excessive. Le marquis honteux d'une tentative qui lui avoit si mal réussi , prosterné à ses pieds , s'efforçoit , mais en vain , de l'appaiser ; elle ne l'écoutoit pas , & continuoit à s'affliger sans paroître s'appercevoir ni de sa présence ni de ses soumissions. Faisant enfin un effort sur elle-même , elle le repoussa de la main , fit quel-

ques pas ; & levant au ciel ses yeux baignés de larmes : O mon père, s'écria-t-elle, vous me l'aviez dit , & il n'est que trop vrai ; celui qui vous cachoit ses desseins , en formoit contre moi ! Elle se promena quelque tems sans s'éloigner , rêvant profondément ; ensuite s'appuyant sur Hélène , elle reprit le chemin de chez elle sans répondre une seule fois à tout ce que le marquis disoit pour la fléchir. Elle étoit prête à rentrer lorsqu'il l'arrêta & la supplia de l'écouter.

Je ne veux rien entendre , lui dit-elle avec beaucoup de fierté ; je vous méprise & je vous hais. Je conçois à présent les raisons de la conduite bizarre que vous avez tenue avec une fille à laquelle vous deviez du respect , & que tout autre que vous n'eût osé choisir pour l'objet d'un amusement que la plus vile de son sexe pouvoit vous procurer. Je suis punie , cruellement punie , ajouta-t-elle , de cette fatale prévention qui m'a fait vous aimer , qui m'a fait croire que vous méritiez tout l'amour que je sentoís pour vous. Avec quel art vous m'avez trompée , & que mon cœur le soupçonnoit peu ! mais ce cœur vous échappe ; non , il n'est plus à vous , & regarde comme un bien le trait qui en le déchirant , l'éclaire sur la bassesse du vôtre. Rendez-moi ma lettre , continua-t-elle ;

rendez - moi ce témoin d'une odieuse foiblesse : & puisse - je ne me rappeler jamais le malheureux penchant qui m'entraînoit vers vous, que pour me souvenir combien vous en fûtes indigne :

Le marquis consterné par ses reproches, hésitoit encore ; il ne savoit ce qu'il devoit faire ; il ne vouloit point lui rendre sa lettre , il la supplioit de lui laisser le seul gage qu'il eût de ses bontés ; il pressoit , il pleuroit , il lui représentoit tout ce qu'il croyoit capable de calmer son esprit & de dissiper sa colère : mais rien ne pouvoit effacer l'impression qu'elle venoit de prendre de son caractère : il n'étoit plus tems de lui en imposer ; blessée jusqu'au fond du cœur , elle ne pouvoit plus pardonner.

Elle réitéra sa demande avec un ton & des expressions qui forcèrent le marquis de la satisfaire. Dès qu'elle eut sa lettre , elle marcha précipitamment & rentra sans daigner écouter les excuses ni les plaintes de monsieur de Cressy.

Quelle nuit passa la triste Adelaïde ! il n'est point de peines plus difficiles à supporter que celles que l'amour nous cause. Quel mal que celui que la réflexion aigrit , & qui mêle la honte à l'oppression de la douleur ! Elle frémissait en pensant au danger qu'elle avoit couru ; le bon-

heur de l'avoir évité, étoit une consolation pour elle : mais à quel prix elle en jouissoit ! par la perte de ses desirs, de son amour, de tous ces projets flatteurs qui l'avoient si agréablement occupée : il falloit renoncer à toutes ses espérances ; il falloit mépriser celui qu'elle adoroit encore.

Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus, quand on est forcée de lui retirer son cœur ; c'est le sentiment dont on étoit touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer ; plaisir si grand pour une ame tendre, qu'elle ne voit rien qui puisse remplacer la douce habitude qu'elle avoit prise de s'y livrer.

Adelaïde voulut relire cette lettre que le marquis lui avoit rendue. Mais quel étonnement pour elle en voyant au lieu de son écriture celle de la comtesse de Raïsel ; écriture qui lui étoit parfaitement connue. Monsieur de Cressy trompé par la forme égale de ces deux billets, venoit de mettre entre les mains d'Adelaïde celui qu'il avoit reçu de madame de Raïsel.

Confuse, désespérée à cette lecture, elle ne douta point qu'elle n'eût été sacrifiée à la vanité du marquis : elle crut se reconnoître dans cette personne qu'on accusoit de lui donner des marques d'une folle passion. Un cœur pres-

fé par la tristesse, adopte aisément tout ce qui peut l'affliger encore. Elle pensa que la comtesse étoit instruite de tout ce qu'elle avoit fait pour le marquis de Cressy ; elle se rappella ce que madame de Raïsel lui avoit dit au bal, & regarda sa compassion comme une cruelle raillerie ; elle se vit trahie & se crut déshonorée ; elle éclata en pleurs, en gémissemens, en cris douloureux, & passa le reste de la nuit à se plaindre avec Hélène du malheur de sa destinée : mais comme elle vouloit absolument ravoïr la lettre qu'elle avoit cru reprendre, elle se détermina le matin à écrire ce billet à monsieur de Cressy.

« Vous vous êtes trompé, Monsieur, je vous
» renvoie la lettre de madame de Raïsel, &
» vous prie instamment de me rendre la mienne.
» Je ne croyois pas qu'il y eût quelqu'un au
» monde à qui on pût reprocher ses senti-
» mens pour moi, ni que personne osât ja-
» mais me soupçonner d'avoir donné des preu-
» ves d'une folle passion. C'est bien assez pour
» me faire rougir, de vous en avoir donné
» d'une tendresse pure & véritable, que vous
» étiez indigne d'inspirer. Rendez ma lettre à
» Hélène, & soyez à jamais sûr du mépris
» d'Adelaïde »,

Elle

Elle joignit à ce billet tous ceux qu'elle avoit reçus du marquis, & chargea Hélène de lui rendre ce paquet, avec un ordre positif de ne rapporter d'autre réponse que celle qu'elle demandoit.

Cette fille s'acquitta de sa commission ; mais elle n'eut pas besoin d'insister long-tems sur le refus d'une réponse pour sa maîtresse. Le marquis charmé de la découverte qu'il venoit de faire, étoit bien éloigné de songer à se justifier auprès d'Adelaïde ; & s'il feignoit de le vouloir faire, c'étoit par une suite de cette dissimulation qui lui étoit naturelle, & que les caractères faux emploient, même lorsqu'elle leur est inutile.

La lettre que mademoiselle du Bugei demandoit, lui fut rendue, & l'après-midi de ce jour, elle suivit son père à Gersay. L'effort qu'elle se faisoit pour cacher sa douleur, le chagrin dont elle étoit accablée, lui causèrent dès le lendemain de son arrivée une fièvre violente ; & bientôt son mal augmenta si considérablement, qu'il parut impossible de la retirer d'un état si dangereux.

Pendant qu'elle se mouroit à Gersay, l'objet d'un sentiment si tendre, d'une passion si vive, d'une situation si déplorable, déjà dégagé des foibles liens qui l'attachoient à elle,

par une basse ingratitude oublioit & son amour & les peines qu'elle devoit ressentir.

Un des avantages de la supériorité de l'ame d'un homme sur la nôtre, est cette force d'esprit dont il se sert pour étouffer les remords qu'élève au fond de son cœur le souvenir d'une femme sensible & malheureuse ; sensible , parce qu'un ingrat a désiré de l'attendrir ; malheureuse , parce qu'elle a honoré son amant d'une estime qu'il ne méritoit pas de lui inspirer.

Monsieur de Cressy oublia l'aimable Adelaïde pour se livrer à la joie d'être aimé de madame de Raïsel. Il lut plusieurs fois son billet, & se dit avec transport qu'en effet l'amour & la fortune s'unissoient en sa faveur & travailloient de concert à combler tous ses vœux.

La comtesse parée de mille dons flatteurs offroit à son idée une foule de plaisirs dont il jouiroit avec elle & par elle ; le faste, l'éclat, les graces, la beauté, un titre qu'il ambitionnoit, & que cette alliance pouvoit lui procurer avec le tems ; que de raisons pour rendre ses poursuites ardentes ! Mais il falloit cacher cette ambition qui le guidoit vers elle ; il falloit prévenir le tort que son procédé pour Adelaïde pouvoit lui faire dans l'esprit de madame de Raïsel, si jamais elle en étoit informée,

Après l'avoir vue si long-tems avec indifférence, il n'osoit se montrer tout-à-coup amant passionné, encore moins paroître instruit de ses sentimens. Il craignoit de blesser son orgueil ou sa délicatesse en l'arrêtant dans la route qu'elle s'étoit tracée & que peut-être elle prenoit plaisir à suivre.

Ces considérations le portèrent à en agir en apparence comme il avoit coutume de faire ; il n'alla pas plus souvent chez madame de Raïsel, mais il se renferma sans affectation dans le cercle où elle vivoit ; sans lui parler d'un amour dont il vouloit qu'elle fût persuadée, il se conduisit de façon à faire juger à tout le monde qu'il en ressentoit un violent pour elle ; il ne sembloit jamais ni l'attendre ni la chercher ; mais une rêverie où il paroïssoit s'abandonner, & dont sa présence le retiroit ; l'embarras que ses moindres plaisanteries lui caufoient, une application continuelle à étudier ses goûts, l'air naturel dont il les adoptoit, toutes ces petites choses qui ne prouvent aux personnes indifférentes que les attentions de l'amitié, mais qu'un cœur prévenu prend pour les soins de l'amour : l'art de développer ses talens, de se parer des qualités brillantes d'un caractère estimable : tout fut employé, & tout réussit au marquis au-delà de ses espérances :

la comtesse le crut aisément tout ce qu'il vouloit paroître.

Les hommes s'épargneroient la plus grande partie des peines qu'ils se donnent pour nous en imposer, s'ils pouvoient s'imaginer combien la noblesse de nos idées leur donne de facilité pour nous tromper. Une femme croiroit se dégrader en supposant des vices à l'objet qu'elle a choisi pour celui de ses affections ; & dès qu'elle aime, elle accorde plus de vertus à son amant qu'il n'ose en feindre.

Tout le monde assuroit madame de Raïsel que le marquis de Cressy l'aimoit ; c'étoit avec plaisir qu'elle l'entendoit dire. Elle craignoit encore de se livrer à une joie que l'événement pouvoit détruire : cependant elle avoit pour lui les distinctions les plus flatteuses, & n'attendoit que l'aveu de ses sentimens pour lui montrer combien les siens étoient tendres & sincères.

Il commençoit à se rendre assidu chez elle, lorsqu'un jour une légère indisposition lui faisant garder la chambre, monsieur de Cressy fut admis, malgré le dessein formé qu'elle avoit pris de ne voir personne. Elle étoit rêveuse, même triste. Le marquis se conformant à l'air sérieux qu'il lui voyoit, lui en demanda la raison avec toute l'apparence de la plus ten-

dre inquiétude. La comtesse lui dit qu'une personne qu'elle aimoit, avoit été fort mal, & ne jouissoit encore que d'une santé très-languiissante ; qu'elle venoit de l'apprendre dans le moment : elle ajouta que c'étoit une personne charmante, & tout de suite elle nomma mademoiselle du Bugei.

Le marquis perdit toute contenance à ce discours ; il changea de couleur, & resta les yeux baissés dans un silence qui surprit la comtesse. Je vois, lui dit-elle en l'examinant avec attention, que cette nouvelle vous donne bien de l'émotion, je suis fâchée de vous l'avoir annoncée avec si peu de ménagement ; mais j'ignorois l'effet qu'elle pourroit produire sur vous : & voyant qu'il continuoît à se taire ; Je ne sçavois pas, ajouta-t-elle, que vous eussiez des liaisons particulières avec Adelaïde ; je l'aime, sa perte m'eût infiniment touchée, & je ne sçais pourquoi vous rougissez de montrer que vous y seriez encore plus sensible.

Si j'ai quelques liaisons avec mademoiselle du Bugei, Madame, reprit le marquis, elles sont d'une espèce à me chagriner le reste de ma vie. Je puis rougir & paroître confus en apprenant l'état où elle s'est trouvée, puisque j'ai tout lieu de m'accuser d'en être la malheureuse cause. Vous, s'écria la comtesse ! Ah,

Madame , interrompit monsieur de Cressy , suspendez votre jugement ! je suis homme , jeune , vain peut-être. Je ne prétens pas que ma conduite soit exempte de tout reproche : j'ai des torts , je les sens , je ne puis me les pardonner. Mais si vous sçaviez... si mon cœur vous étoit mieux connu , peut-être ne me condamneriez-vous pas ?

Il est difficile de vous comprendre , dit la comtesse un peu troublée : en supposant que l'intérêt vif que vous prenez à mademoiselle du Bugei , décèle un tendre penchant , pourquoy donc rougiriez-vous en le laissant paroître ? Par quelle singularité votre amour seroit-il un malheur pour elle ? Quels sont ces torts que vous vous reprochez , que vous craignez de ne pouvoir vous pardonner ? S'il vous est possible de me les faire connoître , sans que cette confidence offense Adelaïde ou lui nuise , vous m'obligerez par votre confiance.

Si les mouvemens de notre cœur dépendoient de nous , de nos réflexions , reprit monsieur de Cressy , Adelaïde seroit heureuse , & je ne sentirois pas le regret affreux d'avoir troublé son repos & détruit au moins pour quelque tems , la douceur & l'agrément de la vie. Mais , Madame , comment vous avouer une légèreté , une indiscretion , que rien ne peut

excuser ? C'est une faute que je n'oublierai point, & dont le souvenir m'affligera sans cesse.

Madame de Raïfel pénétrée de l'air & du ton dont il s'exprimoit, réitéra la prière qu'elle lui avoit faite, & le pressa de lui apprendre ce qui caufoit sa peine. Monsieur de Cressy charmé de trouver cette occasion de la prévenir sur la seule chose qui pouvoit lui découvrir sa façon de penser, feignant de céder à ses instances : Je vais, Madame, lui dit-il, m'exposer à perdre par ma sincérité une partie de l'estime dont vous m'honorez ; mais pouvez-vous former un desir qu'il soit en mon pouvoir de satisfaire, sans que mon cœur vole au-devant de vos vœux ?

Vous n'ignorez pas, Madame, avec quelle indifférence j'ai vu toutes les femmes, même celles qui ont paru me distinguer. Occupé du soin de faire ma cour, de remplir les devoirs que mon état m'impose, d'acquérir des amis, j'ai évité de me livrer à des amusemens peu faits pour me séduire. Un naturel sensible, un caractère vrai, m'ont fait envisager l'amour comme une passion qu'il étoit heureux de sentir, mais ridicule de feindre. Dans ces dispositions, je vous vis, Madame, & mon cœur me dit que vous étiez la seule personne qui pût m'inspirer ces sentimens délicieux qui,

nés de l'admiration , accrus par le respect , entretenus par l'estime & soutenus par l'amitié , remplissent tous les vuides de l'ame , & forment ces chaînes douces & durables que le tems ne peut rompre : mais la différence de nos fortunes , le bruit répandu du peu de goût que vous montriez pour prendre de nouveaux engagemens , tant de partis plus avantageux que vous aviez éloignés , assez de hauteur peut-être pour craindre d'essuyer des refus , mille raisons me forcèrent à cacher l'ardeur que vous m'inspiriez. Je voulus en triompher ; je contrainis mes desirs qui m'entraînoient sur vos pas ; j'évitai les occasions de vous voir ; je ne parus chez vous que lorsque la bienfiance m'obligea de m'y montrer. C'est dans ce tems , Madame , qu'Adelaïde me laissa voir des dispositions si favorables , qu'il me fut impossible de conserver de la froideur auprès d'une fille charmante qui ne me cachoit pas que j'avois sçu lui plaire. Sans espérance près de vous , sans passion pour elle , déterminé ou plutôt emporté par cette vanité qui nous rend sensibles aux préférences , je me plus à suivre tous les mouvemens de mademoiselle du Bugei. Je me livrai au plaisir de voir naître dans son cœur un amour dont je n'envisageai point les suites : j'en admirois les progrès ,

Ils me flattoient ; & par une étourderie , dont je ne puis trop me repentir , je m'en applaudissois.

Je voyois souvent Adelaïde chez madame de Gerfay ; quand elle manquoit à s'y rendre , je la cherchois à la promenade , dans les maisons où elle alloit , partout où je croyois la trouver ; elle amusoit mon inquiétude , & cet ennui inséparable d'un homme isolé qui ne tient fortement à rien , & dont les desirs n'ont pour objet qu'un bonheur qui le fuit. Mes assiduités furent remarquées : monsieur du Bugei voulut me faire expliquer sur mes desseins. C'est alors que m'avouant que je n'en avois aucun , je reconnus toute l'imprudence de ma conduite. Sûr d'être aimé d'Adelaïde , un sentiment de reconnoissance me portoit à m'unir pour jamais avec elle : mais en y réfléchissant plus mûrement , je pensai que ce seroit la trahir. Je ne crus pas devoir la lier à un époux dont elle ne fixeroit pas les vœux. J'aimai mieux passer pour intéressé aux yeux de monsieur du Bugei , en prenant le seul prétexte qui pouvoit me dégager ; j'aimai mieux passer pour ingrat & léger à ceux d'Adelaïde , que de risquer de la rendre malheureuse un jour par mon indifférence. Je refusai donc , & ne rendis plus

de soins à mademoiselle du Eugéi. Je la revis au bal où vous étiez toutes deux ; son air abattu , sa tristesse , quelques mots qu'elle me dit , le reproche secret que je me faisois d'avoir entretenu sa tendresse sans la partager , l'intérêt qu'on prend toujours aux peines que l'on cause , sa jeunesse , sa beauté , son amour , me firent une impression si vive , que j'allois peut-être lui offrir toutes les preuves qu'elle pouvoit exiger de mon repentir ; lorsqu'en jettant les yeux sur vous , je sentis que tout cédoit dans mon cœur à l'attrait invincible qui m'entraînoit vers madame de Raïsel.

Comment m'ôter pour toujours le foible espoir qui me séduisoit quelquefois ? comment m'ôter ma liberté , pendant que vous jouissiez de la vôtre ? Je n'attendois pas le bien que je désirois ; mais si rien ne me le promettoit , au moins un obstacle insurmontable ne me privoit pas du plaisir d'y songer , de m'en occuper dans ces momens où des idées vagues flattant l'imagination qui les enfante , semblent applanir toutes les difficultés qui s'opposent à nos souhaits.

J'avois reçu un billet , par je ne sais quelle fantaisie , je le crus de madame d'Elmont , & négligeai d'y répondre en portant l'écharpe qui l'accompagnait. On m'en écrivit un autre ;

vous le dirai-je, Madame, ajouta le marquis d'un ton passionné; oserai-je vous dire de quelle main.... Il s'arrêta.

La comtesse baissa les yeux, rougit; & d'un air d'intérêt, & avec un ton qui marquoit assez combien ce discours l'attachoit, elle le pria de continuer.

Je le crus de vous, Madame, continua-t-il; & mon amour se réveillant avec force, plus d'Adélaïde, plus d'inquiétude sur ses sentimens. Que m'importoit alors son estime ou sa tendresse, ses plaisirs ou sa peine? Je ne vis que madame de Raïfel; son image adorée remplit tout mon cœur; j'abandonnai mademoiselle du Bugei, je ne la revis que pour lui prouver que je ne l'aimois point, que je ne serois jamais à elle; & par une dureté condamnable, je la réduisis à faire des efforts sur elle-même, à s'éloigner pour oublier un amant qu'elle doit détester, & qui ne peut se souvenir d'elle, sans se mépriser lui-même.

Que je plains Adélaïde, dit alors madame de Raïfel! Qu'il lui sera difficile de se consoler d'un tel événement! Pourra-t-elle vous oublier? Mais achevez: votre sincérité me touche & votre confiance me flatte.

Que vous dirai-je de plus, Madame, continua monsieur de Cressy? je n'osai vous lais-

fer voir ce que je croyois avoir pénétré ; mais je ne pus résister au plaisir de vous montrer que j'obéissois à vos ordres , *en levant les yeux vers l'objet le plus digne de mon attachement.* Vous savez tout , Madame ; vous venez de lire dans un cœur qui vous est soumis , qui vous l'a toujours été , dont le sort dépend de vos bontés. Quel prix m'est-il permis d'attendre de mon obéissance ? puis je espérer qu'une passion que vous seule pouviez allumer dans ce cœur , vous touche en effet ? Est-ce vous , est-ce l'aimable comtesse de Raïsel qui a daigné m'avertir de chercher mon bonheur ? Eclaircissez mes doutes , j'attends à vos piés l'arrêt que vous allez prononcer. Parlez , Madame , parlez , & songez que ce moment va décider pour jamais du sort d'un homme qui vous adore.

Qui n'eut point ajouté foi à ce récit si simple , si naturel ? pourquoi madame de Raïsel en eut-elle soupçonné la vérité ? Elle crut le marquis , & lui tendant une main qu'il reçut à genoux , & sur laquelle il imprima le baiser le plus ardent : Oui , c'est moi , lui dit-elle , qui ai désiré votre amour ; vous me voyez pénétrée de l'aveu que vous m'en faites. Qu'il m'est cher cet amour ! je le partage , j'ose le dire , & je ferai vanité de le prouver : oui , je mets tout

mon bonheur à penser que vous m'avez choisie pour faire le vôtre.

Une déclaration si précise fut reçue avec tous les transports d'une joie véritable. La comtesse s'efforça de persuader à monsieur de Cressy, que si sa conduite n'étoit pas tout-à-fait irréprochable, il devoit pourtant cesser de s'affliger. La maladie d'Adelaïde peut avoir une cause plus simple, lui dit-elle ; à son âge le tems & l'absence effacent les plus vives impressions. Je ne condamne point votre sensibilité : non, ajouta-t-elle, je ne la blâme point, au contraire, elle redouble mon estime, & mon cœur se plaît à découvrir que le vôtre est susceptible d'une tendre compassion.

Monsieur de Cressy parvenu à se faire un mérite d'avoir trahi mademoiselle du Bugei, assez adroit pour persuader à madame de Raïsel qu'il l'adoroit dans un tems où il évitoit sa présence ; sûr de paroître à ses yeux le plus sincère & le plus tendre de tous les hommes ; s'applaudissoit de l'art avec lequel il la trompoit. Il attribuoit cet heureux succès à son adresse : erreur grossière de tous ceux que la fausseté guide. On est crédule sans être foible, sans être imprudent ; l'extrême confiance naît toujours de la noblesse de l'ame & du peu d'idée qu'une personne estimable se forme de ces

cœurs bas , capables d'abuser de la bonté :

Peu de tems après cet entretien , madame de Raifel annonça le jour de son mariage & l'époux qu'elle avoit choisi. Le marquis reçut les félicitations de tous ceux qui connoissoient la comtesse ; son bonheur fut envié par une foule de rivaux moins heureux , & peut-être plus dignes de l'être. Ces nœces se firent avec éclat ; & les fêtes brillantes qui les suivirent , marquèrent assez le contentement des deux époux. Madame de Raifel avoit donné à monsieur de Cressy tout ce qu'il étoit en son pouvoir de lui rendre propre. Sa fortune assurée , son ambition satisfaite , l'amour & les charmes de la marquise , une maison devenue le temple de la gaieté , lui firent goûter tant de plaisirs dans cette union , qu'il oublia facilement la route qu'il avoit prise pour acquérir les biens dont il jouissoit.

Madame de Cressy , bien plus heureuse ; puisqu'elle aimoit & se croyoit adorée , se disoit à chaque instant qu'elle regnoit sur un cœur tendre , sincère , généreux , tout à elle , sur un cœur dont elle croyoit que rien n'égalait la noblesse & la grandeur : elle voyoit un dieu dans son mari , il lui devenoit tous les jours plus cher ; sans cesse occupée à lui procurer de nouveaux amusemens , elle sembloit

ne vivre , ne respirer que pour répandre l'agrément sur les jours de celui qu'elle aimoit ; les moindres desirs du marquis , les plus légères fantaisies , devenoient une affaire pour madame de Cressy. Elle lui sacrifioit les propres goûts , même le plaisir de le voir ; plaisir si grand pour elle , que le tems ni l'habitude ne purent le lui rendre moins sensible.

Cependant Adelaïde après plus d'un mois de maladie , & près de deux de convalescence , avoit enfin recouvré la santé : mais une sombre tristesse s'étoit emparée de son esprit , elle avoit perdu pour jamais cet état paisible qui rend susceptible de goûter tous les plaisirs qui se présentent & se succèdent , dans l'âge heureux où on ne les choisit pas. Le chagrin avoit laissé de si profondes traces dans son cœur , l'amour régnoit encore avec tant de puissance sur son ame , elle se trouvoit si peu capable d'oublier le cruel qui s'étoit plu à la rendre malheureuse , que la seule pensée de paroître dans les lieux qu'il habitoit , la faisoit retomber dans des foiblesses , presque aussi dangereuses que l'avoit été l'ardeur de sa fièvre. Le comte de Saint-Agne , jeune , bien fait , aimable , auquel elle étoit destinée , augmentoit encore sa peine par les soins qu'il lui rendoit. Rien ne pouvoit la distraire ; le souvenir de monsieur

de Cressy animoit seul un cœur accoutumé à s'occuper de lui. Que de larmes accompagnoient ce souvenir douloureux , mais cher , mais vif & sans cesse présent à son ame ! Dans cette situation , son retour à Paris ou à la cour étoit pour elle le comble du malheur ; & chaque jour qui rapprochoit celui où elle devoit quitter Gerfay , ajoutoit à son supplice.

Un soir qu'elle étoit dans l'appartement où tout le monde se rassembloit pour jouer , le chevalier de Saint-Hélène qu'on attendoit depuis huit jours à Gerfay , arriva , & pour excuser son retard , rendit compte des affaires qui l'avoient obligé de rester à Paris : c'étoit le mariage de madame de Raifel & de monsieur de Cressy. Madame de Gerfay entra dans des détails , lui fit mille questions , & le chevalier s'étendit avec plaisir sur un discours qui paroissoit intéresser.

Que devint Adélaïde en l'écoutant ? un froid mortel saisit son cœur ; pâle , tremblante , sans force & presque sans sentiment , elle se renversa sur le siège où elle étoit assise , & fermant les yeux , elle désira ne les r'ouvrir jamais : par bonheur pour elle , monsieur du Bugei n'étoit pas présent ; & comme depuis sa maladie elle étoit très-foible , on ne chercha point d'autre cause à son évanouissement.

Il fut long ; & lorsqu'elle reprit la connoissance , elle se trouva dans son lit environnée de plusieurs personnes qui s'efforçoient de la rappeler à la vie. Elle fit connoître qu'elle desiroit d'être seule ; & dès qu'elle se vit en liberté : Il est marié , s'écria-t-elle en se jettant dans les bras d'Hélène ! il est marié ! Hélène , il est marié , lui répéta-t-elle mille fois ; je n'ai plus de doute , de crainte , d'espérance ; il est perdu , pour jamais perdu , rien ne peut me le ramener , rien ne peut me le rendre ! Madame de Raïsel est heureuse ! elle triomphe dans ses bras des pleurs d'une fille infortunée ! a-t-elle mérité ce cœur qu'elle m'enlève ? L'inhumaine , avec quel air de vérité elle feignoit de s'intéresser à mes peines , d'en ignorer le sujet ! Elle m'offroit son secours , des conseils , de l'amitié : ah la cruelle ! elle est sa femme , elle règne sur ses volontés , elle fait ses plaisirs , elle les partage ; il lui est permis de contenter tous les desirs de ce qu'elle aime ; elle peut sans rougir , recevoir ses caresses , les lui rendre , mettre son bonheur à s'y montrer sensible : & moi je ne dois me rappeler qu'avec honte ces momens... momens délicieux , & pour toujours gravés dans ma mémoire ! Ah , poursuivit-elle dans l'amertume de son cœur : Hélène ! imprudente Hélène ! pourquoi ta fatale complaisance m'ex-

posa-t-elle à le revoir ? Hélas , sans toi , sans ta facilité , j'ignorerois une partie de mes pertes !

Monsieur du Bugei interrompit ses tristes plaintes. Il venoit savoir comment elle se trouvoit. Hélène l'assura que le repos la remettroit entièrement. Il la crut , & sortit. La malheureuse Adelaïde passa la nuit dans un cruel désordre , le saisissement de ses sens retenoit ses larmes ; & le peu qu'elle en répandoit , loin de soulager son cœur , le déchiroit encore.

Cet excès d'accablement dura plusieurs jours ; mais faisant violence à ses sentimens , elle parut se calmer , & se montra plus tranquille. Son père attendoit le retour de sa santé pour la ramener à Paris ; mais elle avoit pris la résolution de n'y rentrer jamais.

Elle pria instamment monsieur du Bugei de la conduire à l'abbaye de Chelles , où elle espéroit se rétablir tout-à-fait. Il y consentit avec peine ; & ce fut avec une extrême répugnance qu'il la conduisit lui-même à cette abbaye. Mademoiselle du Bugei pleura beaucoup en se séparant de lui ; & le chagrin qu'il sentit lui-même en la laissant à Chelles , fut un présage de la perte qu'il alloit faire. L'aimable & triste Adelaïde , peu de jours après son arrivée , entra au noviciat , où ses épreuves abrégées par l'a-

vantage d'avoir été élevée dans la maison, lui permit au bout de six mois de prendre le voile blanc, malgré les regrets de son père, la douleur du comte de Saint-Agne qui l'aimoit, & les efforts réunis de toute la famille.

Madame de Cressy s'affligea du parti que prenoit Adelaïde ; elle craignit que ses sentimens pour le marquis ne l'y eussent déterminée ; elle n'osa s'en expliquer avec lui, dans la crainte de le chagriner, & d'ajouter au reproche secret que peut-être il se faisoit à lui même. Le malheur d'Adelaïde étoit un poids pour la marquise ; son cœur vraiment généreux, souffroit en songeant qu'elle avoit innocemment causé sa perte ; elle donna des larmes au sort d'une jeune personne qui s'arrachoit au monde, dans un âge où peu capable de juger des effets du tems, & guidée par un mouvement qu'il pouvoit détruire, se livroit à l'horreur d'un repentir infructueux & éternel.

Plus d'un an s'étoit passé dans le ravissement d'une passion heureuse, satisfaite & toujours vive. Peut-être la marquise eut-elle joui longtemps de cet état paisible, sans un événement où sa bonté l'intéressa.

Madame de Berneil, ancienne amie de la mère de madame de Cressy, vivoit retirée au Val-de-Grâce, avec une fille, seul fruit d'un

mariage mal assorti qui avoit renversé sa fortune , par une suite de malheurs dont le détail est peu nécessaire. Une pension du roi la faisoit subsister avec assez d'aisance. Cette pension s'éteignoit par sa mort , & sa fille avoit besoin d'amis pour en conserver une moitié que la faveur pouvoit lui accorder , mais qu'on ne lui devoit pas. Madame de Berneil qui avoit éprouvé plus d'une fois combien madame de Cressy étoit portée à obliger, se sentant dange-reusement malade, & près de sa fin, eut recours à elle ; elle lui fit écrire son état ; & la marquise s'étant rendue auprès d'elle, trouva cette dame presqu'expirante, & si occupée du sort de sa fille , que madame de Cressy pénétrée d'une inquiétude si naturelle , & du spectacle qu'offroient à ses yeux les larmes de la fille, & la douleur touchante de la mère , promit avec serment de se charger du soin de mademoiselle de Berneil , de la retirer chez elle , & de ne s'en séparer qu'après lui avoir procuré un établissement convenable à sa naissance, & qui pût la rendre heureuse.

Il sembloit que madame de Berneil n'attendît que cette promesse d'une femme dont la noblesse des sentimens lui étoit connue, pour rendre au ciel une ame devenue plus tranquille. Elle mourut le soir même ; & la marquise qui ne

L'avoit point quittée , embrassant tendrement mademoiselle de Berneil , lui renouvela les assurances qu'elle avoit données à sa mère , & la conduisit chez elle , où elle la recommanda aux soins de ses femmes , pendant qu'elle alloit à Versailles chercher monsieur de Cressy qui l'y attendoit.

Elle lui rendit compte des engagements qu'elle avoit pris ; & lui montra un peu de crainte qu'ils ne pussent lui déplaire , s'excusant sur le moment qui ne lui avoit pas permis de le consulter. Monsieur de Cressy badina de cette espèce de soumission , qu'il traita d'enfance ; il l'assura qu'il approuveroit toujours ce qu'elle feroit. En effet il eut pour mademoiselle de Berneil tous les égards qu'il auroit cru devoir à une sœur chérie. Elle fut traitée par la marquise , non comme une fille dont le sort dépendoit de ses bontés , mais comme une amie dont le séjour chez elle devoit être suivi de tous les agrémens qu'on s'efforce de procurer à ceux dont on attend des bienfaits.

Horrense de Berneil étoit âgée de vingt ans , sa figure n'avoit rien de remarquable ; mais le soin qu'elle en prenoit , la rendoit assez agréable. Un goût de parure un peu extraordinaire dans une personne élevée loin du monde ,

cachoit ses défauts & donnoit de l'élégance à tout ce qu'elle portoit. Le desir de plaire l'avoit toujours occupée quoique long-tems sans objet ; elle avoit de l'esprit , peu de brillant , beaucoup de réflexion. Il étoit difficile de la connoître ; un air froid & le silence qu'elle gardoit sur ses goûts , la faisoient paroître d'une extrême indifférence. L'ennui d'une retraite forcée avoit mis de la dureté dans son caractère & de l'aigreur dans son esprit ; elle cachoit ces défauts sous l'apparence intéressante d'une santé foible & délicate , altérée par la plus légère émotion. Capricieuse , haute , jalouse , susceptible de passion , incapable de tendresse , d'amitié , Hortense ne pouvoit ni apprécier , ni reconnoître la conduite généreuse de madame de Cressy.

Un peu de tems s'étoit écoulé depuis l'entrée de mademoiselle de Berneil à l'hôtel de Cressy , quand un soir le marquis s'amusant à étudier des airs assez difficiles , Hortense en l'aidant à les solfier , le fit appercevoir qu'elle avoit la voix belle , & chantoit parfaitement bien. Il aimoit la musique : ce talent qu'il découvroit en elle , redoubla ses égards & ses attentions : il la chercha davantage. Madame de Cressy , bien éloignée de prendre de l'ombrage de ce goût marqué , le vit naître avec plaisir.

Monsieur de Cressy étant un matin à la toilette de la marquise , où il assistoit seul avec Hortense , on lui apporta une lettre qu'il ouvrit sans réflexion , mais qu'il ne put lire sans donner des marques d'une grande sensibilité. Cette lettre étoit de mademoiselle du Bugei ; elle l'avoit écrite la veille , & ce jour même elle prenoit le voile noir , dernière cérémonie de sa consécration à la vie religieuse.

Les yeux de monsieur de Cressy se remplirent de larmes : la lettre tomba de ses mains ; & tandis qu'il les portoit sur son visage pour cacher son attendrissement , la marquise effrayée de l'effet qu'avoit produit cette lettre , fit signe à une de ses femmes de la ramasser & de la lui apporter. Elle la prit sans la lire ; & courant embrasser son mari , elle lui demanda avec empressement quelle nouvelle si fâcheuse pouvoit l'accabler ainsi ? Mais le marquis , sans changer de situation , lui dit de lire la lettre. Elle y trouva ce qui suit.

« C'est du fond d'un asyle où je ne redoute
 » plus la perfidie de votre sexe , que je vous
 » dis un éternel adieu. Naissance , biens , hon-
 » neurs , dignités , tout s'évanouit à mes regards.
 » Ma jeunesse flétrie par mes larmes , le goût
 » des plaisirs anéanti dans mon cœur , l'amour

» éteint, le souvenir présent, & le regret tous-
» jours trop sensible, m'ensevelissent à ja-
» mais dans cette retraite. O vous, qui m'a-
» vez conduite à me cacher dans cette espèce
» de tombeau, ne craignez pas mes repro-
» ches : je ne vous écris que pour vous dire
» que je vous pardonne ! J'offre au ciel une
» victime immolée par vos mains, & je le prie
» avec ardeur de répandre sur vous tout le
» mérite du sacrifice volontaire que je lui fais.
» L'auguste époux qu'Adelaïde choisit, effacera
» de son cœur des sentimens qu'elle ne peut
» conserver sans l'offenser : il y mettra les ver-
» tus qu'il chérit, & l'oubli qu'il exige ; elle
» ose espérer qu'il lui pardonnera les motifs
» qui la déterminent aujourd'hui. Alors proster-
» née au pied de ses autels, elle lui de-
» mandera pour vous tous les biens dont vous
» l'avez privée ; & si elle peut s'intéresser encore
» au monde qu'elle abandonne, ce fera seule-
» ment pour s'assurer que le marquis de Cressy
» est heureux.

» Dites à madame de Cressy que je lui par-
» donne l'opinion qu'elle a eue de mon carac-
» tère. Dites-lui que j'ai oublié son injustice,
» & que je me souviens seulement de la ten-
» dre amitié que j'eus pour elle ».

La marquise en finissant cette lettre, se jeta dans les bras de son mari, & le serrant avec une tendresse inexprimable : Pleurez, Monsieur, pleurez, lui dit-elle en le baignant de ses larmes : ah, vous ne sauriez montrer trop de sensibilité pour un cœur si noble, si constant dans son amour ! Aimable & chère Adelaïde, s'écria-t-elle, c'en est donc fait, & nous vous pardons pour toujours ! Ah, pourquoi faut-il que je me reproche de vous avoir privée du seul bien qui excitoit vos desirs ! ne puis-je jouir de ce bien si doux, sans me dire que mon bonheur a détruit le vôtre ?

Le marquis touché de ce sentiment généreux qui lui faisoit regretter Adelaïde, la pressant avec transport, essuyoit ses larmes ; & par les plus tendres caresses & les expressions les plus passionnées, la conjuroit de lui pardonner l'imprudence qu'il avoit eue de lui montrer cette lettre.

Mademoiselle de Berneil témoin de cette scène touchante, considéroit la marquise avec étonnement. Tout ce qu'elle pouvoit comprendre, c'est que madame de Cressy s'affligeoit de la retraite d'une fille que son mari avoit aimée, & que ses pleurs faisoient penser qu'il aimoit encore. Une pareille sensibilité étoit au-dessus de l'ame d'Hortense ; elle la regarda

comme une foiblesse. Un mauvais cœur prend souvent pour un défaut de fermeté la bonté du naturel dont les mouvemens lui sont étrangers , & traite de petitesse ce noble désintéressement qui fait qu'on s'oublie soi-même , pour partager la peine d'un autre.

Le marquis pensa tristement pendant quelques jours à cet adieu d'Adelaïde : mais les plaisirs variés auxquels il se livroit , dissipèrent bientôt ce léger chagrin. Madame de Cressy le sentit plus long-tems. L'image de mademoiselle du Bugei prosternée au pied des autels , priant pour le marquis , attirant sur lui les bénédictions du ciel par ses vœux innocens , l'attendrissoit , & la rendoit toujours présente à son idée. Les dernières lignes de sa lettre l'étonnoient ; elle ne pouvoit les entendre. Elle en demanda plusieurs fois l'explication à monsieur de Cressy ; mais l'embarras & l'humeur que lui donnoient ces questions , la déterminèrent à n'en plus parler.

Cependant cette marque de réserve dans un homme pour lequel elle n'en avoit aucune , toucha vivement la marquise , lui donna de l'inquiétude , & lui fit craindre qu'en parlant d'Adelaïde , monsieur de Cressy n'eût pas été sincère. Quelle étoit cette *opinion défavantageuse* dont se plaignoit mademoiselle du Bugei ?

elle lui pardonnoit ? Mais quoi ? Un mystère sembloit caché sous ces expressions ; la marquise désiroit ardemment de l'approfondir ; mais son extrême complaisance pour monsieur de Cressy la força au silence , elle respecta le secret qu'il vouloit garder , & ne l'importuna point pour l'engager à le lui découvrir. Cette première preuve qu'elle n'avoit pas toute la confiance de son mari, la chagrina. Il pouvoit donc dissimuler avec elle. La seule idée d'avoir été trompée, même dans la plus légère bagatelle par un homme que l'on croyoit incapable de détour, porte un trait douloureux au fond du cœur, trait qui blesse à tout moment, ouvre l'entrée au soupçon, rend tout incertain, & laisse entrevoir que le bonheur dont on jouit, peut n'être qu'une illusion prête à s'évanouir.

Mademoiselle de Berneil, à qui la marquise ouvroit son cœur, étoit bien éloignée de comprendre cette délicatesse de sentiment qui troubloit la douceur de sa vie ; elle badina monsieur de Cressy sur la mélancolie que lui avoit causée la lettre d'Adelaïde ; & donnant un tour plaisant & malin à ce pouvoir qu'il avoit sur les âmes sensibles, elle se félicita de n'être pas du nombre de celles qui ne savoient pas résister à l'amour, & dit au marquis qu'elle s'étonnoit fort qu'on abandonnât le monde seu-

lement pour n'avoir pu lui plaire ou le fixer. Pour moi , continua - t - elle , comme j'en chéris les plaisirs , quoique je me croye sûre de mon cœur , je ne veux plus vous regarder , de crainte qu'il ne me prenne envie de retourner au couvent.

Cette raillerie piqua le marquis dont la vanité étoit extrême. Pensez-vous , lui dit-il en riant , qu'il vous fût si facile de résister à mes soins , si je vous en rendois d'assidus ? En vérité , je le pense , reprit mademoiselle de Berneil , & quoique vous soyez très-aimable , je crois & j'éprouve qu'il est possible de vous voir & de conserver beaucoup d'indifférence. Oui , dit le marquis , cela est possible ; mais vous ignorez ce que le desir de plaire répand d'agrément dans un homme qui s'en occupe. Il faut avoir été aimé de quelqu'un , pour s'assurer qu'on peut lui résister : & si je vous aimois , si je cherchois à vous le persuader , peut-être reviendriez-vous de l'opinion que vous avez de la fermeté de votre cœur. Ho ! non , non , assurément , reprit Hortense , & vous êtes précisément la seule personne qui ne pourroit jamais réussir auprès de moi : comme vous ne sauriez me montrer de desirs sans m'offenser , ni m'aimer sans manquer à ce que vous devez à la plus aimable des femmes ; si vous me rendiez des soins , je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous le croyez , dit le marquis ; mais foyez sûre que les réflexions que l'on fait de sang froid , ne se présentent pas à une ame attendrie. Celles qui semblent devoir faire mépriser un homme indifférent , se changent en pitié pour un amant aimé ; & nous savons toujours trouver en nous-mêmes des raisons pour nous livrer à des sentimens qui nous flattent. Hortense à ce discours ne fit que redoubler ses plaisanteries , & s'obstina à soutenir qu'elle en redoutoit point les attaques ; il lui montreroit en vain la passion la plus violente , disoit-elle , jamais , jamais elle n'y seroit sensible ; il lui étoit impossible d'imaginer qu'elle pût l'aimer. Cette conversation fut reprise plusieurs fois , & toujours avec la même assurance de la part de mademoiselle de Berneil.

Le marquis accoutumé à voir prévenir ses desirs , ne put supporter cette espèce de mépris d'une fille à laquelle il sembloit que rien ne devoit inspirer cette fierté ; il s'en offensa , & voulut l'en punir en lui inspirant une passion dont elle se croyoit si peu susceptible. La vanité l'engagea à se faire une étude de lui plaire ; elle s'aperçut de son dessein , elle en rit , & ménagea si peu son amour propre , que du simple projet de la soumettre , il forma celui de la toucher. Le peu de progrès qu'il fit au com-

mencement, ne ralentit point ses poursuites : il devint ardent, empressé ; & perdant de vue ce premier objet, il oublia ce qui l'avoit porté à parler le langage de l'amour à mademoiselle de Berneil. Il s'accoutuma à l'entretenir d'un sentiment qu'il cessa de feindre. Ce sentiment devint bientôt sa seule affaire, & l'unique mouvement qui se fit sentir à son cœur.

Madame de Cressy, loin de soupçonner le marquis d'un tel attachement, lui savoit gré de tout ce qu'il faisoit pour Hortense, & croyoit lui devoir de la reconnoissance des attentions qu'il avoit pour une fille qu'elle chérissoit, & dont elle se croyoit tendrement aimée. Elle parloit de lui sans cesse avec elle, lui vantoit son mérite, les agrémens de sa personne, son esprit, l'égalité de son humeur, la douceur de sa société, l'élévation de ses sentimens ; elle le comparoit à tous ceux qu'elle voyoit, à tous ceux qu'on admiroit, pour le trouver plus parfait encore.

Mademoiselle de Berneil applaudissoit aux louanges que la marquise donnoit à monsieur de Cressy ; insensiblement elles firent impression sur elle, l'ardeur avec laquelle il étoit aimé, l'embellissoit à ses yeux. L'amour de madame de Cressy passa dans le cœur de sa rivale ; & tout ce qui rendoit la marquise si propre à

plaire, à fixer ce mari qu'elle adoroit, formoit une sorte de triomphe pour Hortense, qui se voyoit maîtresse de le lui enlever, excitoit sa vanité, & lui faisoit regarder comme un avantage brillant, le pouvoir de l'emporter sur une femme à laquelle elle se sentoit si inférieure à tous égards.

Ce fut donc à l'orgueil & à la coquetterie, que monsieur de Cressy dut les premières complaisances de mademoiselle de Berneil; elle lui laissa voir un penchant qu'elle n'osoit avouer; elle céda peu-à-peu; elle ne se défendit plus que sur ses devoirs, sur l'amitié qu'elle avoit pour la marquise, sur le lien qui l'unissoit à elle. Ces obstacles eussent été insurmontables, si mademoiselle de Berneil eût mieux pensé; mais dès qu'on a fait un pas vers l'ingratitude, rien ne retient plus. Le marquis trouva le moyen de lever les foibles scrupules d'Hortense; elle se donna à lui; elle oublia la tendresse & les bontés d'une amie, pour jouir du goût passager d'un amant. Quelle différence! quelle perte! quoi qu'on en puisse penser dans l'égarement de son cœur, un amant ne vaut pas un amie.

Mademoiselle de Berneil, en payant de retour la passion du marquis, cédoit peut-être moins à son amour, qu'au desir curieux d'éprouver si cette passion procuroit tout le bonheur dont

on l'avoit assurée qu'elle étoit la source ; elle en cherchoit les plaisirs , & n'en donnoit pas les douceurs ; plus elle pensoit avoir sacrifié en comblant les vœux de son amant , plus elle exigeoit de sa reconnoissance. L'espèce de sentiment qui la conduisoit , n'étoit pas cet attachement sincère d'Adelaïde , ni cet amour tendre & délicat de la marquise ; c'étoit un mouvement voluptueux , c'étoit le plaisir de dominer & de soumettre un cœur à tous ses caprices. Elle abusa du pouvoir que le marquis lui avoit donné sur lui ; elle prit un empire absolu sur ses volontés , le maîtrisa , devint son tyran , & l'accabla de ces chaînes pesantes qu'on porte avec douleur , dont on sent tout le poids , qu'on voudroit rompre , & qu'on n'a pas la force de briser.

Affujetti à cette maîtresse altière , le marquis se rappelloit souvent avec regret l'état heureux où il vivoit avant d'avoir écouté le penchant fatal qui l'entraînoit vers elle. Adoré d'une femme qui n'avoit point d'égale , dont les qualités brillantes sembloient n'être en elle que pour l'avantage de ceux dont elle étoit environnée ; qui toujours attentive à lui plaire , n'avoit de plaisirs que ceux qu'il ressentoit , de joie que celle qu'elle voyoit éclater dans ses yeux : elle n'étoit point changée cette femme char-

mante

mante qui lui avoit fait passer des jours si tranquilles, si heureux : mais sa beauté, ses vertus, ses soins, ses complaisances, auparavant la source de la félicité de monsieur de Cressy, ne servoient plus qu'à le confondre, à l'affliger, à répandre l'amertume sur tous les instans de sa vie.

Souvent maltraité par mademoiselle de Berneil, fatigué du joug, honteux de le subir ; il se livroit à des retours vifs & pressans qu'il ramenoient dans les bras de la marquise ; quelquefois la serrant tendrement dans les siens ; il retenoit à peine des larmes que le remords arrachoit à son cœur. Tant d'amour qu'il trahissoit, tant de confiance dont il abusoit, la comparaison qu'il faisoit de deux personnes si différentes, de deux caractères si opposés, excitoient en lui des mouvemens si sensibles, qu'il y avoit des momens où il étoit prêt à tomber aux pieds de la marquise, à lui avouer sa foiblesse, à la prier d'en éloigner l'objet : mais le peu d'habitude d'être sincère, retenoit son cœur prêt à s'ouvrir, à s'épancher dans le sein d'une amie, qui pouvoit encore lui rendre le calme & la paix dont il ne jouissoit plus.

Mademoiselle de Berneil le surprit plusieurs fois dans cet attendrissement : des railleries piquantes, de longues querelles, une aigreur in-

supportable, suivoient les moindres sujets qu'elle croyoit avoir de se plaindre. Elle s'appaisoit difficilement, & mettoit au plus haut prix l'oubli d'une faute ; mais parvenue à le subjuguier , à se rendre souveraine d'un cœur qu'elle s'attachoit par tout ce qui auroit dû le lui ôter , elle ne put jamais détruire le remords qu'il sentoit de tromper la marquise , ni l'attachement qu'il conservoit pour elle. Il lui fut impossible d'étouffer dans l'ame du marquis cette voix dont le cri puissant s'élève , se fait entendre même dans l'ivresse du plaisir , & nous avertit sans cesse que nous n'avons pas le pouvoir cruel de goûter en paix un bonheur que nous osons fonder sur l'infortune d'autrui.

Madame de Cressy ne s'appercevoit que trop du changement du marquis ; toujours triste , rêveur , elle voyoit qu'il souffroit , qu'une peine secrète agitoit son ame : elle l'avoit en vain prié de la lui confier , elle n'osoit plus l'interroger , & lui cachoit la douleur qu'elle sentoit de ses chagrins , & du mystère qu'il lui en faisoit. Elle ne pouvoit le soupçonner d'une intrigue au dehors ; son assiduité chez lui & dans tous les lieux où elle alloit , éloignoit les idées de cette espèce ; il ne marquoit aucune préférence pour les femmes qu'il voyoit ; toutes ses démarches étoient connues , il le sembloit au

moins : cependant la marquise se disoit à tous momens , qu'il ne l'aimoit plus. Elle en eut une preuve bien sensible dans une occasion où elle devoit moins l'attendre. Elle tomba malade , & sa maladie , quoique peu dangereuse , fut assez longue. Mademoiselle de Berneil se contraignoit assez dans les premiers jours , pour s'assujettir près d'elle : mais oubliant bientôt ce qu'elle devoit à ses bontés , même à la décence , qui l'obligeoit à ne pas s'éloigner de l'appartement de la marquise , elle n'y parut dans la suite que rarement , & dans les momens où elle ne pouvoit se dispenser de s'y faire voir. Le marquis l'imita ; & profitant de la liberté qu'il avoit d'être souvent seul avec elle , sous prétexte de répéter des pièces de clavecin , il passoit des heures entières dans le cabinet d'Hortense , & n'étoit chez madame de Cressy que lorsqu'elle recevoit du monde.

Cette conduite d'un homme qui lui étoit si cher , rendit sa convalescence plus facheuse que son mal ne l'avoit été , elle la sentit jusqu'au fond du cœur , & ne douta plus qu'elle n'eût entièrement perdu celui de son mari. Elle renferma en elle-même cette triste connoissance , ne se permit aucune plainte , & ne diminua rien de la douceur & de l'affection qu'elle lui avoit toujours montrées.

La négligence de mademoiselle de Berneil lui parut une suite naturelle de la froideur de son caractère ; ainsi elle y fit peu d'attention. Elle étoit parfaitement rétablie & sortoit depuis quelques jours , lorsqu'étant seule un matin & prête à partir pour la campagne , monsieur de Cressy qui n'alloit point avec elle , entra dans sa chambre pour lui donner une petite boîte d'une forme nouvelle qu'il venoit d'acheter ; elle fut touchée de cette attention , & plus encore de quelque chose de flatteur qu'il lui dit en lui présentant ce bijou. Elle vouloit répondre ; mais en fixant le marquis , elle lui vit un air si triste , si abattu , qu'elle en fut pénétrée , & ne put lui marquer sa reconnoissance , que par des regards expressifs qui sembloient chercher son secret jusqu'au fond de son cœur. Monsieur de Cressy prit la main de la marquise , il la baisa plusieurs fois d'un air timide & respectueux ; il étoit devant elle comme on est auprès de quelqu'un dont on désire une faveur , à qui on n'ose la demander , parce qu'on se sent peu digne de l'obtenir. Jamais madame de Cressy ne lui avoit paru plus belle , jamais elle ne lui avoit inspiré d'émotion plus douce ; mais ses offenses , les reproches qu'il se faisoit , sembloient élever une barrière entr'elle & lui. Il oublioit ses droits ,

ou n'osoit les réclamer ; il vouloit parler , il craignoit de s'expliquer ; il la regardoit , soupироit , & se taisoit , lorsque la marquise emportée par ce tendre sentiment que la froideur de monsieur de Cressy n'avoit pu altérer , passant ses bras autour de lui , se laissa tomber à ses pieds ; & le pressant avec une action toute passionnée : Dites-moi , Monsieur , dites-moi , s'écria-t-elle toute en larmes , ce que j'ai fait pour perdre le bonheur de vous plaire ? pourquoi m'évitez-vous ? suis je devenue un objet odieux à vos regards ? Non , je ne puis vivre & penser que je ne vous suis plus chère. Eh , qu'ai-je fait , qu'ai-je donc fait , pour vous éloigner de moi ? Si vous m'ôtez votre amour , si vous m'enlevez ce bien précieux , devez-vous me priver de tout ? Ah , Monsieur , me croyez-vous indigne de votre amitié ?

Monsieur de Cressy eut voulu dans cet instant que la terre se fût ouverte , & l'eût caché dans son sein. Ah , levez-vous , Madame , lui dit-il en rougissant , levez-vous ! cette soumission ne convient qu'à moi : vous , aux pieds d'un cruel qui a pu vous négliger , qui fait couler vos pleurs , qui doit seul en verser ! Ah , vous m'êtes chère , vous me le ferez toujours ! Je vous respecte , je vous aime , je vous adore ; mais suis-je encore digne de vous le dire ? C'est

à vos genoux, ajouta-t-il en s'y jettant à son tour, que j'implore votre pitié, que je vous demande un généreux pardon ; je l'espère de vos bontés ; je l'attens de la grandeur de votre ame. Apprenez , Madame , dans quel égarement Il alloit poursuivre, quand mademoiselle de Berneil qui alloit avec la marquise, avertie qu'elle étoit prête, & craignant de la faire attendre, ouvrit brusquement la porte, & le surprit à genoux, arrosant de pleurs les mains de sa femme, qui s'efforçoit de le relever.

Monsieur de Cressy consterné à sa vue, resta muet, interdit ; la parole expira sur ses lèvres, en vain la marquise le pressoit de s'expliquer, l'assuroit qu'elle lui avoit déjà pardonné : glacé par la présence de mademoiselle de Berneil, il ne pouvoit ni parler ni lever les yeux. Enfin paroissant se remettre, il présenta la main à madame de Cressy, la conduisit à son carrosse ; & dès qu'elle y fut entrée, il se retira, dans la crainte de rencontrer les regards d'Hortense qui, maîtresse de ses mouvemens, ne sembloit prendre aucun intérêt à ce qu'elle avoit vu. Son inquiétude étoit grande cependant, & elle attendoit avec impatience que madame de Cressy parlât.

Hélas, dit la marquise, dans quel moment vous êtes venue ! J'allois lire dans son cœur ;

il alloit me confier ce secret qu'il me cache depuis si long-tems. Il m'aime, il le dit, son trouble me l'assure. Je n'ai point perdu l'espérance d'être heureuse ; sa tendresse n'est point éteinte, elle n'est que suspendue par ce chagrin que je ne conçois point. Mais ne vous a-t-il jamais rien dit qui ait pu vous le faire deviner ? il paroît avoir de la confiance & de l'amitié pour vous, ne sauriez-vous m'instruire de ce qu'il me cache ? Hortense l'assura qu'elle ignoroit que le marquis eût aucun sujet de peines. Il en a, Mademoiselle, il en a, reprit la marquise. Mais quels sont ces reproches qu'il se fait ? il m'a offensée, dit-il : ah ! qu'il parle, & tout est oublié. Mon dieu, est-il possible que cet instant ait été perdu ?

Mademoiselle de Berneil seignit beaucoup de regret d'avoir interrompu une conversation si intéressante : elle étoit embarrassée ; mais madame de Cressy étoit trop occupée de ses idées, pour s'apercevoir de la contrainte d'Hortense. La maison où elles alloient passer quelques jours, étoit tout près de Chelles ; & des fenêtres de l'appartement qu'occupoit madame de Cressy, on voyoit les jardins de l'abbaye. Elle n'avoit point perdu le souvenir d'Adelaïde ; en se trouvant si près d'elle, elle sentit sa curiosité se ranimer, & pensa que

mademoiselle du Bugei lui donneroit une explication si long-tems désirée. Elle voulut donc la voir ; mais dans la crainte de la révolter par sa présence , si elle alloit à Chelles sans la prévenir , elle lui écrivit avec beaucoup d'amitié , & la pria instamment de lui donner une heure où elle pût l'entretenir.

Adélaïde se trouva surprise & embarrassée de ce message & de cette prière. Son premier mouvement fut de ne point recevoir la marquise. Il lui paroissoit bien dur de l'admettre dans un asyle qu'elle avoit cherché contre sa présence , de revoir une des deux personnes qui l'avoient forcée à s'ensevelir dans cette retraite. Par quelle cruauté la femme de monsieur de Cressy vouloit-elle la rendre témoin de son bonheur , s'applaudir à ses yeux de lui avoir ravi un bien qu'elle ne lui envioit plus , mais dont il étoit inhumain de venir étaler les charmes devant elle ?

Dans le monde elle eut évité cette visite ; malgré sa répugnance , elle crut ne pouvoir la refuser au couvent ; elle la regarda comme une humiliation que ses vœux ne lui permettoient pas de s'épargner ; & bannissant une fierté peu convenable dans ses idées , à la pénitente Adélaïde , elle répondit à la marquise qu'elle la verroit avec plaisir.

Madame de Cressy désiroit trop cette entrevue pour la différer ; elle se rendit à l'abbaye, & fut conduite dans un parloir , où peu de tems après qu'on l'y eut laissée , elle vit entrer Adelaïde. Son voile étoit levé , un peu d'émotion animoit son teint : la marquise la trouva plus belle encore sous cet habit. Le souvenir de ce qui l'avoit obligée de le prendre, l'attendrit, elle ne put retenir ses larmes en la saluant. L'aimable religieuse , avec un souris où se peignoient la douceur & la tranquillité , s'efforça de lui prouver que son état ne devoit pas lui inspirer cette tristesse.

Au commencement leur conversation fut assez languissante : mais madame de Cressy lui disant qu'elle avoit senti une douleur véritable de sa retraite , & ne pouvoit concevoir comment ses idées à cet égard la conduisoient à l'accuser Tout est fini , Madame , tout est passé , tout est oublié , dit la jeune recluse ; le tems où j'étois dans le monde , est déjà loin de mon souvenir. Mais , reprit la marquise , comment avez-vous pensé que j'eusse une opinion de votre caractère qui pût être fautive ou injuste ? ce reproche m'a été sensible. Je vous aimois tendrement , vous le connoissiez , & j'ose vous assurer qu'aucun événement n'a pu changer mon cœur. Je le crois , Madame , je le crois ,

interrompit Adelaïde ; je ne me plains pas , je ne puis me plaindre : je dois respecter les decrets du ciel , & bénir les voies qu'il a prises pour m'avertir de chercher en lui seul un bonheur , que sans doute il ne m'avoit pas destinée à trouver dans le monde.

Hélas, dit madame de Cressy , les agrémens que ce monde procure , sont donnés avec un bien cruel mélange ! Mais , Madame , puisque vous avez prié qu'on m'assurât de votre pardon , vous avez cru avoir à vous plaindre de moi ? Adelaïde rougit à ces mots , elle baissa les yeux , & resta dans un profond silence. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre , continua la marquise , quels sont mes torts avec vous ? Quoi ! Madame , dit enfin Adelaïde , vous avez vu cette lettre que je me reproche ? le motif qui m'engagea à l'écrire , est encore douteux dans mes idées , & je fis mal sans doute , puisque j'ai pu vous causer de l'inquiétude.

Ah , s'écria , la marquise , que n'ai-je connu votre cœur dans un tems où je pouvois réprimer le penchant du mien ! pourquoi me préférâtes vous madame de Gerfay ? votre confiance eut arrêté les progrès de mon inclination : vous seriez heureuse , & j'aurois vu votre félicité sans l'envier. Madame de Gerfay n'a jamais su mon secret , reprit Adelaïde ; je ne

connoissois point vos sentimens ; & quand le hasard me les découvrit , les miens ne pouvoient plus faire mon bonheur : mais n'en parlons plus , n'en parlons jamais.

Eh pourquoi , dit madame de Cressy ? Permettez-moi d'insister , & de vous demander encore ce qui a pu vous blesser dans ma conduite ou dans mes discours ? Puisque vous me forcez de parler , reprit Adelaïde , j'ai cru pouvoir me plaindre de madame de Raïsel , lorsque j'ai appris d'elle-même qu'elle m'accusoit de donner des marques d'une folle passion , & qu'elle me trouvoit indigne des vœux d'un homme qu'elle avertissoit de chercher ailleurs un objet plus estimable. Moi , s'écria la marquise , j'ai pu dire ! je ne puis vous comprendre A qui l'ai-je dit ? qui vous fit cet horrible mensonge ? — Votre lettre s'expliquoit sans détour — Quelle lettre ? — Celle que vous écriviez à monsieur de Cressy , dans laquelle mais encore une fois n'en parlons plus , ce tems est oublié ; il doit l'être au moins ; & si je me suis rappelé avec douleur le mépris que vous avez marqué pour une personne qui ne devoit pas s'attendre à vous en inspirer , croyez , Madame , que ce souvenir n'a été mêlé d'aucune aigreur contre vous. Que vous m'embarrassez , dit la marquise ! je me

souviens d'avoir parlé de madame d'Elmont, dans les termes que vous me rappelez : mais je ne conçois ni votre méprise, ni comment vous avez pu la faire, puisque la lettre où je parlois d'elle, n'a pas dû tomber dans vos mains, & que je n'ai su votre inclination pour monsieur de Cressy, que long-tems après votre départ pour Gerfay. Adelaïde pressée vivement ne put refuser de s'expliquer ; elle fit à la marquise un détail qui ne fut que trop exact, & finit par lui faire entendre que c'étoit sans doute elle-même, qui dans son dépit avoit appris à monsieur de Cressy que madame de Raïsel l'aimoit, en lui nommant l'auteur de la lettre qu'elle lui renvoyoit.

L'histoire d'Adelaïde, si conforme pour les faits, & si différente dans ses circonstances de celle que le marquis lui avoit faite, découvrit à madame de Cressy toute la fausseté du caractère de son mari, & lui causa la douleur la plus sensible. Elle ouvrit son cœur à Adelaïde, qui mêla ses larmes à celles qu'elle lui vit répandre. Le sort de la marquise lui parut plus fâcheux que le sien. Elles se séparèrent avec tous les sentimens d'une sincère amitié, & la charmante recluse se consola de n'avoir point joui d'un bonheur qu'un instant pouvoit changer en amertume ; elle plaignit celle dont elle

envioit peut-être auparavant la félicité ; & pour toujours à l'abri des cruelles peines qui déchiroient le cœur de la marquise , elle s'applaudit du choix qu'elle avoit fait.

Madame de Cressy revint à Paris , pénétrée d'une tristesse accablante ; toutes ses réflexions en augmentoient l'amertume. Elle se repentit mille fois de s'être procuré ce fatal éclaircissement. Cette passion si tendre de monsieur de Cressy , cet amour timide & secret qui lui avoit fait sacrifier celui d'Adelaïde à l'espoir de posséder un jour madame de Raïsel ; ce plaisir qu'elle goûtoit en se rappelant le tems où son mari l'adoroit , en songeant que ce tems pouvoit renaître , ses desirs , ses espérances , tout s'abîmoit dans l'affreuse certitude d'avoir été trompée. Le marquis n'offroit plus à ses regards qu'un ambitieux , guidé par l'intérêt , par la vanité ; elle devoit ses soins , ses préférences à l'éclat de sa fortune : ces caresses touchantes , ces transports flatteurs que tant de fois elle s'étoit applaudie d'exciter , les plaisirs même qu'il sembloit goûter dans ses bras , tout avoit été feint ; il ne lui restoit pas seulement la douceur d'imaginer qu'elle lui en eût donné de véritables , qu'elle eût été un seul instant l'arbitre de son bonheur.

Sa négligence , cette froideur qu'il lui mon-

troit , lui parut alors l'état naturel de son ame. Elle pensa que las de se contraindre , il s'abandonnoit à son indifférence , suivoit des goûts plus vifs ou des fantaisies plus nouvelles. Ce qui avoit fait le charme de sa vie , se peignit à ses yeux comme une illusion fantastique , comme un songe dont le réveil dissipoit l'agréable erreur.

Mais pourquoi le marquis pleuroit-il à ses pieds ? le remords faisoit-il couler ses larmes ? Ah , que lui importoit d'en connoître la source ! Le sentiment ne les lui arrachoit point , ce n'étoit point l'amour , ce n'étoit pas le retour d'un cœur tendre , sincère , généreux , dont le repentir dût la toucher , dont elle pût pardonner l'égarement. Monsieur de Cressy ne possédoit point les qualités , les vertus qu'elle avoit aimées en lui ; l'objet de son admiration ne méritoit plus que son indifférence ou ses mépris : l'instant où elle le connut , où elle osa se l'avouer , fut le dernier de son repos.

Madame de Cressy ne put cacher à mademoiselle de Berneil que sa douleur naissoit de son entretien avec Adelaïde ; mais dans la crainte d'avilir le caractère du marquis , elle ne dit rien à Hortense du sujet de sa peine ; elle s'étoit déterminée à ne jamais se plaindre de son mari , & vouloit ensevelir ses vices dans le profond secret de son cœur.

Hortense ne pouvoit douter qu'elle n'eût été sacrifiée si le hasard ne l'avoit fait entrer au moment où le marquis alloit parler. Elle rapporta de la campagne un esprit irrité ; des soupçons fondés l'aigriroient encore ; monsieur de Cressy sembloit reprendre du goût pour la marquise, il pouvoit se soustraire à son empire, l'abandonner, & dans la confiance qu'inspire un tendre raccommodement, l'accuser seule de leur commune foiblesse.

Monsieur de Cressy n'étoit pas plus tranquille ; rebuté des hauteurs de mademoiselle de Berneil, dégoûté d'un commerce que l'amour du plaisir lui avoit fait lier, dont l'humeur de sa maîtresse le bannissoit ; il s'occupoit pendant l'absence de la marquise à trouver les moyens d'éloigner Hortense, sans trahir un secret qu'il ne convenoit pas de révéler. Il ne vouloit point exposer mademoiselle de Berneil à l'indignation d'une femme qui auroit tant de sujet de la haïr : il se préparoit à conduire ses projets avec beaucoup de prudence & de ménagement, quand le retour de l'une & de l'autre changea toutes les dispositions de son ame.

Hortense se conduisit avec la fierté d'une fille qui se croyoit offensée. L'air de tristesse répandu sur le visage de la marquise, & la visite qu'elle avoit faite à Chelles, lui fit crain-

dre qu'elle ne fût trop instruite pour leur commun bonheur. Cette crainte ferma son cœur à ce tendre retour qui le ramenoit vers elle. Il évitoit Hortense , & redoutoit une explication avec la marquise ; il ne pouvoit lever les yeux sur deux femmes dont il étoit aimé , sans trouver sur leur visage l'apparence du reproche ; il chercha dans le monde des amusemens qui pussent remplacer ceux qu'il avoit trouvés chez lui. Insensiblement il prit du dégoût pour sa maison , & perdit l'habitude de s'y montrer.

Quoique madame de Cressy ne le vît plus qu'avec une émotion bien différente de celle qu'il lui caufoit autrefois , elle ne se sentit point capable de supporter l'espèce de douleur que cet éloignement lui donna. Elle ne put s'y accoutumer , & cette maison , autrefois si aimable pour elle , lui parut la plus triste des solitudes , lorsqu'elle n'y rencontra plus l'objet de toutes les peines de son cœur.

Madame d'Elmont occupée de mille fantaisies se souvenoit à peine du goût que lui avoit inspiré le marquis. Mais en appercevant sur son visage un air d'ennui , elle jugea que sa passion pour sa femme commençoit à s'éteindre ; cette idée réveilla en elle le desir de se l'attacher au moins par un lien léger ; elle voulut essayer s'il lui résisteroit encore ; l'espèce de penchant qui la guidait , étoit sans jalousie comme sans délicatesse ,

tesse , & tous les tems paroissent propres à ranimer sa vivacité & à le satisfaire.

Cet intérêt qu'elle reprenoit à monsieur de Cressy , lui fit chercher à pénétrer l'état de sa maison ; comme avec des soins , de l'argent & des valets on découvre aisément ce que l'on veut apprendre , quand on se permet de pénétrer par des moyens si bas dans les secrets des autres , madame d'Elmont fut bientôt l'intrigue d'Hortense avec lui , le lieu de leurs rendez-vous , & la froideur qui étoit actuellement entr'eux.

Madame d'Elmont se crut sûre du marquis , elle changea le plan de ses attaques , elle lui marqua seulement des égards & de l'amitié , & le plaignit en lui montrant qu'elle savoit tout ce qui se passoit dans son ame. Par cette conduite elle excita sa curiosité ; il ne pouvoit comprendre comment elle connoissoit un secret dont il se croyoit maître ; le desir de découvrir par quel moyen elle l'avoit pénétré , l'engagea à la voir & l'attacha près d'elle. L'adroite madame d'Elmont sut profiter des circonstances pour lui rappeler ses premiers sentimens. Il est des personnes , lui dit-elle , dont on se souvient toujours , les événemens qui les touchent , ne sont jamais indifférens ; on aime à s'occuper d'elles , à suivre les mouvemens de leur cœur , sans même espérer le bonheur d'en être un jour l'arbitre.

Les hommes nous accusent d'une extrême crédulité sur ce qui flatte notre amour-propre ; mais quelle vanité peut se comparer à leur foiblesse ? la moindre louange les séduit ; à peine soufferts , ils se croient aimés. Monsieur de Cressy ne douta point de la tendresse de madame d'Elmont , il prit sa coquetterie , les démarches hardies qu'elle lui avoit fait faire pour la violence d'un sentiment trop fort , d'une passion que rien ne pouvoit engager à se contraindre , dont la vivacité l'emportoit sur toutes les bienséances. Il crut devoir de la reconnoissance à tant de tendresse , & cherchant à se distraire de ses chagrins , il se livra tout entier à ce nouvel amusement. Cette intrigue éclata bientôt aux yeux du public , & fut conduite avec toute l'indécence dont madame d'Elmont se plaisoit à décorer ses caprices.

Mademoiselle de Berneil en apprenant que madame d'Elmont la remplaçoit dans le cœur de monsieur de Cressy , ne put retenir les marques du plus violent dépit. Elle chercha à le voir pour l'accabler de reproches ; mais loin de le ramener par ses emportemens , elle acheva de l'éloigner , & s'en vit enfin abandonnée. Celui qui paroïssoit auparavant faire tout son bonheur de lui plaire , la livra sans scrupule aux pleurs , aux regrets , à la honte , plus difficile à supporter que le malheur.

Mademoiselle de Berneil avoit manqué à la reconnoissance, à ses devoirs, à l'amitié, à elle-même ; mais étoit-ce à monsieur de Cressy à l'en punir ? ne devoit-il rien à une femme qu'il aimoit ou feignoit d'aimer , malgré le ton léger dont une partie des hommes traite ce sujet , malgré l'usage méprisable d'abuser sans remords de la tendresse , de la confiance d'une femme ; que l'homme ami de l'honneur, s'interroge lui-même, qu'il consulte la nature, la vérité , & qu'il se dise, si la fausseté , si la trahison peuvent cesser de mériter ce nom ; si tromper une femme , ce n'est pas être trompeur ?

Eh quel droit un homme a-t-il d'échauffer dans notre cœur le germe du sentiment ? de l'animer par l'ardeur de ses empressements , de le faire éclore pour introduire dans ce cœur une amertume inconnue ?

La situation de mademoiselle de Berneil , méritoit les plus grands égards ; son malheur devoit la rendre respectable aux yeux de monsieur de Cressy ; devoit-il jamais séduire une fille qui vivoit sous sa protection ? après l'avoir séduite, falloit-il la traiter avec dureté ? O vous , qui payez d'un prix si cruel les faveurs que vous obtenez , comment osez-vous vous plaindre quand on vous en refuse ?

Dans la violence de ses premiers mouve-

mens , Hortense fut tentée de s'adresser à madame de Cressy , de l'exciter contre sa rivale & contre un infidèle dont le choix bizarre devoit la révolter : mais qu'attendre de cette démarche ? La marquise n'étoit pas faite pour ressentir des transports furieux , encore moins pour en répandre l'éclat au-dehors ; elle avoit un de ces cœurs tendres qui tournent tout contr'eux-mêmes , & dévorent en secret leurs peines.

Elle portoit au fond du sien une blessure que le tems ne pouvoit fermer , & qui devenoit chaque jour plus douloureuse ; mais loin de prendre aux yeux des autres cet air de disgrâce , que le chagrin répand sur le visage , elle s'efforçoit de paroître la même ; & comme elle ne parloit jamais de monsieur de Cressy , personne ne s'empressoit à lui apprendre le ridicule dont il se couvroit.

Un jour qu'elle venoit de dîner à la campagne , en passant dans un fauxbourg , son postillon donna en l'air un coup de fouet au milieu d'une troupe d'enfans qui jouoient & embarrassoient le passage. Dans l'empressement de se ranger un de ces enfans tomba sous les pieds des chevaux. Madame de Cressy qui le vit , poussa un cri perçant. On arrêta à tems , & l'enfant fut retiré sans avoir aucun mal. La marquise alarmée de cet accident , descendit de son carrosse ; elle se fit apporter l'enfant ; &

caressant cette innocente petite créature, elle fut si touchée en songeant qu'elle avoit pensé causer sa mort, qu'elle parut prête à s'évanouir. La mère de l'enfant qui venoit de recevoir des marques de sa libéralité, l'invita à entrer chez elle pour se remettre de sa frayeur, & lui offrit tous les secours qui pouvoient ranimer ses esprits. La marquise accepta ses offres. L'appartement que cette femme lui ouvrit, étoit meublé d'un goût si noble & si recherché, que madame de Cressy s'étonna qu'une personne dans la condition simple, où elle lui paroissoit, fût logée d'une façon si distinguée. Cette femme vit sa surprise, & lui avoua que la maison lui appartenoit, mais qu'un seigneur de la cour l'avoit fait orner comme elle la voyoit, & la louoit depuis un an pour y recevoir quelquefois une jeune personne qu'il avoit épousée, malgré son peu de fortune, & dont le mariage avec lui étoit fort secret.

Madame de Cressy passa dans le jardin. Quatre berceaux de jasmin & un assez grand parterre le formoient. Elle vit des fleurs qu'elle aimoit, & se baissant pour en prendre une, elle apperçut quelque chose dans le sable qui brilloit; elle en avertit la maîtresse de la maison. Cette femme ayant ramassé ce que la marquise lui montrait, marqua de la joie de l'avoir trouvé. C'est un cachet, dit-elle, il appar-

nient à celui dont je viens de parler ; il l'a fait chercher avec soin , & ce bijou lui est précieux. Madame de Cressy étonnée qu'une perte si légère pût occuper , fut curieuse de voir ce cachet ; elle le prit , le regarda & pâlit en l'examinant. Elle reconnut une pierre rare où ses armes étoient gravées , elle-même l'avoit donnée au marquis. Il ne lui resta aucun doute que cette maison ne fût à monsieur de Cressy. La seule idée de se voir dans des lieux où il la fuyoit , où il en cherchoit une autre , lui causa tant de douleur , qu'en traversant l'appartement pour regagner son carrosse , elle fut obligée de se jeter sur un siège , où malgré ses efforts , des larmes amères s'échappèrent de ses yeux.

Pendant qu'elle s'affligeoit d'une découverte qui la conduisoit à en faire de plus fâcheuses encore , madame d'Elmont qui alloit souper un peu au-delà de ce même fauxbourg , passant devant cette maison qu'elle connoissoit très-bien , y voyant un carrosse arrêté , & plusieurs laquais à la livrée de Cressy , imagina que le marquis au lieu d'être à Versailles où elle le croyoit , s'étoit raccommode avec mademoiselle de Berneil , pour qui cette maison avoit été louée , & qu'il y étoit avec elle : remplie de cette idée , & sans faire attention qu'il n'alloit point dans ce lieu avec cette suite ni cet éclat , elle trouva

très-plaisant de les y surprendre, & de voir comment Hortense soutiendrait cette aventure ; elle fit arrêter son carrosse, descendit, & frappa elle-même à la porte avec une vivacité qui ne l'abandonnoit jamais. On lui ouvrit, elle entra ; & jamais surprise ne fut égale à celle de ces deux personnes, en se voyant dans un lieu où elles s'attendoient si peu de se rencontrer.

En jettant les yeux sur madame d'Elmont, la marquise ne douta point qu'elle ne vînt chercher le marquis dans cette maison. La crainte de le voir arriver la fit lever avec précipitation pour sortir ; mais troublée, émue, sans force, elle retomba sur le siège où elle étoit, & baissant tristement la tête, elle resta dans cette situation sans pouvoir prononcer une seule parole.

Madame d'Elmont, dont l'imagination vive travailloit pendant ce tems, arrangea tout de suite un événement dans son idée ; & se croyant sûre qu'il venoit d'arriver : Quoi, Madame, dit-elle à la marquise, vous avez de ces enfances ? vous venez ici surprendre un infidèle & quereller une rivale ? Mais comment ! des larmes, de l'accablement ? eh, bon dieu, qui vous auroit cru si foible ! Mais que s'est-il donc passé ? où est le marquis ? qu'avez-vous fait d'Hortense ? est-elle retournée au couvent ? comment vous êtes-vous séparées ?

Madame de Cressy ne comprenoit rien à ce langage ; elle étoit révoltée de la hardiesse de madame d'Elmont ; le nom d'Hortense mêlé dans ses questions , augmentoit son embarras ; elle ne pouvoit se déterminer à lui répondre. Par quel hasard , Madame , dit-elle enfin , vous trouvez-vous ici ? qui vous fait chercher à pénétrer des secrets que rien n'engage à vous confier ? Pourquoi pensez-vous qu'Hortense est au couvent ? quelle raison ai-je de me séparer de mon amie ? sait-elle que monsieur de Cressy a cette maison ? est-ce à elle qu'il feroit une pareille confidence ? que voulez-vous dire , quand vous me demandez de quelle façon nous nous sommes quittées ?

En vérité , reprit madame d'Elmont , vous faites mon admiration ! rien n'est plus beau que de ménager avec tant de soin la réputation d'une fille qui paye vos bienfaits de la plus noire ingratitude ! qui , après vous avoir enlevé le cœur de votre mari , l'a banni de chez vous par l'aigreur de son caractère. Feindre d'ignorer qu'elle est la maîtresse du marquis , nier que vous l'avez trouvée ici , ou du moins que vous l'y cherchiez ; assurément , Madame , c'est porter la bonté aussi loin qu'elle peut aller.

Madame de Cressy impatientée du ton & des propos de la marquise d'Elmont , traita de

calomnie tout ce qu'elle avançoit sur mademoiselle de Berneil : mais madame d'Elmont voulant la convaincre de la vérité de ses discours, montrant à la maîtresse de la maison le portrait d'Hortense qu'elle avoit pris à monsieur de Cressy, elle lui ordonna de dire si elle ne reconnoissoit pas la jeune dame ; cette femme intimidée par le ton d'autorité de madame d'Elmont, avoua tout, & convint que c'étoit pour cette personne qu'on avoit orné & embelli la maison.

Quel moment pour madame de Cressy ! trahie par l'objet de son amour, par celui de sa plus tendre amitié ; éclairée sur son malheur par une femme qu'un mouvement jaloux attiroit dans ce lieu, par une rivale qui jouissoit de ses peines, insultoit à ses larmes ; étoit-il une situation plus fâcheuse, plus triste que la sienne ?

Elle se leva dans le dessein de sortir, & se tournant vers madame d'Elmont : Ah, Madame, lui dit-elle, comment monsieur de Cressy a-t-il pu vous confier une intrigue si odieuse, en sacrifier l'objet & faire éclater ce que tant de raisons l'obligeoient de cacher ! Eh, pourquoi m'avez-vous révélé cet affreux secret ? A quel titre en êtes-vous dépositaire ? Hélas, continua-t-elle, si l'on m'eût dit il y a une heure que j'étois heureuse, on m'auroit révoltée ! je l'étois pourtant, oui je l'étois, si je

compare ce que je sentoîs à ce que j'éprouve à présent. En finissant ces mots , elle quitta cette maison fatale , & madame d'Elmont , sûre qu'une femme qui connoissoit si bien le marquis , n'étoit pas une simple confidente.

La marquise croyoit avoir senti toutes les peines qu'un amour sincère & mal reconnu peut causer ; elle pensoit que cesser d'être aimée , s'assurer qu'on avoit toujours été trompée , étoient des maux qui ne pouvoient souffrir d'accroissement ; elle ne connoissoit point l'horrible tourment d'une jalousie sans incertitude ; de cet état où l'on est sûr de l'abandon d'un ingrat , du bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes , dont on s'exagère les plaisirs , que l'on se peint sans cesse au milieu des douceurs qu'on regrette , sans espoir de les goûter jamais. Ah , quand un infidèle reviendrait à nous , quand il nous rendroit son cœur , pourroit-il jamais nous rendre ce charme inexprimable attaché à la préférence ! Quelqu'un a dit : *On pardonne tant que l'on aime* : mais peut-on aimer encore , quand on a besoin de pardonner ?

Madame de Cressy rentra chez elle oppressée par un saisissement qui lui laissoit à peine la force de se soutenir. Elle demanda si mademoiselle de Berneil y étoit ; & sachant qu'elle venoit de sortir , elle chargea une de ses sem-

mes de l'empêcher d'entrer lorsqu'elle revien-
droit. La joie que cette femme fit paroître en
recevant cet ordre , surprit la marquise ; elle
voulut en savoir la raison. Que devint-elle en
apprenant par cette femme que personne dans
l'hôtel n'ignoroit l'intrigue du marquis ! ses
gens attachés à elle haïssoient Hortense , &
ne se cachotent point entr'eux qu'elle étoit la
cause des chagrins de leur maîtresse.

Cette connoissance aigrit la douleur de ma-
dame de Cressy. Juste ciel , s'écria-t-elle ! voilà
donc tout le fruit de cette union si désirée ,
qui sembloit m'élever au comble de la félicité !
Rejetée d'un ingrat , trahie par celle que j'ai
si tendrement recueillie , malheureuse dans ma
propre maison , j'y suis l'objet de la pitié de
mes valets ! Elle recommanda le silence à cette
femme ; & trop sûre d'avoir été le jouet de
deux perfides , elle s'abandonna à toute l'a-
mertume dont cette idée pénétoit son cœur.
Le lendemain , quoiqu'elle se sentit très-malade,
elle partit de grand matin , sans autre compa-
gnie que deux de ses femmes , pour une terre
qu'elle avoit à dix lieues de Paris. Ce fut-là
qu'elle considéra avec attention son état pré-
sent , & celui que l'avenir lui promettoit.

Cette femme si aimable , si désirée , dont
l'heureux possesseur excitoit tant d'envie ,

dont le sort étoit si brillant avant qu'elle connût monsieur de Cressy, à présent accablée de douleur, n'envifagea plus qu'un malheur continuél dans le reste de sa vie. Le sentiment qu'elle ne pouvoit éteindre, n'étoit plus qu'un triste mouvement qui portoit le désespoir dans son ame. Elle chercha dans ses principes, dans la force de la morale, des ressources contre l'ennui dont elle étoit pressée; mais que peut la raison contre une passion qui nous maîtrise, qui tient à nous, qui est en nous, qui fixe & absorbe toutes nos idées?

Semblable à un jeune enfant qui entouré de mille jouets, ne s'amuse que d'un seul; qui si on le lui enlève, crie, gémit, jette & brise tous les autres: notre cœur attaché à l'objet qu'il préfère, qu'il chérit, dédaigne tous les biens qui semblent lui rester. Eh, que sont-ils ces biens, comparés à l'amour qu'on ressent, qu'on croyoit inspirer? qu'attendre du tems, du retour de sa raison? une triste langueur, une insipide tranquillité, un vuide affreux, plus à craindre mille fois pour une ame sensible, que les peines les plus amères dont le sentiment puisse la pénétrer.

Malgré son étourderie naturelle, madame d'Elmont se reprocha d'avoir parlé, elle cacha son aventure au marquis. En revenant de Versailles, il apprit que sa femme étoit à la

campagne ; il fut surpris qu'Hortense fût restée ; mais il fit peu d'attention à l'inquiétude où il la voyoit sur cette nouveauté : son cœur ne partageoit plus ses plaisirs ni ses peines.

Madame de Cressy , après avoir resté huit jours à réfléchir dans sa solitude , prit le seul parti qui lui parut capable de terminer toutes ses peines. Depuis long-tems elle ne voyoit presque plus le marquis , elle sentoît même qu'elle ne pouvoit plus le voir avec plaisir ; sa santé s'affoiblissoit tous les jours ; le sommeil n'étoit plus connu d'elle ; une noire mélancolie lui rendoit tout importun , tout désagréable : elle ne voulut pas attendre d'un long dépérissement la fin d'une vie si languissante ; elle se détermina à en abrégér le cours.

Madame de Cressy revint à Paris , elle reçut mademoiselle de Berneil d'un air froid , & lui parla sans aigreur & sans aucune marque de dégoût pour elle : elle s'occupa tout le jour à mettre en ordre des papiers , qu'elle cacheta avec soin ; elle distribua des présens à ses femmes , & parut s'amuser à leur faire choisir ce qu'elles aimoient le mieux dans les choses qu'elle leur destinoit ; elle étoit moins triste qu'à l'ordinaire ; le parti qu'elle avoit pris , calmoit son ame , & lui rendoit toute la liberté de son esprit ; elle donna à mademoiselle de

Berneil une très-belle boîte : Tenez , Mademoiselle , lui dit-elle en la lui présentant , gardez soigneusement le présent que je vous prie d'accepter ; il vous rappellera un évènement capable de vous conduire à d'utiles réflexions , de ranimer dans votre cœur des sentimens qui peuvent y naître , si un triste égarement ne les a pas entièrement détruits. Je souhaite , Mademoiselle , je souhaite que vous ne les ayez pas perdus pour toujours ; & lui faisant signe de la main de ne point lui répondre , elle continua ses arrangemens. Lorsqu'elle eut fini , elle donna ordre d'avertir le marquis , quand il rentreroit , qu'elle vouloit lui parler. A minuit elle demanda du thé , on lui en apporta ; elle s'assit pour en prendre , elle en prépara une tasse dans laquelle elle jeta une poudre ; elle dit à mademoiselle de Berneil , c'est un galmant , il me procurera du repos ; elle la posa sur la table pour la laisser infuser. Il étoit une heure lorsque le marquis entra , & vint dans la chambre de madame de Cressy , qu'il trouva s'entretenant paisiblement avec Hortense.

La marquise se leva pour le recevoir ; mademoiselle de Berneil voulut sortir , mais elle la retint : Restez , Mademoiselle , dit-elle , il ne se passera rien ici qui doive être un secret pour vous ; & s'étant remise à sa place , elle pria

monsieur de Cressy d'achever de remplir la tasse qui lui resloit à prendre , & de la lui donner : il le fit ; & la marquise la recevant de sa main , lui dit avec un regard bien expressif , s'il eût pu l'entendre : Je suis charmée, Monsieur, de tenir de vous-même ce remède salutaire. Comme elle vouloit laisser passer un peu de tems, elle l'entretint de plusieurs affaires qui l'intéressoient ; ensuite faisant sonner sa montre , & jugeant l'heure assez avancée : Je vais vous instruire, Monsieur, lui dit-elle, du sujet qui m'a fait souhaiter votre présence. Alors prenant sur la table un petit coffre de la Chine, elle l'ouvrit, & en ayant tiré deux paquets cachetés, elle en donna un à mademoiselle de Berneil. Voici l'accomplissement de la promesse que je fis à votre mère, Mademoiselle, lui dit-elle, quand elle vous remit dans mes bras, & confia votre fortune à mes soins ; j'ai obtenu depuis peu le brevet de votre pension, il est sous cette enveloppe ; vous y trouverez aussi une preuve de ma première amitié, elle vous procurera de l'aisance, soit dans le monde, soit dans la retraite ; je n'ai rien à vous dire de plus ; en vous obligeant, je me suis ôté le droit de me plaindre de vous. Elle s'arrêta, soupira, & regardant le marquis, elle lui présenta l'autre paquet. Gardez-le ;

Monsieur , continua-t-elle , le moment où vous sentirez la nécessité de l'ouvrir , n'est pas éloigné. J'attends de votre complaisance... oui , j'espère que vous voudrez bien vous conformer à mes intentions : je n'en ai jamais eu de contraires à vos intérêts , & mes dispositions ne vous font aucun tort.

Monsieur de Cressy surpris de ce langage , les yeux fixés sur elle , troublé , interdit , la pressa de s'expliquer ; ses regards exprimoient la plus vive inquiétude : Eh ! grand Dieu , que m'allez vous dire , s'écria-t-il ? Rien que vous n'avez dû prévoir , reprit la marquise. Ecoutez-moi , Monsieur , je vous parle pour la dernière fois. Vous allez perdre une amie dont vous n'avez pas connu le cœur ; j'ose croire que vous l'auriez traitée moins durement si vous aviez pu juger de l'espèce de sentiment qui l'attachoit à vous. Vous l'avez toujours trompée , cette amie ; vous l'avez négligée , trahie , abandonnée ; vous en avez agi avec elle , comme si vous aviez pensé qu'elle étoit sans intérêt sur vos démarches. Je ne souhaite pas que vous la regrettiez assez pour que son souvenir trouble la tranquillité de votre vie ; mais je ne veux pas penser assez mal de vous pour croire que sa mort causée par vous-même , vous soit tout-à-fait indifférente.

Sa mort, ah ! dieu ! qu'avez-vous dit ? quoi ! qui doit mourir , s'écria le marquis transporté ? se pourroit-il , Madame ? . . . détruisez l'affreux soupçon qui s'élève dans mon cœur : auriez-vous pu ? . . .

Modérez ces mouvemens , Monsieur, reprit froidement madame de Cressy , ils ne peuvent plus m'en imposer. J'ai trop connu le fond de votre ame ; mais je ne veux point me plaindre , tout est fini pour moi. J'ai cru pendant long-tems tenir de votre main tout le bonheur dont je jouissois , tous les biens dont j'étois environnée : cette erreur est dissipée , pour jamais dissipée ; mais c'est de cette main autrefois si chère que je viens de prendre un spécifique sûr contre d'insupportables douleurs : il va terminer des jours qui me sont devenus inutiles , même odieux ; depuis que j'ai pu me dire , m'assurer que je ne vous rendois point heureux.

Monsieur de Cressy n'entendit point ces dernières paroles , il s'étoit levé , il appelloit , il demandoit du secours ; ses cris , ses ordres précipités , son trouble , son effroi , lui laissoient à peine l'usage de sa raison : il se précipita dans les bras de madame de Cressy , il la serroit dans les siens , il la conjuroit de recevoir tous les secours qu'il pouvoit lui procurer ; elle n'en voulut aucun. Elle s'efforçoit de le cal-

mer : Epargnez-vous des soins inutiles , lui dit-elle ; ne faites point un éclat fâcheux ; dans quelques instans je ne ferai plus , rien ne peut me sauver. Je suis sûre de ce que je vous dis.

Qu'avez-vous fait , cruelle , s'écria monsieur de Cressy fondant en larmes ? avez-vous pu me forcer à vous donner moi-même ? ... Ah ; que ne vous vengiez-vous sur moi ? Hélas , savez-vous quel sentiment m'éloignoit de vous ? se peut-il que la crainte de vous avoir trop offensée , ait pu m'arrêter ? que n'ai-je osé me confier dans vos bontés ? Et vous qui soutenez cet horrible spectacle , dit-il à mademoiselle de Berneil , que l'étonnement rendoit immobile , pouvez-vous offrir à ses yeux votre barbare tranquillité ? Sortez , Mademoiselle , sortez : que faites-vous ici ? ah , deviez-vous jamais y paroître !

Madame de Cressy quoique fort affoiblie , fut touchée de ce que le marquis venoit de dire. Ah ! ne mortifiez pas cette fille déjà trop malheureuse , lui dit-elle ; n'ajoutez pas aux reproches qu'elle doit se faire , vous l'avez assez punie. Je vous pardonne à tous deux ; pardonnez-moi la douleur que je vous cause dans ce moment. Calmez-vous , ne m'ôtez pas la douce consolation de penser que je vous laisse heureux. Ceux que le marquis avoit en-

voyé chercher, arrivèrent alors ; la marquise céda aux instances de monsieur de Cressy , elle prit ce qu'il lui présenta , mais tout fut sans effet. Il la tenoit dans ses bras , il la baignoit de ses larmes , il ne pouvoit renoncer à l'espoir de la retirer de ce funeste état. Vivez , Madame , lui disoit-il , vivez pour retrouver en moi un ami , un époux , un amant qui vous adore. Ses caresses , ses expressions passionnées ; ranimèrent madame de Cressy ; une couleur vive bannit sa pâleur ; ses traits doux & charmans reprirent tout leur éclat ; la joie se peignit sur son visage. Je meurs contente , s'écria-t-elle , puisque je meurs dans vos bras , honorée de vos regrets , & baignée de vos larmes. Ah ! pressez-moi , pressez-moi dans ces bras autrefois le temple du bonheur pour l'infortunée qui n'a pu vivre & s'en voir rejetée : que j'expire sur ce sein chéri ; qu'il s'ouvre , & que mon ame s'y renferme ! Elle perdit alors connoissance ; & rien ne pouvant la retirer de l'assoupissement où elle tomba , sur les quatre heures du matin elle s'endormit du sommeil de la mort.

Il fallut arracher des bras de monsieur de Cressy ce qui restoit d'une femme si aimable , si digne de son amour , & dont il ne vouloit plus se séparer , lorsque les marques de sa ten-

dressé lui étoient inutiles. On l'enleva d'auprès d'elle & de cette chambre funeste : il fallut veiller sur lui pour le dérober à sa propre fureur. Une fièvre ardente & des transports violens le conduisirent aux portes du tombeau ; il crioit dans son égarement qu'on éloignât deux furies qui déchiroient le cœur de la marquise & le sien. Revenu à lui-même, sa santé rétablie, il ne revit jamais Hortense ni la marquise d'Elmont ; l'une l'oublia, l'autre retourna dans sa retraite pleurer une amie qu'elle regretta toujours, & des fautes qu'elle ne put se pardonner.

Monsieur de Cressy ne put se consoler ; Adelaïde sacrifiée pour lui, madame de Raïsel morte dans ses bras, formèrent un tableau qui se représentant sans cesse à son idée, empoisonna le reste de ses jours.

Il fut grand, il fut distingué ; il obtint tous les titres, tous les honneurs qu'il avoit désirés ; il fut riche, il fut élevé : mais il ne fut point heureux.

F I N.

A M É L I E ;

S U J E T

TIRÉ DE M^r FIELDING.

L E T T R E
A M^r H U M B L O T ,
L I B R A I R E .

*E*N arrivant de la campagne, j'apprens, Monsieur, que vous avez pris la peine de venir plusieurs fois chez moi. Je vous donne avis de mon retour. Je n'ai pourtant rien de nouveau à vous communiquer. Miss Jenny Glanville est précisément à ce même cahier où elle a commencé à me donner de l'humeur. Je crois avoir très-mal fait d'entreprendre plus d'un volume : l'étendue de mon esprit se borne sans doute à un ; car mylady Catesby ne m'a point causé d'embarras. Vous n'osez m'appeller paresseuse ; mais ma lenteur vous révolte : A quoi bon , dites-vous , effacer , déchirer , copier sans cesse ? vous êtes trop difficile. J'imprimerai tout ce qui viendra de vous. Rien n'est plus honnête. Vous imprimerez, d'accord ; mais qui lira , je vous prie ? ne doit-on rien au public ? Seroit-il bien d'abuser de ses premières complaisances ? Faut-il ajouter à ces défauts , qui échappent toujours , une négligence volontaire ? Non : il est mal de tenir un ouvrage pour fini , quand on croit pouvoir mieux faire en y travaillant encore. Cependant , comme je vous impatiente depuis deux ans , je voudrois trouver un moyen de vous contenter ; & pour y réussir , je vous propose une folie.

En étudiant l'anglois , sans maître , sans principes , la grammaire & le dictionnaire près de moi , ne regar-

dant ni l'un ni l'autre , me tuant la tête à deviner , j'ai traduit tout de travers (comme j'entendois) un roman de monsieur Fielding. Ce qui étoit difficile , je le laissois-là. Ce que je ne comprenois point , je le trouvois mal dit : j'avançois toujours. Je parvins enfin à faire un gros amas de papier écrit , où je me perdis si bien qu'il me fut impossible d'en trouver le fil.

Une personne plus patiente que moi s'est occupée à le chercher ; a numéroté toutes les petites feuilles éparées dans mon secrétaire ; & parmi le fatras de mes thèmes anglois , a recouvré la suite de ce singulier ouvrage. Elle m'a conseillé de vous l'envoyer ; & le voilà.

Il me paroît qu'en effet cela peut composer une traduction très-infidelle du roman de monsieur Fielding. Je le trouve mauvais , je vous en avertis ; & probablement tous les traducteurs l'ont jugé tel , puisqu'ils l'ont négligé. Mais imprimez toujours ; cela deviendra ce que cela pourra. Si le livre déplaît , tant pis pour l'auteur anglois , nous dirons que cela est traduit à la lettre. Si on le lit , nous nous vanterons de l'art infini avec lequel nous avons ajouté , retranché , corrigé , embelli notre original. Cependant , comme le papier se paie , je vous conseille de risquer seulement deux parties. Vous en débiterez une , si vous pouvez , l'autre sera sous presse. Selon l'événement , vous la donnerez ; ou vous la supprimerez. Je suis , Monsieur , avec une parfaite considération , votre très-humble servante ,

RICCOBONI

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

LES premiers essais de madame RICCOBONI, donnés sous le titre de Traductions Angloises, ont persuadé à beaucoup de personnes que ses ouvrages étoient traduits. Cette lettre mise à la tête d'Amélie a confirmé cette opinion. Cependant elle n'a jamais ni traduit ni imité aucun auteur. Amélie même, dont elle doit le fond à monsieur Fielding, n'offre pas vingt lignes de l'original.

Intéresser pour deux personnes mariées depuis long-tems, lui parut un sujet agréable & nouveau. Mais le héros inconnu, sans parens, sans fortune, souvent avili par sa conduite; des caractères mal soutenus; des personnages bas, & pourtant nécessaires à la suite de l'histoire, lui firent rejeter ce roman fort peu estimé des anglois.

Comment présenter à des françois une mistress Bernet, ennuyeuse par ses citations latines, dégoûtante par de très-indécens malheurs, s'enivrant, disant des injures grossières à la douce Amélie? Comment leur montrer un lord, qui employant toujours la même ruse pour tromper, fait jouer les petits enfans dans l'espoir de séduire leurs

mères ? Comment soutenir le colonel James, amoureux de miss Matheus, retenant en prison un ami qu'il a promis de cautionner, & l'y retenant pour tenter la vertu de sa femme, sans parler de mille autres défauts révoltans ?

A la prière d'une amie, madame Riccoboni, consentant enfin à traiter ce sujet, réduisit les quatre volumes anglois en trois petites parties, fit une histoire au héros qui rendit sa misère estimable. A la place de mistress Bernet, elle créa la naïve, la charmante étourdie, qu'elle donna pour femme au jeune Arkinson, en anoblissant aussi son caractère. Le lord devint un séducteur ordinaire, le colonel James, un homme léger, mais honnête. Le prêtre fut aussi bon, aussi singulier, mais plus naturel. Monsieur Fielding recouvra sous sa plume, cet esprit, ces graces, cette chaleur si justement admirés dans Tom-Jones & dans Joseph Andréus, que l'éditeur de ses ouvrages avoue qu'on ne retrouva point dans Amélie, appelée en anglois quand elle parut, le *né cassé* ; parce qu'en effet l'héroïne angloise a le *né cassé* ; ce qui en tout pays nuit un peu à la beauté, & forme un défaut difficile à réparer.





A M É L I E ;

^ S U J E T

TIRÉ DE M^r FIELDING.

PREMIÈRE PARTIE.

UN de ces hommes , appelés Watchman , dont l'emploi est de veiller pendant la nuit à la sûreté publique , ayant arrêté plusieurs personnes dans la rue , les conduisit de grand matin chez un juge de paix , nommé monsieur Herbert. Cet honnête magistrat du quartier étoit passablement grave , assez ignorant , très-dur , & encore plus intéressé. Des joueurs qui venoient de perdre tout leur argent , une femme publique prise à sa première rencontre , un pauvre prêtre irlandois , & deux ou trois autres

personnes à-peu-près de la même espèce, parurent à monsieur Herbert des gens dont le procès étoit déjà fait; & pour s'épargner l'embarras d'un long & ennuyeux examen, il les condamna tous à la prison.

Un jeune homme s'avança ensuite. Ecarté des autres, on ne l'avoit pas compris dans leur sentence. Sa physionomie douce & intéressante annonçoit de la candeur. A son air, on ne pouvoit le croire coupable; mais sa parure plus que modeste, ne promettoit point à monsieur Herbert qu'il eût de bonnes raisons pour sa défense. L'esprit de ce juge faisoit très-bien un certain côté des affaires. Son clerc, homme intelligent, l'éclaircit souvent d'un coup d'œil sur les plus difficiles à terminer. Mais celle-ci paroissoit trop simple pour mériter son attention.

L'aimable jeune homme étoit accusé par le Watchman d'avoir troublé la paix du roi dans sa bonne ville de Londres, & particulièrement la sienne à lui Watchman, en cassant sa lanterne pendant qu'il remplissoit sa fonction. Le jeune cavalier répondit que, loin de troubler la paix, quand on l'avoit arrêté, il s'efforçoit de la rétablir. Deux hommes en attaquoient un, dit-il : tous trois me sont inconnus; mais le mouvement d'une juste compassion

m'a fait prêter mon assistance au plus foible. Le guet est accouru. On nous a pris : celui que je voulois aider s'est sauvé : ses deux assassins ont recouvré leur liberté en donnant six guinées : la mienne m'a été offerte au même prix ; mais de malheureuses circonstances ne m'ont pas permis de profiter de l'honnêteté de ces messieurs.

Pendant que l'accusé parloit , le juge regardoit fixement son clerc , & ne voyant rien dans ses yeux qui démentît ce qu'il venoit d'entendre , trop sûr de l'indigence du coupable , il trouva que les rues de Londres devoient être paisibles ; que ceux qui se battoient , faisoient du bruit ; que leurs motifs importoit peu aux personnes qui en étoient incommodées : & sur cela , il envoya en prison l'homme assez hardi pour casser une lanterne , & manquer de respect à un Watchman. L'arrêt fut exécuté , & monsieur Finton (ainsi se nommoit le jeune cavalier) entra sur les huit heures du matin à Newgate ¹ , où il en passa trois sans pouvoir comprendre par quelle raison monsieur Herbert s'étoit montré si sévère à son égard.

Il y rêvoit encore , quand un connétable ²

¹ Prison de Londres.

² Espèce d'exempt.

parut, conduisant une jeune dame richement vêtue, qu'il laissa dans cet horrible lieu. La belle prisonnière avoit la contenance assurée : sa taille parfaite, son air noble & sa figure charmante attirèrent tous les regards. Elle sembloit si peu faite pour habiter cet infernal séjour, que sa présence éleva la plus grande curiosité sur le sujet de sa détention. Elle demanda le concierge, l'appella à haute voix ; il vint. Eh bien, Monsieur ; lui dit-elle, où dois-je loger ? Je suppose que vous ne prétendez pas me confondre avec tous ces misérables dont je me vois environnée ?

Cet homme ne s'en laissoit point imposer par le ton, encore moins par les agrémens. Il répondit brusquement qu'il avoit des appartemens pour ceux qui étoient en état de les payer. La dame tirant alors sa bourse, lui montra qu'elle ne manquoit point d'argent. A la vue d'une quantité raisonnable de guinées, le visage du concierge changea ; ses traits rudes & grossiers s'adoucirent ; il pria la dame de le suivre, & la conduisit respectueusement au lieu le plus propre & le plus éclairé de la maison.

Monsieur Finton, trop poli pour ne pas ménager la confusion d'une femme dans cette position, n'avoit osé s'approcher d'elle. Mais

en la considérant à un peu de distance , il crut la reconnoître. Plus il l'examinait , plus il se rappelloit les traits d'une personne aimable avec laquelle il s'étoit trouvé lié d'amitié en province. Il demanda à un geolier , si elle ne se nommoit pas mis^s Matheus. Cet homme répondit qu'elle s'appelloit mis^{tr}is Vincent ; qu'on venoit de l'arrêter pour un meurtre , & que son procès seroit bientôt fait.

Monsieur Finton demeura persuadé qu'il s'étoit trompé. Il lui paroissoit possible de changer de nom , mais non pas de caractère ; & la dame qu'il connoissoit , joignant une grande douceur à beaucoup de modestie , n'offroit point à son idée une femme capable de commettre une action si hardie & si criminelle. D'ailleurs , mis^s Matheus avoit de la naissance , de l'éducation , une fortune honnête ; tout lui confirmoit que ce ne pouvoit être elle. Il fut charmé de ne point trouver son amie dans la prisonnière ; & tournant toutes ses pensées sur ses propres disgraces , il s'abandonna à une profonde rêverie.

Etre loin de ce qu'on aime , privé des secours les plus nécessaires , sans protecteur , sans ami , sans espoir ! ne savoit comment se procurer la liberté ; que de tristes sujets de méditation ! Tant que monsieur Finton ne porta

ses réflexions que sur lui-même, il eut la force de retenir ses soupirs. Son ame étoit assez noble pour supporter ses propres peines ; mais comment soutenir sans désespoir l'idée douloureuse, accablante, d'avoir causé le malheur des objets les plus chers à son cœur ?

Il passa le reste du jour & la nuit entière dans le trouble & l'agitation. Le matin , un homme qui servoit les prisonniers lui donna un paquet cacheté , dont on n'exigeoit , lui dit-il , aucune réponse. Monsieur Finton l'ouvrit ; & après s'être un peu impatienté à défaire plusieurs enveloppes de papier sans écriture , il trouva dans la dernière douze guinées :

Un mouvement de joie le saisit à cette vue ; mais il ne dura pas long-tems. Monsieur Finton ne connoissoit personne à Londres : ceux qui s'intéressoient à lui n'y étoient point actuellement & ne pouvoient encore être informés de son malheur. Ce paquet ne s'adressoit donc point à lui ; une méprise le mettoit entre ses mains : trop honnête pour vouloir en profiter , il rappella le porteur , & lui dit qu'il s'étoit trompé.

Ce valet, que l'air de la maison rendoit brusque , même insolent , lui dit : Votre nom est-il Finton , oui , ou non ? Oui , très-assurément , reprit monsieur Finton. A qui diable
en

en avez-vous donc , s'écria l'autre ? on me donne un paquet pour vous , je fais mon devoir , je vous l'apporte ; à présent vous me cherchez querelle. Maudits soient les prisonniers & leur mauvaise humeur ! L'un crie , l'autre pleure , celui-là jure , vous grondez : est-ce ma faute , à moi , si vos sottises vous conduisent ici ? Vous m'ennuyez tant , que si j'en étois le maître , je crois , dieu me pardonne , que je vous mettrois tous à la porte. Après cet éclaircissement , il lui tourna le dos , & ne voulut pas lui parler davantage.

Monsieur Finton se tourmenta inutilement pendant une heure pour deviner d'où lui venoit ce petit secours : enfin il résolut de s'en servir , se fit donner une chambre en payant d'avance , & s'y arrangea , ignorant quand il plairoit au ciel de lui ouvrir un moyen de recouvrer sa liberté. Le lendemain , le gracieux commissionnaire de la veille vint l'avertir qu'une des habitantes de Newgate désiroit de l'entretenir dans son propre appartement.

Monsieur Finton un peu surpris de ce message , se laissa conduire par cet homme. À peine entroit-il chez la personne où il le menoit , qu'il fut forcé de s'avouer que misérables Vincent étoit , oui en vérité , étoit son aimable & ancienne connoissance mis Mathews.

Après une assez longue absence, leur rencontre dans un pareil lieu leur causa d'abord un peu de confusion. Ils la surmontèrent enfin, & se félicitèrent mutuellement du plaisir qu'ils goûtoient en se revoyant. Mifs Matheus parut le sentir vivement. J'appris hier, lui dit-elle, qu'un jeune cavalier, prisonnier comme moi, me connoissoit sous mon véritable nom. Curieuse de savoir qui il pouvoit être, je me tins à ma fenêtre pour lui voir traverser la cour à l'heure du dîner. Un coup-d'œil jetté sur vous m'a suffi. Je me suis aisément rappelé des traits que le tems n'a pu effacer de ma mémoire. O, Monsieur, vous ne savez pas combien mon amitié fut tendre, sincère Mais parlons de vous. Hélas ! que dirois-je de moi ! Je fais votre situation présente, je désire ardemment de l'adoucir ; peut-être je le puis. Je voulois dès hier vous faire prier de venir me voir ; mais je ne fais si je l'ai dit, mes infortunes me troublent, je n'ai pas toute la liberté de mon esprit. Bon dieu ! comment ai-je pu me priver un instant d'une si douce consolation ! Je l'éprouve en ce moment ; la vue d'un ami est un baume salutaire pour les blessures du cœur.

Monsieur Finton ne fut plus embarrassé à deviner la personne qui lui avoit envoyé le petit paquet. Il rougit & voulut marquer sa

reconnoissance à miss Matheus, mais elle l'interrompit. Je vois avec chagrin, Miss, lui dit-il ensuite, qu'en effet votre esprit n'est pas dans sa situation ordinaire, mais j'espère. Eh qu'espérer, s'écria-t-elle ! Que d'événemens arrivés depuis notre séparation ! ah, devois-je m'attendre à vous revoir dans un lieu d'horreur ? Quelle différence d'un tems à un autre tems ! En prononçant ces mots, elle se renversa sur sa chaise & se mit à pleurer amèrement. Monsieur Finton s'empressa de lui demander le sujet d'une si vive douleur. Elle ne répondit point & continua de s'affliger. Croyant la détourner du sujet de ses peines par une question assez simple ; il la pria de lui dire des nouvelles de monsieur Matheus son père, & depuis quand elle l'avoit quitté pour venir à Londres.

A peine finissoit-il de parler, que miss Matheus donna des marques du plus grand désespoir. Ah pourquoi, pourquoi, lui dit-elle, me rappelez-vous cet homme respectable ! ô mon ami ! il n'est plus. Le croirez-vous ? Cet homme si cher à mon cœur, je l'ai déshonoré. Je suis indigne de me dire sa fille. Je ne méritois pas ce tendre, cet indulgent père ! Je l'ai fait rougir. Ma foiblesse, mon imprudence ont causé sa mort. Oh, ne le nommez point !

ne le nommez jamais devant sa coupable & malheureuse fille.

Etouffée par ses soupirs, sa voix s'arrêta; elle jeta des cris douloureux, & ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance qu'auparavant. Monsieur Finton sentoît une pitié véritable de l'état violent où il la voyoit. Assis près d'elle, il ferroit en silence une de ses mains. Sa compassion augmentant, il la baïsa. Ses yeux exprimoient un mélange d'intérêt & d'étonnement dont miss Matheus s'aperçut. En revenant à elle-même, elle soupira encore. Votre surprise est bien naturelle, Monsieur, lui dit-elle, du ton le plus doux & le plus touchant; elle s'accroîtra, & votre pitié la surpassera, quand vous saurez.... Vous ignorez combien ma douleur est vive, combien mon malheur est grand! vous ignorez dans quelle disgrâce!.... Assurément, Miss, je l'ignore, dit-il; j'espère que je l'ignore. Des misérables, mal instruits, m'ont fait entendre, à votre arrivée.... Mais il ne se peut.... On parloit de meurtre.... Meurtre! répéta miss Matheus, en se levant avec vivacité. Meurtre! ah que le son de ce mot est mélodieux à mon oreille! Vous savez donc pourquoi on m'a conduite ici? Eh bien, vous connoissez ma gloire, l'acte le plus honorable de ma vie, l'objet de mon triom-

phe, de ma vanité ! Oui, mon ami, voilà le bras, voilà la main qui plongeait le couteau dans le sein, dans le cœur d'un perfide. Ah pourquoi une goutte, une seule goutte du sang de l'infâme n'a-t-elle pas rejailli sur ma main ? jamais, jamais je n'eusse voulu l'en effacer. Je n'ai pas joui de ce bonheur ; mais j'ai vu ce sang couler à grands flots, j'ai vu la pâleur de la mort se répandre sur l'odieux visage d'un traître ; je l'ai vu tomber victime de ma vengeance ; mes yeux l'ont contemplé à terre, abattu par mes coups, expirant à mes pieds . . . Image fatigante ! vous êtes les délices de mon cœur ! . . . Priver un lâche de la vie, est-ce donc un crime ? Ose-t-on confondre une noble vengeance avec le crime ! N'importe, mon ami, les loix me condamnent, doivent me punir . . . Mais non ! il n'est pas au pouvoir de l'homme, du monstre qu'on appelle homme, de me punir. Je suis vengée, contente, & je perdrai la vie sans regret.

Bonté du ciel, s'écria monsieur Finton pénétré d'horreur, que dites-vous, Mifs, ai-je bien entendu ? Oui, reprit-elle, vous venez d'entendre combien un juste ressentiment peut élever l'ame d'une timide femme. Croyez-moi, si nous cédon's à votre sexe, il ne doit sa victoire ni à notre foiblesse, ni à sa supériorité,

comme il a l'insolence de s'en vanter ; mais à son art , à sa fausseté , à sa perfide bassesse ; quand semblable à l'esprit tentateur , il s'applique à nous séduire , à nous égarer , à détourner nos pas du sentier de la vertu. Vous semblez interdit , continua-t-elle. Depuis votre retour en Angleterre , avez-vous été dans cette province où nous nous sommes connus ? avez-vous appris ma déplorable histoire ? dites , mon ami , la savez-vous ?

Monsieur Finton répondit , qu'il n'avoit aucune connoissance de ses aventures. Ah ! quand vous les auriez entendu raconter , reprit-elle , personne ne pouvoit vous instruire des circonstances de mon malheur. Je vous les détaillerai toutes : oui , mon ami , je vous ouvrirai mon cœur. La douceur de répandre mes chagrins dans le vôtre , est la seule & la dernière consolation que je puisse encore me promettre sur la terre.

Ce discours attendrit beaucoup monsieur Finton. Quelques larmes échappées de ses yeux , marquèrent à miss Matheus la part sensible qu'il prenoit à ses peines. Elle en fut touchée. Il la pria de ne pas différer la confidence qu'elle vouloit bien lui faire. Miss Matheus poussa un profond soupir , essuya ses pleurs & commença ainsi :

Avant de passer au tems le plus fâcheux de ma vie , permettez-moi de vous rappeler celui dont peut-être vous ne vous souvenez plus. Je vous cachois alors un penchant Hélas ! je pouvois autrefois renfermer dans mon cœur des sentimens A présent je n'ai plus de secrets , le monde les connoît tous , & je dédaigne de les voiler. Serez-vous étonné , si je vous avoue Mais pourquoi le dire ? vous le devinâtes sûrement. Votre sexe est vain , il est plus vain que le nôtre. Après tout , on pouvoit vous pardonner un peu d'orgueil. En vérité , Jemmi * , vous étiez une charmante créature , & vous n'avez rien perdu. votre taille & vos traits se sont formés : votre teint a un peu moins de délicatesse ; mais l'air militaire vous donne à mes yeux un nouvel agrément. Monsieur Finton s'inclina profondément : elle continua.

Vous souvient-il d'un bal où vous fûtes invitée , chez mistress Linsey. J'y étois avec miss Johnson. Nous partagions les suffrages entr'elle & moi , quand vous arrivâtes. Chacune de nous désiroit l'emporter sur sa rivale ; votre goût déterminâ celui des autres. Après nous avoir examinées toutes deux , vous me déclarâtes la

* Diminutif de James.

plus belle, & me choisîtes pour votre danseuse. Miss Johnson en montra un dépit qui me combla de joie. Je l'avoue, je la haïssois, son insupportable vanité me la rendoit odieuse. Ce petit triomphe m'enchantait : je vous le devois, il m'en fut plus agréable. Je vous en remerciai ; mais un sentiment bien doux s'introduisoit dans mon cœur sous le voile de la reconnoissance. Vos regards, vos discours, votre danse légère & gracieuse, tout me charma ; je vous le jure, mon ami, vous me parûtes un ange ce soir-là.

Quoi, dit modestement monsieur Finton, je fus si heureux, & j'ignorai ! Assurément, Miss, vous me flattez. Mais non, vous me donnez plutôt un extrême regret. Eh ! je vous en prie, ne me laissez pas croire que mon aveuglement m'ait privé Il ne vous priva que du plaisir de vous savoir aimé, interrompit miss Matheus. Je ne voulois pas céder à mon penchant, je m'efforçois de vous le cacher ; cependant je vous haïssois dans de certains momens, parce que vous ne le deviniez point. Mais vos affections étoient engagées. Une personne plus aimable, plus digne de vous, occupoit déjà votre cœur. Peu de tems après, elle devint votre femme. Heureuse fille ! je n'ai encore osé vous demander de ses nouvelles :

Comment me rappeler sans douleur le temps où je la voyois quelquefois. Hélas ! elle rougiroit d'avoir été ma compagne , si elle savoit . . . Vous l'aimez toujours , n'est-ce pas ?

Monsieur Firton fit un signe de tête qui disoit oui , & miss Matheus poursuivit son récit. La mort de ma tante me laissa la liberté de retourner dans la maison paternelle. Vous m'y rendîtes plusieurs visites. Ah ! mon ami , auriez-vous cru , quand j'y reçus vos adieux , que ce seroit à Newgate où je goûterois le plaisir de vous revoir ?

Long-temps après votre départ de la province , un régiment de dragons vint prendre ses quartiers à un mille de notre demeure. Mon père , zélé pour la patrie , en esimoit les défenseurs. Quand il se trouvoit des militaires aux environs de chez lui , il les recherchoit , les invitoit à sa table , les traitoit bien , & leur permettoit de chasser sur ses terres. Parmi les officiers de ce régiment , un des plus jeunes , alors simple lieutenant , devint l'objet de toutes ses attentions. Il s'appelloit Summers Summers ! nom odieux ! nom détesté ! mais l'infâme qui le portoit n'existe plus. Cette certitude diminue l'horreur que je sens à le prononcer. Je ne vous peindrai point sa figure. La nature l'avoit doué de mille charmes décevans. L'esprit , la dou-

ceur , ces talens , ces dehors aimables , qui préviennent & attirent les cœurs , étoient son partage. Imaginez l'homme le mieux fait , le plus agréable , un seul excepté. Oui , j'en connoissois un plus charmant encore ! ah ! s'il m'eût aimée ! Mais je devois être la proie d'un monstre , dont l'ame vile se cachoit sous une forme angelique.

Monsieur Summers chantoit parfaitement bien. Il jouoit de plusieurs instrumens , mais supérieurement du clavecin. Mon père composoit de la musique , & la composoit en amateur. Enchanté de ses productions , & trouvant rarement des admirateurs , il se passionna pour Summers , qui joignoit à la complaisance de jouer continuellement ses airs , celle d'en élever l'harmonie au-dessus des pièces des plus grands maîtres. Cette conduite le rendit si cher à mon père , qu'insensiblement Summers cessa de paroître étranger dans la maison. Il y passoit les jours entiers ; bientôt il y eut un appartement , & à moins que son service ne l'exigeât , il n'en sortoit plus du tout.

Ma sœur , grande musicienne aussi , donnoit comme lui de l'admiration à ceux qui les entendoient concerter ensemble. Mon séjour chez ma tante avoit arrêté mes progrès sur le clavecin ; ma main étoit devenue pesante , & loin

de disputer le prix à ma sœur, je négligeois un talent où je croyois ne pouvoir jamais l'égalér. Cependant rien ne m'ennuyoit comme les louanges qu'on lui prodiguoit, & souvent je sortois de la salle pour ne pas les entendre.

Summers s'appercut du dépit qu'elles me caufoient. Il n'ignoroit pas combien un homme adroit peut tirer avantage de la vanité d'une femme. O mon ami ! cette misérable vanité est une cruelle préparation à tous les vices ! elle m'a perdue, perdue sans retour.

Je ne vous détaillerai point avec quel artifice, quel air d'attachement pour moi, il m'engagea à lui procurer moi-même la facilité de me tromper. Ma négligence pour la musique me nuisoit, disoit-il, dans le cœur de mon père, l'éloigneroit de moi ; il élevoit mes charmes au-dessus de ceux de ma sœur, & ne concevoit pas que je lui laissasse un moyen de se faire remarquer à j'étois. Il me donna de l'émulation par l'espoir du succès ; il m'assura qu'un travail assidu, aidé de ses leçons, me rendroit en peu de tems plus habile qu'elle. Je le crus ; je pris avec lui le ton docile d'une écolière. Bientôt il affecta celui d'un amant passionné. Que son langage étoit flatteur ! comment la fausseté inspire-t-elle des expressions si vraies ? Il me faisoit entendre tout ce

que j'avois pensé vous dire dans un tems déjà éloigné.... mais n'en parlons plus , de ce tems si cher à mon souvenir.

Mon cœur n'étoit point encore indifférent. Vous lui aviez fait éprouver le plaisir de se connoître , de sentir de tendres émotions. Peut-être cherchoit-il un objet qui lui rendît la douceur de ses premiers sentimens ; mais pourquoi vouloir m'excuser ? je fus crédule , je fus faible , je fus folle , je me crus adorée , & j'aimai de bonne foi & dans toute la sincérité de mon ame.

Je n'avouai pas d'abord ma défaite. La raison combattoit mon penchant. La médiocrité de la fortune de Summers lui laissoit peu d'espérance de m'obtenir. Une sœur de sa mère , vieille fille , vivant dans la province d'York , le soutenoit au service. Il en héritoit ; mais il ne jouissoit point d'un revenu qui lui permît de rechercher une personne riche. Il n'ignoroit pas les vues que mon père avoit pour mon établissement. De mortifiantes reflexions se mêloient à nos entretiens. Il devint triste , son chagrin me toucha , & je me sentois disposée à le dissiper en lui découvrant ma tendresse ; quand mistress Carrey , une des amies de ma sœur , s'avisa de venir de Londres lui faire une visite , & s'établit chez mon père pour y passer le reste

de l'automne. Cette femme veuve depuis un an , possédoit de grands biens. On la disoit belle. A mon gré , jamais figure ne fut plus régulière & moins piquante. Une physionomie sans ame , un air nonchalant , de grands yeux stupides , une bouche à demi-ouverte , le teint comme il lui plaisoit : point d'esprit , point de grace , le bras maigre , la main énorme , une taille courte , la gorge plate & le pied long , voilà sur quoi elle fondeoit ses prétentions. Au reste , sotte & maligne , ignorante & obstinée , se croyant charmante , & montrant la coquetterie la plus gauche & la moins déguisée ; mais quels défauts la fortune ne répare-t-elle point ?

Mistris Carrey essaya d'abord son art mal-adroit sur tout le monde indifféremment : peu-à-peu toutes ses attaques se réduisirent à engager Summers. Mon père s'aperçut qu'elle le distinguoit , il en sentit une joie véritable ; il souhaitoit que son jeune ami lui plût assez pour la déterminer à partager sa fortune avec lui. Je ne doute pas que Summers ne le désirât aussi ; mais il vouloit concilier son amour & ses intérêts. Il craignoit de perdre mon cœur , avant d'avoir recueilli le fruit des soins qu'il s'étoit donnés pour le toucher.

En m'inspirant de la jalousie , il fut ménager des mouvemens qu'elle me faisoit sentir. Il me

montra une rivale , afin de se procurer l'avantage de paroître fidèle & généreux. Quand nous eûmes une explication sur ce sujet , j'étois si révoltée contre cette odieuse femme , je la haïssois tant , que dans l'instant où Summers m'assura de son mépris pour elle , du refus qu'il feroit de sa main si elle la lui offroit , cet apparent sacrifice m'enchantait ; je crus ne pouvoir trop le payer. Ma tendresse éclata , je l'avouai , j'en donnai toutes les preuves que l'honneur & la décence permettoient à un amant encore respectueux d'exiger d'une femme modeste & sensible.

Pour prévenir les soupçons de mon père , & mieux cacher notre secrète intelligence , nous convînmes que Summers continueroit de s'empresser auprès de mistress Carrey. Elle paroïssoit très-flattée de la préférence qu'il sembloit lui donner sur ma sœur & sur moi. Je me plaisois souvent à la mortifier , à tourner en ridicule ses affectations ; je riois des petits airs impérieux qu'elle prenoit avec Summers , de la soumission qu'il témoignoit pour ses volontés. Insensée que j'étois ! je riois , & m'enveloppois dans les pièges d'un perfide.

O mon ami ! vous dirai-je , pourrai-je vous dire ? .. Mais de quoi rougirois-je à présent ? Ai-je encore des droits à l'innocence ? M'est-il

possible de me dissimuler mes fautes à moi-même ? Eh ! quel juge me condamneroit plus sévèrement que mon propre cœur ?

Mistris Carrey nous quitta enfin. Elle passoit en Irlande, où ses affaires devoient la retenir long-tems. J'en rendis grace au ciel. Son séjour chez mon père me causoit, malgré moi, de l'inquiétude. Six mois après son départ, ma sœur fut marée à sir Jeffery, un plat gentilhomme de campagne, grand chasseur de renards, assez bien fait, d'ancienne famille, & possesseur d'une des plus belles terres de la province. Mon père invita beaucoup de monde, donna un grand souper précédé d'un concert & suivi d'un bal. En vérité, ceux qui imaginèrent de terminer une cérémonie sainte par une fête profane, étoient de bien mauvais politiques. Comment des législateurs ont-ils permis à de jeunes & modestes filles d'y assister ? Ne devoient-ils pas prévoir qu'il s'éleveroit dans leurs esprits d'étonnantes réflexions sur le sujet de cette joie folle où l'on s'abandonne devant elles ? Que d'extravagances, quels propos, que de jeux de mots ! quelle indécence dans les idées, dans les discours, dans les regards ! que d'impertinentes insinuations ! J'éprouvai ce qu'une occasion si dangereuse peut produire de plus funeste. Le son des instrumens,

le bruit, le tumulte, le plaisir de la danse, la gaieté du jour, tout ce qu'on disoit à ma sœur, la présence de Summers animèrent mes esprits, portèrent je ne sais quelle ivresse dans mon cœur. Elle se communiqua à mes sens ; je me sentois étourdie, presque folle. Je me retirai pour aller chercher du repos ; le sommeil me devenoit nécessaire. Summers me suivit. Je lui disputai long-tems l'entrée de ma chambre. A force d'importunité, d'obstination, il parvint à me persuader de lui accorder un moment d'entretien.... O mon ami ! quel moment ! son ardeur, ses prières, ses promesses... Je n'avois plus ma sœur.... seule dans mon appartement... Fatale nuit ! maudite fête ! sexe séduisant & trompeur ! Eh, qui n'eût pas cru des sermens?... Mais tant d'exemples de vœux trahis, ne devoient-ils pas nous garantir des pièges qu'on nous tend ? pièges connus, découverts, cachés seulement à celle qui doit y tomber. Un des malheurs attachés à toute créature humaine, est de ne point profiter de l'expérience des autres, pas même quelquefois de la sienne.

Je passai plusieurs mois sans qu'il s'élevât dans mon ame une seule idée capable de troubler ma félicité. Summers, sans cesse présent à mes yeux, remplissoit tout mon cœur, combloit tous mes desirs. Je le voyois heureux, sensible, **empressé**

empresfé , reconnoiffant. Loin de me repentir d'une complaifance à laquelle il devoit fon bonheur , j'étois parvenue à me diffimuler la honte dont elle me couvroit , à m'applaudir de ma foibleffe ; elle me paroiffoit une fuite naturelle de mes fentimens ; j'adoptois tous les fophifmes qui m'aideroient à la trouver moins blâmable ; j'efpérois que le tems m'offriroit un moyen d'engager mon père à confentir à notre union. Summers me conjuroit de ne point hâter la découverte de nos fouhaits ; il craignoit mon père , & les juftes reproches qu'il pourroit lui faire. Ne l'accuferoit-il pas d'avoir féduit fa fille , abusé de fon amitié , violé les droits de l'hofpitalité , trompé fa confiance ? peut-être le foupçonneroit-il d'un vil intérêt. Ces raifons fpécieufes me perfuadoient. Je pris le parti d'attendre ; je me croyois fûre de Summers , de fon honneur , de fa conftance. Il me paroiffoit inutile de rifquer d'irriter mon père , de perdre fa tendrefle , peut-être ma fortune , pour ferrer nos liens. Qu'aurois-je craint ? mon amant juroit à tous momens de renouveler fes vœux au pied des autels dès que j'exigerois cette preuve de la fincérité de fon amour.

Le plaifir étend un voile devant nos yeux : il nous cache le point où il doit s'arrêter. A la plus légère interruption , ce voile fe dé-

chire, & le sentiment de la douleur fait disparoître l'erreur qui nous rendoit heureux. O, mon ami ! comment une femme s'écarte-t-elle du sentier de l'honneur ! comment s'expose-t-elle à perdre cette innocence paisible, source de sa gloire, de son bonheur ! comment renonce-t-elle à ses propres avantages, sûre de devenir le jouet d'un monstre qui la poursuit, l'atteint, la blesse, l'abandonne sans pitié, & la traite comme un vil animal, qu'il a cherché seulement pour goûter le plaisir de l'abattre !

Ici monsieur Finton l'interrompt, & lui représenta avec douceur, combien il y avoit d'injustice à s'irriter contre tout un sexe, à faire tomber sa colère & ses réflexions sur les hommes en général, quand un seul méritoit sa haine & son mépris. Miss Matheus le regarda tendrement, & lui tendant la main : Vous pouvez avoir raison, lui dit-elle ; il se mêle beaucoup d'aigreur à tous mes sentimens. Mais je ne suis point une de ces foibles créatures, capables de s'asseoir tranquillement pour pleurer leurs infortunes. Si j'ai versé des larmes, l'indignation les a fait couler. Je suis vive, sensible, courageuse & sincère ; je consens à supprimer en votre faveur des vérités trop dures. Oh, si tous les hommes vous ressembloient, s'ils pensoient comme vous, ils auroient des

autels dans mon cœur ! Deux baisers sur sa main furent la récompense de ce langage flatteur ; elle sourit, & poursuivit ainsi.

Le tems changea ma situation. Summers devint mon maître, & je me vis contrainte à prendre le ton d'une humble suppliante. Des raisons secrètes & inquiétantes m'obligèrent à désirer une cérémonie que je croyois ne devoir plus différer. Je priai, je demandai, je pressai à mon tour. Je voulois que Summers parlât à mon père. Il y consentoit, mais sous mille prétextes, il éludoit mes sollicitations. Chaque jour il remettoit cette démarche au lendemain. Un soir il me dit, avec un air satisfait, qu'il avoit obtenu l'agrément d'une compagnie. Ce grade qui lui ouvroit le chemin à de plus considérables, lui donneroit, ajouta-t-il, un peu plus de hardiesse pour se déclarer à mon père. Il me supplia de lui permettre d'attendre qu'il eût reçu la commission du roi, & de garder notre secret jusqu'à ce moment ; j'y consentis, & lui accordai sans peine ce délai.

Je lisois un matin dans ma chambre, quand Summers ouvrant brusquement ma porte, entra d'un air égaré ; & jettant une lettre sur ma table : Lisez, me dit-il, chère Miss, lisez, je n'ai pas la force de vous apprendre notre commun malheur. Je pris ce papier en trem-

blant. Mon cœur palpitait. Je cherchois avec effroi cette nouvelle, annoncée par des marques de consternation, même de désespoir. C'étoit un ordre de marcher dans deux jours pour suivre le régiment qui changeoit de province. Mon premier mouvement fut de m'affliger. Je ne vis d'abord que l'approche douloureuse d'une cruelle séparation, l'éloignement d'un homme, dont la présence & les soins faisoient mon bien le plus cher; mais un instant de réflexion me fit envisager la situation où j'allois rester, & tout ce que je devois craindre de l'absence. Un seul moyen d'adoucir ma peine, se présentait à mon idée. J'embrassai Summers, je baignai son visage de mes larmes : O ! mon ami, lui dis-je, il n'est plus tems de différer l'accomplissement de vos promesses ; aucun intérêt ne peut balancer à présent la consolation que vous devez à celle dont le cœur vous est si tendrement attaché. Nous n'avons pas un moment à perdre. Venez, courons tous deux nous jeter aux pieds de mon père : il est bon, il m'aime, il vous estime, il nous pardonnera ; avouez-lui votre amour, vos desseins ; j'avouerai mes complaisances, mes foiblesses ; il consentira à rendre l'honneur à sa fille. Mais dût-il nous refuser, me punir, me maltraiter, me chasser de sa maison, je ne renoncerai point

à vous. Non, vous ne partirez point sans m'avoir donné votre foi, sans avoir reçu la mienne. Pourriez-vous, mon cher Summers, pourriez-vous le vouloir ! Non, sans doute, mon cœur me répond de l'ardeur avec laquelle vous allez satisfaire à mes desirs & à vos engagements.

Loin de me rendre mes caresses, ou de paroître disposé à me suivre, Summers froid & pensif, restoit immobile, & sembloit méditer ce qu'il devoit répondre ; son silence me causa une surprise mêlée d'indignation. Je m'éloignai un peu de lui, & le regardant fixement : Assurément, Monsieur, lui dis-je, il est impossible que vous hésitez. Ne me laissez pas croire que vous hésitez. . . . Hésiter, Miss, interrompit-il : eh, bon dieu ! comment hésiterois-je ? votre proposition ne demande point d'examen pour être rejetée. Est-ce le tems ? est-ce le moment de parler à votre père ? Que produiroit cette démarche imprudente ? Votre ruine, sans doute.

Ce peu de mots fut un trait de lumière qui dissipa mon erreur. Je vis tout d'un coup l'artifice du perfide ; il attendoit cet ordre ; il espéroit en le recevant se délivrer de moi, se soustraire à mes plaintes, à mes reproches, & se mettre à couvert du ressentiment de ma famille.

O, quelle fut ma rage ! Ne me parlez point de tems , de momens , m'écriai-je ? je ne veux rien entendre. Il ne s'agit point de mon père , de ma ruine , de démarches prudentes ou insensées ; point de délai , d'excuses , d'évasions ; réparez mon honneur , rendez-moi ma réputation ; épousez-moi dans l'instant , ou je vous hais , ou je vous méprise , ou je publierai partout que vous m'avez trompée , que vous êtes un séducteur & un infâme.

Un souris dédaigneux précéda son insolente réponse. En vérité , Mifs , me dit-il , vous êtes la maîtresse de vos secrets ; vous pouvez les répandre dans le public , il vous saura gré de cette confidence. Une raillerie si déplacée , si cruelle , si choquante , enflamma ma colère à un tel excès , que ne trouvant aucun terme capable de l'exprimer , je me sentis suffoquée par la fureur , & dans l'impuissance de la faire éclater.

Je perdis connoissance ; & quand je la repris , je me trouvai dans les bras de mon père. Sa confusion , ses soupirs , des larmes qui lui échappoient , m'apprirent que je m'étois trahie par mes plaintes , avant de revenir entièrement à moi-même. Puis-je me rappeler ce moment sans mourir de regret , sans détester ma folle passion qui m'a fait briser le cœur de ce bon ,

de ce vertueux, de ce compatissant père ? Loin de m'accabler des justes reproches que je méritois, il daigna me consoler, me caresser, m'assurer de son indulgence, de sa tendresse ; me dire que cette malheureuse affaire pouvoit encore prendre un tour favorable, & qu'il trouveroit les moyens de satisfaire à l'honneur, & de remplir mes desirs.

Le sentiment d'une vive reconnoissance me fit tomber à ses pieds. Mes larmes étoient le seul langage que me laissoit l'oppression de mon cœur. Sa main généreuse les essuya ; ses bontés me pénétrèrent ; elles m'enhardirent enfin. J'avouai tout : mes remords l'attendrirent ; il me pardonna. Un tel père devoit-il avoir une fille ingrate !

Summers s'étoit hâté de sortir dans l'instant où mes forces m'avoient abandonnée. Il n'osa demeurer le reste du jour dans notre voisinage ; il demanda & obtint un congé pour passer un peu de tems à Londres, où il se rendit sur le champ. Il craignoit le ressentiment de mon père, & peut-être la vengeance de mon frère, revenu depuis peu de ses voyages ; car cet homme étoit un lâche. La bassesse & la valeur s'allient rarement. Un motif de consolation pour moi, c'est qu'en lui ôtant la vie, je n'ai point privé ma patrie d'un sujet qui lui fût utile.

Il avoit tort de redouter mon frère, hélas ! le pauvre Tom est bien le plus sot gentilhomme d'Angleterre. Avide , intéressé , n'aimant que lui-même, il l'auroit remercié de m'avoir déshonorée , si la perte de ma réputation eût entraîné celle de ma fortune , & que mon père lui eût donné la part qui me revenoit de son héritage.

Ce tendre père écrivit à Summers. Il se plaignit doucement de son procédé , du mystère qu'il lui avoit fait de nos mutuels sentimens ; de ce que doutant de son amitié , il fuyoit sa maison dans un tems où tout lui imposoit la nécessité d'y paroître. Il le rappelloit avec des expressions caressantes , lui offroit ma main , & une dot fort supérieure à celle de sa fille aînée. Il le prioit de revenir promptement , & lui donnoit sa parole qu'il nous pardonnoit à tous deux , & seroit charmé de trouver un fils dans l'ami que son cœur chérissoit déjà.

Mon père s'attendoit à voir revenir promptement Summers. Tant de condescendance devoit le ramener près de moi. Cependant il hésita encore ; il osa nous imposer des loix , abuser de la facilité de mon père , demander un établissement plus considérable. Il ne put lasser sa bonté , ni rebuter son cœur. Un naturel généreux est de toutes nos qualités celle

dont nous tirons le moins d'avantage. Des ingrats en profitent , & ne nous en savent point de gré.

L'extrême tendresse de mon père pour moi ; lui ayant fait lever toutes les difficultés , le méprisable personnage daigna se rendre enfin à nos desirs. Il arriva & fut reçu dans la famille comme un ami dont on avoit pleuré l'absence. O mon ami ! j'en rougis , je me le reproche , je ne me le pardonnerai point ; mais je dois l'avouer : le charme attaché à sa présence , à ses mouvemens , à ses moindres actions ; l'idée de passer ma vie avec lui , triomphèrent de mon ressentiment ; j'oubliai ses torts ; je parvins même à me persuader qu'il n'en avoit jamais eu.

Tout se préparoit pour notre union : les articles étoient prêts à signer : on n'attendoit que les dispenses ecclésiastiques , quand je reçus un exprès du comté de Leicesters. J'avois fait part de mon mariage à mistress Benson , qui depuis le sien , habitoit cette province. Elle m'écrivoit que Summers , l'infâme Summers , étoit marié : elle connoissoit sa femme : depuis deux ans ils ne vivoient plus ensemble ; la pauvre mistress Summers ne s'occupant que d'une maladie incurable dont elle se trouvoit attaquée , & passant sa vie à Bath , dans l'es-

pérance de recevoir du soulagement en prenant des eaux. Mistrifs Benson ajoutoit , que me voyant en danger d'être trompée , elle croyoit ne pouvoir me donner trop promptement cette utile information.

Jugez de ma surprise , de ma douleur , des transports furieux de mon ame ! Tremblante , égarée , respirant à peine , soutenue seulement par l'excès de ma rage , j'allai trouver le monstre né pour mon tourment , pour ma honte , pour me précipiter dans l'abîme du malheur. Tiens , lui dis-je , lis , réponds ; explique - moi tes infernaux complots.

Il prit la lettre que je lui présentois , la parcourut , pâlit , se troubla ; & se jettant à mes pieds , il s'avoua coupable , pleura , gémit , convint de tous les artifices dont il s'étoit servi pour me perdre. Il attribua sa froideur apparente , ses délais , sa fuite , à son embarrassante position. Il avoit espéré gagner du tems , se voir libre avant que mon père connût notre intelligence. Un amour trop ardent le rendoit criminel , égaroit sa raison ; il venoit de le ramener près de moi. En cédant aux instances de mon père , il ne vouloit que jouir encore une fois de la douceur de me voir. Il comptoit partir , quand la permission ecclésiastique seroit arrivée ; m'écrire , m'ouvrir son cœur ,

implorer ma pitié, aller attendre, loin de mes yeux, qu'il devint digne d'y reparoître.

Ses caresses, ses pleurs, ses cris, les assurances de son amour m'attendrirent. Il me conjuroit de ne pas le haïr, de ne pas le mépriser. Il demandoit grace, il sollicitoit avec ardeur un généreux pardon. Il l'obtint, mon ami; oui, mon foible, mon lâche cœur fut touché de ses remords, céda à ses insinuantes protestations. Je me sentis moins révoltée de sa longue dissimulation, que je ne l'avois été d'un instant de froideur. Je voyois un séducteur en lui; mais je n'y voyois plus un inconstant: je le trouvois criminel, & non pas ingrat: il ne pouvoit me donner sa main; mais il ne m'avoit point retiré son cœur: j'étois trompée, mais j'étois aimée; & dans le feu d'une passion aussi vive, aussi tendre que la mienne, tout ce qui ne l'offensoit point, tout ce qui ne tendoit point à la détruire, se présentoit à mon esprit sous un aspect moins choquant.

Je relevai ce perfide, je le ferrai dans mes bras. Ton ascendant l'emporte, m'écriai-je toute en larmes; il n'est pas en mon pouvoir de te haïr! Faux, dissimulé, trompeur! tu es encore, tu seras toujours l'objet des plus tendres affections de mon ame. Que veux-tu?

qu'exiges-tu de la victime de ta trahison ? Parle ? malheureux ! qu'allons-nous devenir ? quels sont tes desseins sur moi ? comment me tirer du cruel embarras où tu m'as réduite ?

Il osa me presser de quitter la maison de mon père, de le suivre, d'aller à Londres avec lui, attendre le tems où nous pourrions nous unir. Sa femme portoit dans son sein un mal terrible. On n'avoit pu la résoudre à souffrir une opération qui peut-être l'eût guérie. Il étoit trop tard à présent pour la risquer ; elle languissoit, & la mort termineroit bientôt ses souffrances. Je ne répondois rien. Il redoubla ses instances, ses prières. Ah, si dans les heureux jours de mon innocence on m'eût dit que cette horrible proposition dût m'être faite, que j'y prêteroie une oreille attentive & tranquille, que je l'approuverois ! combien je me serois crue offensée par une semblable supposition ? & pourtant tout avilissant qu'étoit ce parti, il me restoit seul ; je le pris, & partis la nuit suivante avec Summers.

Vous condamnez, Monsieur, une démarche si honteuse. Vous ne concevez pas comment une fille telle que moi, a pu se résoudre à sacrifier ses devoirs, sa fortune, son honneur, toutes ses espérances, à un amant si peu digne d'elle ; s'est abaissée à recevoir le titre de maî-

ressé de l'homme à qui elle faisoit grace en acceptant celui de sa femme ; comment elle en a joui avec plaisir. Si le cœur honnête de mon ami répugne à me pardonner de si grandes erreurs , il ne refusera pas d'avouer que mes fautes me donnoient un droit incontestable à l'immortelle reconnoissance de Summers. Méprisable aux yeux des autres , je devois être respectable aux siens. L'univers entier pouvoit me dédaigner , me regarder comme une vile créature ; mais lui ! il me devoit de la vénération. O ciel ! de quel retour ce serpent a payé mon excessive tendresse , mon indulgence , mes bontés !... O femmes , femmes ! ne soyez point foibles , ne soyez point crédules , ne soyez point sensibles ! Craignez , fuyez , détestez ces monstres.... Pardon , Monsieur , pardon. Je ne vous confonds point avec des Summers ; mes exécutions contre votre sexe ne vous regardent pas , ne vous offensent point ; après tout , c'est de moi , de ma folie , de mon extravagante passion , que je dois me plaindre. Ah , quand on se manque à soi-même , doit-on s'attendre aux égards des autres ! Mais abrégeons un récit trop long qui m'afflige & vous ennuie.

Je ne vous dirai rien des funestes effets que produisit ma fuite, La mort de mon père arrivée

un mois après mon départ, me pénétra de douleur. Celle que je vais subir, est une foible expiation de mon ingratitude. Malheureux l'enfant qui attire sur sa tête la malédiction d'un vertueux père ! J'ai mérité tous les maux dont je me sens accablé.

Je partis , ainsi que je vous l'ai dit. Summers me conduisit à Londres , dans un quartier peu fréquenté , chez une veuve dont il étoit connu depuis long-tems. Elle savoit qu'il avoit une femme en province ; mais ne l'ayant jamais vue , il nous fut facile de lui en imposer. Je tombai malade en arrivant ; & mon mal , assez dangereux , occasionna un accident qui me préserva du malheur de donner le jour à un fils de Summers. Il avoit obtenu une compagnie ; son régiment étoit à cinquante milles de Londres ; il y alloit , & revenoit près de moi ; nous vivions heureux. Pendant plus d'un an , il se conduisit comme un amant tendre & passionné qui se voyoit au comble de ses vœux. Je l'adorois. Cependant mes remords empoisonnoient souvent ma joie. Tant que Summers se tenoit à mes côtés , je supportois gaiement ma situation ; je n'en appercevois que les agrémens : dès qu'il s'éloignoit , je m'abandonnois à mes réflexions. Qu'elles étoient douloureuses ! Condamnée à la plus

triste solitude, j'évitois mes égales dont j'au-
rois été méprisée, & dédaignois la compagnie
de mes inférieures... Mais en avois-je ? Dans
la condition abjecte où je m'étois volontaire-
ment réduite, une femme ose-t-elle croire
quelqu'un au-dessous d'elle ?

Summers fut à son régiment. Il en revint
de mauvaise humeur, & m'apprit que sa tante
étoit morte. Il me montra une lettre de l'homme
qui prenoit soin de ses affaires à York ; il le
pressoit de s'y rendre pour la levée du scellé.
Il parut mortifié d'un événement qui l'arra-
choit au plaisir d'être avec moi. Cependant
il se détermina à partir, & me quitta trois
jours après son retour à Londres.

Je ne reçus point de ses nouvelles par la
poste. Un de ses amis m'apporta sa première
lettre. Il la lui avoit adressée, m'écrivoit-il,
afin de m'obliger à recevoir ses visites, crai-
gnant pour moi la grande solitude où je m'ob-
stinois à vivre, & que l'ennui ne prît sur mon
tempérament. Cette singularité ne me fit au-
cune impression désagréable ; au contraire, je
fus sensible à son attention. Cet homme de
sa connoissance ne se montra pas son ami.
Vif, étourdi, gai, il traitoit tous les sujets avec
assez de légèreté ; il rioit de ma constance,
de mon attachement, de ma fidélité ; il blâ-

moit ma retraite , & me conseilloit de me distraire , de m'amuser ; il s'offroit à me procurer des plaisirs. Mais je ne l'écoutois pas ; je n'étois occupée que de Summers & du desir de le revoir.

Cet ami partit pour la campagne. Après son départ de Londres , douze jours se passèrent sans qu'une seule ligne de Summers parvînt jusqu'à moi. Je ne savois à quoi attribuer son silence ; je craignois qu'il ne fût malade ; quelquefois je croyois mes lettres chez son ami ; souvent aussi je me flattois qu'il se hâtoit de terminer ses affaires pour revenir plutôt. Cette idée adoucissoit mon inquiétude , mais sans la dissiper entièrement.

La fille de mon hôtesse , douce , jolie , honnête , m'aimoit beaucoup , & me plaisoit assez. Cette jeune personne me parloit tous les jours d'une comédie nouvelle qui attiroit tout Londres à ses représentations. Un soir elle me proposa d'aller la voir. L'ennui me fit accepter cette partie. Je m'enveloppai de ma coëlle , & nous nous rendîmes à Drury-lane. Je me mis avec ma compagne dans la galerie , lieu qui lui convenoit , & où j'étois fort déplacée.

La pièce attira d'abord toute mon attention. Vers la fin du premier acte , mes yeux se tournèrent sur une loge , où trois femmes
extrêmement

extrêmement parées, sembloient disputer aux acteurs le soin d'amuser le public. Elles parloient haut, rioient d'un ton peu ménagé, & donnoient insensiblement à l'assemblée un spectacle plus comique & moins intéressant, que celui dont elles troubloient indiscrètement la représentation. Je reconnus, dans une de ces folles, mistress Carrey; cette veuve si riche, amie de ma sœur, ma rivale un moment, & l'objet éternel de ma haine.

Sa vue me pénétra de douleur. Quelle différence à présent entr'elle & moi ! Cette créature, mon inférieure en naissance, en esprit, en beauté ; brillante de l'éclat des pierres dont elle étoit ornée, assurée, paisible, heureuse, occupoit une place distinguée. On la considéroit, on l'admiroit, on l'essaimoit peut-être ! Et moi, cachée, honteuse, mêlée dans la foule, craignant tous les regards, je n'osois lever les yeux. Bon dieu ! si cette femme avoit pu me voir, exciter ma rougeur, insulter à mon infortune, quels charmes ce triomphe auroit eu pour elle !

Je me livrois aux plus tristes pensées, quand la loge s'ouvrit. O mon ami ! est il une expression capable de vous peindre, de vous donner une foible idée de ma surprise, de mon trouble, de la révolution de tous mes sens,

en voyant entrer Summers ; oui l'indigne Summers, que je croyois à York.

Il étoit richement vêtu, & paroïssoit enivré de joie. Il se plaça derrière mistress Carrey, l'entretint d'un air familier, même caressant, badina, rit avec elle, lui donna une fleur ; l'impertinente la plaça sur son sein : elle se penchoit vers lui, le regardoit, lui parloit sans cesse, sourioit, applaudissoit à ses discours. A leur impudence on eut dit qu'ils se croyoient seuls en ce lieu, ou que tout ce qui les environnoit étoit dans leur confidence.

Il me fut impossible de calmer les violentes agitations de mon cœur. L'odieux assemblage de ces deux monstres, unis pour me nuire, me fit éprouver des mouvemens dont je réprimois à peine l'impétuosité. Voir Summers à Londres, penser qu'il avoit feint une absence, qu'il me trahissoit, me trompoit encore, qu'il ne m'aimoit plus, que peut-être il ne m'avoit jamais aimée ; c'étoit un supplice si terrible, que je ne pus le supporter long-tems. Craignant de tomber sans connoissance, de devenir un spectacle pour le peuple, & même pour les objets de ma cruelle peine ; retirons-nous, dis-je à ma compagne, la chaleur m'incommode, j'ai peur de me trouver mal. Elle se leva, nous sortîmes, on me rapporta chez

moi abattue , changée , foible , & si abîmée dans la confusion de mes idées , que je restai immobile le reste du jour & la nuit entière , sans avoir songé à me lever du fauteuil dans lequel je m'étois jettée en arrivant.

Le lendemain de grand matin mon hôtesse entra chez moi. Je ne me sentois guère en état de recevoir son importune visite ; mais je ne lui témoignai point qu'elle me déplaisoit. Après m'avoir excédée de propos plats , de ridicules éloges de sa maison , de sa bonne conduite , fait le dénombrement des gens qui l'estimoient ; Avez-vous eu depuis peu des nouvelles du capitaine Summers , Madame , me demanda-t-elle , comptez-vous le revoir bientôt ? Un grand soupir fut ma seule réponse. En vérité , reprit-elle , sans faire attention à mon trouble , je ne me serois jamais imaginée que monsieur Summers qui me connoît depuis son enfance , dont le père me considéroit , dût me traiter avec si peu d'égards ; non , je ne l'aurois pas cru. Que vous a-t-il donc fait , lui dis-je ? Assurément , continua-t-elle , il ne lui convient pas de me mépriser. Mon mari étoit officier comme lui , un brave homme , qui a bien servi sa patrie , & sans intérêt , car à cinquante-six ans il est mort lieutenant. Si les gens louent des appartemens , cela ne donne

à personne le droit de les fouler aux pieds , & monsieur Summers a grand tort , & s'il étoit là , je le lui dirois en face. Je le veux bien que vous sachiez , Madame , que je suis une honnête femme. Eh bon dieu ! m'écriai-je , que signifie cette maussade apologie ? Pour l'amour du ciel , parlez moins , & parlez clairement ; expliquez-vous , finissez ; que voulez-vous dire ?

Je veux dire , Madame , que je ne suis point faite pour être la complaisante de monsieur Summers , ni la vôtre , ni celle de personne. Il y a des maisons où l'on reçoit tout le monde. Les libertines de la ville & de la province y trouvent asyle ; mais chez moi , jamais ; & si je ne vous avois pas cru la femme du capitaine , sa femme légitime , vous n'y seriez point entrée. Fi , fi , Madame , vous m'avez bien trompée ; je vous croyois , je vous jure , la plus honnête femme du monde.

Sors , furie , m'écriai-je en la poussant hors de ma chambre , sors ; je ne veux pas être insultée par une basse & insolente créature. Elle se retira en me criant de sortir avant midi de sa maison.

Un instant après sa fille vint me faire des excuses de l'impertinence de sa mère. Elle me trouva accablée de honte & de douleur. Elle m'apprit que le laquais de Summers sortoit

d'avec elle , l'avoit instruite des affaires de son maître & des miennes. Ainsi elle savoit que non-seulement je n'étois point mariée , mais que Summers , époux d'une autre , ne songeoit plus à moi. Je suis fâchée , Madame , ajouta cette bonne fille , de vous annoncer une si mortifiante nouvelle.

Eh , je la savois , lui dis-je , emportée par le besoin d'ouvrir mon cœur , par l'espoir de trouver de la consolation dans cette sensible créature ; je la savois , ma chère Molly , vous ne m'apprenez rien dont je ne fusse informée depuis long-tems. Depuis long-tems , répéta Molly ! Prenez garde , Madame ; assurément la douleur trouble votre esprit. Le capitaine Summers a été marié la semaine passée dans l'église de S. Paul. Il parut hier pour la première fois en public avec sa femme. Je m'appercus bien à la comédie que vous souffrites beaucoup en le voyant à ses côtés

A la comédie , interrompis-je ! marié la semaine passée ! Quoi ? comment ? que dites-vous ? sa femme ! aux côtés de sa femme ! lui ! de quelle femme me parlez-vous ?

De mistress Carrey , Madame , reprit-elle. Monsieur Summers l'a publiquement épousée. Elle lui assure sa fortune , & on la dit considérable.

J'ignore ce que je répondis , ce que je fis ,

ce que je pensai , ce qui m'arriva. Je perdis la tête en l'écoutant, & ne revins à moi que pour jeter de grands cris, frapper mon sein, me déchirer, me rouler par terre, comme un animal féroce blessé d'un trait mortel, qui se débat, dont la douleur aigue diminue les forces & augmente la rage.

Au milieu de ce terrible accès de fureur, on me présenta une lettre de l'horrible monstre. Il m'informoit de son mariage. Il avoit l'audace de me donner des conseils : le détestable auteur de ma ruine s'intéressoit, disoit-il, à moi : au cas qu'il me fût impossible de retourner dans ma famille, il m'offroit, oui, l'insolent m'offroit une pension. Sa première femme étoit morte dès le commencement de mon séjour à Londres; mais le mauvais état de sa fortune & notre commun bonheur exigeoient, disoit-il, notre éternelle séparation.

O quel mouvement cette lettre éleva dans mon ame ! Il me rendit mes forces, ma fierté, mon courage. Je descends, prends une chaise, me fais conduire chez mistress Carrey. Je demande Summers. Il vient, s'étonne, frémit : j'approche. D'une main je saisis l'infâme, de l'autre je le frappe à coups redoublés, & laisse le couteau dans son perfide sein. Il crie, chancelle, tombe. Je le vois sanglant, affoibli,

prêt à terminer sa coupable vie. On m'arrête, on m'entraîne ici. J'y attends mon arrêt. Je ne me repens point. Les loix ordonnent ma mort, je ne refuse pas de subir la peine qu'elles m'imposent : mais, mon ami, j'aurai senti avant de mourir une douce satisfaction. Je me suis vengée, & je le répète, je mourrai contente.

Monsieur Finton se disposoit à parler, quand la porte s'ouvrit brusquement. Le concierge entra, criant : Courage, Madame, excellente nouvelle ; le gentilhomme que vous avez tué, n'est pas mort. Qu'entends-je, dit-elle, l'infâme respire encore ? Ah, je vous en félicite, s'écria Finton, transporté de joie ; mais est-il bien vrai ? Ah très-vrai, ajouta le concierge. Monsieur Murphy sort d'ici : il assure que Madame sera admise à donner caution dans deux ou trois jours, pourvu que la fièvre ne prenne point au blessé : le ciel puisse-t-il le conserver en l'état où il est à présent ! Puisse-t-il.... le foudroyer, l'ancantir, interrompit la fière mis ! osez-vous bien en ma présence faire des vœux pour ce monstre ? Mais, reprit le concierge étonné de sa colère, Madame n'y songe donc pas ? sa vie dépend actuellement de celle du capitaine Summers. Monsieur Murphy jure que s'il meurt, rien ne peut vous sauver.

Eh, de quoi se mêle ce Murphy, deman-

da-t-elle, quel est-il ? Un très-habile, un très-favant homme, repliqua le concierge, connoissant parfaitement les loix des trois royaumes & la valeur du moindre terme dans leur interprétation. Procureur, avocat, notaire, solliciteur, il est tout ce qu'on veut. Il instruit le procès, le juge, les témoins. C'est un génie admirable : avec cela bon homme, complaisant, facile & jamais partial. Il prend le matin la cause du demandeur, & souvent le soir celle du défendeur. Il est dans ce moment pour le capitaine Summers ; mais si Madame lui parloit. Moi, lui parler ! dit miss Mathews, je m'en garderai bien. Cette affaire m'est trop indifférente pour essuyer volontairement l'ennui d'un pareil entretien. Je ne veux point voir votre Murphy.

J'entends, reprit le concierge en jettant un regard malin sur Finton, Madame s'est choisi un conseil. Au reste, son dîner est prêt. Comme j'ai vu à son air qu'elle étoit une personne de distinction, je n'ai rien épargné pour la bien traiter. Ce soin m'oblige, dit-elle ; faites-nous servir. Monsieur Finton voudra bien m'accorder sa compagnie à table.

Le concierge auroit mieux aimé qu'il dînât en particulier, ou continuât d'être son pensionnaire à l'immense réfectoire où mangeoit une

partie des prisonniers ; mais ne le croyant pas en état de faire une grande dépense , il se prêta de bonne grace aux desirs de miss Matheus , se promettant bien d'ajouter sa complaisance au bas du mémoire. Il appella , on apporta le dîner , & comme il l'avoit annoncé , il se trouva composé de mets délicats & assez bien apprêtés.

Pendant le repas , miss reçut les tendres félicitations de son ami , sur l'heureuse apparence de sa prochaine liberté. Elle lui laissa entrevoir qu'elle supporteroit le malheur de vivre & de n'être point vengée , si elle jouissoit souvent du plaisir de s'entretenir avec lui. Elle parla beaucoup du pouvoir des premières inclinations ; & perdant un peu le souvenir de ses chagrins , elle mêla de l'agrément , & presque de la gaieté au soin de servir monsieur Finton , & de lui présenter tout ce qu'elle croyoit propre à flatter son goût.

Le récit vif , animé de la jeune miss , ses réflexions sur elle-même , le regret de sa faute , son mépris pour ses propres foiblesses , venoient de prévenir en sa faveur un homme doux , sensible , & naturellement porté vers l'indulgence. Pendant le cours de cette petite hilloire , un tiers eut pu faire d'embarrassantes objections. Monsieur Sumners , parfaitement instruit d'une

aventure dont il étoit le héros , ne la contoit pas de même. Soit oubli , soit vivacité , l'impétueuse miss n'avoit pas été d'une exactitude scrupuleuse sur de certains faits. Des détails négligés , de légères circonstances supprimées , pouvoient peut-être , je ne dis pas excuser , mais rendre moins révoltant l'abandon & les procédés dont elle se plaignoit. Assurément , quand il s'agit de la réputation d'une femme , il y auroit de la cruauté à s'en rapporter entièrement à un capitaine de dragons ; mais ne seroit-ce point une imprudence de rejeter absolument son témoignage ?

On prétendoit dans la province qu'aussi bonne citoyenne que son père , comme lui , miss Matheus aimoit ces hommes généreux dont la vie est consacrée à la défense & à la gloire de leur patrie. Avant le séjour de Summers chez elle , aucune apparence , au moins éclatante , ne décéloit encore que ce goût pût être porté trop loin. Son amant convenoit de l'avoir attendrie , & non pas séduite ; recherchée , & jamais trompée. Le dessein de l'épouser n'étoit point , disoit-il , entré dans ses projets , il assuroit même qu'elle le savoit ; lui reprochoit de s'être obstinée à vouloir l'y contraindre , en forçant son père de lui offrir une main qu'il ne pouvoit ni ne vouloit accepter. Il s'étoit vu

obligé de l'enlever malgré lui , de se charger de la haine d'une famille qu'il effimoit , de s'enfvelir avec elle dans une longue retraite , de supporter ses humeurs , ses caprices , sa jalousie & les marques continuelles de la plus terrible passion. Falloit-il encore lui sacrifier sa fortune , un établissement considérable ? Rien dans le monde ne lui eut persuadé d'épouser une fille altière , impérieuse , qui d'ailleurs avant de le connoître Mais n'achevons pas. Miss Matheus prisonnière , incertaine de son sort , mérite encore une tendre pitié. On doit respecter le malheur. Suspendons seulement notre jugement. Il se pourroit bien que Summers eût tort & elle aussi. Ces femmes passionnées , violentes , capables d'employer le fer & le poison pour se venger d'un outrage reçu , ne sont pas toujours celles qui s'exposent le moins au danger d'être offensées. La suite nous découvrira la vérité , & la conduite de miss Matheus nous éclairera sur ses sentimens.

Le dîner fini , la porte fermée & le thé préparé , miss pria son ami de vouloir bien l'instruire de ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. En vérité , vous m'embarrassez , dit monsieur Finton. Les événemens que je pourrois vous raconter sont trop simples , trop ordinaires pour mériter votre attention. Ne m'obli-

gez point à vous fatiguer par une longue suite de petits incidens , d'aventures fâcheuses , affligeantes , très-douloureuses quand on les éprouve , mais dont le récit ne porte ni l'émotion , ni l'attendrissement dans le cœur des autres.

Eh pensez vous , mon cher Jemmy , dit miss Matheus , qu'en vous demandant de la confiance , je cherche à me procurer de l'amusement ? Ne me faites pas l'injustice d'attribuer ma prière à un mouvement de curiosité , ou au desir de me distraire. Parlez , mon ami , parlez , & soyez sûr de me plaire. Le moindre récit , les faits les plus simples deviennent attachans , quand on aime la personne qu'ils intéressent.

Vous le voulez , Miss ; je ne résiste plus , dit monsieur Finton , en s'inclinant profondément pour la remercier d'un langage si flatteur ; & s'approchant tout près d'elle , il commença ainsi :

Vous savez ; Miss , qu'au retour de mes voyages tout me promettoit un sort assez heureux. La mort de mon père , celle de mon frère aîné , devoient me rendre le plus riche gentilhomme de ma province. Une exacte connoissance de leurs affaires détruisit bientôt mes espérances. Mon père fastueux & négli-

gent , avoit laissé un bien en désordre. Mon frère , passionné pour les courses de chevaux , loin de prendre des arrangemens convenables à sa situation , employa des sommes immenses en paris , s'abîma , se vit sans ressources , & alloit quitter l'Angleterre quand il mourut.

A mon arrivée je trouvai ma sœur au désespoir. Nous nous aimions tendrement. Elle pleuroit ma ruine , & je sentoís vivement le malheur de ne pouvoir lui procurer un établissement. Malgré mon amitié pour elle , & l'indigence où nous allions rester , je résolus de faire honneur à la mémoire de mon père & à celle de mon frère , en satisfaisant à toutes leurs obligations. Mes gens d'affaires m'indiquoient des moyens de sauver une partie de mon bien , en supposant des créances anciennes , en augmentant les débiteurs , faisant perdre à tous , & profitant de la remise que chacun seroit forcé d'accorder ; mais l'équité ne me permit pas de suivre ces conseils. Je ne crus pas devoir discuter des droits réels , & je me déterminai à vendre mon héritage.

Le chevalier Rowland , mon parent , homme riche , intéressé , adif , intelligent , ayant une parfaite connoissance de la valeur de mes terres , me vint proposer de les lui engager pendant l'espace de vingt ans. Si j'y consen-

tois , il se chargeoit , me dit-il , de garder ma sœur chez lui , de la traiter comme une de ses filles , & de me rendre à la fin du tems prescrit , la jouissance de mes revenus & la propriété de mon bien , en retenant seulement alors la pension de ma sœur & celle de sa femme-de-chambre. J'acceptai cette offre avec joie. Le chevalier fit dresser le contrat comme il lui plut. Je le signai. Il prit des arrangemens dont les créanciers se contentèrent. Sa femme eut la bonté de venir chercher ma sœur. Je la vis partir avec douleur : notre séparation fut triste. Le chevalier me voyant disposé à entrer dans le service , me souhaita du bonheur , de la gloire , & sur-tout de la patience , m'assurant que vingt ans n'étoient pourtant pas si longs à passer qu'on le croyoit à mon âge. Il retourna chez lui , & je me rendis à Londres. Je fis une campagne en qualité de volontaire dans le régiment de mylord Gage , & l'hiver d'après j'obtins une compagnie.

Toute ma fortune se réduisoit à une petite rente que m'avoit laissée une de mes cousines , & à ma compagnie. Je jouois , le hasard me favorisoit : je me soutenois assez noblement ; mais l'amour vint troubler ma tranquillité & remplir mon cœur d'amertume. Je vis l'aima-

ble Amélie, & malgré ma résistance elle me soumit à ses loix. Mistress Harris, sa mere, venoit souvent chez lady Courteney, une ancienne amie de ma famille. En m'entendant nommer, elle se rappella l'attachement qu'elle avoit eu pour ma mère, & me marqua beaucoup de bienveillance. Bientôt sa maison me fut ouverte. On y jouoit le soir : elle me retenoit, m'engageoit à faire sa partie ou celle de ses filles ; & quand je laissois passer deux jours sans les voir, j'essuyois une obligeante querelle, & de doux reproches de toutes les trois.

La distinction dont m'honoroit mistress Harris, m'exposa au danger de contempler de trop près les charmes d'Amélie. Miss Betzy, sa sœur cadette, sembloit ne paroître à ses côtés que pour augmenter son éclat. Que de graces ! quel teint ! quels yeux ; une bouche riante & vermeille, des dents parfaites, de si beaux cheveux, une taille svelte, légère, un souris plein de candeur, des mains si bien dessinées, des bras admirables ! mille attraits déjà formés, d'autres naissans encore ... Eh je l'ai vue, je la connois, interrompit miss Matheus : passons aux sentimens que vous inspirèrent tant d'agré-mens.

Ils furent bien nouveaux pour moi, ces sen-

timens , reprit monsieur Finton. Des femmes agaçantes avoient excité mes desirs , des folles s'étoient rendues puissantes sur mes sens ; mais Amélie devoit m'apprendre combien un penchant véritable est différent de ces légères impressions. Si sa figure me surprit , sa douceur , son esprit , son naturel tendre & généreux m'enchantèrent. Je crus longtems pouvoir l'admirer , la chérir , la respecter , sans prendre pour elle une passion que tout me faisoit craindre de ressentir , & plus encore d'inspirer. La fortune élevoit une barrière insurmontable entre nous. Mille amans s'empressoient autour d'elle. Je voyois leurs prétentions soutenues par l'éclat du rang , des titres , des richesses : & moi , qu'avois-je à lui offrir ? La raison , l'honneur , l'amitié me défendoient de chercher à lui plaire. Ainsi , Mifs , des desirs secrets , une tendresse sans espérance , une crainte extrême de la laisser paroître , le soin continuel de réprimer ces mouvemens si prompts qui échappent & décèlent les sentimens de notre cœur , de tristes réflexions , un dur silence , de la jalousie , des peines ; voilà ce que l'amour sembloit me réserver auprès de la plus charmante des créatures.

Pendant la dernière campagne , notre régiment avoit beaucoup souffert ; on décida qu'il ne serviroit point cette année. Il repassa la mer ,

&

& on l'envoya en garnison sur les côtes. Par un heureux hasard, ce fut à trente milles de cette belle terre que possédoit mistress Harris dans le voisinage du château de votre tante. Au commencement du printems, elle se disposa à partir pour y passer sept ou huit mois. Elle m'invita à m'y rendre aussi souvent qu'il me seroit possible. Je le lui promis; & pendant le tems de mon séjour au régiment, je fis plusieurs voyages chez elle. Je me souviens de vous y avoir vue; je me rappelle aussi qu'Amélie & sa sœur devoient être à ce bal, où j'eus l'honneur de partager les applaudissemens qu'on donnoit à votre danse; mais une légère incommodité de mistress Harris priva ses filles du plaisir d'assister à cette fête.

La fin de l'automne nous ramena tous à Londres. Peu de jours après notre arrivée, la crainte d'un cruel événement me fit connoître combien Amélie avoit pris d'empire sur un cœur formé pour l'adorer. Elle fut attaquée de cette maladie terrible, qui menace également la vie & la beauté. On éloigna miss Betzy. Je m'enfermai avec mistress Harris, dont l'inquiète douleur étoit extrême. Je ne quittai point la chambre de ma chère Amélie, je lui rendois les plus tendres soins : ô qui pourroit exprimer les agitations de mon ame en la voyant

souffrir ! ma terreur , ma consternation dans les momens où on la croyoit en danger ! Aimable & chère créature ! elle conservoit sa douceur au milieu de ses plus grands maux. Elle consoloit sa mère , me remercioit. Complaisante , docile , elle se prêtoit à tout ce qu'on exigeoit d'elle : non qu'elle redoutât la mort ; mais elle craignoit d'affliger ceux dont elle étoit aimée. Ah , si je l'avois perdue ! si le ciel m'en eût privé , qui jamais auroit pu la remplacer , me rendre les sentimens qu'elle m'inspiroit , qu'elle m'inspire encore , qu'elle m'inspirera toujours ! Vous êtes un historien plus exact que poli , dit miss Matheus. Mais poursuivez. Eh bien , vous ne la perdez point ? elle guérit.

Oui , reprit monsieur Finton , elle guérit ; mais sa convalescence fut longue. Il lui resta une grande foiblesse , & son teint demeura fort rouge. Ses yeux long-tems fermés s'ouvrirent enfin ; mais leur inflammation ne diminuoit point. Pendant trois mois , on craignit qu'ils ne perdissent leur éclat ; & même le bruit se répandit qu'Amélie ne recouvreroit jamais ses charmes. Comme on ajoute toujours aux nouvelles qui se débitent dans le monde , bientôt chacun fit d'elle un portrait à sa fantaisie , & peu s'en fallut qu'on ne la crût un monstre.

Elle pensa elle-même que rien ne lui rendroit ses agrémens , ni sa première fraîcheur. Sa gaieté ne fut point altérée par cette persuasion ; elle soutint la défection de ses amans , & l'idée de l'éternelle laideur , dont elle se voyoit menacée , avec une force d'esprit qu'on ne devoit attendre ni de son âge , ni de l'habitude où elle étoit de recevoir un tribut continuél de louanges & d'adorations. Que cette noble indifférence pour sa beauté me donna d'admiration ! qu'elle me la montra supérieure à tout son sexe ! Elle pouvoit bien négliger cette partie de ses avantages , elle en possédoit tant d'autres.

Oh , sans doute , interrompit encore miss Matheus ; je me rappelle d'avoir entendu parler du merveilleux héroïsme de miss Amélie dans cette occasion. Mais , monsieur Finton , on ne dit pas tout ce qu'on pense ; & sous un visage riant , on cache souvent des regrets amers , dont la confidence ne serviroit à rien. L'amour-propre a bien des ressources.

Vous offensez Amélie , dit un peu fâché monsieur Finton ; elle a de la grandeur d'ame , elle en a beaucoup , Miss : si vous l'aviez connue plus particulièrement , vous applaudiriez aux louanges que je ne puis m'empêcher de lui donner. Eh , pourquoi ne les lui donne-

rois-je pas ? Un mari doit-il refuser à sa femme une justice que tout le monde se plaît à lui accorder ? N'osera-t-il exalter ses vertus , parce qu'elles le rendent heureux ? Pourquoi le possesseur d'un bien rougira-t-il d'avouer qu'il l'estime & fait l'apprécier ? De combien de chimères se nourrit l'orgueil ! On tire un vain honneur de rassembler autour de soi tout ce que les deux mondes offrent de rare ou de magnifique ; & le trésor le plus précieux , une femme estimable n'est point comptée au rang de ce qui fait le bonheur. Me préserve le ciel d'adopter jamais ce ridicule préjugé. Excusez ma sincérité, Miss ; souffrez les effusions de mon cœur , ou terminons ici mon récit. Je vous l'ai déjà dit , il n'est pas digne de vous occuper.

Pardonnez-moi , mon ami , reprit miss Mathews : à quelques épithètes près , quelques répétitions inutiles , vous contez assez naturellement. Je vous écoute avec plaisir. Allons , voyons. Ces apparences de laideur ne durèrent pas long-tems ?

Non , poursuivit le tendre mari : au grand regret de ses jeunes compagnes , Amélie reparut plus belle & plus brillante que jamais. Elle étoit grandie , son air paroissoit plus noble , sa taille plus formée. Ceux qui l'avoient abandonnée , n'excitèrent ni ses regrets , ni sa co-

lère ; mais ils lui inspirèrent du mépris. Comme la bonté de son cœur la rendoit sensible aux moindres peines de ses amies , elle apprit avec douleur que des personnes dont l'attachement pour elle sembloit sincère , s'étoient répandues en railleries sur son accident , dans le tems où on croyoit qu'elle perdrait la vue. Elle ne daigna pas s'en plaindre ; mais elle en conserva du ressentiment , & les traita depuis avec beaucoup de négligence & de froideur.

Il lui étoit impossible de douter de la préférence que je lui donnois sur tout le reste du monde. Ma conduite pendant sa maladie , mon assiduité , mes soins , mes regards , mes attentions l'assuroient au moins de la plus tendre amitié. Toujours décidé à lui cacher mes sentimens , je m'efforçois de les renfermer dans mon cœur. Amant secret & réservé , mais ami zélé , connu , avoué , je goûtois la douceur de la voir , de lui parler , d'être sans cesse auprès d'elle. Souvent je me trouvois heureux : comme elle recevoit encore peu de visites , je restois quelquefois des heures entières dans son cabinet à étudier de la musique , sans autres témoins que sa sœur ou une de leurs femmes. Deux couplets de chanson , composés sur un air qu'Amélie aimoit , amenèrent un jour l'unique sujet de conversation que j'évitois soigneusement de

traiter avec elle. Nous parlâmes de l'amour, & elle me demanda si je n'avois jamais aimé. Cette question me troubla, m'interdit : je demeurai confus, incertain de ce que je devois dire. Je baïssois les yeux, je n'osois ouvrir mes lèvres, prêtes à laisser échapper le plus tendre aveu. Comment feindre avec ma charmante amie, lui déguiser la vérité, affecter de l'indifférence, quand mes regards, quand le son de ma voix démentiroit peut-être mes paroles ? Je gardai le silence, soupirai, & détournai la tête pour cacher les marques de l'attendrissement qui se mêloit à mon embarras.

Un désordre si grand, dont l'occasion étoit si légère, surprit Amélie. Elle se tut assez longtemps. Vous me faites appercevoir, dit-elle enfin, que j'ai été indiscrete : mais comme je me flattois d'avoir votre confiance, j'ai cru pouvoir hasarder cette question. L'effet qu'elle produit, m'étonne & me confirme dans l'idée où je suis, que votre cœur n'est point tranquille. Je remarque en vous une tristesse habituelle. Elle s'interrompt quelquefois, mais elle ne se dissipe pas. N'y voyant point de cause apparente, ou du moins nouvelle, j'ai pensé que peut-être une inclination secrète vous rendoit malheureux. Je vous ai des obligations si grandes, si récentes, que je m'accuserois d'in-

gratitude, si je ne me sentoís pas disposée à partager vos chagrins, à prendre un vif intérêt à ce qui vous touche. En me choisissant pour votre confidente, donnez-moi les moyens de vous prouver ma reconnoissance & mon amitié.

Vous avez bien deviné, Miss, m'écriai-je, transporté du plaisir de lui entendre dire qu'elle s'intéressoit à moi : oui, une inclination secrète, ou plutôt un penchant insurmontable est la source de ma peine. J'aime avec tendresse, j'aime avec douleur : je ne puis être heureux, je ne puis même souhaiter de le devenir. Condamné à souffrir, à me taire, à desirer que l'objet de mon ardeur ignore toujours ma passion, à renfermer mes sentimens, à craindre plus que la mort de les lui voir partager, je gémis, je vis dans une contrainte continuelle ; & malgré cette destinée bizarre, il est des momens où j'éprouve des plaisirs délicieux, où je ne voudrois pas changer ma situation. Mais qu'ils passent rapidement ces instans flatteurs ! Quand je songe que si j'étois aimé, je ferois le malheur de ce que j'aime ; quand je me vois privé pour si long-tems d'une fortune qui me permettroit d'aspirer au plus grand des biens, je me livre au désespoir, je me reproche une ardeur insensée, je travaille

à l'éteindre . . . A l'éteindre , interrrompit Amélie : ah ! vous n'aimez pas autant que vous le croyez. J'ai entendu dire à des personnes sensibles , que de tant de projets dont s'occupe un amant malheureux , celui de ne plus aimer est le seul qui ne se présente point à son idée , qu'il lui est impossible de former.

Que ce peu de mots prononcés avec vivacité , du ton dont on accompagne un tendre reproche , me fit sentir une douce émotion ! Je pris sa main , je la pressai dans les miennes ; j'osai l'approcher de ma bouche , la baiser pour la première fois. Eh ! qu'importe , lui dis-je d'une voix basse & tremblante , qu'importe ces vains , ces inutiles efforts ? ils augmentent mes tourmens , & n'affoiblissent point mon amour ; ils n'offensent point celle que j'aime. Ah ! si vous saviez combien je la respecte Chère Mifs , si vous saviez Mais que veux-je vous dire ! Non , ce secret . . . je le tairai toujours. O mifs Amélie ! votre cœur paisible ne peut concevoir les cruelles douleurs qui déchirent le mien.

Une modeste rougeur se répandit sur son visage. Elle me regarda , détourna promptement ses yeux , les fixa à terre , retira sa main ; & paroissant aussi embarrassée que moi , on n'est pas tout-à-fait paisible , dit-elle , quand

on voit ses amis dans le trouble. Votre position est bien singulière ! Mais , comment ? pourquoi craignez-vous d'être aimé de celle qui vous inspire une passion si forte ? Est-il possible d'aimer sans souhaiter de plaire ? Se peut-il qu'une personne digne de faire naître des sentimens si tendres , si délicats , se trouvât malheureuse de les partager ? Vous me donneriez mauvaise opinion de votre choix , si vous me laissiez penser que la situation présente de votre fortune fût pour votre maîtresse un raison de rejeter vos vœux. Eh , que sont tous les biens du monde , comparés à la certitude d'être aimée d'un homme estimable , de devenir son heureuse compagne , & de se voir l'arbitre de son bonheur !

En l'écoutant , je me sentois enlever à moi-même par un charme puissant & invincible. Oui , un mouvement passionné m'entraînoit malgré moi , m'alloit faire tomber aux pieds d'Amélie : plus d'égards , de raison ; mon secret m'échappoit , si la voix de mistress Harris qui entroit , suivie de plusieurs personnes , n'eût arrêté l'impétuosité de ce mouvement. Incapable de parler , d'entendre , de répondre , je feignis une subite indisposition , sortis & gagnai le parc Saint-James , si ému , si occupé de mes pensées , que je ne savois si je marchois ,

ou si je restois en place. Au milieu de cette violente agitation, des transports de joie s'élevoient dans mon ame. Amélie m'a entendu, me disois-je ; elle m'a montré de l'estime, de l'amitié, & presque de la tendresse, mon infortune ne l'éloigne point de moi ! Quoi, je lui plaisois ! Quoi, j'aurois touché son cœur ! elle daigneroit être ma compagne ! Ah que ne puis-je dire comme elle : *Mon heureuse compagne ?*

Mon ami, dit miss Matheus, je vous admire, en vérité. Eh, comment depuis si long-tems vous souvenez-vous de tout cela ? Je ne vous croyois pas une mémoire si fidelle. On vous a tenu, j'en suis sûre, des discours qui méritoient bien autant d'être gravés dans votre esprit ; cependant vous les avez oubliés. Qui vous a dit, Miss, que je les aye oubliés, reprit monsieur Finton ? Votre conduite, ajouta-t-elle. Mais continuez. Vous étiez donc dans le parc, parlant tout seul comme un fou ?

Quand l'air eut un peu calmé mes sens, poursuivit-il, je réfléchis plus posément à ce qui venoit de se passer entre Amélie & moi. Je me rappelai plusieurs de ses actions, de ses discours, qui, échappés à une personne aussi sage, aussi réservée, sembloient décéler une tendre prévention. Je n'avois jamais voulu

les interpréter en ma faveur ; j'osai le faire alors. Mais où me conduisirent ces idées flatteuses ? A me trouver le plus malheureux des hommes ; à me confirmer dans la résolution de ne point profiter des dispositions secrètes d'Amélie, de ne jamais abuser des bontés d'une fille respectable, destinée à une grande fortune , mais dépendante de sa mère ; d'une fille assez noble , assez sensible pour préférer peut-être la satisfaction de son cœur & la félicité de son amant , à l'espérance d'un établissement considérable. Je n'aurois pas balancé un instant entre l'empire du monde , & la main d'Amélie ; mais je me sentoís capable de renoncer à son cœur , à sa vue , à la vie , à mon amour même , plutôt que de consentir à lui voir sacrifier ses intérêts à ma tendresse.

Le croirez-vous , Miss , je me déterminai à feindre , à la tromper , à devenir l'objet de son mépris , de sa haine peut-être , pour m'ôter tous les moyens d'être jamais la cause de sa ruine. Elle savoit que j'aimois , je le lui avois dit , mais celle qui m'inspiroit tant d'ardeur , ne lui étoit pas connue , au moins par mon aveu. Je pouvois détourner ses idées d'elle-même , les fixer sur une autre personne , effacer de son ame ces impressions qui devoient m'être si chères ! Me bannir de ce cœur qu'il

me sembloit si doux de toucher , dont la moindre préférence eût suffi à mon bonheur ! Ah , Miss , que je me sentis malheureux en m'arrêtant à ce cruel projet !

Malheureux ! dit miss Matheus , vous vous traitiez doucement : il ne tenoit qu'à vous de vous trouver très-extravagant. Désespérer une femme de peur qu'elle n'ait un jour du chagrin , c'est être bien prévoyant. Et fites-vous cette sottise ?

Je commençai , reprit monsieur Finton , par essayer s'il me seroit possible de me priver du seul plaisir auquel j'étois sensible. Je passai deux jours sans voir Amélie , & je les passai seul dans une tristesse inexprimable , combattant entre le desir d'aller chez elle , & la crainte de ne pas me tenir tout ce que je me promettois. Le troisième jour , mon laquais me donna à mon réveil un billet de mistress Harris. Elle s'informoit de ma santé , me grondoit , se plaignoit de mon absence , & me prioit à dîner. Je voulus m'en défendre , lui écrire que je n'irois point ; mais je ne pus imaginer un prétexte de refus , & pris le parti de me rendre à son obligeante invitation.

Je trouvai Amélie fort parée : elle rougit en me saluant ; & pour la première fois il me sembla qu'elle me recevoit avec un peu de froideur. Je crus démêler de l'inquiétude dans

les yeux. Qu'elle étoit belle ! En la regardant , je me demandois comment j'avois pu passer volontairement deux jours sans la voir. Je la priois de me dire si je me trompois , en pensant remarquer une sorte de changement en elle. Je ne suis pas sujette à l'humeur , me répondit-elle , on ne m'accuse point de caprice. Et me regardant fixement : Qu'avez-vous donc fait pendant deux jours entiers ? on assure que vous n'êtes point sorti de chez vous. J'y ai rêvé , répondis-je. Rêvé , dit-elle ; & à quoi ! A mon infortune , Mifs ; à tout ce qui peut assurer votre félicité. Elle baissa les yeux , soupira ; & d'un ton doux & languissant : Est-ce loin de moi qu'il faut s'occuper de moi , dit-elle ? est-ce sous un même point de vue qu'il faut envisager votre infortune & ma félicité ? Sa mère m'appella pour jouer. Je ne pus lui parler ; & du reste du jour nous ne retrouvâmes point l'occasion de renouer une entretien particulier. Mais le lendemain apporta un terrible changement dans notre situation.

J'allai de bonne heure chez Amélie ; mifs Betzy sortoit ; sa mère écrivoit : elle me fit prier de monter à l'appartement de ses filles , en attendant qu'elle eût fini des lettres pressées. J'entrai. Amélie étoit seule. Le cœur me battit avec tant de violence en la voyant , qu'il

me fut impossible de lui rien dire. Elle me salua avec cet air de bonté qu'elle avoit accoutumé de me montrer. Elle me regardoit, sourioit, & sembloit jouir d'une confusion dont elle devinoit la cause. Mon silence durant toujours : Eh bien , me dit-elle , combattez vous encore ce tendre penchant que vous craignez de laisser voir ? est-ce pour en triompher que vous fuyez vos amis ? Deux jours de solitude vous ont-ils rendu votre indifférence ? N'aimez-vous plus ?

On n'éteint pas si aisément une ardeur véritable , répondis-je. J'aime encore , Miss ; j'aimerai long-tems ! J'ai cependant tiré un avantage des durs combats de mon cœur. Je me suis déterminé à éviter la présence de celle que j'aime ; je ne la verrai plus. Vous ne la verrez plus , répéta Amélie ? Et si cette résolution l'affligoit ; si elle se plaisoit à vous voir ; si elle vous aimoit ! Ce seroit un nouveau motif de m'éloigner d'elle , ajoutai-je. Non , Miss , je ne la verrai plus. Mais loin de fuir mes amis , c'est auprès de vous que j'espère trouver de la consolation. Une amie si chère m'aidera à supporter l'absence d'une maîtresse. Votre estime me dédommagera du sacrifice que je crois devoir faire. Vous m'avez permis de vous confier mes peines ; la douceur de me plaindre

avec vous peut seule les adoucir , me donner la force de résister à des chagrins si vifs. Je viens vous ouvrir mon ame toute entière , & vous demander des conseils & de la pitié.

Amélie , pâle , tremblante , interdite , laissa tomber sa tête sur son sein , étendit les bras vers moi comme pour me repousser , ou m'imposer silence ; & sans me regarder : Au nom du ciel , ne m'en apprenez pas davantage , dit-elle ; à quoi pensois-je en vous pressant de parler ! suis-je en état de donner des conseils ? fait-on adoucir des maux que l'on n'a point sentis ? me convient-il d'entrer dans de pareils secrets ? Quand j'ai désiré votre confiance , je croyois . . . oui , je croyois connoître celle que vous aimez.

Vous la connoissez aussi , repris-je fort ému ; vous la connoissez beaucoup. C'est . . . c'est . . . J'hésitois , je cherchois un nom au hasard. Mais si près d'Amélie , quelle femme pouvoit revenir à mon idée ! Eh bien , c'est , c'est , répétait-elle d'un air abattu. Miss Osborne , dis-je enfin. La grande fortune de cette fille la rappella à mon esprit comme un des partis dont la mienne m'éloignoit le plus. Malheureusement c'étoit la seule personne qu'Amélie haïssoit , si pourtant la haine a jamais fait partie des mouvemens d'un cœur tel que le sien.

Je suis bien destinée à me tromper dans le choix de mes amis, s'écria la charmante fille en joignant ses mains, & me jettant un triste regard, dont mon cœur fut pénétré. Vous, Monsieur, vous qui m'avez paru si sensible à mes moindres chagrins, si attaché à mes intérêts; vous ! aimer ma cruelle ennemie ! celle qui a pu goûter une maligne joie du malheur de sa compagne; insulter par des railleries piquantes, une amie toujours prête à l'obliger; à vanter ses charmes, à cacher ses défauts ! Avant que l'héritage de sa tante l'eût rendue indépendante, elle n'étoit point heureuse, sa mère la haïssoit. Combien de fois j'ai pleuré pour cette ingrate ! Avec quelle tendresse je partageois toutes ces petites mortifications dont l'enfance se fait des malheurs ! De quel prix elle a reconnu mes soins ! quand on désespéroit de ma vie, quand je devois lui inspirer de la pitié, être l'objet de sa compassion, j'ai été celui de ses froides plaisanteries. Vous le savez, Monsieur; son procédé a excité votre indignation. Vous la méprîiez, & vous l'aimez ! Un si mauvais cœur a pu toucher le vôtre ? Ce vil caractère n'a point fermé vos yeux sur des agrémens passagers. Oh, monsieur Finton ! qui m'eût dit..... Vous ne deviez pas m'avouer un penchant.... il m'offense; il blesse notre
amitié;

amitié ; il en brisera les liens. Mais pourquoi , ajouta-t-elle , en s'abandonnant à toute sa douleur ; pourquoi exigeais-je de vous des regards , quand une amie qui m'en devoit tant , m'a traitée avec dureté , avec bassesse , avec inhumanité ?

Comment exprimer le mouvement dont mon cœur se sentit pressé , quand j'aperçus le visage d'Amélie inondé de larmes. Quel misérable artifice , m'écriai-je ! quelle indigne feinte ! comment ai-je pu l'employer ! O mon aimable , ma seule amie , unique objet de mon estime , de ma tendresse , de toutes les affections de mon ame ! voyez à vos pieds un malheureux qui vous chérit , vous respecte , vous adore ! Moi , aimer votre ennemie ? Je vous vois , & j'en aimerois une autre ? Ah , pardonnez-moi ce ridicule détour. J'ai cru vous servir en vous cachant mon ardeur. Oui , je vous adore , je vous adorerai toujours.

Une joie douce & modeste se répandit sur tous les traits de la sensible Amélie. Les couleurs de son teint se ranimèrent ; ses yeux , encore mouillés de pleurs , cherchèrent timidement les miens. Nos larmes se mêlèrent. O , Jenny , Jenny , me dit-elle du ton le plus tendre , avez-vous pu me faire penser , me laisser croire un moment , ... Ah , répétez-

moi cent fois que vous m'ai..... que mis Osborne n'est point l'objet de votre amour. J'en jure par vous-même, m'écriai-je, par vous qui m'enchantez, que rien n'effacera jamais de mon cœur.

Eh, pourquoi donc, reprit-elle, percer le mien d'un trait si douloureux ? Pourquoi cette feinte cruelle ?

O ma chère Amélie ! votre intérêt, le desir de ne point troubler votre bonheur, m'ont fait craindre..... oserai-je le dire ! m'ont fait craindre de vous plaire. Tout ce qui annonce la félicité à un amant ordinaire, cause ma douleur. Quel est mon espoir en vous aimant ? Songez à la différence actuelle de nos fortunes. Cette mère respectable qui vous a élevée avec tant de tendresse, de soins, vous a inspiré des vertus si rares, qui vous rendent si aimable, maîtresse de choisir une héritière entre ses deux filles, vous préfère à votre sœur. Elle veut vous placer dans un haut rang. N'a-t-elle pas raison ? vous êtes si digne d'y monter ! Nos biens réunis, ma naissance, me procureroient aisément un titre : mais combien d'années doivent s'écouler avant que le mien revienne en ma puissance ?

Et croyez-vous, dit Amélie, que de vaines grandeurs excitent mes desirs ? Non, repris-je ;

mais l'homme qui vous aime , doit-il souhaiter que vous y renonciez pour lui ? En vous supposant maîtresse de vous-même , les circonstances où je me trouve , formeroient encore des difficultés. Me conviendrait-il , ma chère Amélie , de rechercher une fille riche , d'accepter ses bienfaits ? Je partagerois donc son aisance , & ne pourrois lui prouver la générosité de mon cœur. Gênée dans sa dépense , elle se priveroit en ma faveur d'une partie des agrémens qu'un autre époux lui auroit procurés ? Mais jamais , jamais votre mère n'approuveroit un tel mariage. Je l'estime , je l'aime ; je ne lui proposerai point une union si défavantageuse à sa fille chérie.

Hélas , que deviendrons-nous donc , s'écria Amélie ! Je vous fuirai , lui dis-je ; vous m'oublierez. O mon incomparable amie , plaignez , mais n'aimez point un homme qui n'est pas destiné au céleste bonheur d'être à vous. Ah , grand dieu ! si nos sentimens éclatoient , si mistress Harris les découvroit ; si elle vous punissoit , vous abandonnoit à l'erreur qui vous séduit ; si , cédant à mes brûlans desirs , je recevois cette main ; si , perdant l'amitié de votre mère , vous deveniez la femme d'un soldat , dont l'honneur & l'amour sont encore l'unique partage : ah , quelle seroit ma douleur , en

voyant un ange souffrir à mes yeux tous les maux attachés au besoin , à l'adversité ! Chassez-moi , bannissez-moi , ô mon Amélie ! aidez-moi à vous fuir ; ôtez-moi l'effroi mortel dont je me sens saisi en pensant que je vous verrois un jour vous repentir de m'avoir cru digne de vous.

O heureuse , & trois fois heureuse Amélie , s'écria miss Matheus ! oh , que n'ai-je inspiré des sentimens si tendres ! Quelle femme fut jamais plus aimée ! Mon ami, qu'elle vous adore , ou je la déteste.

Aimez-la , Miss ; aimez-la , dit monsieur Firton , elle mérite l'amour de la nature entière. Plût au ciel , répondit l'aimable fille , que maîtresse de moi-même , je pusse donner avec ma main le premier trône du monde. O Jemmy , Jemmy , si vous lisiez dans mon ame , vous ne l'affligeriez pas par ces tristes & inutiles réflexions. Vous , me quitter , me fuir , & j'y consentirois ? Quelle fortune me dédommageroit de la perte d'un cœur tel que le vôtre. Moi , vous oublier ! désirer d'être oubliée de vous ! Non , de quelques malheurs que l'avenir me menace , jamais je ne formerai ce souhait cruel. Si ma mère me prive de son héritage , un bien plus cher me restera. Ma main ni mon cœur ne feront point le partage d'un

autre. Ah , je ne vous bannirai pas ; la plus grande des disgraces seroit de cesser de vous voir. Rien , rien dans ce vaste univers ne mérite de vous être préféré.

Elle parloit encore , quand la porte de son cabinet s'ouvrant avec assez de bruit , présenta à nos yeux mistress Harris. Soupçonnant depuis un peu de tems l'inclination de sa fille & mon amour , elle m'avoit exprès ménagé la facilité de l'entretenir sans témoins. Un escalier dérobé conduisoit de son appartement au cabinet d'Amélie ; elle s'y étoit cachée à l'instant où j'y entrais , & venoit d'entendre toute notre conversation.

Jugez , Mifs , de l'effet que produisit sa vue sur sa fille & sur moi. A genoux près d'Amélie , surpris , immobile , je ne songeois point à me lever. Vous faites bien , Monsieur , me dit mistress Harris , de garder une attitude si soumise. Les sentimens de cette fille ingrate méritent votre reconnaissance. Elle abuse des bontés de sa mère , dédaigne ses bienfaits. Mais , grace au ciel , elle a une sœur. Betzy , modeste , réservée , incapable de rechercher la tendresse d'un homme , & d'un homme assez prudent pour vouloir la lui cacher , me récompensera mieux de mon indulgence & de mes soins. Elle ne préférera pas l'indigence à la grandeur , un

étranger à sa mère ; une indigne passion ne fermera point ses yeux à ses intérêts & à ses devoirs. Et s'adressant à Amélie , qui pleuroit & cachoit son visage , vous rougissez trop tard , Mifs , lui dit-elle : c'étoit en assurant un amant de votre folle ardeur , qu'il falloit sentir de la honte. Sortez , imprudente , foible , insensée créature , ajouta-t-elle ; sortez , je ne puis souffrir la présence d'une fille qui a pu se manquer si essentiellement à elle-même.

Amélie tomba à ses genoux. Je me prosternai aux pieds de cette mère irritée : pardonnez-lui , m'écriai-je ; pardonnez-lui , & je ne la verrai jamais. Sans m'écouter , elle l'obligea de se lever & de sortir de la chambre. Mais tendre jusque dans sa colère , elle sonna & envoya une de ses femmes auprès d'Amélie , craignant que son saisissement ne la fît trouver mal.

Je me sentois prêt à m'évanouir. Missis Harris me prit la main , me força de m'asseoir , & me pria de l'écouter. Je ne me plains point de vous , Monsieur , me dit-elle. Vous êtes jeune , aimable , vous plaisez , rien n'est plus naturel. Mon amitié pour vous m'a rendu imprudente. Ne devois-je pas prévoir qu'une figure aussi intéressante que la vôtre , de l'esprit , un si noble caractère , pourroient faire de vives

impressions sur le cœur de mes filles ? En vous approchant d'elles, je les ai moi-même exposées au danger. Non , monsieur Finton , je ne vous reproche point d'avoir séduit Amélie. J'ai tout entendu , & suis pénétrée d'estime pour l'honnête homme qui peut s'immoler lui-même au bien de ce qu'il aime. En vérité , Monsieur , si vous jouissiez seulement de la moitié de vos espérances , je dirois comme ma fille : *Personne ne mérite de vous être préféré.*

Mais j'ai des parens ambitieux , continuait-elle ; on fait mes desseins sur Amélie ; je l'ai presque promise. Mylady Nesby me la demande pour son fils. Si , comme je l'exige , l'oncle de ce jeune seigneur consent à lui assurer une partie de son bien, je ne puis me dispenser de conclure une affaire qui convient aux deux familles. Je vous le répète , vos sentimens viennent de me charmer. L'intérêt de ma fille me défend de contenter son goût , sans me rendre assez injuste pour blâmer son choix. Vous avez de la grandeur d'ame ; suivez votre généreux dessein , sauvez Amélie de sa propre faiblesse. Il est digne de vous de travailler à son bonheur. Partez , allez à votre régiment , ne paroissez plus aux yeux de ma fille. Quand elle sera mariée , qu'elle ne logera plus avec moi , ma maison vous sera ouverte ; regardez-

moi comme votre meilleure amie, comme une femme qui s'honorera dans tous les tems de ce titre; mais, ajouta-t-elle, partez sans nous revoir, recevez ici mes adieux, & donnez-moi votre parole de ne point écrire à ma fille.

Je vous obéirai, Madame, lui dis-je, le cœur serré par la douleur, je vous obéirai. Je ne verrai point votre charmante fille, je ne lui écrirai point, je la quitterai pour toujours; mais oserois-je mettre un prix à ce dur sacrifice? Promettez-moi que cette malheureuse inclination ne lui nuira point dans votre cœur. Il lui sera peut-être difficile d'en triompher; une longue habitude de me voir lui rendra peut-être cet effort pénible: pardonnez-lui un peu de tristesse dans les premiers momens; ne l'accablez point de reproches; traitez-la avec indulgence. C'est, Madame, l'unique preuve que je vous demanderai jamais de cette amitié dont vous voulez bien m'honorer. Elle me le promit. Je voulus baiser sa main; elle m'embrassa, me ferra tendrement contre son sein. Je ne pouvois plus parler, & je sortis désespéré.

Mon dessein étoit de partir le lendemain: mais un peu de fièvre, beaucoup d'abattement & de grands maux de tête, suite d'une longue insomnie, me retinrent dix jours dans ma chambre. Je ne vous dirai point tout ce que

je souffris , Mifs ; un cœur auffi fenfible que le vôtre , fe peint aifément ma fituation. J'allois partir enfin. Mes chevaux m'attendoient à ma porte , quand on m'annonça le docteur Harifon.

Vous le connoiffez peut-être , Mifs ? Singulier , vrai , folide , il joint à des dehors peu polis , une forte d'humeur capable d'éloigner de fon commerce ceux qui le jugent fans l'examiner. Mais quel tendre naturel , quel bon cœur , quel defir d'être utile , font cachés fous cette apparente brufquerie ! Combien ce digne prêtre eft pénétré des devoirs de fon état ; combien il en étend les obligations ! Charitable , zélé , rempli d'humanité ; fouffrez-vous ? il vous cherche pour vous foulager , vous fervir , vous confoler. L'affliction , le malheur , font des liens qui l'attachent fortement à vous. Il voit vos fautes ; elles ne le rebutent point. Il les répare , vous aide , vous fecourt de tout fon pouvoir. A la vérité , il gronde un peu ; mais c'eft toujours quand on n'a plus befoin de lui.

J'en ai fouvent entendu parler , dit mifs Matheus ; on le révere dans ma province. Il poffède de grands bénéfices , & feroit très-riche , s'il étoit moins généreux. Mais fes revenus font fouvent engagés pour acquitter les

dettes des autres. J'ai peine à concevoir comment il souffroit votre assiduité auprès de sa cousine Amélie. *Mistris Harris* s'est toujours conduite par ses conseils, & je m'étonne qu'il ait manqué de prévoyance en cette occasion. Car en vérité, *Jemmy*, vous êtes une séduisante créature.

Il étoit en Irlande, reprit *monfieur Finton*, quand notre liaison se forma. Il en revint un peu après le retour de *mistris Harris* à Londres. Mais les affaires de son prieuré exigeant fa présence en province, il y resta tout l'hiver. Ainsi nous ne nous étions jamais vus. Et pendant ces dix jours, ajouta *mifs Matheus*, pas un billet d'Amélie ! pas le moindre message ! Amélie vous laisse partir ! O quelle froide maîtresse pour un amant si passionné, si digne d'être adoré ! Mais poursuivez. Eh bien, on vous annonça le docteur *Harrifon* ; après.

Son nom me causa une vive émotion, dit *monfieur Finton*. Il entra, s'assit, me parcourut des yeux ; & sans me faire le moindre compliment, ni la plus légère civilité, il me montra du doigt un siège, tout près de celui où il s'étoit placé. Mettez-vous là, jeune gentilhomme, me dit-il. Ma visite vous surprend ? J'ouvris la bouche pour répondre. Paix, dit-il, je suis venu, j'ai affaire à vous, c'est à moi

à m'expliquer. Vous croyez peut-être que j'ignore vos sentimens & ceux d'Amélie. Deux têtes de votre âge composent d'habiles politiques, & cachent bien leurs secrets. Je vous avertis que toute la ville fait vos amours, en murmure; le bruit en est venu jusque dans ma province, il m'a révolté, & m'a ramené à Londres, où j'arrivai hier. On vous blâme, on blâme aussi mistress Harris : on vous accuse de séduction; on l'accuse d'imprudence : on m'a étourdi de cette affaire; elle m'a fâché, très fâché; elle m'a rendu votre plus grand ennemi.

Vous attendez-vous, Monsieur, à ma reconnaissance en me faisant cet aveu, lui dis-je? Patience, reprit-il brusquement, laissez-moi parler. J'estime & j'aime mistress Harris, parce qu'elle pense bien, sans pourtant se conduire mieux qu'une autre; car souvent elle me désole. Je lui écrivis donc ce que je savois, ce qu'on m'avoit appris; elle ne se doutoit de rien, la pauvre femme? Les mères sont toujours les dernières à s'appercevoir des sottises de leurs enfans. Je lui conseillai de veiller de près sur les actions de sa fille, de l'éloigner de ce jeune officier, qu'on me peignoit très-joli. Ces gens-là prennent tout d'assaut, lui disois-je; ce sont des téméraires, des hommes har-

dis , dont la première loi est d'aller toujours en avant ; ma foi , je lui écrivis beaucoup de mal de vous & de vos pareils.

Encore une fois , Monsieur , lui dis-je d'un ton assez fier , dois-je vous rendre des graces pour un procédé Que m'importent vos graces , vos remerciemens , dit-il ? j'ai fait mon devoir , cela me suffit. Mais vous m'interrompez , jeune homme , & cela est malhonôte. Vous êtes vif , moi aussi ; s'il faut parler , répondre , quereller , cela nous menera loin , & je suis pressé. Où en étois-je ? Ah , je me le rappelle , à la mauvaise opinion que j'avois de vous. Comme je viens de le dire , je vous croyois un franc étourdi , & je voulois que mistress Harris vous fermât sa porte. A mon arrivée , nous avons eu un long entretien , suivi d'une terrible dispute. Elle m'a rapporté toute votre conversation avec Amélie ; je la lui ai fait répéter deux fois ; elle m'a rendu compte aussi de votre prompt obéissance à ses ordres , & j'ai trouvé très-impertinent à elle de vous en avoir donné de si durs. Alors me regardant d'un air ouvert & riant : touchez-là , me dit-il , en me tendant la main ; touchez-là , mon ami. Vous êtes une noble créature. Je révère les ames généreuses ; Amélie est à vous.

Amélie ! m'écriai-je. Oui , Amélie , reprit-

il : un si beau procédé m'a rendu votre intercesseur auprès de ma cousine Harris. Je l'ai priée , pressée , caressée , querellée ; il a fallu m'emporter. Car c'est une bonne femme , douce , polie , mais obstinée J'ai crié plus fort qu'elle , & je l'ai réduite. Elle consent à vous donner sa fille , à condition que par les articles de votre contrat de mariage , Amélie aura l'entière & pleine jouissance de sa fortune , à l'exception d'une somme dont vous disposerez pour votre avancement dans le service , lorsque l'occasion vous conviendra ; vous lui en assurerez le retour sur vos biens à venir. Bon jour , adieu ; je vous verrai ce soir chez ma fille Amélie.

Il vouloit sortir , je le retins. J'étois si surpris , si charmé , si attendri ; ô Miss , puis-je dire tout ce que j'étois ! Eh , Monsieur ; eh , mon père , mon ami , mon ange tutélaire ! accordez-moi un instant , lui criois-je ; donnez-moi le loisir de rappeler mes sens , de vous marquer la reconnoissance Oh , vraiment oui , dit-il , j'ai bien le tems d'écouter tout cela. Voyez mistress Harris ; voyez Amélie , arrangez-vous ensemble , soyez heureux ; surtout conservez ce cœur honnête dont le ciel vous a doué dans sa bonté. Soyez un tendre mari , un fils reconnoissant pour mistress Harris , conduisez-vous bien ; & comptez sur moi. Adieu,

Il sortit en achevant ces mots , & me laissa pénétré de mille sentimens que je n'aurois pu lui exprimer peut-être.

Seul, en liberté de réfléchir sur cet événement inattendu , j'éprouvai que la joie a plus d'une façon de se faire sentir. Des larmes couloient de mes yeux ; je joignis les mains , j'étois saisi, enchanté, presque sans mouvement. Je respirois à peine ; le nom d'Amélie se présentait sur le bord de mes lèvres ; je n'osois le prononcer ; je croyois être séduit par un songe agréable , & craignois de m'éveiller... Eh , courez aux pieds de cette heureuse Amélie , interrompit miss Matheus ; est-ce le moment de rêver , de dormir ? Mon ami , vous contez comme une femme.

Après ce propos , vous ne me conseilleriez pas , Miss , reprit en riant monsieur Finton , d'entrer dans le détail de ma première visite chez mistress Harris. Vous m'en dispensez , je l'espère ? De tout mon cœur , dit-elle ; de la passion , des transports , une joie tendre ou folle , on peut aisément se peindre ces sortes de mouvemens. Ajoutez , continua-t-il qu'ils intéressent seulement quand on les excite. Si ma chère Amélie sentit un extrême plaisir en me revoyant , sa présence fit passer dans mon cœur un sentiment délicieux. J'appris d'elle les

particularités de l'entretien du docteur & de sa mère. Mais venons à un événement Je crois que vous boudez , interrompit encore miss Matheus. Vous allez d'une extrémité à l'autre ; ou des minuties , ou un sommaire. Je suis curieuse de savoir comment ce bon docteur put faire renoncer mistress Harris à ses projets ambicieux.

En lui représentant combien leur réussite importoit peu au bonheur de sa fille, reprit monsieur Finton : cet honnête ministre, soumis aux loix , aux usages de la nation , n'en approuve pas entièrement les mœurs , encore moins les préjugés. Il n'est point de ces fous qui , se croyant assez habiles pour réformer l'univers , voudroient tout renverser , tout détruire , trouvent vicieux dans la société ce qui leur nuit ou blesse leur orgueil ; traitent de corruption la moindre légèreté ; & sans corriger personne , amusent ou ennuient leurs compatriotes par des plans de législation , souvent ridicules , & toujours impraticables. Le docteur respecte les anciennes conventions des hommes ; croit qu'un peuple doit être divisé en plusieurs classes : mais les noms de nobles , de riches , de pauvres , ne forment point dans ses idées l'inégalité nécessaire de ces classes ; ce n'est pas ainsi qu'il distingue les humains au fond de son cœur. La

bonté, la droiture, l'utilité, le mérite, sont les titres qui caractérisent à ses yeux la première classe; & c'est en partant de ce principe, qu'il blâma la conduite & les desseins de mistress Harris.

C'est donc un homme estimable que vous refusez à votre fille, lui dit-il? C'est à l'ambition de sa mère qu'elle sera sacrifiée? Elle brillera dans le monde pour satisfaire votre vanité; son partage sera la douleur & l'amertume; elle pleurera, pendant que vous la contemplez au rang où vous l'aurez placée; & vous, vous jouirez du plaisir de penser qu'elle est enviée, qu'on la croit heureuse? C'est un titre, c'est l'éclat qui vous en imposent; vous dédaignez tout, excepté ces dehors brillans.

Mais, dit mistress Harris, suis-je la seule? Ne cherche-t-on pas ces avantages que vous semblez priser si peu? Ne font-ils pas l'ambition des autres? Qu'estime-t-on dans le monde au-dessus des grandeurs & de la richesse?

Rien, reprit le docteur, & c'est ainsi que l'orgueil des grands, l'insolence des riches, ont conduit le pauvre à rougir assez de sa misère, pour ne rougir plus des moyens offerts d'en sortir. C'est du mépris insultant jeté sur l'indigence, que le vice a tiré des sophismes affreux, répandus par tout le monde, & trop
fortement

fortement enracinés parmi nous. Ils ont persuadé aux nobles, que l'honneur consiste seulement dans le faste & dans la valeur. Grace à ces misérables préjuges, un lord peut trahir son ami, couvrir de honte sa maîtresse, ruiner sa femme, s'approprier le bien d'autrui, prodiguer follement le sien, vivre aux dépens de quelqu'impudente mis, qui tire avec adresse, d'un riche imbécille, ce qu'elle donne à dissiper au jeune amant, qui le reçoit comme un tribut, la raille & la maltraite. Il peut faire mille bassesses, s'en applaudir, leur donner un tour plaisant, les conter en riant : pourvu qu'il n'en souffre jamais le reproche, que prompt à repousser la plus légère insulte, il se batte, tout sera pardonné, au moins par le grand nombre.

Vous êtes sévère, dit mistress Harris. Non, reprit le docteur, mais je vois & je réfléchis ; les riches (& vous en êtes un exemple) parvenant de degrés en degrés à la fortune, perdant de vue les premiers, & croyant en effacer la trace par l'impudence & la hauteur, ont pensé qu'une extravagante dépense & de ridicules airs suffisoient pour les égaler aux grands. Plus ils ont dédaigné le pauvre, plus ils ont cru s'élever au-dessus de lui & de leur propre origine. Ainsi chacun s'éloignant de l'ordre établi, de la subordination nécessaire à l'entretien

de cet ordre , a contribué à ce mélange monstrueux qui confond les états , laisse passer sans examen un homme vil dans la chambre-haute , constitue un ignorant juge des citoyens , place au fond d'un carrosse doré la fille d'un portefaix , & ne laisse sans soutien que le mérite.

Mistris Harris voulut répondre. Il ne l'écouta pas. Faites votre fille comtesse , si vous le voulez , dit-il , mais plus d'amitié , plus de liaisons entre nous. Je ne regarderai jamais sans horreur une mère qui peut sacrifier le bonheur de sa fille à des chimères ; la félicité de deux créatures estimables à un vil intérêt. Il s'efforça de sortir. Mistris Harris le retint ; ils disputèrent long-tems , mais enfin il l'emporta.

Je m'attendois à une querelle plaisante , dit miss Matheus , & vous m'avez répété un sermon : mais voyons à présent cet événement dont vous alliez parler.

Les notaires étoient avertis , les articles dressés , continua monsieur Finton , & le mardi au soir je devois signer l'acte qui me rendoit heureux , quand je reçus un courier de la part de sir Rowland. Il m'écrivoit que ma sœur attaquée d'une fièvre dangereuse , touchoit à ses derniers momens , me demandoit avec instance , & que si je voulois lui accorder la satisfaction de me voir , je ne pouvois faire trop de dili-

gence. On me donna cette affligeante nouvelle à deux heures du matin. Je ne balançai pas. Le devoir & l'amitié m'appelloient au secours de ma sœur. J'écrivis un billet à Amélie, lui envoyai la lettre du chevalier, la priai de la communiquer à sa mère & au docteur Harrison. Je la priois aussi de me plaindre du cruel contretiens qui m'arrachoit à des espérances si prochaines & si chères.

Je pris la poste, sortis de Londres à quatre heures, courus jour & nuit, & arrivai le jeudi matin au château du chevalier Rowland. Je trouvai ma sœur dans un délire qui ne lui permettoit pas de discerner les objets dont elle se voyoit environnée. Elle prononçoit sans cesse mon nom; elle se plaignoit d'être abandonnée d'un frère si cher, si désiré. Je mourrai donc sans le voir, sans l'embrasser, disoit-elle, il ne fermera point mes yeux. Elle appelloit continuellement les valets, leur ordonnoit de partir, de me chercher, de m'amener, de ne pas revenir sans moi. Qu'il me donne un seul moment, s'écrioit-elle en pleurant, je ne l'importunerai plus, il ne me reverra jamais.

Imaginez, Mifs, combien cet empressement, cette tendresse, & son danger me faisoient sentir de peines. Elle revint à elle le troisième jour après mon arrivée; elle me vit, me

reconnut, s'élança dans mes bras, me serra entre les siens ; ma présence, mes caresses semblèrent la ranimer. Elle donna des marques d'une joie si vive, d'une satisfaction si grande, que nous en conçûmes l'espérance d'une crise favorable ; mais rien ne pouvoit me la rendre, & elle devoit m'être enlevée pour jamais, & dans quel tems ! quand je croyois jouir bientôt de la douceur de vivre avec elle. Sa résidence auprès de nous, étoit une des conditions que mettoit Amélie au consentement qu'elle donnoit à mon bonheur.

Pendant la première semaine de mon absence, Amélie m'écrivit trois fois : la seconde s'écoula toute entière sans que je reçusse une seule de ses lettres. Ce silence me causa d'abord plus de chagrin que d'inquiétude ; mais il dura trop pour ne pas m'alarmer. Je lui écrivois tous les jours ; je lui peignois ma tristesse ; je lui demandois de la consolation. Elle ne me répondoit point. L'arrivée de chaque courrier redoubloit ma douleur & mes craintes. Etoit-elle malade ? m'oublioit-elle ? Je voulois courir à Londres. Un regard jetté sur ma sœur m'arrêtoit, me fixoit au chevet de son lit. Comment la quitter ? comment supporter la froideur d'Amélie ? Je passai un mois dans cette affligeante incertitude. J'écrivis à mistress Harris, elle

ne me fit point de réponse. Enfin je m'adressai au docteur Harrison, & j'allois lui envoyer un exprès, quand on me rendit une lettre de cet ami zélé. La voici, continua monsieur Finton, en la tirant d'un porte-feuille. Toutes celles que j'ai reçues de lui, me sont chères, & je les conserve soigneusement.

LETTRE du docteur Harrison, à monsieur Finton.

« J'arrive de Cantorbery, où un ignorant
» ministre m'a pensé faire perdre l'esprit . . .
» mais cela ne vous regarde pas. Je suis dans
» une colère horrible. Cette mistress Harris ! . . .
» quelle femme ! je la croyois douce & bonne,
» c'est une furie . . . Je n'ai point de patience
» en pensant à elle. Je ne lui pardonnerai de ma
» vie, non, de ma vie, je crois . . . Mais ne vous
» affligez pas, mon ami. Amélie vous aime ; elle
» veut être à vous, elle y fera. Que signifie une
» mère folle, remplie de oui, de non, qui
» ne fait ce qu'elle dit, ce qu'elle veut, ce
» qu'elle fait ? Je l'ai traitée comme je le de-
» vois, je vous en réponds. Vous avez ma pa-
» role, je la tiendrai en dépit de mistress Har-
» ris, & de toutes les bégueules de son es-
» pèce. C'est une terrible tête que celle de cette

» femme ! Je n'ai point d'antipathie pour les
» lords , elle ment , je les estime quand ils le
» méritent. Cela n'arrive pas souvent , mais
» cela arrive. Je ne suis donc point prévenu
» comme elle m'en accuse ; c'est elle qui s'a-
» veugle ; maudite obstination ! Partez ,
» vous dis - je , hâtez - vous , venez prompte-
» ment , tout est perdu ; mais je vous protège ,
» & nous verrons ».

Cette lettre , poursuivit monsieur Finton , écrite dans le mouvement de sa colère , de sa vivacité , ne m'apprenoit rien , mais me faisoit tout craindre. *Perdu , tout est perdu* , répétois - je , ah dieu ! Vous pouvez vous imaginer , Miss , en quel état je passai ce jour , le dernier de la vie de ma tendre & aimable sœur. Sa mort me déchira le cœur. Au milieu de mon saisissement , de l'horreur de ce funeste spectacle , l'image d'Amélie , d'Amélie perdue pour moi , vint ajouter à ma peine. Plus de consolation dans ma vie , me disois - je , tout ce que j'aimois m'est enlevé. Le ciel me prive à la fois de deux personnes si chères , celle qui me seroit restée auroit du moins pleuré avec moi ; je me trouvois seul , je ne tenois plus à rien ; ces idées m'accablèrent : mon ame trop sensible ne pouvoit les supporter. Pendant deux heures

je me livrai à toute ma douleur, je pouffois des cris, des gémissemens; revenant enfin à moi-même, inutile alors dans un lieu rempli de tristesse, je laissai le soin de l'inhumation de ma sœur à des parens qui l'avoient tendrement aimée. Je partis à minuit & pris le chemin de Londres, si troublé, si abattu, que je sentoïis à peine mon existence. J'allai descendre de cheval à la porte du docteur. Je ne le trouvaï point. Ses gens me dirent qu'il étoit chez mistress Harris, & ne tarderoit pas long-tems à rentrer. Ils avoient ordre de me recevoir, & de me prier de sa part de l'attendre. On m'ouvrit son appartement; je m'assis. Bientôt la fatigue & l'épuisement me procurèrent un sommeil qui me rafraîchit, & calma un peu l'agitation de mes sens.

Je fus réveillé par l'éclat de la voix du docteur. Sans faire attention à moi, sans écouter le valet qui me montrait à lui, il se mit à parcourir la chambre à grands pas, à frapper du pied, à frotter ses mains avec vivacité. Quel emportement! quelle entêtée, disoit-il! oh, vous n'en êtes pas où vous croyez, folle, étourdie, vaine créature! Au milieu de cette fureur il m'aperçut, vint à moi, saisit ma main, la serra fortement: O mon ami, mon noble ami, me dit-il, je vous avois écrit que

tout étoit perdu , c'est bien pis ! Pis ! répétais-je saisi d'effroi , Amélie est-elle malade ou morte ? Elle est au désespoir , reprit-il. Malédiction sur l'orgueil ! cette enragée de mistriss Harris la conduit ce soir à sa petite maison de Turnham-green ; elle veut la marier malgré elle , & malgré moi , à ce jeune fat de mylord Nesbit. Son benêt d'oncle lui donne tout son bien. Dieu sait l'usage qu'il en fera ! c'est un petit monstre , je ne puis le souffrir , il rendroit ma pauvre Amélie malheureuse ; & en vérité , mon ami , c'est une douce créature , qui mérite bien l'attention d'un honnête homme. Mais aussi vous avez mal pris votre tems pour voyager. A quoi diable vous êtes-vous amusé pendant un mois ?

Ah , Monsieur , lui dis-je , il m'eût fallu une extrême dureté de cœur pour laisser ma sœur . . . Ah je vous demande pardon , interrompit-il , je n'y songeois pas. J'ai l'esprit troublé. Cette affaire me chagrine autant & plus que vous. Je veux absolument qu'Amélie soit votre femme ; agissons de concert , voyons , que tenterons-nous ?

Il me reste un moyen , lui répondis-je froidement. Je vais rendre une visite à mylord Nesbit ; s'il est homme d'honneur , nous aurons bientôt terminé cette affaire.

Jeune homme , cria le docteur , point de

vos arrangemens sanguinaires ; je suis un ministre de paix , & déteste la violence ; point de vos militaires extravagances , vous dis-je ; la vie de cet homme & la vôtre sont à dieu & à la patrie. Vous n'avez droit de disposer ni de vos jours , ni des siens. Amélie vous a choisi , elle vous aime , sa mère a consenti à votre bonheur , je la regarde comme votre femme , vos engagements sont saints à mes yeux. Ecrivez-lui , tâchez de la voir , de lui parler : déterminez-la à vous épouser en secret. Par-tout où elle pourra se rendre avec vous , j'irai vous donner ma bénédiction ; celle du ciel l'accompagnera , si vous l'attirez sur vous par la douceur & la bonté. Dès que vous serez unis , je saurai vous réconcilier avec mistress Harris ; mais si vous voulez vous battre , agir en fou , en furieux , je vous abandonne , je ne vous connois plus.

Je cédai à ces raisons , bien résolu d'en revenir à mon dessein , si je ne pouvois faire consentir Amélie à me voir. J'écrivis un billet devant lui ; il se chargea de le remettre , m'embrassa tendrement , me recommanda la prudence , m'assura de ses soins , de son amitié. Je sortis , j'allai chez moi changer d'habit , prendre une heure de repos ; ensuite je fis seller un cheval & partis pour me rendre à Turnham-green.

Monsieur Finton alloit poursuivre , quand le concierge entra , sa montre à la main. Après cent révérences & mille excuses , il dit à miss Matheus , que le bon ordre de la maison , & sa propre exactitude à lui concierge , exigeoient que les prisonniers eussent des heures de retraite ; qu'il ne pouvoit , au moins sans de fortes raisons , leur permettre de s'entretenir à des heures indues ; qu'il étoit obligé de fermer les portes , de prévenir par cette sage précaution les complots que pourroient former des prisonniers mal intentionnés pour le gouvernement de la maison , les assemblées de nuit étant souvent dangereuses & toujours défendues. J'aime assez , dit miss Matheus , que vous traitiez d'assemblées , & d'assemblées dangereuses , l'entretien paisible de deux personnes qui ne songent point à troubler l'enfer , que vous nommez maison. Quels complots seroient à craindre de notre part ? ne sommes-nous pas enfermés ? Vous l'êtes à un tour , répondit le concierge ; Madame doit savoir que cela ne suffit pas. Eh bien , dit-elle , fermez en deux , & nous laissez tranquilles. Oh , reprit-il , cela ne s'arrange pas ainsi. Il y a une grande différence du jour à la nuit. Oui , cela est prouvé , dit monsieur Finton. Madame voit que je n'avance rien de faux , poursuivit le concierge.

Quand un beau gentilhomme & une jolie dame veulent être dans la même chambre pendant le cours de la journée , on ferme un tour , rien n'est plus simple ; mais à onze heures du soir il faut en fermer deux , & le second tour devient difficile en diable. Les ferrures de New-gates ne sont point à ressort comme celles des cabinets de la ville. Nous avons des pènes si durs, si rudes ; on ne les meut qu'avec une force supérieure.

Pendant qu'il parloit, miss Matheus & monsieur Finton tenoient tout bas un petit conseil. Il s'en apperçut , & continuant : Assurément, dit-il, je ne suis pas soupçonneux. Madame est une personne d'honneur, je le fais, moi ; mais tout le monde ici n'en porteroit peut-être pas le même jugement. Il faut ménager les esprits foibles , toujours prêts à se scandaliser. Je ne suis pas pourtant sans complaisance ; j'ai vu le monde , je connois les usages , & fais aussi bien fermer les yeux que les portes ; mais le bon ordre , l'exacritude , mon devoir . . . Me ferez-vous dormir malgré moi , interrompit miss Matheus ? parlons sensément. Si je vous demande une jatte de punch , ne me la donnerez-vous pas ? Vous l'aurez dans l'instant , dit-il. Et si monsieur Finton & moi préférons au sommeil le plaisir de nous entretenir une par-

tie de la nuit , pourquoi nous priveriez-vous de cette légère satisfaction ? Supposons , Madame , dit le concierge , que je manque à mon devoir , quelle raison me dirai-je à moi-même , qui puisse autoriser cette prévarication ? La certitude de m'avoir obligée sera votre excuse , reprit-elle , en lui mettant deux guinées dans la main. Le concierge fit une révérence , appella , demanda du punch , des lumières , dit à ses gens de se retirer. Prêt à sortir , il revint sur ses pas : On écrira le punch & les bougies sur le mémoire , Madame , dit-il ; autrement il resteroit si peu Oui , s'écria miss Matheus , écrivez tout ce qu'il vous plaira. Il partit , tira la porte , & la rouvrant d'abord : Madame se souvient apparemment , dit-il encore , du sujet de sa détention ; je la prie de songer A quoi , demanda miss Matheus ? Mon dessein n'est pas d'offenser , reprit-il : monsieur Finton me paroît un cavalier trop poli pour mettre une dame en colère ; cependant s'il arrivoit Madame est sans armes , je crois ? . . . pourtant s'il arrivoit un malheur , je serois perdu. La vie de ce gentilhomme est sous ma garde. J'espère que Madame aura attention à cela. Monsieur Finton se mit à rire , & rassura le concierge sur ses craintes. Miss Matheus lui promit , en riant aussi , de ne point

Je fâcher par égard pour lui. Monsieur Finton est mon ancien ami, lui dit-elle ; il a la bonté de me rendre compte de plusieurs événemens qui m'intéressent ; j'aurois un chagrin véritable d'en interrompre la suite, & je vous proteste que votre complaisance m'enchanté. Alors le concierge leur souhaita le bon soir, sortit, & fit enfin entendre ces deux tours, si difficiles à fermer.

On s'étonnera peut-être qu'une histoire si peu intéressante, inspirât tant de curiosité à miss Matheus, la portât à veiller toute la nuit pour l'entendre ; mais elle estimoit beaucoup monsieur Finton, elle l'avoit aimé, il étoit beau comme un ange : le son d'une voix douce, harmonieuse, un souris fin & tendre, mille graces répandues sur son visage & autour de sa bouche, donnoient un charme attrayant à ses moindres paroles. Comme on a pu voir, il ne contoît pas mieux qu'un autre, mais il plaisoit davantage. A la longue pourtant tout fatigue, tout ennuié ; miss Matheus cessa d'être attentive, au moins je le présume. Je ne sais si elle s'endormit, n'écoula point, entendit mal ; mais le lendemain, après avoir pris son thé, elle pria monsieur Finton de poursuivre son récit ; & soit oubli, distraction, ou qu'il eût le défaut de se répéter, il le re-

je les baisai avec ardeur. Pardonnez-moi, ma chère Amélie, pardonnez-moi, lui répétois-je, vous ne savez pas combien ces doutes m'ont affligé. Ils sont dissipés ; un regard de ces yeux charmans a déjà ramené la confiance au fond de mon cœur, & fait renaitre ma joie ; mais qu'ordonnez-vous à votre amant, que deviendra-t-il ? Il attend la vie ou la mort à vos pieds. Qu'oserez-vous pour lui ? Tout, dit-elle d'un ton ferme. Je suis à vous par mon choix, par le consentement que nous avoit accordé ma mère, par l'approbation d'un parent que je respecte. Ma mère a changé ; mais mon cœur est toujours le même. Je le dis, je le promets, je le jure, je veux être à vous, je serai à vous. Oui, mon cher Jemmy, j'y serai. A présent parlez, qu'exigez-vous ? que puis-je faire ? je suis prête à tout entreprendre pour vous conserver les droits que ma volonté, mon estime & ma tendresse vous donnent sur moi.

Eh bien, dit miss Matheus, je n'aurois jamais soupçonné la réservée, la tendre, la délicate Amélie, de cette vivacité, de cette résolution. O ! ces douces & timides créatures, quand l'amour les anime, elles deviennent courageuses, intrépides ; leur fermeté surprend. *Prête à tout entreprendre*, elle ! Amélie ! Mon ami, cette conversation promet,

A peine commençois-je à lui répondre, à m'expliquer, poursuivit monsieur Finton, qu'un bruit confus de voix se fit entendre dans l'éloignement. Je suis perdue, s'écria Amélie : j'avois prié ma mère de me permettre d'aller prendre un peu de repos; son inquiétude l'aura conduite à mon appartement, & pour comble de malheur, vos tablettes sont restées ouvertes sur ma table. Ma mère va nous surprendre ici. Fuyez vite, au nom du ciel, mon cher Jemmy, évitez sa présence & sa colère; épargnez-moi la douleur de l'entendre vous parler avec dureté.

Que je fuie, ma chère Amélie, que je consente à vous quitter? Ah! je ne fuirai point sans vous. Si vous m'aimez, prouvez-le-moi, osez me suivre. Venez, profitons d'une occasion qui peut-être ne s'offrira plus. Le docteur Harrison nous unira, il obtiendra votre grace & la mienne d'une mère qui vous aime, m'estime; elle est bonne, elle nous pardonnera, nous serons heureux. En parlant je la conduisois vers la porte. Elle hésitoit, joignoit les mains, levoit les yeux au ciel, soupiroit; mais à la seule idée de se voir arrachée de mes bras, exposée aux reproches d'une mère irritée, assujettie à son pouvoir, de se trouver captive & forcée à recevoir la main de mylord Nesbit, elle sentit renaître tout son courage. Fuyons donc ensemble, mon

cher Jemmy, s'écria-t-elle. Le ciel puisse t-il me pardonner cet instant de chagrin que je vais donner à ma mère, & ne pas m'en punir en diminuant votre affection pour moi ! Comme elle achevoit ces mots, nous arrivâmes à la porte, je l'ouvris : Amélie s'élança, prit sa course, & se mit à fuir avec une légèreté surprenante. Nous traversâmes le chemin, une petite prairie qui le bordoit, & gagnâmes une remise épaisse, d'où nous observâmes si nous étions suivis. Par bonheur mistress Harris s'obstinant à nous chercher à l'orangerie, nous laissa le tems d'échapper à ses regards ; elle arriva à la porte avec une partie de ses gens, s'y arrêta. Bientôt nous vîmes plusieurs personnes prendre en courant la route de Londres, ensuite la porte se ferma, & nous restâmes en sûreté dans notre asyle.

Alors nous tîmes conseil, l'aimable fugitive & moi. J'étois venu seul à Turnhamgréen. Ne voyant point d'apparence au départ d'Amélie avant la seconde nuit, j'avois laissé mon valet à Londres, avec ordre de m'amener le lendemain une chaise à deux. Notre entrevue découverte rompit mes mesures. L'obscurité commençoit à se répandre ; un vent furieux menaçoit du plus terrible orage. Amélie née & élevée dans cette campagne, connue de tous

les habitans, n'osoit risquer de mettre notre secret au hasard, en le confiant à des gens grossiers, qui peut-être se croiroient obligés d'avertir sa mère du lieu de sa retraite. Au milieu de cet embarras, elle se souvint qu'à un mille & demi de l'endroit où nous étions, sa nourrice cultivoit un petit verger dont mistress Harris lui abandonnoit l'usufruit pour tout le tems de sa vie. Elle me proposa d'y aller passer la nuit. La bonne créature m'est si attachée, me dit-elle, que rien dans le monde ne l'engageroit à me fâcher ou à me nuire. Sûrement ma mère me croit à Londres; & quand elle me soupçonneroit d'être restée aux environs de la maison, jamais elle ne penseroit à la pauvre Atkinson. Son fils est mon frère de lait, un jeune garçon bien fait, dont le cœur est honnête en vérité. Le docteur le tient ordinairement à son prieuré, & l'envoie passer chez sa mère le tems où il séjourne à la ville. Il doit y être à présent. Il me sera utile, ou ici ou à Londres. Il est intelligent, il m'aime beaucoup, & nous pourrons nous fier à son zèle. J'approuvai tout, & sans délibérer davantage, nous prîmes le chemin du hameau qu'il falloit traverser pour aller au verger de la bonne Atkinson.

En marchant, je soutenois ma charmante

maîtresse, je lui rendois grâce d'une condescendance qui faisoit mon bonheur. Je me livrois à toute ma passion, je l'exprimois avec ardeur, Amélie m'écoutoit avec plaisir ; cette suite nous paroïssoit une promenade agréable & tranquille. . . . L'orage s'étoit donc dissipé, dit miss Mathews. Dissipé, reprit monsieur Finton ! il pleuvoit, éclairoit, tonnoit, gréloit, les vents se combattoient, le ciel se monroit tout en feu, mais nous n'y pensions pas. Cependant quand nous arrivâmes, nos habits très-mouillés formoient autour de nous un poids qui commençoit à rendre notre marche assez pénible.

Parvenus à la maison, Amélie frappa, appella sa nourrice. Judith Atkinson vint ouvrir, une lumière à la main. Regarder ma belle compagne, la reconnoître, s'écrier, faire cent exclamations, allumer un grand feu, nous présenter des sièges, nous accabler de complimens, baiser les mains d'Amélie, pleurer de joie ; tout cela fut l'ouvrage d'un moment pour l'active villageoise. Vous êtes surprise de me voir à cette heure & dans le désordre où le mauvais tems me fait paroître, lui dit Amélie ; mais, ma chère Judith, je vous confierai les raisons d'une visite si extraordinaire.

O ma belle jeune dame, répondit la jardi-



Designé par Brzen de la Tour



nière, vous ne me devez pas compte de vos actions. Soyez mille fois la bien-venue dans cette petite partie de votre héritage; elle ne dépérit pas, je vous l'assure. Quand je mets un arbre en terre, je le choisis avec soin. Je pense en moi-même que ma chère jeune maîtresse mangera peut-être un jour de son fruit, & dira, c'est ma bonne Atkinson qui l'a planté; mais pardon de ma familiarité. Les riches se moquent, dit-on, de l'amitié des pauvres, parce qu'entr'eux ils ne se soucient point de cela, mais chacun pense à sa façon; il ne faut blâmer personne. Et se tournant vers moi, qu'elle avoit à peine envisagé: Bonté du ciel, le beau gentilhomme, s'écria-t-elle! comme il vous regarde... O mifs * Emmy, mifs Emmy!..... Madame fait-elle où vous êtes! je parie qu'elle ne le fait pas.

Amélie sourit. Je suis charmée qu'il vous plaise, ma bonne, lui dit-elle. En supposant que ce *beau gentilhomme* fût mon mari.... Le ciel me soit en aide, interrompit Judith, vous vous êtes mariée malgré madame? mais à tout péché miséricorde. C'est un pair du parlement, sans doute, qui a des millions de rente, des chiens de chasse, des chevaux de course; il

* Diminutif d'Amélie.

vous menera à la cour de Londres, vous ferez comme la reine, tant mieux; vous avez un si bon petit cœur, vous ferez du bien & le retrouverez un jour; mais il rougit, vous riez, continua-t-elle; est-ce qu'il n'est pas riche? il n'a rien peut être? bienheureuse dame d'en haut! quelle pitié seroit-ce là! il a la mine d'un prince, ou d'un fils d'alderman *. S'il n'est pas opulent, qu'il soit donc bien tendre, qu'il vous aime de tout son cœur. Avec un bon mari, une honnête femme prend patience; puis Madame est si riche! mais vous auroit elle chassée de sa maison? Non, ma bonne, dit Amélie; elle ignore encore mon mariage. Il y a un mois qu'elle consentoit à m'unir à monsieur; à présent elle veut me marier avec un autre; son autorité ne s'étend pas jusques sur mes sentimens, ils n'ont pu changer comme les siens; & dans une action aussi importante, où le bonheur de ma vie est intéressé, j'ai cru devoir consulter mon cœur, & suivre les mouvemens : mais, ma chère Atkinson, au moins vous garderez mon secret, vous ne trahirez point ma confiance.

Ah mon dieu, vous trahir! s'écria la bonne femme, moi trahir ma jolie petite mis! Quand le roi me donneroit ses trois royaumes, &

* Echevin.

que madame y joindroit la plus belle de ses fermes, je ne ferois pas une si méchante action. On m'appelleroit traîtresse : bon ciel ! si je méritois ce vilain nom-là, je tomberois morte à l'instant.

Pendant cette conversation, nous tâchions de sécher nos habits ; mais la jardinière craignant qu'Amélie ne s'enrhumât, la pressoit si fort d'en changer, qu'elle consentit enfin à accepter du linge un peu gros, mais très-net, des juppons de toile de coton, un corset tout neuf, fait de camelot bleu, un tablier d'une jolie indienne, un mouchoir de col de mousseline, & des bas de fil écru. Tout cela posé sur la table, excita une contestation assez singulière. Amélie ne vouloit point se déshabiller devant moi. Elle ne vouloit pas non plus me laisser sortir, parce que la pluie continuoit. La maison n'étoit composée que de deux pièces ; le jeune Atkinson dormoit dans l'une, & nous occupions l'autre. Je ne trouvois pas honnête d'éveiller le fils de notre hôtesse. Amélie rioit, & protestoit qu'elle ne détacheroit pas une épingle si je regardois. Judith lui crioit : Mais c'est votre mari ; ne diroit-on pas qu'il y ait ici des étrangers ? Rien ne persuadoit Amélie. Enfin un drap mis sur des cordes qui servoient à étendre du linge,

tira d'embarras ma modeste amie, en lui formant une espèce de cabinet.... où vos regards pénétrèrent sans doute, interrompit miss Matheus : l'officieuse paysanne n'avoit garde d'avertir qu'un si complaisant mari usoit un peu de ses droits.

Je vous jure, dit monsieur Finton, que je ne tournai pas les yeux de ce côté; l'idée ne m'en vint seulement pas. Croyez-moi, Miss, on ne veut rien dérober à la femme que l'on aime véritablement. Les desirs qu'elle inspire ne ressemblent point aux mouvemens rapides & emportés des sens. L'attrait d'un plaisir passager rend hardi, téméraire, fait tout prétendre, tout enlever. L'amour plus délicat, n'arrache point de faveurs. Il les souhaite, consent à les attendre, veut les mériter, jouit de ses espérances; & quand il obtient, ce n'est point le triomphe, c'est le don qui le touche, & met le comble à son bonheur.

On ne sait pourquoi miss Matheus prit de l'humeur dans ce moment. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, trouva le tems sombre, le jour avancé, & se tournant vers monsieur Finton, elle le pria de lui laisser la liberté de se coiffer. Comme il frappoit pour qu'on lui vint ouvrir, elle le rappella. Assurément, Monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes pas un homme

attentif; vous avez des façons de parler.... Il faut que je sois folle.... Plus que folle!... Vous reconnoissez mal des sentimens... Mais on ouvre, Sortez. Adieu. J'obéis avec regret, dit-il, mais avec soumission. A peine la porte alloit se refermer, que miss y courut : monsieur Finton, cria-t-elle, je compte sur vous à dîner. Je ne négligerai point l'occasion de passer d'heureux momens, répondit-il, en la regardant d'un air tendre qui lui étoit naturel, & le rendoit séduisant, même quand il ne songeoit point à plaire. Allez, lui dit miss Matheus, allez & revenez bien vite; on ne peut vous entendre sans se fâcher; mais on ne peut vous fixer sans vous pardonner.

Monsieur Finton se retira dans sa chambre, arrangea ses cheveux, changea de linge & d'habit. Il avoit envoyé la veille chercher son porte-manteau au logement qu'il croyoit occuper en arrivant à Londres, ne prévoyant pas que monsieur Herbert lui en procureroit un à Newgate. A son retour auprès de miss Matheus, il ne trouva point de traces du petit nuage qui obscurcissoit son esprit le matin. Elle le reçut bien, & pendant le dîné, elle montra assez d'enjouement. Quand on eut desservi, elle demanda à monsieur Finton la suite de son histoire. Il la reprit ainsi :

La bonne Atkinson nous présenta de la crème, des œufs frais, du beurre battu du soir, & de très-beaux fruits. Ces mets nous semblèrent excellens. Jamais Amélie, dans l'éclat de la plus brillante parure, ne m'avoit montré tant de charmes. Sa tête nue, ses cheveux négligemment rattachés, un corset mince qui laissoit voir la forme parfaite de sa taille, je ne fais quel air de vivacité, quelle grace naïve, enfantine, ajoutoient à sa beauté, lui prêtoient une foule de nouveaux agrémens. Elle s'aperçut du plaisir extrême que je prenois à la regarder. Elle sourit, jetta les yeux sur tout ce qui l'envirounoit, & les ramenant modestement sur les miens : Qu'il me sera facile d'être heureuse avec vous, me dit-elle ! cette cabanne devînt-elle ma demeure habituelle, je sens que j'y vivrois contente. O, mon cher Jemmy ! il est un sentiment plus fort que l'orgueil & ses vaines maximes, plus fort que tous les préjugés : il me fait connoître, il m'assure que la félicité suprême peut se trouver ici.

Ces paroles & le ton dont elle les prononça, firent une impression sur mon cœur, dont le tems n'effacera jamais l'agréable souvenir : la plus douce ivresse se répandit dans mes sens, ou plutôt dans mon ame. J'osai passer un bras autour d'elle, la serrer tendrement, prendre

un baiser sur ses lèvres de rose. O mon aimable Amélie ! ô femme élue de mon cœur ! lui dis-je, transporté , ravi , pénétré d'un plaisir que je n'avois jamais goûté ; ô ma chère amie ! par-tout où ces traits enchanteurs s'offriront à mes regards , par-tout où le son harmonieux de cette voix viendra frapper mon oreille , le temple du bonheur s'ouvrira devant moi.

Que le tout-puissant vous bénisse , exauce vos vœux en ce monde & dans l'autre , s'écria la jardinière ! Vous aimez ma chère Miss , vous l'aimez bien. Ah , le charmant , le délicieux mari ! Tenez , quand vous me caresseriez moi-même , vous ne me feriez pas plus aise. Mon cœur me l'a toujours dit , qu'elle épouserait un ange. Continuez , mon bon Seigneur , rendez-la heureuse , bien heureuse , & que la paix habite dans votre cœur.

Les souhaits de cette honnête créature nous attendrirent ; nous l'embrassâmes tous deux. En vérité , Miss , je me sens encore ému en songeant à cette ravissante nuit ; que de charmes dans la nature , dans la simplicité ! que de plaisirs nous pourrions trouver en nous-mêmes , & que nous perdons à ne pas les chercher ! Qui les remplace au milieu du monde , ces plaisirs si purs ? l'intrigue , l'ambition , la crainte , l'ennui , d'insatiables desirs , des regrets , des

dégoûts.... Là doucement, dit miss Matheus, vous allez vous égarer. Eh mon dieu ! laissons la morale ; elle assomme.

Le souper fini, continua monsieur Finton, la bonne Atkinson nous fit une proposition qui couvrit les joues d'Amélie du plus vif incarnat. Elle baissa les yeux, & répondit qu'ayant à nous entretenir d'affaires importantes, nous veillerions toute la nuit. Est-il possible, s'écria Judith, en me regardant d'un air surpris ? Toute la nuit ! Si elle le veut, lui répondis-je en riant, il faut bien y consentir. J'ai juré de ne jamais la contraindre. Cette extrême complaisance me nuisit un peu, je crois, dans l'esprit de la bonne nourrice. Elle me considéra attentivement, mordit ses lèvres, plia les épaules, & garda le silence. Nous la priâmes de se mettre au lit, d'agir chez elle comme si nous n'y étions pas ; mais elle nous assura que, grace au ciel, elle savoit trop bien la civilité, pour quitter une compagnie dont elle se tenoit si honorée. En effet elle fut si polie, qu'elle ne nous laissa pas un instant seuls.

Eh quand elle vous eût donné plus de liberté, quel usage en auriez-vous fait, dit miss Matheus ? Les femmes que l'on aime véritablement, n'inspirent rien, si on s'en rapporte à vos maximes. Je suis un peu comme la

nourrice : il y a mille endroits de votre récit où je leverois volontiers les épaules. Malgré ce petit trait d'humeur , reprit en souriant monsieur Finton , ou je me trompe fort , Miss , ou vous n'avez pas de moi la même idée que je lui supposois. Soyez de bonne foi , l'avez-vous ? Pour suivez , Monsieur , pour suivez , repliqua miss Mathews. Rien ne m'ennuie comme les questions.

Nous convinmes , Amélie & moi , d'écrire au docteur Harrison , mais nous ne trouvâmes point de papier dans la maison. Heureusement ce que nous voulions apprendre à ce bon ami , n'exigeoit point de détail. A six heures du matin , Atkinson , prévenu par sa mère , vint rendre ses respects à Amélie , & lui demander ses ordres. Il lui parla avec beaucoup de grace. Sa figure me plut. Le zèle & l'amitié se peignoient dans ses yeux. On voyoit qu'il brûloit du desir d'être utile. Après l'avoir entretenu un peu de tems avec une bonté familière , Amélie le chargea de prendre un cheval au prochain village ; d'aller à Londres sans s'arrêter ; de dire au docteur Harrison où elle étoit ; de le prier de sa part & de la mienne de venir promptement nous trouver pour terminer l'affaire importante , dans laquelle il avoit promis de nous protéger. Cela fut répété plusieurs fois. Ensuite le jeune garçon parut.

La moitié du jour se passa fort agréablement. Après un mois d'absence, nous goûtions avec délices le plaisir d'être ensemble; de nous redire tout ce que nous avions pensé; de nous consoler mutuellement des peines dont nos cœurs s'étoient sentis touchés. Cependant les heures s'écouloient, & notre jeune messager ne revenoit point. Peu-à-peu nous commençâmes à nous inquiéter, à craindre que le docteur ne fût point à la ville, ou que mistress Harris ne l'eût fait changer d'idée; mais pouvoit-il désapprouver une démarche qu'il m'avoit conseillée? Amélie s'affligeoit; sa tristesse me pénétoit. La jardinière, témoin de nos agitations, s'alarmoit aussi du retardement de son fils. Elle alloit continuellement sur le chemin pour tâcher de le découvrir dans la campagne; se tenoit à la porte, rentroit, sortoit encore, revenoit, s'impatientoit, vouloit nous consoler, se chagrinoit avec nous, ne ressoit pas un moment tranquille. Tout d'un coup nous la vîmes accourir de toutes ses forces, épouvantée, hors d'elle-même. Malheureuse que je suis, crioit-elle, en se tordant les mains comme une femme en délire, que dira Madame? comment me traitera-t-elle? où me cacher? Eh qu'avez-vous, ma bonne? qu'avez-vous donc, lui demanda Amélie toute

tremblante ? Sauvez-vous, Mifs, sauvez-vous , dit la jardinière. Fuyez vite, il sera ici dans l'instant. Vous êtes trahie. . . . Ne l'entendez-vous pas ? Et qui, demanda Amélie ? le carosse de votre mère, reprit Judith ; il accourt au grand trot de six chevaux. Ecoutez. Il arrive. Le voilà. Je suis perdue.

Le bruit de la voiture, qui frappa alors nos oreilles , fit pâlir ma chère Amélie. Elle se laissa aller sans connoissance dans mes bras. En pensant que sa mère venoit me l'enlever, nous séparer pour jamais, je sentis mon cœur pressé de la plus vive douleur ; elle m'ôta la force de soutenir Amélie, & nous tombâmes tous deux sur un amas de feuilles sèches auprès duquel nous étions. La pauvre Atkinson nous croit morts, pousse des cris aigus, s'arrache les cheveux, meurtrit son sein, fait retentir la chambre de hurlemens terribles. Mistriss Harris entre, s'effraie, se renverse sur un siège. Mifs Betzy lui présente des sels, la soutient, la secourt. Le docteur, venant le dernier, crie dès la porte : Où sont-ils, que je les embrasse, que je les marie, que je les voye heureux ? Le spectacle offert à ses yeux l'étonne, l'attendrit. Il s'empresse à ranimer Amélie, m'aide à rappeler mes esprits. Eh quoi, dit-il, des larmes, de la consternation ? rassurez-vous,

mes chers enfans ; venez , mifs Emmy ; venez , monsieur Finton ; venez tous deux remercier une mère indulgente ; elle vous recevra de ma main. En parlant , il nous conduisoit aux pieds de mistress Harris , & s'adressant à elle , bénissez-les , ma généreuse amie , bénissez-les. Que le ciel les rende reconnoissans , & vous fasse trouver dans leurs vertus la récompense de vos bienfaits.

Interdits , tremblans , doutant encore de l'excès de notre bonheur , tous deux prosternés devant mistress Harris , nous ne nous exprimions que par des larmes. Elle jetta ses bras autour de nous , & nous serrant tendrement : O mes chers , mes aimables enfans , nous dit-elle , je sens trop de plaisir à vous revoir pour vous accabler d'inutiles reproches. Je vous pardonne ; je vous bénis du fond du cœur , & prie le ciel de répandre sur vous ses plus grandes faveurs , de vous donner le bonheur & la paix. Il vous destine sans doute l'un à l'autre ; je respecte ses decrets & m'y soumets avec résignation. Remerciez votre protecteur , votre ardent ami. Vous devez à son intercession & au zèle inconfidéré d'Atkinson le retour de ma tendresse & la félicité dont vous allez jouir.

Fin de la première Partie.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

LE calme renaissant dans tous les cœurs , nous commençâmes à nous livrer à cette joie pure que le sentiment seul fait goûter. Des bras de sa mere , Amélie passa dans ceux de sa sœur. Le docteur nous embrassa , prit nos mains, les unit : Aimez-vous , nous dit-il , aimez votre mere , soyez sa consolation ; que vos soins , vos attentions préviennent ses desirs ; miss Emmy , soyez toujours douce & bonne ; vous , jeune homme , chérissez , respectez votre compagne , n'imitiez point ces fous dont la cour & la ville abondent , qui rougissent de remplir les devoirs de l'humanité , d'être attachés à leurs parens , d'estimer la femme qui porte leur nom. Méprisez , dédaignez ces airs ridicules , ces faux préjugés. Aux yeux de l'homme sensé il sera toujours plus honorable de paroître l'amant de sa femme , que de former le dessein criminel de séduire celle de son ami ; dessein que le plus estimé de nos lords avoue publiquement. Soyez-vous fideles. . . . Laissons-là le docteur Harrison , dit miss Matheus , ses idées sont gothiques ; mais le pauvre petit Atkinson , qu'avoit-il fait ? pourquoi nom-

mer son zèle inconsideré ! Nous eûmes la même curiosité, reprit monsieur Finton, & pendant que le docteur visitoit le verger & se promenoit aux environs, mistress Harris voulut bien la satisfaire.

Vos tablettes m'apprenant le lieu où ma fille étoit avec vous, me dit-elle, je courus à l'orangerie. Je cherchai par-tout, je fis dé-ranger des nattes derriere lesquelles on pouvoit se cacher; ensuite j'ordonnai à mes gens d'aller s'emparer de la petite porte du jardin, - pendant que je parcourrois les bosquets voisins de l'orangerie. Avertie que la porte étoit ouverte, j'envoyai une partie de mes valets sur le chemin s'informer si vous veniez d'y passer. Mon impatience ne me permit pas d'attendre leur retour. Je fis mettre mes chevaux, & me rendis à Londres ; j'y arrivai un peu avant minuit. Betzy écrivit au docteur Harrison, il vint chez moi ; mais loin de me consoler, d'entrer dans ma peine, il blâma sévèrement ma conduite, excusa la vôtre, approuva la constance, la fidélité de ma fille, même sa démarche hardie ; me reprocha de l'avoir forcée à sortir de son naturel, à manquer à ses devoirs, au respect qu'elle me montrait depuis son enfance. Pauvre Amélie, disoit-il, je suis sûr qu'elle pleure à présent, gémit de sa faute ;

elle vous croit affligée, vous plaint. Je comptois vous trouver triste; j'étois venu pour vous dire des raisons qui pussent adoucir vos chagrins; point du tout, c'est que vous criez à votre aise, menacez, maudissez la plus douce des créatures. Oh bien, Madame, je lui tiendrai lieu de père, je la protégerai; & si vous employez l'autorité, je saurai la défendre contre vous & contre tous les lords du royaume. Je me fâchai, lui aussi; je m'emportai, il se mit en fureur, & nous nous séparâmes en jurant de ne nous revoir jamais.

Je passai la nuit dans une cruelle situation. L'idée où j'étois que le docteur connoissoit le lieu de votre retraite, me ramena vers lui. A dix heures du matin je l'envoyai prier de me venir trouver; il refusa d'avoir cette complaisance. Impatiente, je lui écrivis; il ne me répondit point. Je le fis presser; il dit à mon laquais qu'il me souhaitoit de la tranquillité, & me supplioit de ne plus troubler la sienne. A trois heures, mon chagrin, mes inquiétudes, & en vérité mon amitié pour lui m'ont déterminée à l'aller chercher moi-même. Il m'a très-mal reçue, affectant de ne point parler, & pourtant me contrariant par des signes de tête, par le mouvement de ses mains ou de ses yeux. Son sang-froid me révoltoit, me fâchoit

plus que sa colere n'avoit fait la veille. Enfin il m'a dit, protesté qu'obligé par son état, par son honneur, par ses engagements avec monsieur Finton, à le servir dans cette occasion, lui-même l'aideroit à me cacher ma fille, & la marieroit tout aussi-tôt qu'il vous verroit ensemble. Madame, a-t-il ajouté, votre mari mourant me conjura de veiller au bonheur de sa fille ; je m'en souviens, je lui promis de suivre ses intentions, je le ferai. Il se soucioit peu de la voir riche ou élevée en dignité ; mais il desiroit avec ardeur qu'elle fût honnête & heureuse. Les mères mondaines, frivoles, orgueilleuses négligent ces points essentiels ; aussi, Madame, sont-elles méprisées, haïes de leurs filles , coupables envers elles, & cause du désordre de tant de maisons dont l'extérieur brillant cache un enfer, où deux diables se tourmentent à l'envi, s'accordant seulement pour maudire la furie qui les force de vivre ensemble.

Ces propos durs m'ont mise hors de moi-même ; j'ai éclaté en reproches, en menaces ; il a continué à m'obstiner ; la querelle s'est animée. Au milieu de cette contestation vive & bruyante, Atkinson, accoutumé à entrer familièrement chez le docteur, s'est présenté ; rempli de son objet, sans faire attention à

ma présence, ou n'imaginant pas qu'il y eût aucun inconvénient à s'expliquer devant moi, il a fait sa commission à haute voix. Mes enfans, ajouta mistress Harris, vous devinez le reste. Le docteur me voyant instruite du lieu où je trouverois ma fille, a changé de ton ; il m'a prié, conjuré de pardonner, de tenir parole à monsieur Finton. Il m'a représenté que sa fortune surpasseroit un jour celle d'Amélie ; que vos enfans seroient riches ; que je vivrois assez pour vous voir posséder des titres, si j'ambitionnois cette chimère. Enfin il m'a persuadée ; je suis venue, je vous ai pardonné, je vous rends heureux ; aimez-vous, marchez ensemble dans les voies de l'honneur, & vous le serez toujours : le docteur a raison, l'union & la vertu sont les fondemens solides du bonheur.

Notre tendre ami revint alors suivi d'Atkinson qui, effrayé par les cris de sa mère, n'avoit encore osé paroître. Il reçut nos remerciemens & six guinées dont je lui fis présent. La jardinière, transportée de joie, félicita Amélie, complimenta mistress Harris, & lui rendit un compte fidèle de notre conduite. Je payai libéralement ses soins, ses louanges, & conservai beaucoup de reconnoissance de toutes les bénédictions qu'elle nous avoit données.

Nous montâmes tous en carrosse ; Atkinson demanda la permission de nous suivre, il l'obtint & ne me quitta plus. Quel plaisir je sentis en retournant avec mistress Harris dans cette maison d'où la crainte de la voir nous engageoit la veille, Amélie & moi, à fuir si vite ! ce lieu choisi pour être témoin du bonheur d'un autre, le fut le lendemain des doux transports de deux amants qui s'adornoient. Nous reçûmes la bénédiction nuptiale des mains de notre estimable protecteur. La cérémonie se fit sans éclat & presque sans témoin ; mais si des fêtes pompeuses ne célébrèrent point notre union, si le faste n'en fit point un spectacle public, l'amour la rendit délicieuse, & nous prodigua tous ses plaisirs.

Ah ! je respire, dit miss Matheus, vous voilà marié ; j'espère entendre à présent des faits, le détail de quelque événement. Vous ne m'avez encore entretenue que d'attraits, de graces, de regards enchanteurs ; les noms de belle, d'aimable, de charmante ont sans cesse retenti à mes oreilles, façon de conter assez mauvaise. Les françois font bien d'éviter dans le discours, & plus soigneusement dans les écrits, cette foule d'épithètes inutiles que nous semblons chercher : mais pardon, je vous interromps souvent, & suis impolie à mon tour.

A votre tour, Miss, dit monsieur Finton ; vous supposez donc que je l'ai été ? Assurément, reprit-elle ; je puis au moins vous reprocher d'offensantes distractions : pensez-vous, Monsieur, qu'il soit agréable d'écouter ces louanges outrées ?..... Vous ne ménagez ni mon amour-propre, ni le penchant.... Vous êtes charmant, monsieur Finton ; j'aime à vous rendre justice ; mais cette violente passion pour votre femme..... prenez-y garde, on tolère les vices, on ne souffre point le ridicule. Vous êtes si bien fait, si aimable.... ne baissez point les yeux, ne vous inclinez pas si profondément ; je dis la vérité. Personne au monde ne rassemble tant de qualités, grace, esprit, talens, dons naturels.... Ah, cette Amélie, qu'elle est heureuse !

Des propos si flatteurs attirèrent une réponse obligeante à miss Matheus. Fâché d'avoir mérité ses reproches, sans lui faire de ces excuses gauches, qui aggravent une faute au lieu de la réparer, monsieur Finton la conduisit insensiblement à penser que si Amélie, toute *belle*, toute *charmante*, toute adorée qu'elle étoit, possédoit l'art de deviner, si ses regards *enchanteurs* pouvoient pénétrer dans une chambre de Newgate, peut-être s'écrieroit-elle à son tour : Oh ! cette miss Matheus, qu'elle est heureuse !

Mais , dit ensuite miss Matheus, vous ne me parlez point de la grave miss Betzy. Comment se conduisoit-elle à votre égard ? vous aimoit-elle ? vivoit-elle bien avec sa sœur ? On ne peut pas mieux , reprit monsieur Finton ; pendant mon absence elle soutint vivement mes intérêts. Mistress Harris menaçoit Amélie de la déshériter si elle m'épousoit ; mais sa sœur l'exhortoit à me rester fidèle , à suivre le penchant de son cœur , blâmoit fortement l'inconstance , parloit contre mylord Nesbit , désapprouvoit cette alliance. Après la fuite d'Amélie , elle intercèda pour elle , pour moi , se joignit au docteur , & lui-même nous assura que nous devions beaucoup à son zèle affectueux. Vous me surprenez , dit miss Matheus. J'ai passé une saison à Bath avec elle ; sa tante Morgan l'y avoit menée. Elle me parut une créature fausse , intéressée , pédante & maussade. Son langage précieux , sa contenance affectée ne m'en imposèrent point. Dans une jeune personne , je hais un maintien austère , & sur-tout le ton puritain. J'ai toujours remarqué que l'orgueil & l'envie faisoient partie du caractère des prudes ; la vertu est sans apprêts , & l'enjouement annonce un bon naturel ; car celle qui se plaît à rire , forme rarement le projet d'attrister les autres. Miss Betzy ne

pouvoit aimer sa sœur, & vous ne me persuaderez jamais qu'elle ait été capable d'un mouvement de générosité. Quand elle conseil-
loit à Amélie de vous garder sa foi, sans doute elle espéroit profiter du changement que sa désobéissance occasionneroit peut-être dans les dispositions de sa mère ; & si elle paroïssoit contraire à mylord Nesbit , c'étoit par une basse jalousie qui ne lui permettoit pas de voir , sans chagrin , un pair du royaume épouser sa sœur.

En vérité , Miss , dit monsieur Finton , je crains que vous n'ayez trop bien pénétré son caractère. Le tems m'en a fait prendre à peu près la même idée. Les articles de mon mariage devoient être signés, poursuivit-il , le jour que je partis pour me rendre auprès de ma sœur. Ne voulant plus notre union , missris Harris déchira ces articles comme un papier inutile ; la précipitation du docteur ne lui permit pas de songer en nous mariant à ce qui n'entroit point dans son ministère. J'étois bien éloigné d'y penser ; en recevant Amélie des mains de sa mère, pouvois-je m'occuper d'un soin étranger à mes desirs ? Qui de nous deux envisageoit l'avenir ? Nous voir , nous aimer , nous le dire , nous le répéter , voilà ce qui remplissoit toutes nos idées & tous nos momens.

Peu de jours après mon heureux mariage , nous retournâmes à Londres. Mistriss Harris me parla de cette singulière omission. Elle me rappella nos premières conventions , me dit que sa seconde fille se trouvant avantagée par le testament de mistriss Morgan , sa tante , elle rendroit Amélie sa principale héritière , ajoutant que l'intention de son mari avoit toujours été de préférer cette fille chérie. Comme elle finissoit de parler , miss Betzy sortit d'un cabinet où sa mère ignoroit qu'elle fût entrée. Depuis ce jour je crus m'appercevoir d'un changement très-marqué dans sa conduite. Elle railloit souvent sur les mariages d'inclination , trouvoit sa sœur trop tendre , trop attentive à me plaire , trop empressée à recevoir d'innocentes caresses , que la modestie lui permettoit de souffrir devant sa mère & le docteur Harrison , mais dont la vertueuse miss Betzy ne pouvoit supporter l'indécence. Elle assuroit Amélie que la froideur succéderoit bientôt à des feux si ardens , que le tems diminueroit ma passion & sa propre sensibilité. Elle prit une haine extrême pour le docteur Harrison. Elle se plaisoit à tourmenter Amélie en lui parlant des dangers de la guerre , en mettant sans cesse sous ses yeux l'image d'un mari si cher , blessé , abandonné sur le champ de ba-

raille , expirant loin d'elle. Ces discours remplissoient de terreur l'esprit de mon aimable femme. Elle s'affligea , sa mère connut ses peines , & partagea son inquiétude. Elle lui promit de chercher un moyen de la tranquilliser , de me fixer auprès d'elle , & n'en imagina point d'autre que de me proposer d'entrer dans le régiment des gardes. Comme il ne marche point sans le roi , c'étoit procurer à Amélie la plus grande satisfaction , puisqu'elle ne redouteroit plus ni l'absence , ni les périls dont sa sœur lui donnoit une idée si effrayante.

Nous étions unis depuis deux mois. Dès le premier , Amélie avoit ressenti de légères incommodités , mais sans vouloir en parler , ne pouvant se résoudre à les attribuer à leur véritable cause. Elle se confia enfin à sa mère. Mistress Harris parut transportée de joie de son état. Ce fut en m'annonçant une nouvelle qui me pénéroit du même sentiment , qu'elle me pria avec instance de quitter le régiment de mylord Gage , m'offrant l'argent qui me seroit nécessaire pour acheter une enseigne dans celui des gardes , & m'assurant de m'en fournir toutes les fois que l'occasion de monter se présenteroit. Je me sentoís un peu de répugnance à sortir d'un corps où j'étois estimé , où j'avois des amis : cependant comme le ré-

giment de mylord Gage ne servoit point encore cette année, je crus devoir cette complaisance à ma belle-mère, ou plutôt à la tendre & craintive Amélie.

Je connoissois un officier des gardes, appelé sir Henri Booston. Il haïssoit le séjour de Londres, & se déplaçoit dans son corps; je ne doutai point qu'il ne vendit, si je l'en pressois. J'allai le chercher; il étoit en campagne. Je pris des informations, & trouvai que lui seul pouvoit m'aider à satisfaire les desirs de mistress Harris. Je lui écrivis; j'attendis long-tems sa réponse: deux mois se passèrent avant qu'il revînt, un autre avant qu'il se déterminât; enfin nous convinmes ensemble d'un échange. Il prit ma compagnie; je promis de lui payer comptant la somme excédante dont je lui serois redevable. Nous fîmes de concert les démarches nécessaires: l'affaire proposée parut sans difficulté; mylord Gage eut la bonté de montrer du regret de me perdre, mais il ne désapprouva point mes égards pour mistress Harris. On nous promit au bureau que le brevet & la commission seroient signés immédiatement; ainsi notre traité heureusement terminé, rempli de joie Amélie & sa mère; mais miss Betzy trouva qu'une tendresse mal entendue me nuirait, empêcheroit mon avancement, elle blâma

sa sœur, la condescendance de sa mère, la mienne, & nous montra une aigreur que nous n'avions jamais soupçonnée dans son caractère, & dont le sujet decouvroit assez son peu d'amitié pour moi.

Je revenois un soir de la chasse, & montois avec empressement chez Amélie, quand je l'entendis parler dans l'appartement de sa mère; j'y entrai : elle accourut à moi. Ah, mon dieu, que je suis heureuse, me dit-elle ! sans les bontés de ma mère, sans votre complaisance, que serois-je devenue ? Je vous perdois, mon cher Jemmy, je vous perdois pour long-tems, & qui sait si ce n'eût pas été pour toujours ! Un ordre cruel nous séparoit. Que cet échange s'est fait à propos ! le régiment de mylord Gage est commandé, il passe la mer, il va au secours de Gibraltar.

Le régiment est commandé, m'écriai-je, il part ! J'espère que la commission n'est point encore signée; je cours chez le ministre, je vais m'informer. Que dites-vous, interrompit Amélie en m'arrêtant, tout n'est-il pas terminé ? Pour le monde entier je ne le voudrois pas, lui dis-je : eh bon dieu, ma chère, je serois déshonoré. Alors mon laquais me remit un billet de sir Henry. Il me confirmoit la nouvelle qu'Amélie venoit de m'apprendre, &

me supplioit de lui tenir parole. Il alloit, me disoit-il, au bureau demander si le brevet étoit expédié, il espéroit trouver son nom sur la liste de ceux qui partoient, & m'exhortoit à ne point manquer à nos conventions.

Je lui répondis avec un peu d'humeur, & lui écrivis qu'il n'y songeoit pas, de me faire une pareille proposition dans cette circonstance, & que notre échange devenoit impossible. Je voulois sortir; Amélie me retenoit, pleuroit, m'accusoit de dureté : sa mère me condamnoit, prétendoit que si le brevet étoit signé, il seroit ridicule de me croire dans l'obligation de servir avec le régiment d'où je sortois. Il falloit la respecter beaucoup, & chérir bien tendrement Amélie, pour supporter d'entendre deux femmes juger des devoirs d'un militaire, lui imposer des loix, & prétendre décider une pareille question. Par un grand bonheur le docteur Harrifon, absent depuis un mois, se fit annoncer. Sa présence toujours désirée d'Amélie, lui parut dans ce moment une grace particulière du ciel, dont la bonté envoyoit à son secours celui qu'elle regardoit comme son ange tutélaire.

Elle courut à lui, l'embrassa. Venez, venez m'aider, lui dit-elle, à retenir un cruel ; il veut m'abandonner, me fuir, me rendre malheureuse ;

je n'espère qu'en vous, parlez-lui, engagez-le à modérer un zèle indiscret. Mon cher, mon digne ami, donnez-moi une seconde fois l'époux que j'ai reçu de votre main.

Le docteur surpris qu'il se fût élevé une contestation entre nous, touché des larmes d'Amélie, & prêt à me quereller, me demanda brusquement le sujet de cette confusion, de ce désordre. Je le lui expliquai. Il m'écouta, se leva quand j'eus cessé de parler, marcha dans la chambre d'un air rêveur, chagrin, levant les épaules, ou portant la main à son front. Tous les yeux étoient fixés sur lui; Amélie attendoit impatiemment sa réponse. J'avouerai qu'en cette occasion le docteur ne me paroïssoit point un juge compétent. En vérité, je ne croyois pas devoir remettre à sa décision une affaire où il s'agissoit d'un point d'honneur, souvent fort mal entendu par les gens de son état.

Il se rapprocha d'Amélie, s'assit, me regarda fixement. Monsieur, me dit-il, je vois à votre air tout ce que vous pensez; mais sachez que j'ai porté un drapeau sous les ordres de mylord Tirconel, mon parent, avant de me ranger sous l'étendard de l'église. Guerrier par goût, prêtre par obéissance pour mon père, j'ai bien servi le roi; je m'efforce depuis long-

tems d'acquérir les vertus de mon état, & de servir dieu. Vous parler en ministre de paix, ce seroit sans doute remplir mon devoir, mais le vôtre ne vous permettroit pas de m'écouter; ainsi je parlerois mal-à-propos & inutilement. Je ne vous dirai donc rien; c'est à la petite fille que voilà, continua-t-il en montrant Amélie du doigt, c'est à l'enfant que j'ai cru une femme, même une femme sensée, que je veux m'adresser.

Si le brevet est signé, vous prétendez, Madame, lui dit-il, que votre mari n'est plus capitaine d'infanterie dans le régiment de mylord Gage, mais officier des gardes de sa majesté, n'est-ce pas là votre idée? Oui, dit-elle. Eh bien, reprit le docteur, vous avez tort; que le brevet soit signé ou qu'il ne le soit pas, il faut laisser partir votre mari. Il faut le laisser aller tout-à-l'heure chez le ministre, il ne peut trop se hâter de protester contre l'échange, attendu l'événement: voilà mon avis. Quoi! c'est vous, c'est vous, Monsieur, qui lui donnez ce conseil, s'écria douloureusement Amélie? Assurément, c'est moi-même, dit-il froidement, & je suis bien aise qu'il n'en ait pas besoin. Ma fille, un soldat ne peut balancer un instant dans une pareille conjoncture: qu'il sacrifie tout quand son roi, ses devoirs, son pays sont en opposition avec
d'autres

d'autres intérêts. Si votre mari restoit , que diroit-on de lui ? ne le soupçonneroit-on pas d'une prévoyance qu'il seroit aisé d'attribuer à un manque de courage ? Nous accusons le monde de juger légèrement , avec malignité même ; il le fait souvent , mais souvent aussi notre propre imprudence fournit au médisant le trait dont il nous blesse. Il est rare , fort rare que la censure tombe entièrement à faux. Si celui dont on blâme la conduite n'est pas toujours criminel , soyez sûr qu'au moins il a négligé sa réputation , & n'est pas exempt de tout reproche.

Voyant Amélie verser des larmes amères , cacher son visage , il lui prit une main , & la serrant tendrement : Allons , ma chère amie , allons , mon aimable cousine , de la force , de l'ame , une noble fermeté , lui dit-il. Cherchez au fond de votre cœur ces sentimens généreux qui vous distinguent de ces femmes foibles , occupées seulement d'elles-mêmes , de leurs plaisirs , de leurs fantaisies. Vous aimez monsieur Finton , aimez donc la gloire , la réputation ; ne flétrissez point le nom que vous avez voulu porter. Ma fille , l'honneur d'un guerrier est semblable à la fleur légère qu'on voit sur les fruits ; comme elle , le moindre souffle peut le ternir : vous êtes la compagne

toit nécessaire, deux jours suffisoient aux préparatifs de ma campagne. La veille de mon départ, j'allai le matin trouver mistress Harris dans son cabinet, & lui reportai l'argent destiné à sir Henry. En le recevant d'elle, je ne comptois pas m'en servir sans en assurer le retour à Amélie. Il étoit assez mortifiant pour moi de ne rien donner à ma femme ; comment aurois-je voulu mettre sur ma tête un argent qui lui appartenoit ? Aucun écrit ne constatoit ses reprises sur ma fortune, ni mes droits sur la sienne. J'avois déclaré mes intentions à mistress Harris. En reprenant cet argent, elle me pria de garder six cens guinées. J'y consentis, attendu l'occasion. Je voulus lui en faire mon billet, elle se mit à rire, me traita d'enfant, & refusa de me laisser écrire. A la fin du dîner, je lui présentai une reconnoissance de ces six cens guinées ; elle prit le papier, le lut, le chiffonna, me le jeta, il tomba ; j'allois le ramasser quand il entra du monde. Nous nous levâmes tous, les dames passèrent dans la salle où je les accompagnai. Un instant après je me souvins du billet, & retournai pour le chercher ; je ne l'apperçus point à terre. Je demandai à miss Betzy, qui étoit près de moi à table, si elle ne l'avoit point vu, elle me dit que non ; je fis la mê-

me question aux valets, & reçus la même réponse, ainsi il resta perdu. Comme ma belle-mère seule pouvoit en faire usage, je ne m'en inquiétai pas, & crus, comme miss Betzy le soupçonnoit, que la petite chienne de mistress Harris l'avoit pris & déchiré en se jouant.

Le docteur Harrison reçut mes adieux; il me parla en père. Je lui recommandai Amélie. Il me pria d'avoir soin d'Atkinson qui s'étoit fortement attaché à moi, ne vouloit pas me quitter, & venoit à Gibraltar en qualité de volontaire. Nous ne nous séparâmes point le docteur & moi sans beaucoup d'attendrissement. Le soir, après souper, Amélie se retira tout de suite. Je pris congé de mistress Harris; elle m'embrassa plusieurs fois, & versa des larmes en me voyant éloigner. Cette preuve de son affection me toucha sensiblement; je revins sur mes pas, & l'embrassai encore. Elle m'appella son fils bien-aimé; elle me dit qu'elle ne mettroit plus de différence entre Amélie & moi. Miss Betzy me souhaita un heureux voyage, du ton dont on souhaite le bon soir. Tous mes ordres donnés & mes devoirs remplis, je destinai à l'amour le peu de momens qui me restoit. J'entraî chez Amélie; je marchois doucement, la croyant couchée & peut-être endormie; mais la femme-de-chambre

bre me dit qu'elle prioit dans son cabinet. J'en ouvris la porte, & vis ma charmante compagne prosternée à terre, le visage couvert de larmes, elle soupiroit comme si son cœur eût été prêt à se briser. Je la relevai, la fis asseoir sur un sofa, me plaçai à ses côtés. Je voulois me plaindre du peu de fermeté qu'elle montrait, mais en la regardant il me fut impossible de lui reprocher une douleur que mon cœur partageoit.

Pourquoi donc cet abattement, ma chère, lui dis-je ? pourquoi donc ces pleurs, ces gémissemens ? n'avez-vous pas consenti. . . Non, interrompit-elle, non ; je n'ai point consenti à ce cruel départ. Je viens de demander au ciel la force de soutenir cette épreuve terrible, je ne l'ai point obtenue. Ah ! Jemmy, je ne supporterai point votre éloignement & mes craintes. Quoi, vous m'abandonnez ! quoi, des mers, un espace immense va nous séparer ! ces jours si heureux, si courts, à présent longs & tristes, se succéderont sans me rendre la douceur de vous voir, ils ne m'apporteront en renaissant que du trouble & de l'amertume, de dévorantes inquiétudes. Vous m'aimez, dites - vous, vous m'aimez, & vous partez, vous fuyez, vous me laissez ; ah, mon amour est bien plus fort, bien plus tendre que le

vôtre ! quelle considération m'engageroit à vous causer une seule des peines dont mon ame se sent accabler ?

Eh croyez-vous , ma chère Amélie , lui dis-je , qu'il soit une douleur plus sensible que celle d'entendre ce reproche de votre bouche ? Quand je suis à regret un devoir indispensable , quand je viens chercher de la consolation auprès de vous , de vous que j'aime , pouvez - vous m'affliger , redoubler mon chagrin , pouvez-vous m'accuser de peu de tendresse ? Oui , je le puis , dit-elle , quand vous préférez une vaine chimère aux biens réels dont vous nous privez tous deux. Quelle est cette réputation dépendante de l'opinion , du tems , des momens ? Vous la conserviez en terminant , il y a deux mois ; un événement que vous ne pouviez prévoir vous la feroit perdre à présent. Tout immoler , tout oser , dans la crainte de passer pour foible , est-ce là cet honneur dont les loix vous paroissent si saintes ? n'est-on noble , n'est-on grand qu'en affrontant la mort , ou persuadant aux autres qu'on ne la redoute point ? Que cette gloire est fantastique ? un barbare , un sauvage la mépriseroit peut-être. Quelle est cette valeur si vantée ? un animal féroce , guidé par son instinct , est hardi , courageux , il attaque , il se

défend, combat, triomphe ou reste atterré ; le peuple applaudit à sa force, admire son audace, le nomme vaillant : la gloire qu'il peut acquérir comme vous, mérite-t-elle d'être achetée par le sacrifice de tout ce qui vous est cher ? Fixant alors ses yeux animés sur les miens, serrant mes mains avec transport : Ose t'élever au-dessus de ces faux préjugés ; viens, mon cher Jemmy, viens chercher le bonheur avec moi ; allons habiter une simple cabane, dans des lieux écartés & tranquilles. Recommandables par nos seules vertus, nous n'exciterons point l'envie. L'œil de l'homme injuste ou malin ne pénétrera pas notre asyle paisible. Les traits empoisonnés de la médisance ne pourront nous atteindre : si sa voix odieuse s'élève, nous ne l'entendrons point ; tu seras l'univers pour Amélie, & son amour, ses soins, ses caresses, ses tendres attentions te feront oublier qu'il est d'autres humains.

Un mouvement involontaire me fit repousser les mains ; un seul regard rappella bientôt de plus nobles sentimens dans son ame. Que dis-je, s'écria-t-elle ! quels conseils ! mon intérêt a-t-il pu me les dicter ? ne m'accable point de ton indignation, pardonne à ma foiblesse, mon cœur ne fut jamais bas. Je condamne moi-même cette vile proposition, tu n'es pas

fait pour t'y rendre , & je suis loin de l'exiger ; oublie-la , ne me méprise pas , mon cher Jemmy , ouvre-moi tes bras , cache ma rougeur dans ton sein.

Je ne pus lui répondre. Je la pressai , elle me serra , nos soupirs se confondirent , nos larmes se mêlèrent ; nos lèvres & nos ames s'unirent ; nous restâmes long-tems dans cette situation triste , mais voluptueuse , dans une ivresse où la douleur & le plaisir se faisoient également sentir. Enfin l'amour l'emporta sur l'amertume , il suspendit nos peines , nos regrets , & ses transports ravissans succédèrent à nos pleurs.

Ah ! s'écria miss Matheus , qu'il est de délicieux momens dans la vie ! Oui , dit monsieur Finton , & c'est le sentiment qui les donne & les fait goûter.

Nous passâmes une partie de la nuit , continua-t-il à pleurer & à nous consoler. Elle me promit de ne point se livrer à sa tristesse ; je lui promis de ne point m'exposer avec témérité. Un peu avant le jour , saignée , appelantie , elle s'endormit sur mon sein. Je crus devoir saisir l'instant de son sommeil pour la quitter ; je posai doucement sa tête sur un coussin. Je me dégageai insensiblement de ses bras qui m'entouroient encore. Je craignois de l'éveiller ,

de la tirer d'un repos si nécessaire à sa santé, & si favorable à mon éloignement. Je marchois lentement, me retournant à chaque pas pour la regarder. Un mouvement qu'elle fit m'arrêta; je la contemplai long-tems, je la recommandai du fond du cœur à toutes les puissances célestes; enfin je sortis, ou plutôt je m'arrachai avec violence de ce cabinet où je laissois mon bien le plus précieux. Mes chevaux étoient prêts; j'écrivis un tendre billet à Amélie, ordonnai qu'on le lui rendit à son réveil, ensuite je partis suivi d'Atkinson & d'un seul valet.

En perdant de vue la ville de Londres, j'eus peine à retenir mes larmes. Je me retournai plusieurs fois, espérant de l'appercevoir encore; de profonds soupirs m'échappoient. Atkinson me suivoit en silence. Lui voyant les yeux fort rouges, je lui demandai ce qui l'affligeoit. Ah ! Monsieur, me dit-il, je suis sûr que madame pleure, se désole à présent, & cette idée le fit pleurer lui même. Son attachement pour Amélie me toucha. Je lui fus gré de l'intérêt qu'il prenoit à sa douleur. Sa sensibilité me porta à lui laisser voir toute la mienne, à m'entretenir familièrement avec lui. Peu-à-peu je découvris dans son caractère des qualités rares & estimables. Ce jeune homme

accomplissoit dix-huit ans quand je l'emmenai; il étoit grand, bien fait, très-formé, avoit des traits réguliers & agréables, une physionomie douce, des sentimens pleins de candeur. En recevant ses adieux, le docteur Harrison lui dit devant moi: Mon enfant, regardez-vous comme tenant à tous les hommes: regardez tous les hommes comme tenant à vous: avant d'agir, examinez si l'action que vous allez faire n'attente aux droits de personne; & si quelqu'un nuit au vôtre, dites-vous à vous-même, je suis plus juste & meilleur que cet homme; permettez-vous cet orgueil, il guide à la vertu. Atkinson profita de cette leçon & de toutes celles qu'il avoit reçues de lui. Sa valeur, son exactitude à remplir ses devoirs, son naturel obligeant lui acquirent bientôt l'estime de tous ceux qui le connurent, & son bon cœur lui donna dans le mien la place d'un ami.

J'arrivai le soir du lendemain au régiment. Mes camarades me virent avec plaisir, sur-tout sir James, celui de tous qui m'étoit le plus cher.... Quel sir James, demanda miss Matheus? Sir James Elefmore, un baronnet du comté de Kent, répondit monsieur Finton. Je le croyois colonel, dit miss Matheus. Il l'est aussi, repliqua-t-il: alors nous servions au même grade; depuis, un héritage considérable lui a donné des

facilités de s'avancer, dans le tems où la fortune m'en retiroit tous les moyens ; mais est-il connu de vous, Mifs ?

Connu, dit négligemment mifs Matheus, non ; j'ai seulement entendu parler de lui comme d'un fou. On lui fait tort assurément, reprit monsieur Finton ; c'est un homme aimable, un brave, un intelligent officier, personne ne mérite mieux que lui l'attachement d'un cœur sensible & reconnoissant. L'absence ni le tems n'ont point affoibli notre mutuelle amitié ; elle s'est entretenue par nos lettres, & j'ai senti un chagrin véritable en arrivant à Londres, d'apprendre qu'il étoit en campagne. De tous ceux que je fréquentois autrefois dans cette capitale, il est le seul qui y fasse encore son habitation, & je m'y trouve actuellement étranger.

Votre prévention pour sir James Elefmore, reprit mifs Matheus, vous a sans doute caché ses vices. Une de mes amies m'a assuré qu'il est hardi, effronté, même impudent avec les femmes, méprisant également celle qui lui cède, & celle qui lui résiste, traitant l'une de foible & l'autre d'obstinée. L'inconséquent personnage dédaigne l'estime d'un sexe dont il paye chèrement le rebut. Quelle créature dans la ville n'a pas eu l'honneur d'exciter ses desirs ! au reste, inconstant,

léger , ingrat & capricieux ; le seul moyen de le fixer un peu de tems est , dit - on , de le traiter mal. On l'enchaîne par de mauvais procédés , par des propos durs , en lui montrant de la hauteur , du dégoût pour sa personne & son esprit. Alors il s'attache , suit , presse , importune , tourmente : à la vérité quand on veut se débarrasser de ses soins , il suffit d'en paroître touchée , de feindre de la passion , de la tendresse ; dans l'instant où il imagine être devenu nécessaire au bonheur de sa maitresse , il l'abandonne , & content du triomphe qu'il croit remporter , il va chercher aux pieds d'une autre de nouvelles rigueurs & de nouveaux dédains.

Ce portrait n'est pas tout-à-fait le sien , dit monsieur Finton. J'ai vu sir James amoureux , je l'ai vu honnête dans ses sentimens. En se mariant , il a prouvé qu'il pouvoit estimer une femme. L'inclination la plus tendre l'a seule engagé à se choisir une compagne..... Qu'à présent il ne peut souffrir , interrompit miss Matheus , je le fais , j'en suis sûre. S'il fournit abondamment à sa dépense , à son faste , à son orgueil , (car cette femme en est remplie ,) c'est par vanité , par ostentation ; les défauts du caractère & de la personne de la dame sont aussi bien connus de ses maitresses que de lui-même.

Ma foi, Mifs, tout cela peut être, reprit monsieur Finton; vous l'assurez, je ne veux point disputer contre vous, mais rien ne m'obligera à changer d'idée sur le caractère de sir James, ni à croire légèrement ce qui se dira à son désavantage. Après tout, il est rare que les hommes se fassent entr'eux un mérite ou un crime de leur façon de penser sur les femmes. Nous avons assez communément l'injustice de séparer leurs intérêts des nôtres. Quand un homme remplit à l'égard de son propre sexe tous les devoirs de la société, on ne s'avise guère d'examiner ses principes en amour.

En amour, répéta mifs Matheus! est-ce donc uniquement comme l'objet de vos passions que vous envisagez les femmes, Monsieur? Ne sont-elles pas vos mères, vos sœurs, vos alliées, vos parentes, vos amies? Le mépris que vous affectez pour vos maîtresses n'avilit-il pas ces titres respectables? Et qui abaisse les femmes? qui en fait des folles? vos desirs pour elles, leurs bontés pour vous. La plus déshonorée de toutes est celle dont le goût s'est déterminé en votre faveur, qui pense comme vous, vit comme vous, adopte vos sentimens, suit vos leçons. Il est bien conséquent de mépriser ces femmes, seulement parce qu'elles vous aiment & vous imitent. Vous avez d'in-

folens principes, une conduite plus insolente encore. Vous êtes des tyrans, des insensés, & la moindre des femmes a cent fois plus de raison & de solidité que vous.

Je voudrois bien, reprit doucement monsieur Finton, que pour le bonheur de l'humanité, on anéantît toute idée de supériorité entre vous & nous ; alors la diversité des opinions pourroit cesser, si, comme je l'imagine, le goût de la domination en est l'unique source.

C'est une épreuve à faire, dit miss Matheus ; mais on y trouveroit, je crois, des difficultés. Une prétention aussi ancienne que leur existence, entretient sans cesse entre les deux sexes cette méfintelligence secrète d'où procède une éternelle guerre. Le besoin, un attrait puissant & caché, une nécessité absolue les forcent quelquefois de suspendre les hostilités : l'amour & l'intérêt exigent & obtiennent des trêves momentanées, mais l'animosité subsiste, les querelles renaissent. Après s'être aimé, on sent du regret de se l'être dit, de la honte de se l'être prouvé. L'un se reproche ses sollicitations, l'autre sa complaisance : on se hait, on se fuit, on se méprise. Un spectateur neutre (s'il étoit possible d'en trouver un) seroit tenté de douter si des êtres, qui s'accordent si mal, furent destinés par la nature à s'aimer, à s'unir, à se rendre

mutuellement heureux. Mais laissons ce vieux procès ; reprenez votre histoire ; je vous proteste , mon ami , qu'elle m'intéresse.

Le plaisir de revoir mes anciennes connoissances m'auroit été plus sensible, continua monsieur Finton , si le souvenir d'Amélie m'avoit laissé la liberté de m'y livrer. Je trouvai beaucoup de douceur dans le commerce de sir James. Je regrettois la présence d'une femme adorée. Il venoit de se séparer d'une maîtresse dont il possédoit le cœur & desiroit la main. Si sa gaieté naturelle, & peut-être un peu de cette légèreté d'esprit que vous venez de lui reprocher, ne lui permettoit pas de se montrer aussi mélancolique, aussi triste que moi, la conformité de nos sentimens rapprochoit encore nos cœurs & resserroit les liens de notre amitié. Le sixième jour après mon arrivée, nous nous embarquâmes & fîmes voile pour Gibraltar. Le vent, favorable à notre route, changea dès la seconde nuit. Nous fûmes battus le lendemain d'une violente tempête ; elle dura le jour suivant, augmenta, devint si terrible que nous perdîmes tout espoir d'échapper à la fureur des vents. Toujours poussés contre des rochers, à chaque instant nous croyions voir briser notre vaisseau. Je l'avouerai, Miss, je frémis cent fois à l'aspect d'une mort suivie des regrets ,
de

de la douleur, des gémissemens de l'aimable femme qui attachoit à mon existence tout le bonheur de sa vie. Je me la représentois apprenant la nouvelle de mon naufrage. Quel coup pour cette ame sensible ! Prêt à périr sans gloire, sans utilité, sans avoir illustré mon nom, sans laisser de moi cette mémoire dont l'idée console un guerrier expirant dans les champs de l'honneur, je me disois, je me répétois ; N'ai-je donc suivi mon devoir avec tant d'exactitude, que pour déchirer le cœur de ma chère Amélie ?

Le péril sembloit inévitable ; le vaisseau faisoit eau de tous côtés. Malgré les protestations du capitaine, ses cris, ses sermens de ne point l'abandonner, on mit la chaloupe en mer, & il fut un des premiers à s'y jeter. J'y fis entrer Atkinson, j'allois le suivre ; mais ne voyant pas sir James, je l'appelai, le cherchai des yeux, & l'apercevant de l'autre côté du pont, je le pressai de venir. Pendant ce tems, un coup de vent éloigna la chaloupe. J'entendis Atkinson pousser des cris, répéter mon nom. Un instant après, je le vis au milieu des eaux, luttant contre les vagues, nageant vers nous, & s'efforçant de regagner notre bord. Il y parvint, on l'aïda à remonter. Je lui demandai comment il étoit tombé, ou qui l'avoit jeté à la mer. Il me répondit qu'il revenoit

de son propre mouvement. Pressé de me dire la cause de cette action extraordinaire, il m'avoua, en pleurant, qu'il aimoit mieux périr avec moi, que de vivre & porter la nouvelle de ma mort à sa maîtresse, à sa digne & chère maîtresse.

Attendri, jusqu'au fond du cœur, d'une preuve si touchante de son affection pour Amélie, je le tins long-tems serré dans mes bras, sans avoir la force de parler. En lui donnant cette sensibilité, cet excellent naturel, le ciel le voulut préserver d'une mort assurée. Un moment après son retour, nous vîmes la chaloupe submergée; elle s'abîma & ne reparut plus. Nous attendions le même sort; quand un gros vaisseau de guerre, qui nous escortoit & dont l'orage nous avoit séparés, nous joignit enfin, & nous reçut à bord. Sir James me dit qu'il se trouvoit heureux de s'être senti si incommodé de la mer; qu'entendant ma voix, il n'avoit pas eu la force de faire un pas vers moi: Sans mes accidens redoublés, ajouta-t-il, nous périssions tous trois. En effet le soin de le sauver m'arrêta au moment où j'allois descendre dans la chaloupe. Ainsi Atkinson & moi dûmes notre conservation à l'amitié.

Eh, que ne lui devoit-on pas, à l'amitié, s'écria miss Matheus, si l'intérêt & l'amour-

propre n'affoiblissoient en nous ce sentiment ! Qu'il est doux , qu'il est satisfaisant de se dire : j'ai un ami véritable , un fidèle confident , un conseiller sincère ; il est un cœur qui ressent , qui partage tous les mouvemens du mien ! Cette assurance n'est-elle pas le plus grand des biens ?

Je pense comme vous , Mifs , dit monsieur Finton. On ne peut trop répéter aux hommes de s'aimer. Aimons-nous tous , aimons-nous sincèrement ; alors l'enchaînement des bienfaits & de la reconnoissance entretiendra une chaleur active , une joie pure dans nos cœurs. Cette activité en bannira l'ennui , la triste méditation qui rassemble , sous nos yeux , tous les maux attachés à notre être , nous fait craindre ceux que nous n'avons point encore soufferts , & nous exagère les peines dont nous sentons l'amertume.

Se servir , s'obliger , rien de mieux dans la spéculation , dit miss Matheus ; mais comment s'aimer , quand il est difficile même de se supporter ? On a tant de motifs , tant d'occasions de se haïr ; les humains sont si maussades ! Eh , croyez-vous qu'ils le soient tous ? reprit-il. Mais à-peu-près , dit-elle. Quoi , dit encore monsieur Finton , aurons-nous la dureté , le malheur de conclure que les humains ne s'aiment point , qu'il est impossible qu'ils s'aiment ? Impossible , répéta miss Matheus , c'est trop avancer : & le

fixant d'un air tendre , on ne le pensera jamais en vous regardant , dit-elle.

Une partie du régiment étoit arrivée avant nous , poursuivit monsieur Finton. Je ne vous parlerai point des transports de joie que fit éclater la garnison de Gibraltar , en recevant un secours qui lui devenoit très-nécessaire. Vous savez que le siège fut long & meurtrier. J'eus le bonheur de m'y distinguer. Je recevois des lettres fort tendres d'Amélie. J'employois toutes mes heures de loisir à lui en écrire de passionnées. Nos paquets étoient immenses , mais leur réception dépendoit des vents. Une parfaite tranquillité ne pouvoit habiter ni son cœur ni le mien. Ces marques de notre souvenir suspendoient seulement nos chagrins. Triste effet de l'absence & de l'éloignement ! si l'inquiétude se dissipe un instant , elle renaît aussi-tôt.

Quatre mois après mon départ , mistress Harris m'apprit une heureuse nouvelle. Amélie venoit de donner le jour à un fils. Le soir même je fus légèrement blessé à la défense d'un bastion où les espagnols se trouvèrent vigoureusement repoussés. Six semaines après, le bonheur qui m'avoit accompagné dans plusieurs sorties m'abandonna. Nous en fîmes une où, par un zèle imprudent peut-être, je pensai rester. Considérablement blessé, mais obstiné à brûler un ou-

vrage, je ne voulus point quitter de braves grenadiers que j'avois menés en avant. Je reçus encore un coup de feu. Alors renversé sans force, sans sentiment, on alloit m'achever, quand Atkinson, combattant à mes côtés, soutenu de quelques soldats dont j'étois aimé, se fit jour au travers des espagnols qui se jetoient sur moi, m'enleva, me rapporta dans la ville, me conduisit à mon logement, & me procura tous les secours nécessaires à mon état.

Mes blessures se trouvèrent dangereuses. La fièvre me prit : on désespéra de ma vie. Je connus ma situation, & m'occupai du soin de retarder la douleur & les larmes d'Amélie. Malgré l'opposition de tous ceux qui m'environnoient, je lui écrivis avec peine, avec difficulté, mais avec tant de précaution, qu'il étoit impossible de penser, en voyant ma lettre, qu'un mourant avoit pu l'écrire. Je sentoisi un regret amer d'être séparé d'elle, de mourir loin d'elle, & quelquefois un desir violent d'aller expirer dans ses bras. Je vouloisi m'embarquer, retourner en Angleterre; je le disoisi à sir James. Quand je ne vivoisi qu'une heure à Londres, lui répétoisi-je souvent, je verroisi Amélie, je béniroisi mon fils, j'emporteroisi au tombeau la consolation d'avoir donné encore une preuve de ma tendresse à la femme qui m'est si chère, qui

va me perdre pour toujours. Sir James me représentoit combien cette preuve de mon affection seroit cruelle. Il attribuoit à la fièvre tous les projets que je formois , & se prêtoit avec complaisance à l'égarement de mon esprit, ou à la foiblesse de mon cœur. Il ne me quittoit point dans les momens dont il pouvoit disposer ; & quand il sortoit, Atkinson prenoit sa place, me servoit avec soin, avec zèle ; l'un & l'autre se sont acquis des droits immortels à ma reconnaissance. Jamais je ne perdrai le souvenir de l'amitié de sir James , ni des affectionnés services de l'honnête Atkinson.

Je passai quinze jours entre la vie & la mort. Enfin la fièvre me quitta ; je sentis du soulagement , & l'on conçut l'espoir de ma guérison. Au bout d'un mois, on me déclara hors de danger ; mais une extrême inquiétude commença à s'emparer de mon esprit. Je ne recevois point de réponse d'Amélie. Son cœur m'étoit trop connu pour qu'il me fût possible d'attribuer ce silence à l'oubli. J'envoyois à tout moment savoir si je n'avois point de lettres. Un matin je vis accourir Atkinson , tout rouge, tout ému. Son air , ses regards sembloient m'annoncer un événement agréable. Cependant il se taisoit, sourioit , faisoit des signes d'intelligence à quelqu'un , dont la position de mon lit me

cachoit la vue. Eh bien , est-ce une lettre , lui demandai-je ? Rappelez toutes vos forces , Monsieur , me dit-il ; je tremble , je crains de m'expliquer. On vient de me dire que le plaisir pouvoit vous causer une révolution dangereuse ; mais comment vous priver de celui qui se prépare pour vous ? Au nom du ciel , ne vous étonnez point , ne vous agitez pas , calmez vos esprits. Vous allez recevoir une visite..... Un ange va venir vous consoler.... Mon dieu, quelle tendresse ! quel courage !... Oui , c'est un ange que vous allez voir..... Quoi , m'écriai-je douloureusement , ce n'est point une lettre d'Amélie ? Non , Monsieur , ce n'est point une lettre ; c'est.... c'est Amélie elle-même , dit une voix dont les accens flatteurs s'ouvrirent un passage jusqu'au fond de mon ame. Mes sens m'abandonnèrent un instant. En recouvrant leur usage , je me trouvai dans les bras de ma chère Amélie.

Peignez-vous ma joie , mon étonnement , ma reconnoissance , mes transports. Une vue si chère , si désirée , un bonheur si grand , si peu prévu , si long-tems , si ardemment souhaité , remplit mon cœur d'un plaisir délicieux. O ma charmante amie , ô la plus tendre , la plus digne , la plus aimée de toutes les femmes ! est il bien vrai que mes yeux sont attachés sur les tiens , que mes bras te pressent ? Est-ce toi , est-ce bien

toi, lui répétois-je, en baignant ses mains & son visage de mes larmes? Ah, parle-moi; fais retentir à mes oreilles ces douces inflexions qui les ont tant de fois charmées! assure ton heureux possesseur qu'une illusion ne le séduit pas; mets le comble à ma félicité, en me prouvant qu'elle n'est point fantastique.

Après ces premiers mouvemens, nous commençâmes à nous entretenir avec plus de suite & de modération. Elle me fit de tendres reproches de lui avoir laissé ignorer ma situation. Elle ne put approuver les motifs de mon silence. Quand je lui dis que j'avois eu des desirs violens de m'embarquer, d'aller la revoir, de l'embrasser en mourant, de passer mon dernier jour avec elle, & que la crainte d'empoisonner le reste des siens s'étoit seule opposée à ce desir: Le reste des miens, dit-elle! ah, dans l'affreuse supposition de votre perte, ces ménagemens eussent été vains. O mon cher Jemmy! le dernier de tes jours n'aura point de lendemain pour moi.

Je demandai à Amélie comment elle avoit été informée de mon état. Elle me montra un billet par lequel on lui donnoit avis de se hâter d'aller à Gibraltar, si elle vouloit jouir encore une fois de la vue d'un mari qu'on savoit lui être très-cher. On lui apprenoit que :

bleffé de plusieurs coups à la dernière sortie, fans le secours d'un homme à moi, je serois resté mort à l'attaque d'un ouvrage. Je reçus ce billet & votre lettre en même-tems, me dit-elle; vous jugez, mon cher Jemmy, que je ne l'ouvris pas le premier, & ce fut un bonheur pour moi. Tremblante cependant après l'avoir lu, j'envoyai par-tout chercher le détail de cette sortie; il ne s'en trouva point : on favoit seulement qu'il s'en étoit fait une, mais sans beaucoup de perte du côté des anglois. Hélas ! la mort d'un petit nombre semble ne point intéresser la nation; mais que de tendres cœurs frémissent au récit de la plus légère attaque, de la moindre rencontre ! N'apprit-on le malheur que d'un seul, toutes nos idées se portent sur celui dont la conservation est l'objet de nos vœux. Ah, mon cher Jemmy, que votre sexe est heureux, s'il ne connoît pas la crainte !

La date de cette sortie me rassura, continua-t-elle. Celle de votre lettre me prouvoit que vous l'aviez écrite le lendemain. Pourtant rien ne dissipoit entièrement la triste impression de cette nouvelle donnée par une main inconnue. Comment me persuader qu'il existoit une personne assez cruelle pour se faire un jeu de répandre l'amertume au fond de mon cœur,

pour s'amuser de mes alarmes ? Quel fruit recueillerait-elle de cette odieuse malice ? J'en parlois sans cesse à ma mère. Elle ne comprenoit rien à l'avis qu'on m'avoit donné ; mais elle en paroissoit aussi frappée que moi. Deux jours se passèrent. Le soir du troisième, ma sœur revenant de l'inventaire de lady Courteney.... Quoi, interrompis-je, cette dame est morte ? Oui, subitement, reprit Amélie. Ma mère en a été très-touchée, malade même ; d'autant plus que le pauvre Burthon, son homme d'affaires, est mort deux jours après. Il avoit sa confiance ; elle le regrette, & je l'ai laissée dans l'embarras de le remplacer.

Betzy trouvant lady Coverly à l'inventaire, apprit d'elle que son frère étoit arrivé de Gibraltar sur le même vaisseau qui portoit la nouvelle de cette sortie si intéressante pour moi. Curieuse d'en connoître les circonstances, afin de vous rassurer entièrement, ma sœur, me dit-elle, j'ai été chez mylady ; j'ai vu son frère : ô ma sœur, ma sœur, le pauvre Finton.... Elle s'arrêta. Me voyant pâlir, calmez-vous, dit-elle, tout n'est pas désespéré, mais.... Elle s'arrêta encore. Monsieur Finton est blessé, fort blessé, ajouta-t-elle ; on vous donnoit un avis trop véritable. Jugez, mon cher Jemmy, de la révolution de tous mes sens à cette cruelle confirmation de

mon malheur. Grand dieu , en quel état !... Mais je ne veux pas troubler la douceur du fortuné moment qui nous rassemble , par le détail des tourmens de mon cœur. Le desir de voler à votre secours me donna la force de soutenir cette extrême douleur.

J'allai chez lady Coverly. Elle m'étonna en m'assurant que ma sœur , étant avec elle au moment de l'arrivée de son frère , savoit votre funeste aventure deux ou trois heures avant la distribution des lettres. J'attribuai le silence de Betzy à son amitié pour moi , & lui reprochai pourtant un ménagement qui retardoit la preuve la plus tendre que je pusse jamais vous donner de mon affection. C'est la crainte de vous affliger , de vous voir partir , ma sœur , me dit-elle , qui m'a forcée à me taire. Ce voyage est indispensable , je le sens ; mais je sais combien ma mère en ressentira de peine : si je m'étois hâtée de vous instruire , elle auroit rejeté tous ses chagrins sur moi. A présent j'ai cru devoir vous dire ce que les papiers du soir vous alloient apprendre.

Mon premier soin fut d'ordonner les préparatifs de mon voyage. Déterminée à partir la nuit même , j'entraï chez ma mère. Elle venoit d'être informée de votre état ; elle pleuroit. Je me jetai dans ses bras , je lui demandai la

permission de me rendre auprès de vous. Ce fut avec la plus grande répugnance que cette bonne, cette aimable mère consentit à me laisser entreprendre un voyage qui m'exposoit à tant de périls; mais ma vie dépendoit de sa complaisance. Elle me serroit tendrement, essuyoit mes larmes, arrosoit mon visage des siennes. Ma fille, ma chère fille, disoit-elle, si je ne vous revois plus, si je vous perdois, ah mon dieu, si vous m'ôtiez cet enfant, si je lui parlois pour la dernière fois ! Jugez, mon cher Jemmy, des combats de mon triste cœur. Comment quitter ma mère ? comment vous abandonner à des soins étrangers ? Le docteur Harrison, que j'avois fait avertir, vint mêler ses soupirs à nos larmes ; il plaignoit ma mère, mais il approuvoit mon départ. Sans une affaire indispensable qui le conduisoit à Mansfeld, & devoit l'y retenir deux ou trois mois, ce digne ami m'auroit accompagnée ici. Je ne puis vous exprimer la douleur que je sentis en me séparant de ma mère, j'en éprouve encore en me rappelant ses vœux & ses tendres bénédictions. Je recommandai mon fils à ses soins maternels, & partis pénétrée d'une tristesse inconcevable. Je vous vois ; ma présence excite votre joie, elle contribuera au rétablissement d'une santé si précieuse pour moi ; puis-je ne pas m'applau-

dir de ce que j'ai fait ? Quel bonheur je me promets , mon cher Jemmy ! Nous retournerons bientôt en Angleterre ; nous reverrons ma mère , elle vous présentera votre fils ; mes bras vous presseront ensemble contre mon sein ; je réunirai dans ce cercle étroit tous les objets des plus vives affections de mon cœur.

J'examinai avec Amélie ce billet dont elle ignoroit la main ; l'écriture me parut celle d'un homme de pratique : rien n'en indiquoit l'auteur. Quel intérêt pouvoit engager un inconnu à se hâter d'affliger Amélie , à l'éloigner , à lui conseiller de venir à Gibraltar ? Dans l'impossibilité de deviner , nous cessâmes d'y penser.

Depuis l'arrivée d'Amélie , je sentois renaître mes forces. La pureté de mon sang aidoit à avancer ma convalescence ; mes blessures se refermoient , je reprenois des couleurs ; tout mon être se ranimoit. Les soins d'une femme qui nous aime sont si attentifs , si doux , si consolans ! Combien de fois un souris d'Amélie m'a fait supporter l'amertume des salutaires poisons qu'elle me présentait ! En vérité , Miss , celui qui n'a pas goûté le plaisir d'être chéri d'une aimable femme , n'a point d'idée du bonheur.

Sir James trouva Amélie digne de la passion violente qu'elle m'inspiroit ; les charmes de notre union redoublèrent le desir qu'il sentoit de se

marier lui-même. Je souffrois encore, mais que d'adoucissmens à mes maux ! Ma femme, mon ami pressés à me servir, à me distraire, sans cesse occupés de moi, rendoient tous mes momens heureux ; mais que je payai chèrement les attentions caressantes d'Amélie ! A peine commençois-je à me lever, à me soutenir, à marcher lentement dans ma chambre, que je vis ma charmante compagne perdre la vivacité de ses yeux & l'éclat de son teint ; la couleur de ses lèvres se ternit, son embonpoint disparut. Triste, foible, abattue, malade sans symptômes d'aucune maladie, languissante, elle paroissoit une fleur desséchée par l'ardeur brûlante du soleil ; enfin elle succomboit sous le poids de cette affreuse léthargie des sens, si cruelle à éprouver, si difficile à définir, de ce mal commun & bizarre, dont la cause inconnue & les effets visibies détruisent les plus forts tempéramens, & qu'on désigne ordinairement par le nom de vapeurs.

Des vapeurs ! ah, quel supplice ! que vous étiez malheureux, s'écria miss Matheus ! Une femme vaporeuse est l'être le plus ennuyeux, le plus désagréable dont on puisse se former l'idée. Rien de plus dégoûtant que son commerce ; il est fâcheux, fatigant, insupportable : pauvre mari, que je vous plains !

Vous êtes bien bonne , Mifs , reprit monsieur Finton ; mais ce n'est pas moi qui devrois exciter votre tendre compassion , c'est l'aimable personne que sa généreuse affection réduisoit dans cette affligeante situation. Les désagrémens dont vous venez de parler ne me frappèrent point. Pénétré de la voir souffrir , je partageois ses peines ; elles me caufoient de la douleur , sans me rendre fâcheuse l'amie qui m'en paroissoit accablée. La fatigue , l'ennui , le dégoût ne sont pas des termes propres à exprimer les mouvemens qu'élevént dans notre ame les maux d'une femme adorée & digne de l'être. Chère Amélie ! jamais elle ne m'inspira des sentimens plus passionnés. Elle , me donner de l'ennui , me rebuter , me déplaire ! ah , jamais , jamais le dégoût & l'image d'Amélie ne se présenteront ensemble à mon idée.

Savez-vous bien , Monsieur , dit mifs Matheus , que vous êtes fort singulier , d'un commerce très-difficile , & que votre société n'est point douce ? la moindre réflexion vous choque , vous prenez un air boudeur , un ton fâché. Fi , quelle enfance ! défaites-vous de ces petits travers. Votre absence de Londres vous a rendu trop provincial ; on n'y tient pas. Il ne faut point rougir , continua-t-elle ; il faut se corriger , entendez-vous , Monsieur ? Rien ne m'engage à

supporter vos humeurs ; reprimez celle que je vous vois , & poursuivez l'histoire de ces vapeurs enchanteresses.

Les espagnols paroissoient rebutés , le siège près de sa fin , reprit monsieur Finton , je ne pouvois plus être compté au nombre des défenseurs de la place ; on me permit , on me pressa même de me retirer. Amélie vouloit retourner en Angleterre ; mais sir James m'assurant que l'air de France la rétabliroit , je m'obstinaï à la conduire à Montpellier. Miss Fanny Maderty , la jeune personne que mon ami aimoit , à la suite d'une maladie dangereuse , se trouvoit accablée de langueur , & dans une situation pareille à celle d'Amélie. Le colonel Maderty , son frère , la menoit à Montpellier , & James se faisoit un plaisir délicat d'aller l'y trouver immédiatement après la levée du siège. Le desir de lier miss Fanny avec Amélie , de séjourner un peu de tems ensemble dans un pays charmant , & de repasser en Angleterre sans nous être quittés , rendoit sir James fort pressant , & me portoit à souhaiter ce voyage. Ma chère Amélie s'y détermina , malgré sa répugnance. Depuis son arrivée à Gibraltar , elle n'avoit reçu qu'une lettre de sa mère ; son silence l'inquiétoit. Elle lui écrivit avant de s'embarquer , & la pria de lui adresser sa réponse à Montpellier.

Je

Je recommandai Atkinson à sir James. Mylord Gage l'avoit fait passer aux grenadiers, l'aimoit, vouloit se l'attacher & prendre soin de sa fortune. En me disant adieu, cet honnête garçon me donna une preuve nouvelle de la bonté de son cœur & de la noblesse de ses sentimens.

Plusieurs officiers dînant chez moi la veille de mon départ, on joua tout le jour. La fortune me favorisa d'abord, m'abandonna ensuite, revint encore, & je me trouvai cinq cens guinées de reste en quittant le jeu. Sir Williams, un des perdans, me proposa de jouer contre lui au trente & quarante, & me gagna quatre cens guinées avec une rapidité surprenante. Atkinson, témoin de ma perte, ignorant le bonheur que j'avois eu auparavant, se retira fort triste. Le lendemain, il vint me trouver de grand matin, & me dit d'un air timide qu'il voudroit bien me conter un secret. Je me retirai avec lui pour l'entendre. Il commença par me conjurer de ne point m'offenser de sa hardiesse. Il ne me convient peut-être pas, Monsieur, continua-t-il, de vous donner de mon attachement toutes les marques. . . . Il s'arrêta; je l'encourageai à s'expliquer. Pardonnez à mon zèle, reprit-il, & daignez l'agréer. J'ai sauvé la vie à un officier espagnol actuellement prisonnier dans le fort.

très-nobles & le plus séduisant jargon. Il parloit beaucoup, contoit bien, se répétoit un peu, connoissoit toute la France, savoit les anecdotes secretes de la cour & de la capitale. Un séjour de trois ans à Paris lui rendoit fâcheux un retour nécessaire dans sa province; des affaires d'intérêt le rappeloient au sein de sa famille, & sa santé exigeoit, disoit-il, le repos qu'il prenoit à Montpellier.

Amélie, observant un régime, resta renfermée les premiers jours; mais la voyant parfaitement remise, j'exigeai qu'elle fît les honneurs de sa table à l'agréable françois qui vouloit bien nous accorder sa compagnie à toutes les heures; & mangeoit régulièrement chez moi. Monsieur de Jersac s'empressa d'amuser Amélie. D'abord elle prit assez de goût à son entretien, parut entendre ses récits avec plaisir; mais bientôt elle changea pour lui, le trouva frivole, médissant, téméraire dans ses jugemens, & hardi dans ses décisions. Elle s'étonna qu'une conversation si peu variée, des propos si futiles, pussent attirer mon attention. Elle devint sérieuse, froide, presque incivile. Ses dégoûts augmentèrent, furent si marqués, que le chevalier me laissa voir qu'il les appercevoit & s'en trouvoit mortifié. Je demandai doucement à Amélie comment il étoit possible qu'elle tint

une conduite si désobligeante à l'égard d'un homme aimable, dont la société devoit lui plaire; par où méritoit-il d'exciter ses mépris? Elle ne me fit point de réponse positive, mais elle me reprocha de préférer la compagnie de cet étranger à la sienne. Elle avoua qu'il lui inspiroit de l'éloignement pour ses compatriotes; que ses discours lui faisoient haïr tous ceux dont il parloit. Elle me pressa de changer de demeure, & me dit d'un ton décidé, même absolu, qu'elle resteroit dans sa chambre, & ne se mettroit plus à portée de voir ni d'entendre le chevalier de Jersac. Une bizarrerie si difficile à concilier avec son caractère, me surprit & m'affligea : refuser de contenter Amélie, la contrarier, lui laisser croire que je pouvois lui préférer quelqu'un, ou rompre impoliment avec un homme dont je n'avois pas le moindre sujet de me plaindre, dont j'aimois le commerce, c'étoit une dure alternative. En y réfléchissant, je pensai, pour la première fois, qu'une femme accomplie pouvoit être un peu déraisonnable.

Fites-vous cet effort, dit miss Matheus? osâtes-vous trouver *un peu déraisonnable* le plus ridicule caprice? Je me doutois bien qu'Amélie prendroit avantage de toutes vos folles adorations. J'aime à voir l'homme, cet être

supérieur, se laisser subjugué : un mari soumis m'enchanté. C'est un lion pris dans les toiles, qui n'ose se débattre, de crainte de laisser apercevoir qu'il sent son esclavage. Eh bien, comment se termina cette querelle ?

Querelle, Mifs, répéta monsieur Finton ? je n'ai jamais querellé avec Amélie. Quoi, reprit-elle, vous eutes la bonté de céder à cette fantaisie ? On est bien foiblement épris, continuait-il, quand on examine le desir de ce qu'on aime avant de le satisfaire. Je me suis depuis reproché ma secrète résistance, en me promettant de ne jamais hésiter à remplir les vœux d'Amélie dans l'instant où ils me seroient connus. L'arrivée de mifs Fanny & de son frère me tirèrent de cette embarrassante position, poursuivit-il. Les deux dames souhaitèrent de loger ensemble. Nous prîmes une maison en commun, le colonel Maderty & moi ; ainsi je me séparai de monsieur de Jersac, sans qu'il pût rien trouver d'extraordinaire dans mon procédé ; il continua de nous voir, mais avec moins d'assiduités ; & dès qu'il paroissoit, Fanny & Amélie se retiroient.

Ma nouvelle société ne me dédommagea point de celle que je venois de perdre. Mifs Maderty, encore languissante, s'occupoit entièrement de sa santé ; Amélie la plaignoit : elles

s'attachèrent à se plaire, y réussirent & ne se quittèrent plus. Je ne fais comment le colonel me trouva, mais il me fallut un peu de tems pour m'accoutumer à sa figure, moins extraordinaire pourtant que son caractère.

Sir George Maderty est fort brun, très-laid. Sa taille haute, mince, assez bien prise, lui donneroit l'air noble s'il n'affectoit point un maintien qui met de la roideur dans tous les mouvemens de sa personne. Il hait la raillerie, craint d'en être l'objet, est ignorant, entêté, n'a point de principes, ne fait rien, n'a rien vu, ne connoît rien, jure en grivois, se bat en homme de cœur, aime son métier, & s'est distingué dans plusieurs occasions. Grand duelliste, il propose un rendez-vous comme il feroit un souper; sa folie est de passer pour stoïque, de persuader que rien ne peut altérer la paix de son ame, qu'il est au-dessus des passions, cependant la plus petite bagatelle le met hors de lui-même. Il a de la candeur, il est bon; à tout prendre, les qualités de son cœur peuvent faire excuser les travers de son esprit.

Malgré l'humeur que vous me reprochez, Mifs, je m'accommode aisément à celle des autres. Pendant quinze jours, je vécus en fort bonne intelligence avec sir George, mais elle pensa se détruire par un accident assez ridicule.

Un matin en m'éveillant j'appris que miss Fanny s'étoit trouvée très mal la nuit ; je me hâtai de passer à son appartement. Personne ne se présentant pour m'annoncer, je traversai la première pièce, ouvris doucement la porte de sa chambre, & vis le colonel assis au chevet du lit de la malade. Il me fit signe de la main de ne pas avancer, se leva, vint à moi, me remena dans l'antichambre, & me dit que miss Fanny se sentoît mieux depuis deux heures, & venoit de s'assoupir.

Il falloit un sérieux à l'épreuve de tout, pour le conserver en voyant le colonel enveloppé dans plusieurs jupes de femme, l'une serrée sur sa poitrine, l'autre mise en écharpe, une troisième traînante. Il avoit sur les épaules un petit mantelet de satin couleur de rose, dont le coqueluchon relevé cachoit une partie de son visage, faisoit sortir le noir de son teint, & lui donnoit l'air d'une furie en habit de bal. Il me détailloit l'accident de sa sœur quand, jetant les yeux sur une glace, surpris lui-même de sa parure, & honteux d'être vu en cet état, il s'interrompit brusquement. Morbleu, Monsieur, me dit-il, on n'entre point sans se faire annoncer, sur-tout chez une femme. Que diable allez-vous penser ? rien n'est plus simple pourtant. Ma sœur s'évanouit, sa femme-de-chambre

me vient dire, Mifs se meurt ; j'accours demi-nud ; j'envoie coucher cette fille quand sa maîtresse est mieux ; je reste, le matin est froid, je prends au hasard pour me couvrir tout ce qui se trouve sous ma main ; que fait cela ? qu'en peut on augurer ? Suis-je un petit-maitre, un fat, un homme attaché aux femmes ? Mort & enfer ! si quelqu'un le croyoit, l'imaginoit, le disoit.... Il auroit tort, interrompis-je. Je vous proteste, Monsieur, que l'état où je vous trouve me paroît convenir à votre caractère, & répond à l'idée que je m'en étois formée. En achevant ces mots, j'ouvris la porte, & m'échappai, craignant d'éclater de rire si je restois plus long-tems.

Deux heures après, je vis entrer le colonel dans ma chambre. Il me salua d'un air sombre, remit son chapeau, l'enfonça, croisa ses bras sur sa poitrine, & me regardant fixement : Monsieur, me dit-il, je viens vous demander l'explication des singuliers propos que vous m'avez tenus ce matin. Avez-vous prétendu m'insulter ? dites, Monsieur, que signifient de pareilles insinuations ? *L'état où je vous trouve me paroît convenir à votre caractère, répond à l'idée que je m'en étois formée ; ce sont vos propres mots.* Or, Monsieur, j'étois fait comme un fou, au chevet du lit d'une femme ; est-ce

là , Capitaine , *l'état* qui vous paroît *convenir* à George Maderty ? Sang & furie ! c'est au milieu des ennemis de sa majesté britannique , qu'on m'a vu *répondre* à mon caractère ; c'est aux champs de l'honneur , où je suis comme il me convient d'être. Eh , qui vous dit le contraire , lui demandai-je ? C'est vous qui le pensez , reprit-il. Vous me croyez sans doute capable d'aimer ma sœur avec foiblesse , de faire mon idole d'une femme. Si Fanny étoit morte , vous auriez vu ma fermeté. Je suis un homme , Monsieur , je méprise la mollesse , je suis un guerrier. Me croire sensible , efféminé , moi , George ? Par le ciel , je ne le souffrirai pas. Est-ce sérieusement , Colonel , répondis-je , que vous me tenez un tel langage ? Je ne plaisante jamais , reprit-il ; ceci intéresse mon honneur. Je vous estime ; vous êtes ami de James ; nous vivons ensemble , cela mérite des égards. Vous demander une explication , c'est agir sans emportement , c'est savoir se modérer. Je suis charmé , Monsieur , lui dis-je , que vous demandiez & n'exigiez pas. Je me flatte d'être assez connu pour montrer de la complaisance , sans me faire tort. Les motifs allégués par vous-même m'engagent à satisfaire votre desir. Loin de prétendre vous insulter , Monsieur , j'ai voulu vous louer. Rien ne convient mieux à un hon-

nête, à un brave homme, que l'humanité. Un naturel sensible est, selon moi, la première des qualités. L'homme que je trouve à remplit les devoirs qu'imposent le sang & l'amitié, me paroîtra toujours à sa place & mes yeux il sera dans l'état convenable au caractère d'un homme d'honneur. Êtes-vous content, Colonel? Oui, dit-il si vous m'assurez que le maudit équipage où j'étois, & ma juste honte pour ma sœur ne vous donnent point mauvaise opinion de la fermeté de mon esprit; car à tout prendre, je devois endurer le froid & ne pas m'inquiéter d'une femme.

Fi, sir George, vos idées sont folles, lui dis-je, & si vous continuez, je croirai à mon tour que vous m'insultez. J'aime les femmes, me plais à leur être utile; je les servirois toutes, & rirois du sauvage qui ose oser s'en formaliser. Charles XII, roi de Suède, qui vous valoit bien, Colonel, dont vous ne mettez, je crois, en doute ni la valeur ni la noble fierté, aima sa sœur avec tant de tendresse, qu'en apprenant sa mort il s'enferma dans sa tente, où il pleura pendant trois jours. A-t-il fait cela, dit tout attendri sir George? eh bien, je révère le roi de Suède; & s'il faut tout dire, mon ami, je suis sûr que sa sœur n'approchoit pas de la mienne. Pauvre petite Fanny, c'est bien la plus douce, la plus

modeste, la plus charmante fille : mon dieu, quand je l'ai vue pâle, froide.... si je la perdois, il n'y auroit plus de bonheur pour moi dans le monde ; elle est ma joie, mon plaisir, ma consolation, mes délices : oui je l'aime, j'en suis fou ; mais je croyois devoir le cacher. Mon cher ami, je vous ferai toute ma vie obligé, pour m'avoir appris cette belle action du roi de Suède. Par ma foi, elle me met bien à mon aise.

Quel sot, quelle brute que ce colonel, dit miss Matheus ! que trouvoit-il de si *charmant* à sa sœur ? Si elle étoit aimable alors, depuis son mariage elle a donc furieusement changé, car assurément lady Elefmore n'est point une *charmante femme*. Je n'habitois plus Londres quand sir James l'épousa, reprit monsieur Finton ; je ne l'ai point revue, & ne pourrois rien décider sur son caractère. Mais c'est qu'elle n'en a point, dit encore miss Matheus ; elle ne tient à rien, n'aime rien, ne préfère rien, ne sent rien, veut tout faire, tout voir, jouir de tout. Sans choix dans le nombre infini de ses connoissances, elle les cultive également, recherche tout le monde, & ne desirer personne. Les égards polis de la société sont ce qu'elle nomme amitié. Aucun événement ne la touche, ne l'intéresse. Elle ne voit dans la joie ou la douleur des

autres, que la différence du compliment qu'il faut leur faire. Sans l'extrême aversion qu'elle a pour son mari, on ne la croiroit susceptible d'aucun sentiment. Elle hait sir James, s'écria monsieur Finton? vous me surprenez. Oh, c'est que tout vous étonne, reprit miss Matheus; le beau sujet de se récrier! Mais comment se peut-il, dit encore monsieur Finton, que vivant à Londres dans la solitude, comme vous me l'avez fait entendre, vous connoissiez si bien une partie de ses habitans? Miss Matheus rougit, rêva un moment, & reprenant la parole avec un peu d'humeur: Faut-il vous répéter que les questions m'ennuient, dit elle? cessez de m'en faire, je vous prie, & poursuivez l'histoire de votre ours.

Depuis un peu de tems nous n'avions point vu le chevalier de Jersac, même je le croyois parti, continua monsieur Finton, quand un jour, étant seul avec Amélie, nous entendîmes un cri perçant, & tout de suite des hurlemens horribles. Amélie crut avoir reconnu la voix de Fanny; elle courut à son appartement; je la suivis, & le spectacle qui s'offrit à nos yeux nous remplit de terreur & de compassion. Miss Fanny étendue à terre, couverte de sang, pâle, sans connoissance, sans respiration, paroïssoit morte. Son frère à genoux près d'elle, sanglant

aussi, s'efforçoit de la ranimer, maudissoit fort fort, meurtraissoit son visage en se frappant à coups redoublés. Je l'ai tuée, répétoit-il ; mort & damnation sur ma tête, je l'ai tuée, je suis l'assassin de ma sœur.

Je me hâtai d'envoyer chercher du secours. Amélie tremblante, toute en pleurs, faisoit respirer des sels & des eaux spiritueuses à Fanny. Le colonel blessé de deux coups d'épée, affoibli par la perte de son sang, & plus encore par la violence de la passion où il s'abandonnoit, tomba évanoui. Fanny revient à elle, l'appერçoit sans mouvement, crie, se désespère ; les valets se rassemblent autour de nous ; tout est en confusion : enân un homme habile que j'avois demandé, arrive, visite les blessures de sir George, trouve qu'elles ne sont point dangereuses. Fanny le rassure un peu. Ses habits souillés du sang de son frère lui font horreur ; elle sort pour les quitter ; Amélie la suit, & je reste auprès de sir George. Je lui demande alors le sujet de sa querelle, & par quel malheureux hasard il en avoit eu une. Jugez, Miss, de ma surprise en apprenant qu'il vient de se battre avec Jersac, & qu'Amélie est la cause de leur combat.

Ce jeune françois, trop épris des charmes d'Amélie, en lui découvrant les sentimens qu'elle

lui inspiroit , fit naître dans son cœur cette aversion que j'attribuois injustement au caprice. Plus il osa montrer d'amour, plus il excita de haine. Maltraité, dédaigné, rebuté, sûr que ses visites importunoient, il les cessa, résolut de s'éloigner ; mais avant de quitter Montpellier, il voulut au moins exprimer une seule fois ce qu'il sentoit. Il écrivit une lettre fort tendre à Amélie ; & soit imprudence, légèreté, ou que les françois ne rougissent point entr'eux de se rendre de tels services , rencontrant le colonel Maderty à la promenade , il lui ouvrit son cœur, le pria de se charger de sa lettre, de la donner à ma femme, & de l'assurer que personne au monde ne l'aimoit autant que lui. Sir George prit la lettre, la déchira, en jeta les morceaux au visage du chevalier ; ils se battirent, se blessèrent tous deux ; Jersac le fut légèrement : des anglois survinrent, les séparèrent, ramenèrent le colonel. Nous apprîmes le soir que Jersac, craignant pour la vie de son adversaire, étoit parti une heure après cette ridicule affaire.

Le récit de sir George m'éclaircit la conduite d'Amélie. Je sentis avec plaisir que je m'étois trompé en croyant découvrir un défaut en elle. J'avois pensé qu'elle pouvoit se livrer à l'humeur, à une injuste prévention, se prévaloir de ma tendresse, abuser de ma complaisance,

me réduire à cet état où vous vous plaisez à contempler *un mari subjugué*. Quelle fut ma joie en perdant ces idées ! L'événement du jour & sa cause produisirent une tendre explication entre nous. Je me suis exposée, me dit elle, à perdre un peu de votre affection pour conserver toute votre estime. Vous ne m'avez pas montré de froideur, mais la crainte que ma conduite ne vous en inspirât, m'a fait souffrir. Croyez, mon cher Jenny.....

On ne fait en vérité sur quoi compter avec vous, interrompit miss Matheus. Tout-à-l'heure Amélie étoit capricieuse ; à présent c'est une femme prudente, & vous allez m'étourdir de vos admirations.

En vérité, Miss, dit monsieur Finton, je suis tenté de faire à votre égard la même réflexion : *on ne fait sur quoi compter avec vous*. Comment pouvez-vous plaisanter sur la tendresse, vous, dont l'ame susceptible de passion, devrait s'intéresser à tout ce qui lui offre l'image d'un sentiment vif & délicat ? Moi, Monsieur, dit-elle, plaisanter sur la tendresse ? vous n'y songez pas ; j'ai trop de sensibilité..... Vous pourriez vous tromper, Miss, interrompit monsieur Finton ; on est souvent passionné sans être tendre.

Que vous me connoissez mal, s'écria-t-elle !

J'ai

J'ai cru vous connoître autrefois , dit-il ; mais.... N'achevez pas , Monsieur , n'achevez pas , dit miss Matheus ; ce *mais* m'offense. Oui , Monsieur , je suis tendre , sensible , capable d'un grand attachement , & si vous en doutez , vous êtes un ingrat. Je vous ai aimé dans un tems où je devois vous plaire ; je vous trouvai indifférent , cependant j'ai conservé votre image , elle m'a toujours été chère ; une autre passion n'a pu même détruire mes premiers sentimens. Votre vue les a ranimés : vous blessez impitoyablement mon cœur par le récit de votre passion pour une autre. Malgré le chagrin que j'en ressens , je me plais à vous entendre ; mais assurément ce n'est pas Amélie qui m'intéresse. Elle parloit encore quand le concierge entra , suivi d'un valet chargé d'une jatte de punch , de biscuits de Savoie , & de quatre bougies. Tout cela posé sur la table , le valet se retira ; le concierge fit une profonde révérence , sortit & ferma la porte à double tour. L'impertinent , s'écria miss Matheus ! De quoi s'avise-t-il ? Qui lui ordonne ? Je vais le rappeler , dit en se levant monsieur Finton. Laissez , laissez , reprit-elle ; il est trop loin , il ne vous entendroit pas.

Monsieur Finton se remit à sa place ; Miss bouddoit ; il gardoit le silence. Elle tourna les yeux

sur lui, sourit, & lui tendant la main : Mon ami, dit-elle, vous êtes étrange en vérité : vos actions & vos discours se démentent souvent ; mais n'importe, poursuivez votre histoire, & sur-tout ne pesez pas, comme vous le faites, sur de petits événemens dont le détail ne mène à rien. Monsieur Finton revenoit aisément ; il baïssa la main de miss Matheus, & poursuivit ainsi :

James arriva, le colonel guérit, nous nous apprêtâmes à partir ; mais miss Fanny s'oblissant à voir Paris, dirigea notre route & fit consentir Amélie à l'y accompagner. Nous brûlions du desir de retourner en Angleterre. Notre séjour à Montpellier avoit été assez long pour y recevoir plusieurs fois des lettres de Londres. Nous écrivions inutilement : ni mistress Harris, ni le docteur Harrison ne nous répondoient. En quittant Montpellier j'adressai des lettres au docteur, à Mansfield où je lui écrivois depuis long-tems, à son prieuré & à Londres, espérant qu'enfin il en recevrait une, & me donneroit de ses nouvelles. Trois jours après notre arrivée à Paris, au moment où nous nous plaignions de sa négligence, nous le vîmes entrer dans notre chambre.

Pénétrés de joie, nous courûmes tous deux à sa rencontre. O mon père, nous criâmes-

nous ensemble, est-ce vous, est-ce bien vous que nous embrassons ? Oui, mes enfans, dit-il d'un ton ému, en nous rendant nos caresses, oui, mes chers enfans, c'est moi. Depuis un mois, j'ai voulu chaque jour vous écrire, mais mon cœur s'est refusé à ce triste office. Oui, bien triste, en vérité, dans l'occasion funeste.... J'ai cru que ma présence & mon amitié adouciroient les affligeantes nouvelles. Dieu tout-puissant ! que vais-je apprendre, s'écria Amélie ! Ma mère, hélas ! ne me direz-vous rien de ma mère ? qu'allez-vous m'annoncer ? Le plus grand des malheurs, reprit-il. O ma fille, vous n'avez plus de mère ; ô monsieur Finton, Amélie est déshéritée. Je n'ai plus de mère, s'écria douloureusement Amélie ! ma mère est morte ! je ne reverrai jamais ma mère ! Sa tendresse pour moi, mon absence..... ah, mon dieu, j'ai causé la mort de ma mère. Cette idée ferra son cœur, & la fit tomber sans connoissance dans mes bras.

Elle ne reprit l'usage de ses sens que pour jeter des cris, se livrer à la plus vive douleur. Je la partageois sincèrement. J'avois aimé miltriss Harris, je la regrettois, je me souvenois de la tendresse de ses adieux : le docteur pleuroit avec nous. Cette vile Betzy, disoit-il, a profité de votre éloignement, du mien ; elle a surpris

un esprit facile à décevoir ; ce qu'elle a dit , ce qu'elle a fait , comment elle est parvenue à ses desseins , je l'ignore. Détestable hypocrite ! elle vouloit me persuader qu'elle compatissoit à votre sort. Il est encore tems de le changer , lui ai-je dit. N'usez pas du droit injuste qu'on vous donne. Elle n'a pu m'en imposer , ni voiler à mes yeux la bassesse de son ame. Puisse-t-elle trouver sa punition dans l'embarrassant amas de ces richesses dont son cœur fut toujours avide ! Bon dieu ! comment ma cousine Harris a-t-elle pu.... Que le ciel lui pardonne.

Implorez-le pour moi , s'écria Amélie ; ah , me pardonnera-t-il jamais ? J'ai quitté ma mère , je l'ai chagrinée , abandonnée ; j'ai rendu ses derniers momens plus tristes , plus douloureux : ses regards mourans ont en vain cherché sa fille bien-aimée. Ah , si du moins j'avois fermé ses yeux , rempli mes devoirs , adouci ses maux !..... Qu'importe qu'elle m'eût déshéritée ? Elle ne m'auroit point crue ingrate , elle m'eût accordé ses vœux , sa bénédiction. O ma mère , ma bonne , ma tendre , ma respectable mère ! puissent les cris , les gémissemens de mon cœur franchir l'espace immense qui nous sépare , vous faire entendre , jusques dans le sein de dieu , les regrets de votre malheureuse fille.

Que ce naturel tendre & généreux, que ses larmes, son désintéressement rendent sa mère coupable, me dit le docteur ! mais la pauvre femme a été séduite. Une basse jalousie a toujours rendu Betzy attentive à nuire à sa sœur. Sa tante avare & méchante lui inspira de bonne heure un desir effréné des richesses. Ces deux inhumaines parentes m'ont caché le mal & le danger de mistress Harris. Averti trop tard, elle étoit morte quand j'arrivai de Mansfield. Je trouvai votre pauvre enfant abandonné aux soins de sa nourrice, exposé à l'air de la fièvre maligne qui venoit d'emporter ma cousine. Je le pris, le caressai ; l'innocente créature me sourioit. Je le fis partir pour mon prieuré. Il y restera, il y sera toujours un hôte chéri. Alors se tournant vers Amélie : Je ne vous dirai point de ne pas vous affliger, continua-t-il ; pleurez, ma fille, pleurez, regrettez votre mère ; vous devez ces larmes à la nature, à l'amitié. Loin de les condamner, j'y mêle les miennes ; je perds une amie véritable : mais quand nous aurons cédé aux mouvemens de nos cœurs, à cette foiblesse de notre être, qui nous attache à des objets terrestres, levons les yeux vers le ciel, soumettons-nous, plions sous le poids dont il nous charge, & cherchons si la bonté ne nous laisse pas des sujets de consolation.

Vous possédez encore ce mari que vous avez craint de perdre ; son ame s'ouvre à vos peines ; vous êtes dans ses bras , il pleure , il gémit avec vous. Lui ferez-vous croire que sa main ne peut essuyer vos larmes ? vous reprochez-vous la tendresse qui vous conduisit près de lui ? un amour profane vous fit-il traverser les mers pour voler à son secours ? n'avez-vous pas dû tout quitter , tout abandonner , pour suivre le plus saint des devoirs , remplir un engagement sacré ? Cessez donc , ma fille , cessez d'aigrir votre douleur par d'amères réflexions sur votre conduite. Non , ma chère Amélie , non , ne vous reprochez rien ; dieu vous afflige , il ne vous punit pas. Vous êtes femme & mère ; songez à tout ce que vous imposent ces deux titres. Pleurez , mais ne vous livrez point au désespoir. Il vous reste un époux , un fils , un ami dont les sentimens pour vous sont vraiment paternels ; & nous serrant tous deux avec tendresse : Oui , mes enfans , il vous reste un ami , un tendre , un ^{*}affectionné père ; mes bras & mon cœur vous sont ouverts. Perdez un tems l'idée des vaines grandeurs ; oubliez le monde , ses plaisirs , son tumulte , ses séduisantes erreurs ; venez jouir de vous-mêmes dans ma paisible retraite , votre amour mutuel & vos vertus vous rendront heureux. Partagez tout ce que je tiens

de la bonté du ciel. S'adressant ensuite à moi, prenant mes mains, les pressant dans les siennes : Pardon, monsieur Finton, pardon, me dit-il ; votre cœur est trop sensible pour mal juger des mouvemens du mien. Peut-être plus d'égards , plus de ménagemens conviendroient mieux à l'occasion ; mais mon zèle, mais mon amitié pourroient-ils vous offenser ? C'est à ma parente, c'est à ma fille que j'ose offrir un asyle & des secours. Je vous aime , je vous estime, & n'ai point mérité qu'un méprisant refus soit le prix de mon sincère attachement.

Non, mon généreux ami, m'écriai-je, pénétré de reconnoissance, non, je ne refuserai pas cet asyle si noblement offert. Les dons de la tendre humanité ne peuvent humilier qu'un ingrat. Le nom de votre fils m'honore, vos bontés me touchent. Non, je ne rougirai point d'accepter vos secours, pour Amélie, pour moi. O mon père ! je tiens de vos mains cette femme adorée ; hélas, le moment est arrivé, où mon cœur devoit gémir, se reprocher son bonheur ! Que n'ai-je eu la force de la fuir, de résister à mes desirs ? pourquoi, ah, pourquoi l'ai-je associée à mon infortune ? Amélie, ma chère Amélie, c'est moi, c'est mon fatal amour qui t'a perdue ?

Elle cachoit son visage dans le sein du doc-

teur qui la tenoit embrassée, & s'efforçant de retenir ses pleurs, d'interrompre ses gémissemens. Mon digne ami, mon père, mon seul appui, dit-elle, pour mettre le comble à vos bontés, à mes obligations, ne souffrez pas que cet homme trop sensible déchire mon cœur en s'accusant de mes larmes. Sa main est le premier de vos bienfaits, il me fera toujours le plus cher. Alors quittant les bras du docteur, & se jettant dans les miens : O monsieur Finton, me dit-elle, ce n'est plus une riche héritière qui s'est donnée à vous; l'aisance & l'éclat ne me suivent plus. Ma fortune est détruite, mes espérances sont évanouies; Amélie seule est votre partage; elle croyoit vous faire un sort brillant, son attente est trompée. A présent recevez-la, pauvre, dénuée de tout, dépouillée des biens qui la firent rechercher. Recevez-la, consolez-la, chérifiez-la; dites comme elle, dites avec elle, je possède en toi tout ce que mon cœur desire.

Je mis un genou en terre devant elle. Je le jure à tes pieds, lui dis-je, j'en prends à témoin le ciel, l'homme estimable qui m'entend. Oui, *je possède en toi tout ce que mon cœur desire*, tout ce qui peut exciter mes vœux, faire à jamais mon bonheur, les délices de ma vie. O mon Amélie, détourne tes regards de

nos pertes ? contemple les trésors qui nous restent. Tes sentimens, les miens, cet ami généreux, un gage précieux de notre amour, le tems, une fortune encore éloignée, mais dont le retour est certain. Calme-toi, sèche tes pleurs, unissons-nous pour remercier notre tendre protecteur : reconnoissons ses bontés en lui prouvant qu'elles ne sont pas infructueuses, que nous les sentons, & qu'elles nous consolent.

Ce jour se passa tout entier dans les larmes & les plus douloureuses réflexions. Nos chagrins s'aigrirent encore le lendemain, en apprenant du docteur que nous allions le perdre pour deux ans.

Je me suis engagé, nous dit-il, à accompagner le fils de mylord Mansfield dans ses voyages. Il est mon parent. Son père n'osoit me proposer de prendre un soin dont il alloit charger un homme incapable de s'en acquitter. J'ai examiné cet enfant pendant mon séjour à Mansfield ; mille qualités heureuses qui le doivent distinguer, déjà presque étouffées par la flatterie, m'ont fait remarquer, avec douleur, combien on s'applique peu à cultiver le germe du bien dans un jeune cœur ; négligence cruelle & trop commune. On peut former des hommes, on ne daigne pas le vouloir. Nous nous élevons mal. Nous semblons prendre plaisir à perpétue

nos travers, nos erreurs. On diroit qu'un père craint de voir son fils plus sensé, plus vertueux, plus utile à la société qu'il ne l'a été lui-même. On n'entretient le fils d'un grand que des honneurs qui l'attendent. On lui montre dans l'éloignement un bonheur frivole, des plaisirs passagers, de vains amusemens; & personne ne lui dit qu'un homme destiné à de grands emplois, à tenir entre ses mains la joie ou le malheur d'une foule de citoyens, doit étudier, connoître l'humanité, doit converser avec les humains. On lui apprend à commander, on ne lui enseigne point à être juste. De vils complaisans, espérant s'enrichir par ses vices, éloignent de lui l'homme de bien qui l'en feroit rougir. On se plaint que les grands sont durs; eh comment deviendroient-ils sensibles? on leur cache qu'il est des malheureux! Ils en font, & ne le savent pas; comme les enfans, ils sont cruels, parce qu'ils n'ont point senti la douleur.

Mes principes, mon amitié pour mylord Mansfield, le bien de ceux qui dépendront un jour de ce jeune homme, m'ont déterminé, continua le docteur, à consacrer deux ans de ma vie à l'instruire, à le guider, à lui donner une juste idée des autres & de lui-même. J'allois le mener en Italie. L'événement qui cause votre douleur m'a fait changer mes dispositions. Je

fuis venu à vous; vous m'avez paru mériter mes premiers soins. Ma parole m'engage à retourner promptement, & je vais vous quitter. Voici le plan que j'ai formé. Vous vous rendez tous deux à mon prieuré; mes ordres sont donnés; vous y ferez les maîtres. Monsieur Firton ne songera point à s'avancer dans le service jusqu'à mon retour. Vous trouverez un logement commode, une table suffisante, des jardins délicieux. Si vous êtes modérés, vous ferez heureux. J'exige d'Amélie qu'elle ne voye point son inhumaine sœur. Je vous en prie, mes amis, que cette odieuse Betzy n'entre point dans ma maison. Elle a une terre à trois milles de moi, je souhaite qu'elle ne l'habite jamais pendant ma vie. Pardonnez-lui du fond du cœur, mais ne la voyez point.

Amélie promet de lui obéir. Nous voulûmes lui renouveler les marques de notre sensibilité, lui rendre de nouvelles graces; il ne le permit pas. Recevoir les services d'un ami, nous dit il, c'est l'estimer; l'en remercier, c'est douter du plaisir qu'il sent à nous obliger. Adieu, mes chers, mes bien-aimés enfans; embrassez-moi, consolez-vous, soyez toujours vertueux. Je vous écrirai; vous m'occuperez sans cesse; ne m'oubliez pas. Tant que je respire, vous avez un parent, un ami. Alors il nous recom-

manda l'un à l'autre, & tous deux à la protection du ciel. Ensuite il s'arracha de nos bras, & nous laissa pénétrés de tendresse, de respect, de reconnoissance, & si touchés de le voir s'éloigner, que nous restâmes, Amélie & moi, dans un triste silence, retenant nos larmes, n'osant nous regarder, chacun de nous craignant d'augmenter la douleur de l'autre en laissant éclater la sienne.

Le deuil d'Amélie & sa profonde affliction ne lui permettoient plus de se livrer aux amusemens qui retenoient miss Fanny à Paris. Je fis agréer à sir James une séparation que les circonstances rendoient nécessaire. Nous partîmes Amélie & moi. Arrivée à Londres, elle envoya faire des complimens à sa sœur, & lui demander ses habits, son linge & ses pierreries. Ce fut avec peine que miss Betzy consentit à rendre une partie de ce que sa sœur réclamoit. Mistress Morgan & elle refusèrent les diamans, & soutinrent que mistress Harris en avoit disposé, offrant de prouver qu'ils ne s'étoient point trouvés parmi ses effets. Cette affaire terminée, nous nous rendîmes au prieuré du docteur Harison.

Une habitation riante, d'agréables voisins, une immense bibliothèque, de belles campagnes, une passion toujours vive, que le caractère

d'Amélie & les graces de sa personne entretenoient, ranimoient à chaque instant, me firent bientôt oublier tout le reste du monde. Où s'égareroient nos desirs, quand l'objet qui peut seul les fixer est sans cesse présent à nos yeux ? Je vous ennuirois sans doute, Miss, si je vous faisois le détail d'une vie tranquille, uniforme, des amusemens champêtres qui charmoient nos loisirs. Mes jours paisibles comme une mer calme..... Eh si, interrompit miss Mathews, quelle triste image ! une mer calme & l'ennui se peignent ensemble à mon idée. Je le crois, reprit monsieur Finton ; il est des biens qu'il faut goûter, pour les apprécier. Un bonheur dont on jouit sans pouvoir en définir l'agrément, on le sent, Miss, on ne l'exprime point. Le mien fut troublé par la réforme que la paix occasionna. Ma compagnie s'y trouva comprise. Cette partie de mon revenu se réduisit à moitié, suivant l'usage. Cet événement ne put me chagriner long-tems, parce qu'il consola Amélie de tous ses malheurs.

Elle en reçut la nouvelle avec transport. Mon cœur est soulagé de la plus vive de ses peines, me dit-elle, vous ne me quitterez plus ; je ne craindrai plus pour vos jours ; vous fixez mes desirs ; mes vœux ne s'étendent point au-delà du plaisir de vous voir, de vous en-

tendre , de vous aimer , de vous plaire ; je jouirai sans interruption de ma félicité , vos absences & mes alarmes n'en troubleront plus le cours : ah , mon cher Jemmy , pourriez-vous regarder comme une disgrâce ce qui va répandre l'agrément sur tous les instans de ma vie ?

Deux années s'écoulèrent rapidement dans cette douce situation. Nos souhaits se bor-
noient à revoir le docteur Harrison. Sa présence pouvoit seule accroître notre bonheur. Nous serions encore unis & heureux , sans l'ar-
rivée de miss Betzy. Elle se rendit , il y a deux mois , à cette terre qu'elle possède à trois mil-
les de la demeure du docteur Harrison. Le naturel tendre d'Amélie , son cœur honnête la portoit à excuser sa sœur , à rejeter sur mistress Morgan l'injustice du testament de sa mère. Elle ne croyoit point Betzy aussi intéres-
sée , aussi vile que notre ami l'avoit repré-
sentée , & ne regardoit pas sa défense comme une raison d'éviter la présence de sa sœur. Elle souffroit de ne la point voir. Enfin elle se dé-
termina à lui faire une visite. Je voulus la détourner de ce dessein ; elle en étoit occu-
pée. Je cessai de m'y opposer , mais je la vis partir avec chagrin , & ne pus vaincre la ré-
pugnance qui m'empêcha de l'accompagner.

Betzy , à la vue de sa sœur , montra d'abord de l'embarras & de la surprise. Elle la reçut avec froideur ; mais s'animant insensiblement , elle perça le cœur d'Amélie de mille traits douloureux , en l'assurant que son mariage , sa tendresse pour moi , & son voyage à Gibraltar , avoient causé la mort de sa mère. Comment avez-vous pu penser , ma sœur , lui dit-elle , que ma mere vous pardonneroit jamais dans le fond de son cœur ? Elle conservoit un ressentiment dont votre passion ne vous permettoit pas de vous appercevoir. L'amour seul vous occupoit alors. Avec quelle cruauté vous quittâtes une si bonne mère ! quelle indifférence ! ne pas seulement lui écrire... Quoi , dit Amélie , ma mère ne reçut point mes lettres ? Non assurément , elle n'en reçut aucune , repliqua miss Betzy. Ses craintes , ses alarmes allumèrent dans son sang cette fièvre dont la malignité.. Mais ne renouvelons point nos douleurs. Votre mari m'est odieux , sans lui je goûterois encore la douceur d'avoir une tendre mère. Ah , miss Amélie , miss Amélie , quel choix a été le vôtre ? quel éclat , quelles grandeurs vous étoient destinés ? que de regrets la réflexion doit élever dans votre cœur ? vous la femme d'un officier réformé ? vous vivre aux dépens de l'extravagant ami qui , en arrachant le consentement de

ma mère, vous a plongée dans cet abîme ! Je vous plains ; je partagerois avec vous ma fortune , si l'homme que vous avez préféré à votre mère , à vos parens & à vos propres avantages , ne devoit profiter des bienfaits que je me plairois à répandre sur vous.

Des bienfaits, répéta Amélie d'un ton plein de fierté ! ni lui, ni moi ne daignerions en recevoir de vous. Rien ne peut me consoler d'avoir affligé ma mère ; mais loin de me repentir de mon choix, je chéris mon partage & le préfère à tout. Je desirois votre amitié, & non pas vos secours. Croyez-moi, Betzy, je méprise cette fortune que vous pensez capable d'exciter mes regrets. Peut-être ne sentirez-vous jamais, au milieu de l'abondance, les douceurs que j'éprouve dans ma misère. Je ne voudrois pas changer de situation avec vous ; & malgré votre offensante pitié, je souhaite, ma sœur, que vos jours soient aussi heureux que les miens. En achevant ces mots, elle sortit, fâchée d'avoir négligé l'avis du docteur, & déterminée à ne plus voir Betzy.

Le récit de cette conversation me fit haïr cette fille cruelle. Je ne pus lui pardonner de s'être plu à chagriner sa sœur, à réveiller dans son ame un sentiment douloureux que le tems commençoit à affoiblir. Je vis une partie de ses artifices.

artifices. Si mistress Harris n'avoit point reçu nos lettres, ce ne pouvoit être que par l'attention de Betzy à s'en saisir, à les soustraire à sa connoissance, afin de lui persuader qu'Amélie la négligeoit. J'étois encore rempli de ces idées, quand le hasard me fit rencontrer Betzy chez lady Dentzib. Elle rougit en me voyant entrer, se déconcerta; je m'en apperçus, je me fis un plaisir malin d'augmenter son embarras, en lui parlant familièrement comme si notre intelligence n'eût point été interrompue. Elle montra de l'humeur, je plaisantai; elle s'aigrit, je continuai; elle me brusqua, je ris; elle me dit des duretés, je raillai, laissai échapper des traits piquans: enfin elle éclata en injures, se leva, vint à moi furieuse, on la retint; elle sortit en menaçant de se venger, & jurant de me faire repentir de mon audace.

Trois jours après cette ridicule scène, un ancien valet de mistress Harris, qui, chassé par Betzy, servoit alors le chevalier Camply, juge de paix du voisinage, vint avertir Amélie que sa sœur auroit le lendemain un ordre de me faire arrêter pour six cens guinées dont j'étois redevable à la succession de sa mère. Mistress Harris m'avoit en effet donné cette somme, la veille de mon départ pour Gibraltar; mais il me paroissoit impossible qu'elle eût gardé la

note d'un prêt dont elle refusa de prendre des sûretés. Cependant cet homme assurant qu'un écrit de moi constatant la dette, étoit chez son maître , il rappela à ma mémoire ce billet que mistress Harris ne voulut point recevoir, qu'elle me jetta tout chiffonné, qui tomba & ne put se retrouver. Je ne doutai plus que Betzy ne s'en fût saisie, & ne l'eût conservé dans le dessein de l'employer un jour à son avantage.

En ce moment , je ne pouvois satisfaire à sa demande. Elle alloit me poursuivre à la rigueur. Je ne me sentoís point disposé à fléchir , à employer la médiation auprès d'elle. M'enfermer, lui donner le plaisir de me contraindre, de me faire une prison de ma demeure, de s'applaudir de la mortification qu'elle me causeroit, c'étoit pour moi le plus sensible des chagrins. Sir Rowland , conduit à Londres par une affaire qu'il suivoit à la chancellerie, devoit y être actuellement. Un besoin pressant élève mille idées dans notre esprit, nous fait former des projets , rappelle une foule de circonstances dont il semble que nous pouvons profiter. Mon avare parent s'étoit formellement engagé à une avance annuelle pour l'entretien de ma sœur. Il ne devoit la retirer qu'à l'expiration du bail de mes terres. J'imaginai que débarrassé du soin de ma sœur,

Il pourroit consentir à m'aider dans ma situation présente. Cette espérance peu fondée , incertaine , mais unique , me détermina à partir pour Londres. Il me restoit une difficulté à vaincre : comment faire approuver ce dessein à Amélie ? Je n'osois lui proposer une séparation qui devoit l'affliger , lui ravir le seul bien , le seul plaisir qui lui restoit. Cette dure nécessité me remit sous les yeux tous les maux que j'avois attirés sur elle , tout le bonheur dont elle auroit joui sans moi. Hélas ! mon amour a été pour elle la source d'une suite de disgrâces , d'humiliations , de dégoûts , d'incertitudes... Et par où méritois-je de lui plaire ? qu'ai-je fait ? d'où vient qu'elle m'a choisi , qu'elle m'a tant sacrifié ? Aimable , vertueuse , belle , charmante , elle honorerait le premier rang. Cachée , inconnue , ce mérite éminent ne brille qu'aux yeux du malheureux qui l'a réduite à cette triste obscurité.... Pardon , Mifs , pardon , mon cœur oppressé....

Allez-vous pleurer , Monsieur , dit mifs Mathews ? est-ce auprès d'une femme qui vous aime , vous l'assure , vous le prouve , que vous devez vous livrer à ces puériles , à ces déso-bligeantes réflexions ? Quoi , ne puis-je dissiper vos chagrins , vous faire oublier un instant.... Oublier , répéta monsieur Finton , qui oublier ?

Amélie ! Oh , non , Miss , non. Je vous tromperoïis , si j'osois vous promettre..... Odieuse sincérité , s'écria miss Matheus ! Eh trompez-moi , Monsieur , trompez - moi & ne m'impatientez pas ; votre récit m'excède , de la vie on ne conta avec tant de mal-adresse.

Heureusement , Miss , il ne me reste presque plus rien à vous dire , continua monsieur Finton : mon voyage fut résolu ; je pris un habit très-simple , partis la nuit sur un fort bon cheval , & vins jusqu'à Waltham sans faire aucune mauvaise rencontre. Avant de gagner le lieu où je voulois me reposer , je me vis arrêter par quatre misérables bien montés , bien armés , qui me demandèrent la bourse. Je n'avois qu'un couteau de chasse. Je ne jugeai pas à propos de contester avec des gens qui me couchoient en joue. Deux me souillèrent ; un troisième tenoit la bride de mon cheval , & le dernier s'occupoit à couper les cordes qui lioient mon porte-manteau , quand les cris & la vue d'une troupe de paysans les obligea de fuir avec vitesse , emportant ma montre , mon argent , & maudissant le mal-adroit dont la lenteur me laissoit mon porte-manteau. Une demi-guinée échappée à leurs recherches , ou tombée de leurs mains , me conduisit à Londres. J'arrétai un logement dans la verge de

la cour*, écrivis à Amélie, & sortis pour me rendre chez sir Rowland. J'eus le chagrin sensible d'apprendre qu'il venoit de partir. Je passai à la demeure de James ; il étoit en campagne. Je retournois tristement à mon logis, quand je rencontrai le capitaine Tanger, une de mes anciennes connoissances. Il m'entraîna aux armes du roi, m'y donna à souper, & m'apprit qu'il étoit protégé, marié & fort heureux. Je l'en félicitai. Nous nous séparâmes à minuit. Je regagnois la verge de la cour, quand les cris d'un homme m'attirèrent à son secours. On m'arrêta. Peut-être ai-je un peu maltraité le Watchman qui m'avoit saisi, mais cela ne méritoit pas le ridicule arrêt de monsieur Herbert. Amélie ignore ma détention. Je voulois lui écrire hier, mais ma main se refusa.... Un sentiment secret.... des remords.... Ah, qu'ai-je fait !... devois-je?... pourquoi l'ai-je quittée ! Monsieur Finton se tut, baissa les yeux. Malgré ses efforts, des larmes s'ouvrirent un passage. Miss Matheus, jugeant qu'en se plaignant de lui, elle augmenteroit cet accès de tristesse, trouva plus à propos de le dissiper par de tendres caresses. Elle parvint insensiblement à faire suc-

* Lieu privilégié, où l'on ne peut être arrêté pour dettes,

céder des idées plus agréables à celles qui l'occupoient ; & par ces ménagemens doux & adroits, le calme se rétablit entr'eux, & dura sans interruption jusqu'au lendemain matin.

Six jours se passèrent encore , sans amener aucun changement dans leurs affaires ou dans leur conduite. Monsieur Finton devenoit seulement plus triste, & miss Matheus plus passionnée. Le septième on apporta une lettre à miss. Elle l'ouvrit, la lut, sans marquer qu'elle l'affectât beaucoup ; examina un papier qui y étoit renfermé, & dit ensuite à monsieur Finton, que Summers se trouvant hors de danger, elle alloit être cautionnée & recouvrer sa liberté. Son ami l'en félicita. Que vous êtes cruel, lui dit-elle d'un ton chagrin ! ce compliment prouve bien le peu de progrès que j'ai fait sur votre cœur. Le souvenir d'une femme dont la possession vous est assurée , devroit-il vous rendre insensible à l'amour de celle que rien n'oblige à vous aimer, dont le cœur vous préfère ? Quoi, me verriez-vous partir sans regret ? oui, j'en suis trop sûre, ingrat, vous ne pensez qu'à Amélie ; Amélie vous occupe toujours. Ah , qu'elle ne murmure jamais contre son destin ! elle est bien dédomagée de la perte de sa fortune par l'avantage de vous plaire, d'être aimée, adorée de vous ! Eh ! qui n'eût

pas choisi comme elle ? quelle femme , pouvant être à vous , n'eût pas dédaigné tous les biens du monde , ne les eût pas méprisés pour le plus grand de tous ? que peut-on regretter en vous possédant , en fixant vos desirs ? quel mérite Amélie a-t-elle à vous aimer ?

Puis-je attendre de vous une faveur , Mifs , dit monsieur Finton ? au nom du ciel , ne parlez point d'Amélie , ne prononcez jamais le nom d'Amélie. Je cesserois de me plaindre de vous , reprit-elle , si plus d'empressement , plus de soin de me plaire m'aidoient à interpréter favorablement cette prière. Assurément , interrompit brusquement monsieur Finton , vous ne pouvez exiger , vous ne pouvez même souhaiter un pareil sacrifice. Eh , depuis quand , reprit-elle , borne-t-on les souhaits de l'amour ? Qui peut arrêter mes desirs ? Ne vous ai-je point aimé dans un tems où vous étiez libre ? mes droits ne sont-ils pas aussi anciens que ceux d'Amélie ? mes sentimens aussi vifs , ma personne aussi agréable ? Si les sacrifices qu'elle vous a faits vous lient si fortement à elle , je puis vous en faire à mon tour. Je ne suis pas sans amis ; on me desire , on me recherche , Monsieur ; plus d'un cœur est sous ma loi ; & prenant la lettre qu'elle venoit de recevoir , & l'ouvrant de façon à ne pas en laisser exa-

miner l'écriture , elle lut à monsieur Finton ce qui suit :

« Chère , adorable Mifs ,

» Je viens d'apprendre , en arrivant de la
» campagne , l'événement qui vous retient à
» Newgate. J'admire votre courage , mais mon
» cœur ne supporte point la douleur de pen-
» ser que vous n'avez pas daigné m'instruire
» de votre malheur. J'aurois couru vous déli-
» vrer moi-même , si la rigueur avec laquelle
» vous me traitâtes toujours , ne m'eût rendu
» timide dans mes démarches. J'ai craint de
» paroître peu généreux en saisissant l'occasion
» de m'offrir devant vous sous le titre de pro-
» tecteur , moi qui borne tous mes vœux à
» m'y montrer comme un amant soumis. J'ai
» vu Summers , il va bien. Mon homme d'aff-
»aires a mes ordres , il ira prendre les vôtres ;
» vous serez cautionnée aujourd'hui. Un ca-
»rosse à moi vous attendra & vous conduira
» où vous voudrez aller. Acceptez mes soins
» avec plaisir , ils seront trop payés ».

On a joint à cette lettre un billet de deux
cens livres sterling , continua miss Matheus ; je
ne l'accepterois pas , mais ma fierté cède au
desir de vous être utile. Prenez ce billet.....

Moi, s'écria monsieur Finton, vous n'y songez pas, Mifs; je proteste que jamais.... Un homme que l'on introduisit dans la chambre interrompit monsieur Finton; cet homme étoit celui dont la lettre parloit. Il présenta à mifs l'ordre de sa liberté, & l'avertit qu'un carosse attendoit sa commodité. Le concierge parut aussitôt, son mémoire à la main. Il l'avoit réglé en conséquence du calcul de l'argent qu'il lui supposoit. Mifs remercia la personne qui venoit d'apporter l'ordre, la pria d'emmener le carosse, ne voulant pas donner à sa sortie un air de triomphe. Cet homme se retira. Elle pria monsieur Finton de l'attendre, sortit dans le corridor avec le concierge, paya sans examen sa dépense & celle de monsieur Finton; ensuite elle lui demanda s'il étoit impossible de le faire sortir avant la fin du jour.

Impossible, Madame, dit le concierge, en regardant ce qui restoit dans sa bourse, non assurément, & si vous voulez.... Combien avez-vous là de guinées? Dix ou douze, répondit-elle. C'est bien peu, reprit-il; mais pour vous obliger, je serai en forte.... Donnez-moi dix guinées, & j'irai voir.... je tâcherai.... Il faut absolument me servir, interrompit mifs, & lui montrant le billet de banque, voilà deux cens guinées, ajouta-t-elle, je les don-

neroïs pour dégager mon ami. Deux cens guinées, répéta le concierge, désolé de n'avoir pas su plutôt combien elle possédoit : deux cens ! ah, si, ce seroit beaucoup trop ; mais voyons. Ce que je demandois, c'étoit seulement pour l'avocat : & comptant par les doigts ; Dix pièces pour l'avocat, donc, dit-il. Monsieur Herbert, rien ; diable, un juge ne prend jamais rien, mais il faut payer cher son clerc. Vingt pièces pour le clerc ; cinq au connétable, cinq au watchman. Il lui en faudroit moins, mais sa lanterne est cassée, il a été battu : cinq pour ceux qui l'ont aidé à prendre monsieur Finton, & cinq pour ma peine, cela fait cinquante. Ma foi, c'est vous en tirer à bon marché. Prenez le billet, dit Miss ; payez, hâtez-vous, & afin de gagner du tems, faites-nous servir à dîner. Vous aurez votre ordre avec le café, répondit le concierge. Il sortit, elle rentra. On servit, & elle se mit à table avec monsieur Finton.

Le concierge fut exact. Il mit quarante-cinq guinées dans sa poche, eut l'ordre pour cinq, & le donna à miss Matheus à la fin du dîner, avec cent cinquante pièces qui lui revenoient sur son billet. Elle demanda une voiture de place, & restée seule avec monsieur Finton, elle lui annonça qu'il étoit libre, & qu'il sortiroit à l'instant. Il parut surpris. M'avez-vous crue



capable de vous abandonner dans cet horrible lieu, lui dit-elle ? mais quoi, vous semblez confus, plutôt accablé que satisfait de mes soins ; comment dois-je interpréter le trouble & l'embarras que vous me laissez voir ? expliquez-vous, parlez. Il alloit répondre, quand le concierge vint avertir Mifs qu'un carosse l'attendoit ; & monsieur Finton, qu'une personne paroissoit très-empressée à le voir. Aussi-tôt une voix douce, sonore, se fit entendre. Où est-il, où est-il donc ? montrez-moi vite où il est, répétoit cette voix. Monsieur Finton pâlit ; mifs Matheus frémit ; le concierge s'étonna, sortit & revint, introduisant la personne qui cherchoit monsieur Finton. Elle entra, poussa un cri, courut à lui & se jeta dans ses bras.

L'aspect d'un monstre hideux eut été moins horrible aux yeux de mifs Matheus, que l'apparition de la dame charmante dont la voix venoit de révolter tous ses sens. La première surprise de monsieur Finton s'étoit changée en attendrissement, en reconnoissance. Ses larmes, ses discours interrompus, exprimoient ses sentimens d'une façon touchante. Le nom d'Amélie cent fois répété, toujours précédé ou suivi de ces flatteuses épithètes, si choquantes pour les oreilles de mifs Matheus, élevoit dans son ame tous les mouvemens que le dépit & la jalousie

peuvent exciter. La honte de paroître devant sa rivale , d'y paroître humiliée , contrainte à respecter ses droits ; la douleur de lui céder, d'être témoin de son triomphe, d'abandonner l'objet de son amour à cette heureuse rivale, rendoient mis immobile, la fixoient à sa place, lui faisoient oublier qu'elle étoit libre, pouvoit sortir & s'épargner le spectacle qui bleissoit ses yeux & déchiroit son cœur.

Le concierge , charmé de la beauté , des graces , de l'air noble & modeste d'Amélie , la regardoit attentivement, sentoît du plaisir à la considérer , l'admiroit , la trouvoit si supérieure à mis Matheus , que se tournant vers elle : Cela m'étonne , me passe, me confond, lui dit-il. Eh , comment le mari d'une si belle dame s'est-il amusé à vous conter de si longues histoires ? Cette femme est un ange. Sur mon honneur , si elle m'avoit été connue, cent guinées ne m'auroient pas fait fermer les deux tours. L'impertinente réflexion du concierge tira mis Matheus de sa sombre rêverie. Ses esprits , ranimés par la colère, lui donnèrent la force d'éviter l'extrême mortification qu'elle se préparoit en restant. Amélie, toute occupée de son mari, ne l'avoit point encore apperçue ; elle sortit de la chambre, & bientôt après de Newgate , plus malheureuse dans ses propres

idées, qu'au moment où elle y étoit entrée.

O mon Amélie, ma fidelle compagne, ma généreuse amie, s'écrioit monsieur Finton, toi à Londres, toi à Newgate, pour y chercher, pour y consoler l'objet de toutes les peines de ton cœur? Suis-je digne de tes soins, de ton amour, de tes bontés? La tendre Amélie pleuroit. Elle ignoroit encore si des jours si chers seroient conservés. L'homme d'affaires de sa sœur, arrivé dans la province, venoit d'y répandre le bruit de l'emprisonnement de monsieur Finton, & d'en apprendre la cause à tout le voisinage. Cette nouvelle, variant à mesure qu'elle se racontoit, parvint à Amélie, grossie de faits, chargée de circonstances, & devenue très-effrayante. Ce n'étoit plus un watchman battu, mais un connétable assommé, cinq ou six hommes tués, autant de blessés, & la tête du coupable en danger. Ces récits infidèles portèrent la terreur jusqu'au fond de l'ame d'Amélie. Elle partit avec sa femme-de-chambre, fit la plus grande diligence, arriva à Londres, descendit de sa chaise au logement où monsieur Finton l'avoit priée d'adresser ses lettres, laissa sa femme-de-chambre, demanda une voiture, & se rendit à Newgate, où la vue de l'aimable prisonnier serra son cœur, & lui ôta long-tems la liberté de s'exprimer.

M'avez-vous crue capable de vous abandonner jamais, lui dit-elle enfin ? pourquoi me cachez-vous vos malheurs ? Vous souffrez & ne m'appellez point à votre aide ; vous gémissiez, & je ne partage point vos douleurs ; vous pleurez, & mes larmes ne se mêlent point à celles que vous répandez ! Ah, si vos jours sont en danger, quelle autre peut tomber aux pieds du prince, implorer sa clémence, demander le pardon royal, espérer de l'obtenir ?... Monsieur Finton connoissant son erreur, se hâta de calmer son cœur, en bannissant ses alarmes. Il lui apprit la vérité de son aventure, l'assura qu'il étoit libre, alloit sortir avec elle ; & pour l'en convaincre, il lui donna la main, s'avança vers le corridor où le concierge les rencontra. Ils descendirent, cet homme précédant Amélie, l'avertissant de prendre garde aux marches rompues, où ses pieds délicats pouvoient se blesser. Il la conduisit à sa voiture ; & fâché de sa complaisance pour miss Matheus, il regardoit monsieur Finton, levoit les épaules, répétoit, est-il possible ? Il fit cent complimens, mille révérences & quantité d'excuses à Amélie. Elle ne comprenoit rien à ses discours, & quand la voiture commença à marcher, elle demanda à son mari ce que cet homme vouloit dire.

Une question si simple parut à l'infidèle un

problème difficile à résoudre. Il rougit, baissa les yeux, & les relevant un instant après sur Amélie, il la trouva si belle dans son habit de voyage, qu'il pensa comme le concierge, & se demanda tout bas, comment il étoit possible qu'une autre eût excité ses desirs. Il se condamna, détesta sa foiblesse, en maudit l'objet, soupira, & ne trouva rien à répondre. Amélie attribua son silence à sa tristesse. Cherchant à la dissiper, elle lui montra une lettre du docteur Harrison, qui annonçoit son prochain retour. Monsieur Finton, charmé que l'entretien se détournât naturellement d'un sujet embarrassant pour lui, parla avec plaisir du docteur. L'espérance de son retour les consolait l'un & l'autre. Ils convinrent de rester à Londres, d'y attendre leur ami. Lui seul pouvoit accommoder l'affaire facheuse qui les inquiétoit. Miss Betzy ne résisteroit pas aux reproches du docteur, s'il consentoit à lui parler. Oseroit-elle exiger devant cet honnête homme le remboursement d'une somme si modique, dont sa mère avoit fait un présent. Il la confondroit par son témoignage, retireroit le billet de ses mains, leur rendroit la tranquillité, & les reconduiroit dans sa paisible retraite. En se flattant de s'y revoir bientôt, ils avançoient vers la verge de la cour, y arrivèrent & descendirent à leur logement.

La maison appartenoit à mistress Elisen, jeune veuve fort jolie & très-bien faite. Sa taille approchoit beaucoup de celle d'Amélie. Vive, étourdie, bonne, franche, riant de tout, ne s'occupant de rien, elle ne concevoit pas comment on pouvoit penser à l'avenir, ou réfléchir sur le passé. Son mari, gentilhomme écossais, & capitaine d'infanterie, mourut un an après leur mariage, & ne laissa rien. La jeune personne, soumise aux ordres de la providence, pleura un peu, se consola ensuite, & retourna vivre avec une vieille tante qui lui tenoit lieu de mère. Toute la fortune de cette tante consistoit en une maison dans la verge de la cour, lieu que le malheur ou l'imprudence remplit toujours d'habitans. Sa tante venoit de mourir. Mistress Elisen, son héritière, tiroit trois cens guinées de ses appartemens : elle se contentoit de ce revenu, & sa sincérité, son bon cœur, l'enjouement de son esprit, & sa bonne conduite lui attiroient l'estime & l'amitié de tous ses locataires. A l'arrivée d'Amélie, elle étoit en ville ; mais elle la reçut à son retour de Newgate ; félicita monsieur Finton sur sa liberté, & plus encore sur les charmes de sa belle compagne. Elle plut d'abord à Amélie. L'offre qu'elle lui fit de sa table fut acceptée avec plaisir. Le prix réglé pour l'augmentation du logement,

&

& celui de la pension fixé, mistress Elisen conduisit les deux époux à l'appartement qu'ils devoient occuper, & les y laissa.

Seul avec Amélie, monsieur Finton éprouva ce trouble, cet embarras qu'excite en nous la présence d'un ami qui, s'il étoit instruit de toutes nos actions, pourroit nous faire un juste reproche. S'il est possible de cacher ses fautes à ceux qu'elles intéressent, il ne l'est pas de se les dissimuler à soi-même. Elles deviennent un poids insupportable pour un cœur sensible & délicat. La certitude de ne plus mériter le bien dont on jouit, répand une sorte d'amertume sur sa possession. En amour, en amitié, celui qui se permet une infidélité, en est toujours puni par la diminution de son bonheur.

Monsieur Finton n'osoit fixer ses yeux sur ceux de son aimable femme. Il évitoit des regards accoutumés à pénétrer dans le fond de son cœur. Il tenoit une de ses mains, la baisoit, se taisoit, rêvoit. Le souvenir de ce qui s'étoit passé à Newgate le rendoit timide, incertain de la conduite qu'il devoit tenir, il soupiroit; il craignoit de profaner les charmes d'Amélie, en leur offrant le même hommage qu'il venoit d'accorder à ceux de miss Matheus. Pendant que ces réflexions l'occupaient, Amélie s'amusoit; elle rêvoit aussi, mais plus tranquillement

encore. Attribuant l'air sombre & le froid silence de monsieur Finton à ses derniers chagrins, elle songea avec douleur que sa sœur en étoit la première cause, s'accusa des peines de celui qu'elle aimoit; pensa que sans elle, sans son amour, il eût été plus tranquille, plus heureux. Cette idée fit couler ses larmes; & regardant son mari avec une tendresse inexprimable : Ah ! dans le tems où mon cœur te choisit, lui dit-elle, aurois-je pu prévoir que je me reprocherois un jour des sentimens si doux ! ô mon cher Jemmy, ne les ai-je donc fait passer au fond de ton ame que pour te conduire à partager mon infortune, pour attirer sur toi le malheur, te rendre la victime des miens, & de l'avarice d'une sœur qui me hait.

Qu'entends-je, s'écria monsieur Finton, en tombant à ses genoux; tu te reproches mes malheurs, toi, ma chère Amélie, que le ciel me donna dans sa bonté, toi, la source inépuisable de ma joie, de mon bonheur ! quoi, j'ai fait naître ces cruelles idées qui t'arrachent des pleurs ! ah, ne t'y arrête point, si tu ne veux percer mon cœur de mille traits douloureux ! Ta tendresse, la constance de tes sentimens, la pureté de ton ame m'occupoient en ce moment, je me trouvois indigne de toi :

quel fort tu méritois ! Je rougis à tes pieds... Dis-moi que tu me pardonnes.... En me comparant à toi, j'aurai toujours besoin de ton indulgence.... O mon Amélie, tu es mon bien suprême. Si ma félicité peut être troublée, c'est par la crainte de voir diminuer la tienne. Que deviendrois-je si, tes yeux s'ouvrant sur l'inégalité de nos vertus, tu t'avouois ta supériorité, & cessois de m'aimer ?

Leur commun attendrissement fut suivi d'un entretien très-vif. Les larmes font souvent l'effet d'une querelle sur des cœurs sensibles; sans avoir causé le chagrin que donne la méintelligence, elles amènent toutes les douceurs d'un accommodement.

L'heure du souper arriva, & avec elle misérables Elisen qui, par un excès de politesse, voulut les avertir elle-même, & les conduire dans la salle où l'on mangeoit. Pendant le repas, elle parut si charmée d'Amélie, si attentive à la servir, si empressée à lui plaire, à l'amuser, qu'elle fit naître en elle ce mouvement de reconnaissance qui dispose à l'amitié. Avant de se mettre à table, monsieur Finton avoit envoyé chez sir James. Vers la fin du souper, on vint lui apprendre que son ami étoit arrivé de la campagne le matin même. Impatient de le voir, Finton se retira pour lui écrire & s'informer

de l'heure où il pourroit le trouver le lendemain : Dès qu'il fut sorti de la salle à manger, mistress Elisen se récria sur les agrémens de sa personne, & l'apparente douceur de son caractère. Amélie sourit avec complaisance, & lui demanda si une figure aussi gracieuse, accompagnée d'un cœur fort tendre, ne la détermineroit point à changer d'état. Cette question fit rougir mistress Elisen ; elle se tut un instant ; & puis éclatant de rire, elle assura que de long-tems elle ne songeroit à prendre des engagemens de cette espèce. J'ai donc bien mal interprété plusieurs de vos paroles, dit Amélie ; elles me persuadoient que votre cœur n'étoit pas indifférent. Ah, que vous êtes pénétrante, Madame, reprit mistress Elisen ! vous avez déjà deviné mon secret. Eh, mais non, je ne suis pas indifférente. Un jeune officier, bien fait, fort aimable, quelque tems avant la mort de ma tante, est devenu passionnément amoureux de moi. Il est tendre, séduisant par sa modestie : ma tante me conseilloit de ne point lui donner d'espérances ; moi je l'aimois à la folie, & je lui en ai laissé prendre. A présent, je suis inquiète, embarrassée. S'il étoit possible d'écouter son cœur dans une occasion où la raison doit seule décider, je l'épouserois ; mais non, on m'assure que cela seroit mal. Eh quel obstacle la raison

oppose-t-elle à vos desirs, demanda Amélie ? Un très-grand, dit mistress Elisen. Point de naissance, point de fortune ; c'est un lieutenant, un simple lieutenant : tous mes amis s'élèvent contre lui, cela rend ma position désagréable. Tous les biens du monde ne me feroient pas renoncer à le voir. Si je l'épouse, on parlera ; si je ne l'épouse pas, on parlera encore. Ce jeune officier a de la valeur, de la conduite, des graces, beaucoup d'amour, le plus heureux naturel..... Mais épouse-t-on un homme seulement parce qu'il plaît ? L'inclination fait peu de mariages à Londres. Aimer, c'est assez pour soi, mais il faut donner aux autres une raison de ses démarches ; n'est-ce pas, Madame ? Je le pense comme vous, dit Amélie : il est doux de voir applaudir son choix ; mais, selon moi, l'estime publique est une raison suffisante de préférer l'homme qui la mérite & l'obtient. Si par les qualités du cœur & de l'esprit, votre amant est digne de vous, qu'importe son état ou sa fortune ?

Eh bien, vous parlez comme un ange, s'écria mistress Elisen ; là, sincèrement me conseillez-vous de suivre mon penchant ? Réfléchissez mûrement à notre position ; il n'a rien, n'espère rien. Ses amis promettent de l'avancer, mais il ne compte que sur son application à remplir

ouverts à la maîtresse de la maison, quand la vue d'Amélie l'arrêta : une exclamation vive marqua sa surprise & sa joie ; les deux dames s'écrièrent en même-tems ; l'une, eh, c'est lui ! l'autre, eh, c'est Atkinson !

Mistress Elisen, charmée, attendrie, tendoit la main à son amant, embrassoit Amélie, pleuroit, rioit, ne savoit ce qu'elle faisoit. Quoi, il vous connoît, Madame ? Quoi, vous le connoissez, Madame, disoit-elle ? Oui, beaucoup, répondit Amélie. Nous nous connoissons depuis long-tems. Dès notre plus tendre enfance, nous nous aimions. Je lui ai donné mille fois le nom de frère, & lui accorderai toute ma vie celui d'ami. Que je suis aise, s'écria mistress Elisen ! vous l'aimez, vous l'estimez, il est votre ami ? Félicitez-moi, Madame, votre ami est... oui, en vérité, il est mon mari. C'est de tout mon cœur que je vous fais un sincère compliment, dit Amélie en l'embrassant ; vous ne pouviez mieux choisir. Vous formez un couple charmant, & j'assure mistress Elisen qu'elle possède le plus honnête homme d'Angleterre.

Atkinson embarrassé à laquelle des deux il rendroit ses premiers hommages, les contemplot en silence. L'amour & l'amitié excitoient en lui les plus douces émotions. Son attachement pour Amélie n'étoit point refroidi par

le tems , ni par l'éloignement. Ne pouvant parler , il prit leurs mains , les joignit , les croisa dans les siennes , & les pressant ensemble de ses lèvres , il les mouilla de ces larmes délicieuses dont le cœur même est la source , qui sont l'expression sincère & touchante du sentiment. Monsieur Finton entrant alors , poussa un cri de joie à la vue d'Atkinson. Le serrant dans ses bras avec transport , il répéta , c'est mon brave, mon honnête ami. Instruit de son mariage, il redoubla ses caresses , & dit à mistress Elisen , qu'elle pouvoit s'assurer d'être la femme d'un homme estimable. Appelez-moi donc mistress Atkinson , s'écria-t-elle ; je ne veux plus cacher mon bonheur. Son mari charmé de la voir déterminée à avouer son mariage , lui en marqua sa reconnoissance , & après un entretien de quelques instans , Amélie & son époux se retirèrent pour laisser Atkinson & sa femme en liberté.

Le lendemain , monsieur Finton reçut à son réveil un billet daté de Newgate. On l'avertissoit de ne point s'écarter de la verge de la cour. Deux heures après son élargissement , un bailli chargé de s'opposer à sa sortie , s'étoit présenté à la prison. Fâché de ne pas l'y trouver , il avoit juré de l'y ramener dans peu , s'il n'acquittoit promptement une somme assez

considérable : on finissoit en assurant monsieur Finton que le tems lui apporteroit une grande consolation ; on lui découvroit un secret important ; il connoîtroit la personne dont le cœur commençoit à s'intéresser pour lui , elle lui seroit utile , & s'il étoit capable de pardonner , il deviendroit heureux.

Monsieur Finton se doutoit bien que sa cruelle belle-sœur le poursuivroit à Londres. Il lui paroissoit tout simple qu'un bailli chargé de ses ordres s'efforçât de le surprendre & de l'arrêter ; mais ce secret , l'espoir dont on cherchoit à le flatter , firent peu d'impression sur son esprit. Il craignit d'abord que miss Mathews n'eût part à ce billet ; n'y voyant point d'apparence , il perdit cette idée. En examinant l'écriture , il lui sembla en avoir déjà vu. Il la montra à Amélie. Elle pensa aussi que ce caractère ne lui étoit point absolument étranger , mais elle ne se rappela ni le tems , ni l'occasion où elle croyoit en avoir vu un pareil.

A midi, sir James Elefmore , averti par la lettre de Finton du lieu de sa demeure , prévint sa visite , se fit annoncer , & entra avec cet air d'empressement que donne l'auidité après une longue absence. Ces trois personnes goûtèrent un extrême plaisir à se revoir. Amélie

s'informa de lady Elcfinore, apprit qu'elle arriveroit bientôt de la campagne. Elle jugea, par les discours de sir James, que Fanny avoit beaucoup perdu dans le cœur de son époux. Elle en fut fâchée, la plaignit en secret; & malgré la grande fortune dont jouissoit cette dame, la tendre femme de monsieur Finton, sûre d'être aimée, préféra son partage à celui de son amie.

Dans le cours de la conversation, Finton demanda à James s'il se souvenoit d'Atkinson, leur ancienne connoissance. Il lui conta son mariage, & parla de sa femme avec éloge. Sir James voulut la voir. Finton le conduisit à son appartement. Le colonel trouva Atkinson plus aimable encore qu'il ne lui avoit paru à Gibraltar, & sa femme si jolie, si gaie, qu'il ne put se résoudre à la quitter. Il demanda familièrement à dîner à monsieur Finton. Amélie prit soin de rendre le repas digne d'un convive délicat, & mistress Atkinson en fit l'agrément par sa vivacité. Elle plut tant à sir James, qu'en sortant de table, s'éloignant un peu avec Finton, il lui dit : Parbleu, si l'honnête Atkinson n'étoit point notre ami & ne méritoit pas des égards par sa façon de penser, l'humeur folle de sa femme m'attacheroit à elle; & ma foi, prendre mon cœur à présent,

ce seroit m'obliger , me rendre un signalé service , car je l'ai donné à la plus insolente créature ! elle me tourmente depuis un peu de tems ; mais le diable m'emporte si je ne m'en venge un jour cruellement. La maligne bête s'amuse à me désoler. Et lady Elefmore , dit Finton , vous ne l'aimez donc plus ? Ah si ! ne me parlez point de cette froide bégueule , reprit sir James ; je ne fais à quoi je songeois quand je m'avisai de l'épouser ; elle m'ennuie autant que son brutal frère. J'ai pensé vingt fois me couper la gorge avec lui. En honneur , je serai contraint de tuer l'insupportable sot , pour avoir la paix. Il a des idées d'une bizarrerie.... Le croiriez-vous ? le maussade personnage trouve mauvais que sa sœur soit stérile , il s'en prend à moi. Ma foi , qu'elle s'arrange , je ne puis qu'y faire. L'honneur de donner des neveux au colonel Maderty ne me tente point du tout. Comme il parloit assez haut , Amélie entendant nommer sir George Maderty , demanda de ses nouvelles ; la conversation devint générale , ensuite on joua. Sur les huit heures du soir , comme Finton reconduisoit son ami , un homme qui sembloit craindre d'être remarqué , lui donna une lettre & disparut aussi-tôt. Finton se doutant de qui elle venoit , rougit , cacha la lettre avec un air embarrassé , même chagrin. Sir James se mit à

rire , & parlant fort bas : Vous me confierez l'intrigue , lui dit-il , ou je vous ferai une terrible querelle ; l'aimable Amélie saura tout. Je ne vous cacherai rien , reprit monsieur Finton ; mais soyez sûr que ce message est loin de m'être agréable , s'il vient d'une femme. James le badina sur la fidélité conjugale qu'il affectoit , en avouant pourtant que , s'il eût été le mari d'Amélie , il auroit cru ne pouvoir changer sans y perdre.

En rentrant , il trouva Amélie engagée au jeu. Il saisit cet instant pour lire la lettre qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de miss Matheus , comme il le soupçonnoit. Ayant dessein , lui disoit-elle , de se réconcilier avec sa famille , elle devoit garder des mesures , & par plusieurs raisons , n'admettre aucunes visites dans la maison où elle logeoit. Mais ne pouvant vivre sans le voir , afin d'accorder ses desirs avec la retraite que les circonstances lui imposoient , elle venoit de se procurer un petit appartement où elle se rendroit les jours dont ils conviendroient ensemble. Elle lui en envoyoit l'adresse , demandoit l'heure où il pourroit l'aller trouver le lendemain , le priant de lui répondre au lieu désigné.

Monsieur Finton , déterminé à ne point la voir , sentit amèrement le malheur de sa situa-

tion présente. En rompant décidément avec cette fille , il auroit voulu joindre aux douze guinées qu'il lui devoit, un présent capable de la dédommager de toutes ses avances ; mais il étoit sans argent , & n'osoit en demander à Amélie. Elle croyoit sa montre perdue à Newgate , ignoroit qu'avant d'arriver à Londres il avoit été volé ; comment le lui dire, sans avouer ses obligations à miss Matheus, & comment prier Amélie d'acquitter une pareille dette ? Sir Rowland auquel , par une lettre écrite de Newgate , il demandoit mille livres sterling à emprunter , pouvoit seul arranger cette affaire au gré de ses vœux : en attendant sa réponse , il falloit ménager miss Matheus ; elle étoit si vive , si audacieuse ! Il lui écrivit donc avec politesse , mais sans se servir d'aucune expression qui marquât le moindre souvenir de leur intimité. Il lui apprenoit que sa belle-sœur ayant porté ses poursuites à Londres , la prudence lui défendoit de s'écarter du lieu de sa demeure. Un pas, hors de l'enceinte privilégiée le mettoit au hasard d'être arrêté. Il parloit de reconnaissance, d'amitié, d'égards , & pas un seul terme qui pût flatter sa passion. Cette froide réponse ne ralentit pas l'ardeur de miss Matheus. Tout ce que monsieur Finton lui avoit dit à Newgate ,

l'assuroit trop de sa tendresse pour Amélie. Elle n'espéroit plus la première place dans un cœur si prévenu, mais après s'être consultée, le partage inégal dont elle pouvoit jouir lui paroissoit encore un bien desirable. Elle offrit de lever avant peu l'obstacle qui retenoit monsieur Finton chez lui. Un ami, médiateur entr'elle & son frère, lui avanceroit tout l'argent qu'elle souhaiteroit. Si monsieur Finton refusoit de lui devoir sa liberté, elle prendroit un petit appartement tout près du parc, où il se rendroit sans courir aucun risque. Elle vouloit absolument le voir, lui parler, grondoit, flattoit, menaçoit; méloit à la passion la plus vive, aux plus tendres invitations, des sentimens jaloux, des expressions de dépit. Sa lettre prouvoit combien elle étoit éloignée de renoncer au droit qu'elle croyoit avoir acquis sur monsieur Finton.

Une fantaisie si oblinée le désoloit. Amélie pouvoit s'appercevoir des messages fréquens de miss Matheus; le surprendre écrivant, s'inquiéter de lui voir traiter une affaire sans la lui communiquer. Le moindre air de mystère dans sa conduite alarmeroit son esprit. Elle méritoit tant d'égards! Son ame sensible & délicate attachoit un si grand prix au bonheur d'être aimée! la certitude de plaire répandoit un calme si doux sur tous ses momens, éloignoit si par-

faitement de sa pensée tous les objets étrangers à sa tendresse, au plaisir véritable de la croire partagée ! Si la défiance lui ravissoit ce bien précieux, cette sécurité, source de son repos, de sa joie, quelle perte pour elle ! Bleffer l'amour dans un cœur que ce sentiment rend heureux, c'est une inhumanité si cruelle, qu'aucun terme ne peut en donner une juste idée.

Monsieur Finton ne sachant que dire à miss Matheus, laissa passer trois jours sans lui répondre. Le quatrième, on lui donna une lettre d'elle. Le matin se passa tout entier sans qu'il pût la lire. En sortant de table, il alla dans le parc. A l'entrée de la première allée, il s'appuya contre un arbre, ouvrit la lettre & commençoit à la parcourir, quand sir James, traversant cette allée pour se rendre chez son ami, l'aperçut. Il s'avança doucement, lui mit une main sur l'épaule, & riant de tout son cœur : Ma foi, mon cher Finton, lui dit-il, je saurai votre secret, ou je semerai le trouble & la division dans le joli ménage ; Amelie m'aura obligation de la découverte. Finton charmé de rencontrer son ami au moment qu'il se voyoit en liberté, l'embrassa tendrement, lui demanda ses conseils & son secours dans une affaire qui ne l'intéressoit point du tout, mais
l'embarrassoit

l'embarraſſoit beaucoup. Alors ſans nommer niſs Maheus, ni rien dire qui la rendit reconnoiſſable, il fit un récit fidèle de ſon aventure, expoſa ſes craintes, & donna la lettre de niſs à ſir James, qui la prit & lut à haute voix ces paroles :

A l'ingrat, au très-ingrat monſieur Finton.

« Affurément, Monſieur, vous me croyez
 » une patience à l'épreuve des plus ridicules
 » procédés, puisſque vous oſez me traiter ſi légè-
 » rement, vous diſpenſer avec moi des égards,
 » même de la politèſſe. Vous devriez attacher
 » plus d'importance à mes ſentimens, & me
 » connoiſtre aſſez pour redouter l'eſſet d'un in-
 » ſolent mépris ſur une ame incapable de le
 » ſupporter. Votre conduite me révolte. Je ne
 » ſouffrirai pas les dédains d'un homme ; non,
 » jamais je ne les ſouffrirai. Monſieur Finton,
 » prenez-y garde ; craignez de m'imiter. Je ſe-
 » rai paſſer dans le cœur d'Amélie les traits
 » douloureux dont vous vous plaiſez à percer
 » le mien ; je l'inſtruirai moi-même de vos
 » occupations de Newgate ; elle ſaura com-
 » ment ſon tendre, ſon fidèle époux paſſoit
 » les momens de ſon abſence ; je la mettrai
 » en état d'apprécier les fadeurs dont vous

» l'étourdissez sans cesse ; elle apprendra com-
» bien vous méritez sa confiance ; vos petits
» propos romanesques ne lui en imposeront
» plus. Par un détail exact de vos jours , de
» vos nuits , de tous vos instans , elle verra si
» le souvenir de ses charmes.... Ne me forcez
» point à détruire sa tranquillité , à troubler la
» vôtre. Ménagez un cœur sensible & fier....
» Ingrat , vous le possédez encore. Foible pour
» vous seul , il ne peut vous haïr , il est prêt
» à vous pardonner. Je me rappelle avec trans-
» port ces délicieux momens où vous me pro-
» mettiez.... Oh , cette heureuse prison ! pour-
» quoi l'ai-je quittée ? Maudit soit à jamais l'of-
» ficeux fat qui s'est hâté de m'en tirer. Il ose
» me vanter ses soins , demander la récom-
» pense de ses services. Il m'aime , me le dit ,
» veut me le prouver , me suit , m'importune ;
» & vous me fuyez , vous , mon cher Finton ,
» dont la présence me combleroit de joie.
» Ah , comment pouvez-vous me montrer cette
» cruelle indifférence ? rendez-vous à mes de-
» sirs ; venez , mon ami , venez : donnez-moi
» un jour , une heure , un moment.... Est-ce
» à moi de prier , d'intercéder ?.... Je rou-
»gis.... Finton , songez-y. Vous me répondrez
» de la bassesse de mon cœur , de l'avilisse-
» ment où votre obstination me conduit. J'es-

» facerai la honte de tant de démarches humi-
 » liantes par une vengeance qui répandra l'amer-
 » tume sur tous les instans de votre vie. Si vous
 » ne venez pas ce soir à sept heures où je vous
 » attends, Amélie recevra demain ma visite.
 » Mon ame n'est pas faite pour la tiédeur, l'a-
 » mour ou la haine doivent l'agiter. Voyez
 » auquel de ces deux sentimens vous voulez
 » la livrer. Je vous laisse le soin de détermi-
 » ner celui qu'il vous est le plus avantageux
 » de m'inspirer. Vous m'entendez, Monsieur ;
 » votre visite ce soir, ou la mienne demain.
 » Réfléchissez & choisissez ».

Eh bien, dit Finton, ne me plaignez-vous pas ? Vous voyez quelle femme j'ai eu le malheur de rencontrer. Mon inquiétude est extrême ; je connois sa hardiesse & crains ses emportemens. *Le malheur de rencontrer*, répéta sir James ! Eh, où est votre malheur, je vous prie, Monsieur ? L'amour d'une jeune personne vive & jolie vous rend-t-il à plaindre ? D'autres acheteroient fort cher une pareille disgrâce. Je m'attends à un conseil sérieux, reprit Finton, & non pas à des plaisanteries. Que feriez-vous à ma place ? Dans ma position, une intrigue ne me convient point du tout. J'aime Amélie, je l'aime uniquement, Séduit par des avan-

ces , par le besoin de me distraire , j'ai cédé à l'impulsion de mes sens ; le moment , l'occasion m'ont entraîné , mais mon cœur ne m'a jamais parlé en faveur de cette fille ; libre de tout engagement , je ne la choisirois pas , même pour un simple amusement. Vous êtes difficile , dit brusquement sir James : miss Matheus est charmante , sa figure , son esprit.... Je ne croyois pas l'avoir nommée , interrompit Finton d'un air surpris. Malgré le mépris qu'elle m'inspire , je me reproche cette indiscretion. Sir James les yeux fixés sur la lettre qu'il tenoit encore , faisoit peu d'attention aux discours de Finton. *L'officieux fat* , répétoit-il , *il m'importune* : insolente créature ! maudire l'honnête ami qui la secourt , la protège , lui rend la liberté ! Détestable ingratitude ! Voilà bien les femmes , leur diabolique contradiction. Parbleu , celui qui la dédaigne , l'abandonne , mériteroit mieux le nom de *fat* , au moins dans ses propres idées , que son libérateur. A quoi vous amusez-vous , dit Finton ? que vous importe ce qu'elle pense de cet homme ? Comment , ce qu'il m'importe , s'écria James ? ventrebleu , Monsieur , le *fat* dont elle parle , c'est moi même. Vous , dit Finton tout étonné ? Oui , moi , reprit-il ; je vous suis fort obligé , comme vous voyez. Que diable aviez-vous besoin d'enflammer cette

filles, puisque vous ne vouliez pas la garder ! Nous voilà tous dans une jolie situation. J'ai perdu mon tems, mes soins, mon argent. Vous allez détruire le repos de votre femme, rendre cette folle Matheus malheureuse, me chagriner, moi qui suis votre meilleur ami ; & tout cela parce que vous aviez *besoin de vous distraire*. Vous avez cédé à vos sens, dites-vous ; belle raison ! Un homme sage, un philosophe, le possesseur de la plus belle femme du monde, qui venoit de la quitter ! parbleu, c'est être pressé *de se distraire*. Quand ce premier mouvement sera passé, j'espère vous trouver moins injuste, dit Finton. Une femme de cette espèce mérite peu la chaleur que vous montrez, & ne doit pas élever la méfintelligence entre deux amis. Je sens un regret extrême de cette aventure ; la part que vous y avez augmenté mon chagrin ; croyez, mon cher James.... Eh, je crois, Monsieur, je crois, dit-il ; je n'ai pas le moindre doute ; les éclaircissémens sont très-inutiles : on vous adore, on me déteste ; voilà le fait. Cette idée me rend furieux. Vous êtes calme, vous ; à votre place, je le serois peut-être aussi ? mais je me donne au diable si je n'aimerois mieux vous voir l'amant favorisé de ma femme, que l'objet du caprice de l'impertinente Matheus. Mais, comment la con-

noîssez-vous, demanda Finton? Comment, reprit sir James? comme on connoît toutes les semblables. Cet animal de Summers, que l'enfer confonde! épousoit mistress Carrey, ma parente. Il me confia l'embarras où le mettoit mistress Matheus. Il me la fit voir, elle me plut; pour lui rendre service, je convins de la prendre. Il me mena chez elle, & je m'engageai à la consoler du chagrin qu'il s'apprétoit à lui donner. Il feignit une absence, je m'établis auprès de mistress Matheus. Sous le nom d'ami de Summers, j'étois reçu, accueilli, maltraité, rejeté, retenu, chassé, rappelé: elle prétendoit à la dignité, à la constance, à la fidélité; m'étourdissait de grands mots, exigeoit du respect, s'adoucissoit quelquefois. Romanesque, fantasque, railleuse & méchante, elle m'amusoit. Insensiblement je m'attachai, je voulus être aimé; mes affaires s'avançoient, quand il plut à ma femme, qui étoit à Bath, de jouer la mourante. Ma tante, autre sotte, que la moindre bagatelle effraye, m'écrivit d'une façon si pressante, si lamentable, qu'il fallut partir. Je trouvai lady Elefmoré enrhumée, mais si persuadée qu'elle avoit une fluxion de poitrine, qu'en dépit des médecins elle se fit traiter en conséquence, & pensa mourir. Enfin, après trois semaines d'ennui, d'impatience,

j'arrive à Londres. J'apprends l'aventure de Summers; l'action courageuse de miss Matheus redouble mon amour. Je me presse de la servir. En trois heures j'arrange son affaire, lui écris, lui envoie deux cens guinées, mes gens, mon carrosse. Elle ne me répond point, refuse le carrosse, accepte l'argent, & pour première marque de sa reconnoissance, l'insolente me cache sa demeure. Je la découvre dès le soir même, par l'activité d'un valet intelligent. Je vole chez elle, me plains de sa rigueur, me soumetts à ses volontés, lui offre, lui donne tout ce qui peut lui plaire, la rendre heureuse; & je suis *un officieux fat*, on me maudit, j'importune, elle vous demande un moment, un seul moment.... Que je sois déshonoré, confondu, anéanti, si je ne me venge de l'impudente ! Eh, que prétendez-vous faire, dit Finton ? Je l'ignore, reprit James, mais je veux la punir. Auprès d'une bégueule, accoutumée à d'apparens respects, on fait qu'il faut perdre du tems, attendre celui de sa commodité pour être heureux ; mais une petite provinciale, dont personne ne veut, que Summers a quittée, que vous laissez.... je la soumettrai, ou le diable l'emportera. Mais, si elle n'a point de goût, d'inclination pour vous, dit monsieur Finton, si son cœur se refuse....

Je me soucie bien de son inclination , interrompit sir James ; elle est piquante , hardie , sa figure est jolie , sa tête singulière ; elle me plaît ; c'est sa personne qui me tente , c'est le plaisir de triompher de l'impertinente , de la réduire. Que diable fait le cœur à tout cela ? Vous ne l'aimez pas , vous ? en seroit-elle moins heureuse à présent , si vous cédiez à ses desirs , si vous contentiez sa passion ? Je ne place point le bonheur dans l'imagination , je le trouvais toujours dans la réalité. Je suis outré contre la petite furie , mais j'en suis fou. Je la veux.... Damnation sur l'ingrate ! Un homme de mon âge , riche , libéral , se voir dédaigné , trompé , maltraité , par une pareille.... Morbleu , je ne puis supporter cette idée ! Ne dût-elle être à moi que vingt-quatre heures , je veux pouvoir dire que je l'ai eue à mon tour : rien ne me coûtera pour réussir.

Vous vous préparez un singulier plaisir , dit monsieur Finton : je vous croyois plus sensé , plus délicat ; vous êtes donc du nombre de ces extravagans qui louent une maîtresse comme on fait un coqueur , valet cher & souvent inutile , exposent aux yeux du public une femme parée de leurs dons , la mettent au rang des superfluités fastueuses dont se remplit la maison d'un grand ? Quelles douceurs , quels plai-

sirs leur procure cette femme , indifférente pour eux , qui les hait peut-être ? La foible & insipide satisfaction d'être regardé comme le maître de sa personne , & de priver de ses faveurs un essain d'autres sours qui les desirent , par la difficulté de trouver le moment de les obtenir : cela vaut il la peine de se ruiner ? de..... Pourquoi non , dit sir James ? Tout est varié dans le monde , & la fantaisie décide. Je ne veux point disserter , je veux jouir. Actuellement je mets tout mon bonheur à subjuguier une audacieuse , à la soumettre ; je la rendrai sensible ou la désolerais , mon parti est pris. Mais vous me demandiez conseil ; vous n'êtes donc pas déterminé à ne plus la voir ? Pardonnez-moi , dit Finton ; parfaitement déterminé à l'éviter , à la fuir : mais , comme je vous l'ai fait entendre , je voudrois en agir honnêtement avec elle. Si vous consentez à me la sacrifier , s'écria sir James , je me charge de tout , du congé absolu , de la dette , même du présent que vous desirez lui faire : reposez-vous sur moi , j'acquitterai noblement vos obligations , & vous me rendrez à loisir cette bagatelle. J'exige votre parole d'honneur que vous renoncez à elle : allons , mon ami , jurez-le , vous ne la verrez point. C'est de tout mon cœur , de toute mon ame que j'en fais le serment , reprit monsieur Finton , en

lui tendant la main. James la reçut, la serra :
Au moins, dit-il encore, ni complaisance, ni
bonté de cœur ne vous séduiront : vous résis-
terez aux prières, aux menaces ? Finton l'en
assura : alors ils s'embrassèrent, se promirent
de s'aimer toujours, se séparèrent contents l'un
de l'autre, & dans le dessein de se revoir
bientôt.

Fin de la seconde Partie.



TROISIEME PARTIE.

MONSIEUR Finton se retiroit chez lui , quand Amélie & mistress Atkinson entrèrent dans le parc : elles vouloient prendre l'air , & jouir de la fraîcheur du soir. Il retourna sur ses pas pour les accompagner. Il y avoit peu de monde du côté où les dames choisirent de se promener. Au détour d'une allée, ils rencontrèrent le capitaine Tanger, s'entretenant avec un homme dont la figure étoit remarquable : l'ordre de la jarretière qu'il portoit , leur découvrit son rang. Tanger parlant vivement, passa sans les regarder. Cela est singulier, dit monsieur Finton; Tanger familier avec un lord. Au régiment où il servoit , on ne lui accordoit ni naissance, ni mérite. Nous le mettions rarement de nos parties; personne n'en faisoit cas. On ne lui rendoit pas justice , sans doute : je suis bien aise de le voir réussir mieux à Londres. Il a de l'esprit, & sa conversation m'a toujours amusé. Tanger repassant un instant après , apperçut Finton , le salua ; & le lord , qu'il accompagnoit encore , s'arrêta , considéra les dames avec une obligeante attention , leur

fit une profonde révérence , & continua de marcher. Amélie & mistress Atkinson se retiroient, quand Tanger accourut embrasser monsieur Finton. Je croyois , lui dit-il , ne me débarrasser jamais de mylord Mansel , & mourois d'envie de vous aborder. Où vous êtes-vous donc caché , poursuivit-il , sans lui donner le tems de répondre , depuis votre arrivée à Londres ? Je n'ai pu vous retrouver , malgré le soin que j'ai pris de vous chercher dans tous les lieux publics. Finton se mit à rire , & lui dit qu'en effet il avoit vécu fort retiré depuis leur dernière rencontre. Le capitaine lui demanda si une de ces dames étoit Amélie : monsieur Finton le présenta à sa femme. Comme elle vouloit sortir , Tanger lui donna la main. En la conduisant , il la pria de lui permettre d'espérer qu'elle voudroit bien recevoir la visite de mistress Tanger , dont il lui vanta les charmes & le caractère. Amélie répondit avec politesse , & dès le lendemain tous deux se firent annoncer à sa toilette.

Mistress Tanger avoit des traits peu réguliers , mais beaucoup de fraîcheur & d'éclat. Au premier aspect elle sembloit belle ; l'examen lui étoit moins favorable : cependant on l'auroit trouvée très-jolie , si elle n'eût pas cherché à le paroître. Le dessein de plaire embellit or-

dinairement : quand il naît de la bonté du cœur, de ce naturel aimable, qui porte une femme à répandre l'agrément autour d'elle, il prête un charme attrayant à ses moindres actions ; mais si ce desir s'élève de la vanité, de l'amour-propre ; s'il tend à tout soumettre, à tout enchaîner ; s'il devient un art, loin de réussir, il se change en affectation, conduit au ridicule, & rend la beauté même défectueuse : c'est l'effet qu'il avoit produit sur mistress Tanger. Vaine, coquette & grimacière, en voulant ajouter à la nature, elle croit parvenue à se donner un air d'enfance, de vivacité, d'étourderie, qu'une taille haute & trop d'embonpoint rendoient absolument étranger à sa personne.

Cette femme ne pouvoit être du goût d'Amélie. Elle venoit la prier, la presser de dîner le lendemain chez Tanger. Finton acceptant l'invitation, ôta à sa compagne tout prétexte de refus. Le capitaine & sa femme relèrent à dîner, & pendant le cours de la journée, Tanger sembla prendre un intérêt très-vif à la fortune de son ancien camarade : il s'étonna qu'on eût réformé un si vaillant officier ; blâma Finton de n'avoir fait aucune démarche à la cour ; parla en homme qui possédoit la faveur d'un seigneur puissant ; lui offrit d'employer le crédit de mylord Mansel pour re-

mettre sa compagnie sur pied , ou lui procurer du service dans un autre régiment. Finton fut sensible à ces marques d'amitié de la part d'un homme qu'il connoissoit à peine. Naturellement facile & bon , il jugeoit assez sur l'apparence. La simplicité de son caractère , & la générosité de son cœur le portoient à regarder comme un ami tout homme qui se paroît à ses yeux du desir de l'obliger.

Comme Tanger logeoit depuis huit jours dans la verge de la cour , monsieur Finton pouvoit sans risque , aller chez lui. Il s'y rendit le lendemain avec Amélie , & trouva le capitaine plus prévenant encore que la veille : le repas fut délicat , bien servi & très-gai. Les dames s'étant retirées pour prendre leur thé , Finton s'ouvrit en partie avec Tanger sur sa situation présente : il lui avoua qu'il se trouveroit heureux de rentrer au service. Le capitaine lui promit d'intéresser mylord Mansel en sa faveur , lui fit mille protestations de zèle & d'amitié ; ensuite ils rejoignirent les dames , & la maîtresse de la maison demanda une table de jeu. La partie commençoit à peine , quand on annonça mylord Mansel. Ce seigneur salua respectueusement Amélie , civilement monsieur Finton. Après un peu de cérémonie , il accepta la place du capitaine , prit son jeu ; & se récriant sur

la beauté du jour , il proposa une promenade à Kinsington. *Mistress* *Tanger* répondit qu'elle la feroit avec plaisir , si *Amélie* vouloit bien l'y accompagner : un signe de monsieur *Finton* détermina sa femme à se montrer complaisante. Les ordres de *mylord* donnés , une calèche attelée de six chevaux , se trouva prête comme la partie finissoit : tous y montèrent. Arrivés à la maison royale , une superbe collation fut servie dans un des bosquets. On se promena jusqu'à minuit. *Mylord* parut si bon , si simple , si uni , si peu fier de sa naissance , des avantages de sa fortune , si accoutumé à les priser seulement comme des moyens d'être utile , de faire des heureux , que *Finton* & *Amélie* le regardèrent avec respect , pensèrent qu'il honoroit son rang , la nation , l'humanité , & désirèrent ses vertus à tous ses égaux.

Il s'en falloit bien qu'ils eussent pris une juste idée de leur nouvelle connoissance. *Mylord* *Mansel* possédoit l'art de déguiser son caractère : celui qui convenoit le mieux à ses desseins sembloit toujours lui être naturel. Abandonné fort jeune à sa propre conduite , ses premières années s'étoient passées à vivre avec ces femmes indécentes , dont l'état est d'offrir des amusemens vifs , qui répandent le dégoût sur les plaisirs véritables. Leur commerce excite , enflamme le

desir, mais refroidit l'ame, & resserre le cœur ; il anéantit les mouvemens simples de la nature ; mouvemens entretenus par la sage économie de leur usage : ils s'anoïblissent, se détruisent. On veut les remplacer par la force de l'imagination ; alors les idées se portent plus loin que le sentiment ne peut conduire : bientôt on joint à l'impossibilité de se satisfaire, le malheur de n'être plus sensible à ces impressions aimables, qui mêlent à l'émotion des sens cette voluptueuse ivresse de l'ame, source du vrai bonheur, dont la perte est sans retour & sans dédommagement.

Un peu avant la trentième année, mylord se trouvant dans cet état de langueur, renonça à l'espèce de femmes qu'il avoit long-tems préférée ; elles lui devinrent insipides & inutiles. L'amour de l'intrigue succéda à ses premiers goûts. Il espéra ranimer ses passions éteintes par la difficulté de plaire, d'obtenir un cœur qui se refusoit à la tendresse. Il chercha à vaincre, à séduire : triompher d'une vertu sévère, ou d'un penchant avoué, brouiller des amans, profiter de leurs querelles, troubler des époux unis par le sentiment, tromper un tuteur, une mère, tendre des pièges à l'innocence ; voilà les occupations dont mylord Mansel se fit des plaisirs. Un vil essaim de misérables, toujours prêts

prêts à servir baslement les grands , s'employoit à découvrir de jeunes & belles personnes propres à remplir ses vues. Tanger, plus zélé, ou plus adroit que les autres, mérita sa faveur par ces moyens infâmes. Un état aisé devint le prix de son ardeur à l'obliger. Il forma sa femme à prendre les mêmes soins. Ces deux malheureux destinoient l'aimable Amélie à devenir la victime de leur intérêt : dès l'instant où mylord l'avoit vue dans le parc, Tanger s'étoit engagé à lui procurer la facilité de la séduire.

Afin de voiler ses desseins, mylord Mansel traita les deux dames avec une parfaite égalité. Ses attentions les plus marquées furent pour monsieur Finton. Il lui offrit son amitié, son crédit, ses services, & parut desirer sa confiance. En conduisant Amélie à la porte de son appartement, il demanda sans affectation permission de lui rendre quelquefois ses hommages : il l'obtint, en profita, devint bientôt assidu, familier dans la maison ; paroissant charmé de monsieur Finton, & desirant avec ardeur de l'éloigner, il travailla de tout son pouvoir à lui faire avoir une commission très-avantageuse ; mais, sans l'en avertir, il la sollicita pour les colonies.

Le lendemain de sa promenade à Kinsington, Amélie eut le soir un accès de fièvre,

des vapeurs , un tremblement terrible & de violens maux de tête. Elle pleura toute la nuit, paroissant craindre extrêmement de se retrouver dans l'état où elle s'étoit vue à Gibraltar. Cependant une sombre mélancolie qu'elle-même sembloit vouloir surmonter , fut l'unique suite de cet accident. Atkinson , sa femme, mistris Tanger , mylord Mansel & le capitaine s'empressèrent à la dissiper : mylord proposa mille moyens de la distraire , de l'amuser , assura Finton qu'elle menoit une vie trop retirée , trop sédentaire. Ce tendre mari se le persuada ; il la conjura de se livrer un peu plus à ses amis , aux plaisirs qu'ils s'efforçoient de lui procurer. Amélie soupira , laissa tomber sa tête sur son sein , rêva , ne put retenir quelques larmes , & d'un ton triste , mais doux & tendre : O monsieur Finton , lui dit-elle , je n'ai jamais donné le nom de plaisir à toutes ces parties qu'on arrange pour en chercher ; mon cœur seul m'en a fait goûter , & si mes sentimens vous intéressent toujours , je suis encore heureuse.

Ces paroles troublèrent monsieur Finton. Si , ma chère , reprit-il ; eh depuis quand ? doutez-vous du prix que j'attache à votre tendresse ! Si ! Eh bon dieu ! ai-je rien désiré plus ardemment que le bonheur de vous plaire , d'être aimé de vous ? Quoi , m'y croiriez-vous

moins sensible à présent ? Cette certitude seroit bien affligeante pour moi , s'écria Amélie ; mais si je l'avois , je saurois souffrir & me taire ; je ne tourmenterois point l'homme que j'aime , par d'odieux soupçons ou de fatigans reproches. Je ne l'en aimerois pas moins , & gémirois en secret , en me disant sans cesse , j'ai perdu dans son cœur la place que je devois y occuper , mais il conservera toujours la sienne au fond du mien. J'espère , dit monsieur Finton , inquiet , ému , embarrassé ; j'espère.... je crois.... non.... jamais.... perdre dans le cœur de l'homme que vous aimez , vous , ma chère Amélie ! Ah vous y gagnerez chaque jour.... mais pourquoi.... comment.... d'où vient.... quelle idée ! que signifie ce langage , dites , ma chère Amélie ? que voulez-vous me faire entendre ? Rien , puisque vous m'aimez , répondit-elle. Tanger entrant alors , interrompit cet entretien. Il venoit demander de la part de mylord un mémoire instructif. Finton se retira pour l'écrire. Il voulut ensuite faire expliquer Amélie ; mais elle évita soigneusement de reprendre cette conversation. Comme elle ne changea point de conduite avec son mari , ne lui montra aucune humeur , il se persuada que ce nuage avoit pu s'élever du chagrin de le voir chercher à rentrer au

service. Cependant elle ne s'étoit point opposée aux démarches de Tanger , & sembloit même desirer que mylord Mansel réussît à lui procurer de l'emploi.

Quinze jours se passèrent sans que monsieur Finton reçût un seul message de la part de miss Matheus. Il se crut oublié , & se félicita de l'être. Mais James ne venoit plus le voir. Sa négligence l'inquiéta. Il envoya savoir s'il n'étoit point malade ou absent. Il se portoit bien , & n'avoit pas quitté Londres. Finton lui écrivit , se plaignit de son long oubli , & le pria à dîner. James ne lui fit point de réponse. Ce procédé le surprit. Il aimoit sincèrement le colonel Elesmore , & ne croyoit pas lui avoir donné sujet d'en user si mal avec lui. Compatissant à sa foiblesse pour miss Matheus , qui sans doute occasionnoit sa mauvaise humeur , il résolut de pardonner à sa folle passion , de le chercher , de le ramener ; il attendit impatiemment le dimanche , seul jour où il pouvoit en sûreté parcourir la ville , & se rendit chez sir James. On dit à sa porte qu'il dormoit. Finton se fit écrire , annonçant qu'il reviendrait. Une heure après il se présenta une seconde fois. James étoit sorti. Il demanda s'il reviendrait dîner ; on dit qu'il ne rentreroit pas de tout le jour , & partiroit le lendemain pour

la campagne. Plusieurs carosses dans la cour prouvant à Finton que le colonel se faisoit céler, & céler pour lui seul, il se retira très-mortifié, maudissant mis Matheus, son propre égarement, & trouvant son ami bien injuste de le punir d'une faute que le hasard seul lui avoit fait commettre.

Voulant dissiper un peu son chagrin avant de rentrer chez lui, il prit le chemin de Hyde-parc, & se promena long-tems, rêvant tristement à la bizarrerie de James, qui abandonnoit un tendre ami pour une maîtresse indigne de l'occuper un instant. Il marchoit assez vite, quand il se sentit saisir par deux bras qui le ferrèrent étroitement. Il tourna la tête, vit le colonel Maderty, & lui rendit ses caresses avec d'autant plus de vivacité & de plaisir, que jamais sa rencontre ne pouvoit lui paroître aussi agréable. Ils se détaillèrent mutuellement leurs diverses aventures pendant près de trois ans d'absence. Sir George trouva très-mal à lui de s'être laissé réformer. Un brave officier, deux fois blessé dans un siège, souffrir qu'on le réforme, disoit il ! si l'affaire m'eût regardé, les deux chambres en auroient eu le démenti. Mais ces maudites communes ne savent que retrancher ; on fait la paix à tort & à travers, sans s'embarrasser des officiers que cela n'a-

vance pas. Il parla deux heures de la dernière guerre, des avantages de la valeur, loua beaucoup celle de Finton, & n'oublia pas la sienne. Quand ce sujet fut épuisé, monsieur Finton fit enfin tomber la conversation sur James, & ne dissimula point qu'il étoit un peu mécontent de sa conduite à son égard. Et moi donc, dit sir George, croyez-vous que j'en sois satisfait ? c'est bien le plus détestable mari.... Je pensois unir ma sœur à un homme, je lui ai donné un fat, un courtisan, occupé de lui-même, & de cent platitudes inutiles, une tête folle, qui ne s'attache à rien de solide. En trois ans, pas un héritier ! pas un neveu ! pauvre Fanny ! mort & enfer ! Je l'aurois déjà rendue veuve, si elle ne m'avoit assuré qu'il lui étoit égal de l'être ou de ne l'être pas. Elle arrive demain à Londres ; je suis venu l'attendre, & depuis trois jours que j'habite la ville, je n'ai pu rencontrer mon digne beau-frère.... mais.... enfin nous pourrons.... je veux voir ma sœur mère de famille, ou j'enverrai James à tous les diables.

Je ne puis vous exprimer combien il m'est douloureux d'avoir à me plaindre de lui, dit monsieur Finton ; son procédé blesse l'amitié ; j'en suis extrêmement touché. Eh bien, reprit sir George, il est des moyens usités en pareil

cas ; vous les connoissez ; servez-vous-en. Malgré son air de poupée , James est un brave militaire , capable de faire raison à un honnête homme. Jamais parent ni allié du colonel Marderty n'évita les occasions ; ainsi je suis sûr.... Eh bon dieu ! à quoi songez-vous , dit monsieur Finton ? vous n'avez qu'une idée dans la tête ; vous y rapportez tout ; est-ce de cela dont il s'agit ? James est mon ami ; il m'est cher , bien cher en vérité. Je n'ai nulle envie de le quereller , & si je me plains de son cœur.... De son cœur , interrompit sir George ! prenez garde à ce que vous avancez , Monsieur , vous parlez du mari de ma sœur. Sang & furies ! s'il manquoit de cœur je l'étroufferois. Voulez-vous m'entendre , s'écria monsieur Finton ? je vous dis , vous répète , vous jure , que l'affaire n'est point de cette espèce. Loin de vouloir attaquer la vie de James , je la défendrois au péril de la mienne. Modérez-vous , écoutez-moi. Si mon dessein étoit de me battre , je ne vous consulterois pas apparemment ; aurois-je besoin de votre médiation ? Je vous la demande , comme vous voyez. Servez-moi , je vous en prie. James m'évite. Voilà ce qui me fâche contre lui. Malheureusement de fâcheuses circonstances m'empêchent de paroître dans les lieux où je pourrois le rencontrer & le con-

traindre à me donner des éclaircissemens sur sa conduite. Je ne veux que le voir, lui parler : deux momens d'entretien particulier termineront pour toujours nos légers différens. Fort bien, Monsieur, fort bien, dit gravement sir George, je vous entends. Vous voulez que je vous ménage une rencontre, cela est prudent. Une explication sur le pré ; n'est-ce pas là ce que vous exigez ? Vous serez satisfait, mon ami, je vous le promets. Monsieur Finton alloit répliquer, & montrer que sa patience commençoit à l'abandonner, quand plusieurs officiers du régiment des gardes, qui dînoient avec le colonel, vinrent les aborder. Ils se promenèrent un peu de tems ensemble. George & ses amis s'efforcèrent d'engager monsieur Finton à se mettre de leur partie. Il s'en défendit poliment, & les quitta après avoir prié sir George d'oublier ce qu'il lui avoit dit, & de n'en point parler à James. Il se repentoit de s'être ouvert à cet extravagant. Mais le colonel n'avoit garde de renoncer à une commission de cette importance. Il lui serra la main, & l'assura d'un air mystérieux qu'il rempliroit ses desirs.

En rentrant chez lui, monsieur Finton y trouva Tanger & sa femme. Ils y dînoient. Mistris Atkinson vint un instant après, conduite par

mylord Mansel. Il la ramenoit de l'église où ils s'étoient rencontrés. Elle apprit à tout le monde la bonté de ce seigneur. Il venoit de lui promettre une commission de capitaine pour son mari. Le cœur d'Atkinson palpita de joie en l'écoutant, ses joues se couvrirent de rougeur. Il remercia mylord de la grace qu'il vouloit bien lui faire, & Amélie se montra fort sensible à la généreuse protection dont il honoroit un homme qu'elle estimoit. Mistris Tanger lui dit tout bas, que sûrement elle obligerait mylord, si elle l'arrêtoit à dîner. Amélie au-dessus de ce petit orgueil, qui souvent rend impoli, offrit, en riant, son dîner à mylord Mansel, badinant elle-même de la frugalité du repas où elle l'invitoit. Il l'accepta avec joie. Cependant en retenant le capitaine & sa femme, elle avoit donné des ordres, & la table de mistris Atkinson se trouva assez bien servie.

Amélie observant régulièrement le dimanche, tint cercle après le dîner au lieu de jouer ; ainsi on s'entretint en attendant l'heure de la promenade. Une fête brillante que préparoit l'ambassadeur de France, pour célébrer un heureux événement arrivé à la cour de son maître, fut le premier sujet de la conversation. Cette fête devoit se terminer par une illumi-

nation & un bal masqué. Mistriss Tanger assurera qu'elle la verroit; on parla ensuite d'un livre nouveau. Mylord Mansel demanda à Amélie quel genre de lecture l'attachoit le plus. La morale, Mylord, répondit-elle. La morale, répéta-t-il d'un air surpris! eh bon dieu! une jeune & belle personne préférer la morale à tant d'ouvrages amusans! Oserois-je vous prier, Madame, de me dire ce que cela apprend? A penser, repliqua-t-elle. Et à réfléchir tristement, ajouta-t-il; le bel avantage! n'est ce point assez de souffrir? faut-il encore rendre ses peines plus pesantes en s'en occupant? Chercher la source de ses maux, c'est les augmenter. Vous me permettrez de croire, Mylord, dit Amélie, qu'on peut employer la morale à un usage plus raisonnable & plus utile. Loin de rendre nos peines plus amères, elle nous accoutume à les supporter; nous soutient, nous console; en se pénétrant de la nécessité de souffrir, on se soumet, on s'habitue à porter courageusement sa part d'un fardeau, dont les autres se laissent accabler: on ne se fait point un malheur des accidens légers qui troublent continuellement la paix d'une ame foible, abattue par la moindre contradiction. Je respecte vos opinions, Madame, reprit mylord, mais je hais les moralistes. Leurs

livres ennuiient , & leur commerce affomme. Ceux qui pensent toujours sont trop avec eux-mêmes pour devenir jamais agréables aux autres.

C'est peut-être l'histoire que vous préférez , Mylord , dit monsieur Finton. Ah si , s'écria mistress Atkinson ! comment peut-on lire l'histoire ? je défie un bon cœur de s'en amuser jamais. Que de meurtres ! de trahisons ! de brigandages ! pour un honnête homme qui s'y rencontre de tems en tems , on y trouve cent infâmes , dignes du dernier supplice. Sur mon honneur je suis de votre avis , dit mylord ; d'ailleurs c'est une insipide lecture. Cela est rarement écrit , aucun détail , rien qui amuse ; & puis à quoi bon savoir ce qu'on faisoit à Athènes , à Rome , en Perse ? où cela mène-t-il ? A rien du tout , dit Tanger , si ce n'est à s'ennuyer. Apprend-t-on dans ces livres l'usage du monde , les mœurs de ses compatriotes , les goûts dominans du siècle ? Y démêle-t-on le caractère des hommes avec lesquels on vit ? Rencontre-t-on dans sa garnison , ou dans les camps , des Camilles , des Scipions , des Epaminondas ? Va-t-on voir à leur toilette des Lucrèces , des Artémises ? Soupe-t-on avec des vestales ? La chambre des pairs ou celle des communes , sont-elles composées de Solons ,

de Licurgues, de Catons? Il faut, je crois, étudier son pays, bien connoître son siècle, avoir l'esprit dont il fait cas. Eh bien, je vous approuve, dit mistress Atkinson, un auteur grave m'est insupportable. L'historien me met en colère, & je regarde un moraliste comme un homme de mauvaise humeur, que la joie des autres importune. Mais n'est-il pas singulier qu'un extravagant se mette en tête d'avoir à lui seul plus de raison que le monde entier? Il crie, querelle, veut réformer, reprendre, instruire; perd son tems & sa peine, n'est point écouté, ne corrige personne; & peut-être regrettant à soixante ans son travail inutile, il voit mieux, sent ses torts, & se dit en soupirant: Eh mon dieu, que n'ai-je ri avec ces fous, si aimables, si séduisans, au lieu de tenter en vain de les rendre aussi maussades que moi?

Que pense mistress Tanger, demanda Amélie? Moi, répondit-elle, je proscriis l'histoire & la morale, mais j'aime passionnément les livres agréables, sur-tout ces petits contes charmans, où remettait d'abord sous nos yeux les jours heureux de l'enfance, on nous présente une fée la baguette à la main. Elle ne s'amuse point à élever des palais de diamans, à faire mille lieues en un moment. La baguette donne seulement l'art de disserter long-tems sans

changer de sujet. Rien n'est plus commode pour le lecteur ; car il peut fermer le livre au premier endroit , le rouvrir au hasard , & poursuivre avec plaisir. Comme on traite sans cesse le même point , on se trouve toujours à la conversation , & l'on passe vingt feuillets sans s'en appercevoir.

Madame lit des contes françois apparemment, dit Atkinson. Oui, Monsieur, continuait-elle, & j'en suis folle. Ne vous plaisent-ils pas ? J'en ai peu lu , ajouta-t-il , & ne me crois point assez habile dans la langue françoise pour décider du mérite d'un ouvrage que je puis entendre mal. Vous êtes modeste, dit Amélie, vous en jugeriez très-bien ; mais vous & moi connoissons mieux la Bruyère & la Rochefaucaut que les livres dont parle Madame. Quoi , Atkinson prétend-t-il être un philosophe, s'écria mylord ? Je m'applique au moins à le devenir , répondit-il. En vérité, vous auriez cette folie , poursuivit mylord ! à votre âge vous voudriez vaincre vos passions ? devenir un stoïque , un sauvage ? quelle manie !

J'envisage la philosophie sous un aspect bien différent , reprit Atkinson, je la regarde comme l'art de se rendre heureux & de communiquer son bonheur aux autres créatures. Elle ne détruit pas les passions, elle en modère seu-

lement l'impétuosité , & leur laisse l'activité qui en fait des plaisirs. Vous pensez juste , Atkinson , dit monsieur Finton. Je ne fais comment on est parvenu à perdre l'idée de la philosophie en conservant son nom. En vérité , Mylord , l'amour de la sagesse ne forme point des sauvages , mais des hommes doux , humains , compatissans , sociables. Leurs voix ne s'élèvent point avec aigreur contre les vices ou les erreurs , ils s'efforcent de s'en garantir , & s'accoutument à les supporter. Ce sont des voyageurs , qui en marchant , examinent une route dangereuse. Ils cherchent le sentier le plus droit , regardent avec douleur ceux qui s'égarent dans les chemins de traverse , les avertissent doucement du péril où ils s'exposent ; loin de haïr les imprudens qui méprisent leurs conseils , s'ils les voyent tomber , ils s'en approchent , pleurent sur eux , & leur tendent la main pour les relever.

Admirable portrait , dit en riant mylord Mansel , mais en marchant toujours tout droit on a sans cesse le même point de vue , & cela devient lassant. Pensez-vous que ces chemins de traverse n'offrent pas mille amusemens variés ? & ne vous êtes-vous jamais détourné , Monsieur ? En parlant d'un sage , je n'ai pas prétendu me désigner , repliqua Finton , mais celui qui a le bonheur de l'être. Ce bonheur

ne me tenteroit guère, dit Tanger, j'aime assez à courir au hasard. Croyez-moi, monsieur Finton, celui qui réfléchit, s'avise de vouloir approfondir, ne vit pas le plus content du monde. Heureux qui s'attache à la superficie : une touche légère donne de l'agrément au même objet, qu'un coloris plus fort rendroit effrayant. Voyez une très-petite mouche étaler au soleil l'azur & la pourpre de ses ailes : rien de plus joli que ce brillant insecte, regardez-la au microscope, c'est un gros monstre fort paé & fort laid. Tout ce qui nous plaît, nous séduit, nous enchante, n'a dans le fond que l'avantage d'être vu, & non pas examiné.

Si votre comparaison est juste en l'appliquant aux objets, dit Amélie, elle ne l'est point en la rapportant aux sentimens & à la conduite. On ne peut trop sonder son cœur, étudier ses mouvemens habituels, soit pour les suivre, soit pour les réprimer. Une intime connoissance de notre naturel est la première que nous devons chercher à acquérir. J'aurois mauvaise opinion d'un homme qui craindroit d'approfondir son ame, & ne pourroit sans chagrin réfléchir sur lui-même.

Vous penseriez mal de beaucoup de personnes, dit mylord, car il en est peu qui se plaisent à cet examen de leur intérieur. On

l'évite soigneusement au contraire. Se dissiper, se distraire, s'amuser, n'est-ce pas se fuir, s'éloigner de soi-même ? Au reste, on parle en général, reprit Tanger. J'espère, Madame, que mes discours ne me nuiront point dans votre esprit ; rien ne me consoleroit d'être l'homme dont vous prendriez une mauvaise opinion.

Son espérance fut déçue ; ces propos & ceux qui suivirent encore, commencèrent à détruire l'estime qu'Amélie avoit pour le caractère de mylord Mansel. Elle le soupçonna de feindre des vertus dont la pratique lui étoit étrangère, & regarda Tanger comme un homme sans principes & sans délicatesse. Elle cacha le jugement qu'elle portoit de ces deux personnes, & continua de vivre poliment avec une société qui plaisoit à son mari, & pouvoit lui devenir utile.

Monsieur Finton n'exigeoit rien d'elle ; mais le desir vif & continuel d'obliger celui qu'elle aimoit, & sa complaisance naturelle, lui avoient depuis long-tems fait oublier, en parlant à monsieur Finton, ce mot que l'amour & l'amitié ont banni de leur langage, ce *non*, d'où s'élèvent insensiblement la méfintelligence & le dégoût dans les commerces les plus intimes.

Mylord Mansel donna la main à Amélie, & la conduisit dans le parc où elle alla se promener. Tout le monde la suivit, à l'exception
de

de monsieur Finton. Craignant que le colonel Maderty ne tînt à sir James des propos capables de les brouiller tous deux sans retour, il resta chez lui pour écrire à son ami. Il lui fit un détail exact de ce qui s'étoit passé le matin avec sir George, le pria de ne point ajouter foi aux visions d'un extravagant. Il finissoit en le conjurant de poser la main sur son cœur, & de se demander ensuite, si en traitant mal son plus sincère ami, il se sentoit content de lui-même. Il se hâta d'envoyer sa lettre, & se rendit dans le parc, où il avoit promis d'aller rejoindre Amélie.

Sir James répondit avec une politesse froide à la tendre démarche de monsieur Finton. Il employa des expressions équivoques, & se servit de ces excuses vagues, qui loin de justifier une mauvaise conduite, prouvent seulement que l'on connoît ses torts sans vouloir les réparer. Finton sentit vivement la perte de cet ami. Il accusa miss Matheus de s'être vengée de son indifférence en le lui ravissant. Il plaignit la foiblesse de James, recommença à se reprocher la sienne, à détester le moment où il avoit cru ne pouvoir, sans une sorte de grossièreté, se refuser à des avances qui devoient plutôt exciter son dégoût, qu'émouvoir ses sens. Il admira la contradiction des idées reçues,

qui forcent un homme poli à craindre de se manquer à lui-même, s'il résiste à des invitations pressantes, lui, dont le sentiment habituel est de mépriser la femme hardie qui ose l'attaquer. Après de longues réflexions, il prit enfin le parti de renoncer au projet de ramener son ami, mais il ne put se résoudre à le bannir de son cœur.

Le mardi au soir, il reçut par la poste de Londres un billet conçu en ces termes :

« Trouvez-vous demain, s'il vous plaît ,
» Monsieur, à Hyde-parc; on vous y attendra
» à six heures du matin, vers le rond; n'oubliez pas votre épée, vous en aurez besoin ».

Le lieu du rendez-vous, choisi depuis longtemps pour terminer des querelles, l'heure & le style du billet s'expliquoient assez. Mais qui vouloit l'attirer dans cet endroit ? Etoit-ce James ? Non sans doute, il ne se cacheroit point. De sa vie monsieur Finton n'avoit offensé ni désobligé personne. Trop brave pour refuser un défi, il résolut de se rendre au lieu marqué. Cependant il rêva, soupira, pensa à sa femme, à son fils, sentit le ridicule du préjugé bizarre auquel il falloit sacrifier des intérêts si chers. Où alloit le conduire un point d'honneur si mal entendu ? Peut-être vis-à-vis d'un mal-

heureux, indigne de se mesurer avec lui, que mis Matheus ou sa belle-sœur engageoient à attaquer sa vie ; car dans le monde entier il ne se connoissoit point d'ennemi, excepté ces deux femmes.

Le lendemain au point du jour il se leva doucement, sortit sans bruit, gagna Hyde-parc, & se rendit au lieu désigné. Il s'y promena long-tems, & s'impatienta beaucoup n'y voyant arriver personne. Sept heures passées ; il commença à soupçonner une méprise, examina attentivement le billet ; il s'adressoit à lui sans aucun doute. Il résolut d'attendre encore. Une demi-heure s'étant écoulée, & son ennemi ne paroissant point, il regarda le défi comme une très-sotte plaisanterie, sans imaginer de qui elle pouvoit venir. Il se retiroit quand on l'appela par son nom. Il tourna la tête, & vit le colonel Maderty accourant à lui. Est-ce vous, lui dit en riant monsieur Finton, qui vous êtes amusé à me faire sortir si matin, ou vous auroit-on trompé par une pareille malice ? Je suis mortifié de vous avoir fait attendre, lui cria le colonel, mais c'est sans malice. Allons, Monsieur, tirez votre épée. Y songez-vous, sir George, reprit Finton tout surpris ? eh, à propos de quoi cette folie ? Folie, dit le colonel ; défendez-vous ; rien n'est plus

sérieux. Monsieur Finton adroit & se possédant, forcé de mettre l'épée à la main, se contentoit de parer en le priant d'arrêter, de s'expliquer, de lui apprendre le sujet de cette extravagance inconcevable. Le colonel sans l'écouter, s'irritoit de ses ménagemens, s'avançoit sur lui, le pressoit, & le contraignit enfin de s'appliquer à le mettre hors de combat. Il le blessa au bras droit; l'épée du colonel tomba; Finton la releva, & voyant couler le sang d'un homme qu'il étoit loin de haïr, il en fut sensiblement touché; ses yeux se remplirent de larmes. Est-il possible, lui dit-il, que vous m'ayez forcé à une action que je me reprocherai toute ma vie? Pourquoi me voulez-vous tant de mal? qui vous a fâché contre moi? qu'ai je fait? Je me donne au diable si j'en fais rien, dit froidement le colonel. Vous vous plaignez de James, James se plaint de vous; je lui parle de votre part, il ne m'écoute pas; j'insille; je me trompe, dit-il, je comprends mal; vous démentez par une lettre les paroles que vous me faites porter; Mort & enfer! un démenti à George! un de vous deux me le donne. Puis-je supporter cela? Il faut se couper la gorge avec l'un ou l'autre. Entre vous & mon beau-frère, j'ai cru devoir vous donner la préférence, afin que ma sœur n'ait rien à dire. Me voilà

fort avancé. Parbleu vous êtes habile & heureux, Monsieur.

Me préserve le ciel de me croire heureux en ce moment, s'écria monsieur Finton. En vérité, mon cher George, vous me traitez cruellement. J'ai pu écrire que vous m'aviez mal entendu, sans vous donner un démenti. Vous devriez me connoître mieux. Pourquoi refuser de me parler, attaquer ma vie avec fureur, sans vouloir m'écouter ? Mais voyons votre bras, poursuivit-il en s'efforçant d'arrêter le sang du colonel, & déchirant un mouchoir pour en faire des bandelettes ; laissez-moi envelopper le mal en attendant qu'on y remédie. Sir George attendri de sa douceur, du regret qu'il montrait, du soin affectueux avec lequel il s'empressoit à le secourir, passa autour de son col le bras qu'il avoit libre, & le serrant étroitement : Par ma foi, Jemmy, lui dit-il, tu es un brave, un généreux garçon. Damné soit James, il a une maudite langue, un plus maudit esprit ; à présent je suis outré de ne m'être pas battu contre lui ; mais patience. Tu es un digne homme, un vaillant homme. Je t'aime de tout mon cœur ; donne-moi ta main ; de ce moment ami pour l'éternité. Tu n'es pas en colère, n'est-ce pas ? Je suis vraiment fâché de vous avoir blessé, dit monsieur Finton ; mais venez, je

vais vous conduire chez vous ; j'espère que ce ne sera rien. Bon , c'est une bagatelle , s'écria sir George ; pourtant une autre fois tu me feras plaisir de ne pas choisir le bras ; c'est désarmer trop tôt son homme.

Ils sortirent du parc par la porte de Grovesnor , & se rendirent dans Bond-street où logeoit le colonel. Le chirurgien de son régiment fut appelé ; la blessure assez profonde n'étoit point dangereuse , aucun nerf n'avoit été touché. On lui mit un bras en écharpe , on le saigna de l'autre ; Finton présent à tout , resta jusqu'à midi près de lui , & le quitta avec promesse de revenir le soir. Le colonel lui fit mille caresses , le combla de politesse & de complimens , le pria de ne pas manquer à le voir , & depuis cet instant il le tint pour un homme auquel personne ne pouvoit résister.

En revoyant Amélie , monsieur Finton sentit une émotion aussi vive que si l'absence l'en eût séparé depuis long-tems , & qu'un heureux hasard l'offrit à ses yeux. Songeant à la douleur dont l'événement de ce jour auroit pu pénétrer son cœur , il s'attendrit , la serra dans ses bras avec transport. L'aimable Amélie remarqua sur son visage un mélange de joie & de tristesse ; garda le silence un moment ; & prenant la parole avec ce ton doux qu'elle ne quittoit jamais : Eh ,

depuis quand, lui dit-elle, cherchez-vous à me cacher les mouvemens de votre ame ? Hier sombre, pensif, vous affectiez de la liberté d'esprit, même de la gaieté ; aujourd'hui des sentimens variés se peignent dans vos yeux. Vous avez des secrets... Ah, monsieur Finton, monsieur Finton.... ne suis-je plus que votre femme ? vous m'aviez tant promis.... hélas, le tems n'est plus.... j'espérois au moins.... oui, je croyois conserver toujours le titre & les droits d'une amie. Sur quoi pensez-vous les avoir perdus ces droits, ma chère Amélie, dit en rougissant monsieur Finton ? Me suis-je jamais déguisé avec vous ? En changeant de couleur, vous répondez à votre question, reprit Amélie ; ce trouble est la preuve certaine d'un reproche intérieur. Mais mon cœur aussi indulgent que sensible, ne veut point affliger le vôtre. Plus de confiance vous assureroit peut-être une tranquillité dont vous ne jouissez plus. Ce discours étonna monsieur Finton. Amélie continuant, lui demanda pourquoi sir James ne venoit plus le voir. Entièrement déconcerté à ce nom, monsieur Finton ne put dissimuler son embarras. Tout ce qui se rapportoit à sir James, rappelant miss Matheus à son souvenir, le faisoit trembler en présence d'Amélie. Pourquoi, dit-il en hésitant ? En vérité

Je ne sais. Il est peut-être malade ou absent. Ce doute me surprend de votre part, ajouta Amélie. Eh, quel sujet si intéressant vous occupe donc? Quoi, cet ami, si cher autrefois, vous est-il devenu indifférent? Non, reprit monsieur Finton, mais on m'a dit qu'il étoit allé chercher sa femme. Elle est depuis trois jours à Londres, repliqua Amélie. Voilà un billet qu'elle m'écrit, & j'attends sa visite ce soir. Heureusement pour monsieur Finton on annonça mylord Mansel; il apportoit à Amélie des fleurs très-rares, venoit lui demander du thé, & apprendre à monsieur Finton que sa prétention avoit paru juste, & qu'avant trois jours on répondroit à son mémoire conformément à ses desirs. Afin de leur épargner des remerciemens, qu'il savoit bien ne pas mériter, il changea tout de suite d'entretien, & proposa une promenade sur la Tamise. La visite qu'Amélie attendoit le soir, lui fit refuser cette partie de plaisir. Mylord parut mortifié de se voir privé d'un amusement sur lequel il comptoit. Son dessein étoit de leur donner à dîner à Hamptoncour, & d'en revenir fort tard. Il montra de bonne foi cet embarras qu'éprouvent souvent ses pareils pour passer la moitié d'un jour. Dans la vue d'abrégér le tems dont il ne savoit que faire, monsieur Finton lui offrit son divé.

Mylord l'accepta. Sous prétexte d'achever de s'habiller, Amélie les quitta un instant, & fut donner ses ordres chez mistrifs Atkinson.

Son séjour à Londres commençoit à lui causer beaucoup d'inquiétude. Le docteur Harri-son ne revenoit point, n'écrivoit plus. Etoit-il malade ou fâché contr'elle ? S'il tardoit long-tems, comment se soutiendrait-elle à la ville ? Monsieur Finton, noble, libéral, consultoit moins ses facultés que son goût dans sa façon de vivre ; il ignoroit combien l'économie journalière est dérangée par la plus petite augmentation. Amélie n'osoit lui faire des représentations, elle craignoit de le mortifier. Il ne pouvoit sortir librement, aller chercher ses amis ; le priveroit-elle du plaisir de les recevoir chez lui ? Cependant les frais extraordinaires consumant ce qui devoit suffire pour passer trois mois à Londres, elle fit revenir de la province plusieurs habits fort riches, & sacrifia en secret ces restes de son ancienne aisance à l'amusement de son mari. Par ce moyen elle continua à lui procurer la douceur de voir du monde, & se mit en état de faire tenir une table honnête à mistrifs Atkinson. Mais cette ressource étoit la dernière. Si elle l'épuisoit avant l'arrivée du docteur, comment y suppléer ? ces réflexions, & de plus tristes encore, l'occupaient

le jour dans ses momens de solitude , & souvent, la nuit , interrompoient son sommeil. Elle cachoit ses peines sous un air doux & riant , & son cœur blessé par un trait cruel , renfermoit en lui-même ses vives douleurs.

A sept heures monsieur Finton retourna chez sir George. Il le trouva couché sur une chaise longue , & lady Elefmore assise près de lui. L'air froid & cérémonieux dont cette dame reçut ses premiers complimens , lui rappela le portrait que miss Matheus lui en avoit fait. Lady Elefmore lui parut très-différente de cette miss Fanny , simple , unie , avec laquelle il vivoit familièrement à Montpellier. A présent composée , grave , affectée , elle perdit beaucoup dans son estime. Il excusa James , & trouva naturel qu'il cherchât ailleurs des plaisirs qu'une femme de ce caractère ne pouvoit lui donner.

Le colonel Maderty , devant dîner ce même jour chez sa sœur , & desirant cacher son aventure , lui avoit envoyé dire , que tombé de cheval le matin à la chasse , deux contusions assez douloureuses le forçoient à garder la chambre. Lady Elefmore , dont tous les mouvemens se régloient sur l'étiquette du monde poli , jugea qu'une visite de dix minutes suffisoit pour se montrer sensible à ce léger accident ;

ainsi un instant après l'arrivée de monsieur Finton, elle regarda sa montre, se récria sur le passage rapide du tems, se leva, salua négligemment son ancien ami, lui dit que dans une heure elle espéroit le revoir chez Amélie, & fortit en priant son frère de ne plus s'exposer à la chasse, protestant qu'elle s'étoit presque évanouie à la nouvelle de sa chute.

Ni la politesse, ni l'amitié ne l'engageoient à rechercher Amélie; la curiosité seule la conduisoit dans cette démarche. Lady Elefmore, couverte de pierreries, remplissant une superbe chaise, précédée & suivie de plusieurs valets, vouloit voir, examiner, comment une femme, jeune & belle, élevée au milieu du monde, destinée à y tenir un rang, soutenoit la privation de ces dehors brillans auxquels on attache tant de prix. Il est rare que les personnes fort riches comprennent combien l'élévation des sentimens peut mettre une ame noble au-dessus du vain éclat qui les environne, l'accoutumer à le contempler sans envie ou sans regret, & à chérir en elle-même des avantages plus réels & moins dépendans du hasard.

Après le départ de lady Elefmore, Finton prit sa place auprès du blessé. Il commençoit à lui demander avec intérêt comment il se trouvoit, quand un grand bruit se fit en-

tendre sous les fenêtres. Un valet du colonel entra aussi-tôt, criant que trois hommes assassinoient sir James. Traverser l'appartement, franchir l'escalier, courir, voler dans la rue, charger ces scélérats, les mettre en fuite; ce fut l'ouvrage de deux momens pour monsieur Finton. Un de ces misérables, blessé de sa main, tomba à dix pas. On apprit de lui le nom du lâche qui l'employoit. C'étoit un irlandois, joueur & fripon, démasqué à Bath en présence de sir James, & tout récemment chassé par lui de plusieurs maisons, où sous l'apparence d'un étranger distingué, il exerçoit ses vils talens. Un connétable attiré par les cris de la populace, se saisit du blessé, & reçut les ordres de sir James pour arrêter l'irlandois. Tout étant calme monsieur Finton voulut rentrer chez sir George. Mais James jettant ses bras autour de lui, & le pressant avec tendresse : Non, mon ami, non, mon brave & digne ami, lui dit-il, vous ne me quitterez point ainsi, vous m'obligerez encore une fois, & plus sensiblement peut-être; vous m'écouteriez. Ma conduite a été ridicule, mon procédé malhonnête, dur, offensant, il ne mérite point d'indulgence; mais malgré tous mes torts, j'ose croire que vous m'aimez encore. Si je vous aime, s'écria monsieur Finton ! ah soyez-en sûr, mon cher Ja-

mes. Vous avez blessé l'amitié dans mon cœur, j'ai souffert de votre indifférence, mais je n'ai pu l'imiter. Eh comment cette hautaine Matheus change-t-elle un si aimable caractère ? Ah mon ami, est-ce vous qui m'avez fermé votre porte, qui me sacrifiez à une coquette indigne de vos soins !

James convint en rougissant, qu'il avoit promis à miss Matheus de rompre tout commerce avec lui. Il entra dans un détail assez long de ses chagrins, du caractère singulier de cette fille. Je ne fais, disoit-il, par quel art l'enchanteresse me séduit, mais je suis subjugué. Jamais sot provincial ne fit près d'elle un plus pitoyable personnage. Elle ment avec impudence ; pendant qu'elle parle, je me le dis, m'en assure, & insensiblement son ton impérieux, son insolence m'en imposent ; je me surprends quelquefois tout prêt à la respecter. Elle me querelle, me hait, me méprise, me ruine, & malgré cela le diable m'y attache.

Monsieur Finton plia les épaules, & rêva tristement. Son ami lui paroïsoit aussi malheureux que déraisonnable. Après un moment de silence : James, lui dit-il, vous regretteriez sans doute un jour l'ami que vous auriez sacrifié, si son cœur consentoit à vous perdre. Mais une femme de cette espèce ne se vantera point

d'avoir rompu les liens de notre amitié. Contentez en apparence les caprices de miss Mathews ; feignez d'approuver son dépit , sa haine , tous ses sentimens ; mais ne les partagez pas. Conservez de la tendresse pour un homme digne de votre estime. Je me prêterai à vos foiblesses ; voyons-nous rarement , en secret , si vous le voulez , mais voyons-nous , aimons-nous. Qu'il ne vous soit jamais reproché d'avoir maltraité , abandonné un ami , par le mouvement inconsideré d'une folle passion.

Sir James fort ému , regarda fixement monsieur Finton. Avec cette incroyable bonté de cœur , lui dit-il , avec tant de générosité , comment avez-vous pu manquer à la parole que j'exigeai de vous ? pourquoi tenter de voir cette fille ? Tenter de la voir , elle , miss Mathews , s'écria monsieur Finton ! qui vous l'a dit ? Elle-même , reprit James. Et vous ajoutez foi aux discours de cette méchante créature , repliqua monsieur Finton ? vous croyez ce qui blesse l'honneur de votre ami ? si je n'excusois un si triste aveuglement , si je n'étois disposé à vous traiter comme un homme en délire , songez-vous où pourroit nous conduire cet éclaircissement ? Oui j'y songe , répondit James ; mais la furie qui se plaît à déchirer mon cœur , y fait souvent passer toute sa rage. J'ai

vu l'instant où emporté loin de moi, j'étois capable.... Il s'arrêta. D'attaquer mes jours peut-être, dit monsieur Finton? Mon ami, répartit vivement sir James, je n'y survivrois pas; si j'échappois à vos coups, ma main feroit couler tout mon sang après le vôtre; mais si je vous voyois heureux avec cette fille, je ne répondrois point.... Ah n'achevez pas, interrompit Finton, je ne puis supporter ce langage dans votre bouche.

C'étoit en allant & revenant sur leurs pas devant la porte de sir George qu'ils s'entretenoient. Un valet du colonel vint les prier de sa part d'entrer. Il s'impatientoit, & vouloit savoir l'aventure de son beau-frère. Sir James contenta sa curiosité. Un instant après, les deux amis sortirent ensemble; ils furent au bord de la Tamise reprendre une explication qui se termina enfin par de mutuelles assurances d'une éternelle amitié, & par mille sermens de la part de Finton, de ne revoir jamais miss Matheus.

Mylord Mansel avoit quitté Amélie de bonne heure. Il connoissoit lady Elsmore, & craignoit de se trouver avec elle. Médisante & railleuse, elle pouvoit par ses plaisanteries éclairer Amélie sur son caractère. A l'arrivée de cette dame, son ancienne compagne courut la recevoir, & l'embrassa dix fois avant de remarquer

le peu de sensibilité qu'excitoit cet accueil caressant. Mais appercevant bientôt la nouvelle méthode de Fanny, elle prit soin de s'y conformer; de tendre, d'obligeante, d'empressée, elle devint seulement polie. Un peu choquée des airs de lady Elefmore, elle se montra aussi fière de ses propres avantages, que la riche épouse de sir James paroissoit vaine de sa fortune.

Cette dame l'accabla de questions, s'étonna de lui voir un teint si fleuri, tant de fraîcheur, des yeux si brillans. Eh bon dieu, ma chère, lui dit-elle ! comment après vos disgraces êtes-vous si belle ? en vous regardant on vous croiroit très-heureuse. Je le suis aussi, dit Amélie. Ma seule disgrace a été de perdre ma mère. Aucune autre peine ne s'est fait sentir à mon cœur. Ah ! vous n'êtes donc pas entièrement déshéritée, reprit lady Elefmore ? Pardonnez-moi, répondit-elle. Mais un événement fâcheux ne répand pas une éternelle amertume sur nos jours. On est d'abord affecté, l'idée s'en affoiblit ensuite, & l'on s'accoutume enfin à n'y plus penser. Ah, seigneur ! à n'y plus penser, répéta lady Elefmore ! eh qui peut se consoler de sa ruine ? je ne supporterois point un si terrible changement dans ma situation. Que faire ? que devenir ? Quand le monde effrayé de

de notre chute, s'éloigne, se retire, nous abandonne à notre tristesse; quand nous ne pouvons plus partager ses plaisirs, que mettre à la place de ces amusemens vifs & variés que l'aisance procure? La douceur de vivre tranquille, dit Amélie, sans ennui, sans embarras & sur-tout sans contrainte : le charme flatteur de plaire, d'être aimée, d'aimer soi-même. Eh! à qui donc plaire, demanda lady Elefmore? de qui être aimée si on ne voit personne? Notre société est toujours assez étendue, reprit Amélie, quand nous rassemblons autour de nous les objets qui sont chers à notre cœur, & nous préfèrent à tout le reste du monde. Sir James m'avoit assuré que vous viviez seule au fond d'une province, ajouta lady Elefmore, & je vous plaignois, en vérité. Seule, Madame, j'y vivois avec monsieur Finton. Eh, qui s'avisa jamais de regarder son mari comme compagnie, s'écria lady Elefmore? Mais c'est moi, dit Amélie en riant, & vous plaisantez sans doute. Je ne croirai point que vous vous trouviez seule quand sir James est près de vous. Près de moi, lui, sir James, repliqua-t-elle d'un ton dédaigneux! Ah, grace au ciel, nous n'avons point l'insipide manie de nous plaire ensemble, de nous afficher pour un tendre couple. Bon dieu, deux momens de solitude,

un quart-d'heure passé tête-à-tête nous accableroit, nous feroit mourir d'ennui.

La conversation se soutenoit sur ce ton peu intéressant, quand Nany, la femme-de-chambre d'Amélie, entra toute en désordre, les mains élevées, criant : Ah, Madame ! ah, Mylady ! un malheur affreux, un horrible événement ! Sir James.... Hélas !..... est-il là, demanda froidement lady Elefmore ? Gracieux ciel, dit Nany ! je le voudrois, m'en coûtât-il pour le regarder tout ce que je possède. Il est mort ; on vient de l'assassiner. Un connétable a enlevé son corps percé de cent coups d'épée. Le laquais de monsieur Atkinson l'a vu de loin, rien n'est plus certain.

En vérité, ma chère, dit lady Elefmore, vous avez à votre service la plus insoutenable brute qui fût jamais. Où cette grossière créature apprit-elle à annoncer de cette sorte un pareil événement à une personne délicate ? Je suis très-pâle, n'est-ce pas ? un saisissement produit des effets terribles. Je vais m'évanouir, je crois ; faites-moi donner des sels, je vous prie.

Amélie tremblante, s'informoit des circonstances du malheur de sir James, demandoit timidement s'il étoit seul ou accompagné dans ce fatal instant. Pénétérée d'horreur, une crainte

inquiète troubloit encore son ame. Où est monsieur Finton à présent ? eh mon dieu, où est-il, disoit-elle ? il ne rentre pas si tard ordinairement.

Malgré ses alarmes & sa terreur, elle présentoit des eaux & des sels à lady Elefmoré, s'efforçoit de ranimer ses esprits, & de soutenir son cœur. Cette dame renversée dans un large fauteuil, pouffoit des cris & des gémissemens terribles. Que je suis malheureuse de ne pouvoir pleurer, disoit-elle ! je me meurs, je le sens. Ah, seigneur ! après six mois d'un ennuyeux séjour dans mes terres ; quand j'arrive à Londres ; quand j'ai fait une dépense excessive pour y passer l'automne & l'hiver ; perdre tant de plaisirs que je me promettois ; m'envelopper de crêpes ; fermer ma porte ; me voir environnée de parens, de gens d'affaires, cela est-il supportable ? Mes parures arrivées de France, mes étoffes, ma nouvelle voiture, je ne pourrai rien montrer ; tout est perdu ; la mode aura changé trois fois avant qu'il me soit permis de reparoitre dans le monde.

Pendant qu'elle faisoit entendre ces tristes plaintes, James & Finton se présentèrent à la porte de la chambre. Amélie par sa position les vit d'abord. Transportée de joie, elle courut

au-devant d'eux. Venez consoler mylady, dit-elle tout bas à sir James; un faux rapport vient de l'alarmer, & l'a jettée dans un étrange chagrin. De quoi s'agit-il donc, qu'a-t-elle, demanda-t-il en s'approchant & lui parlant? Vous trouvez-vous mal, Madame! Lady Elefmore souleva un peu sa tête, tourna languissamment les yeux, apperçut son mari, tressaillit, poussa un grand cri, & se renversant encore : Ah, Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez fait une furieuse peur, je vous croyois mort!

Après avoir expliqué aux deux dames la cause du bruit répandu de son assassinat, sir James invita Amélie à souper chez lui. Elle consentit à y aller. Lady Elefmore envoya chercher son carrosse, & le soir se passa fort agréablement. Le bal de l'ambassadeur de France se donnoit dans deux jours; lady Elefmore engagea Amélie à l'y accompagner. Ces sortes d'amusemens étoient peu de son goût; cependant elle le voulut bien. On convint de souper chez monsieur Finton, de s'y masquer, & l'on se sépara, en se promettant de se voir souvent, & de vivre familièrement ensemble.

Le lendemain, Amélie étant seule dans son cabinet, mistress Atkinson criant, pleurant, entre comme une folle, se jette sur un siège,

embrasse étroitement Amélie : Tout est perdu , lui dit-elle , c'en est fait , je suis malheureuse pour jamais. Atkinson , votre ami , mon mari , cet homme que je croyois si doux , si tendre , si sincère , c'est un sauvage , une bête féroce. Ne prenez point son parti , au nom du ciel , Madame , ne le défendez pas. Je le hais , je le déteste , je ne veux plus vivre avec lui. Eh , d'où vient ? qu'a-t-il fait , demanda Amélie ? Il m'a trompée , reprit-elle , il ne m'aime point , il ne m'estime pas : il est sans confiance , sans sentiment , sans politesse ; il méprise mes larmes , dédaigne mes prières , c'est une brute , vous dis-je.

Votre affliction me touche , mais vos plaintes m'étonnent , reprit doucement Amélie. Atkinson vous aime , il vous aime beaucoup ; vous ignorez combien son cœur est sensible & honnête. Eh , sur quoi jugez-vous si mal de lui ? Sur tout , en vérité , dit-elle , & vous en penserez comme moi. Vous savez , Madame , continua-t-elle , qu'il sortit hier avec mylord Mansel. Je l'attendis à souper ; il ne vint point. Vous étiez couchée quand il rentra. Loin de le boudier , de le gronder de m'avoir laissée seule , je cours à lui les bras ouverts. Je vois son visage enflammé ; il lance autour de lui des regards furieux , va , vient , court , s'arrête ,

lève les yeux au ciel, joint ses mains, les sépare & les rejoint en les frappant l'une contre l'autre avec violence : enfin il se laisse tomber sur un siège comme un homme sans force, accablé, déchiré par une douleur intérieure. Son état m'alarme ; je m'empresse à lui demander ce qui le trouble, le fâche ou le chagrine. Il fixe sur moi des regards égarés, ne me voit pas, ne m'entend point, ne me répond rien. Je le prie de parler, il soupire. Je le conjure de m'ouvrir son cœur. Laissez-moi, ma chère amie, laissez-moi, dit-il, j'étouffe, je me meurs, j'ai besoin d'être seul. Alors il s'arrache de mes bras, entre dans son cabinet, s'y enferme. Je l'entends se plaindre, gémir, menacer ; la nuit passe, le jour paroît : impatiente, je le force enfin de m'ouvrir. Il cède en murmurant à mes instances ; je crois qu'il va s'expliquer : non, il s'échappe, il fuit, sort comme un fou, sans s'embarraffer de l'inquiétude où il me laisse. Ah mon dieu ! pourquoi l'ai-je aimé ? pourquoi l'ai-je épousé ? J'étois si heureuse !... se taire, s'en aller..... je me ferai séparer, j'y suis résolue : oui tout-à l'heure..... Vous n'y songez pas, dit Amélie. Pardonnez-moi, Madame, se rit-elle vivement, cela fera. Dans l'instant je vais consulter un habile avocat. Rien, rien au monde ne me contraindra à

vivre avec un homme qui ne sauroit me voir , m'entendre , me parler toujours , à toute heure , à chaque moment du jour & de la nuit. Je veux savoir ce que mon mari pense , ce qui l'intéresse. S'il est triste , je veux pleurer avec lui. S'il est fâché , il peut me gronder , je le souffrirai ; mais des secrets pour moi , pour sa femme , je ne supporterai point cela , non , non , non , & cent fois non.

Doucement , doucement donc , dit Amélie. Faut-il prendre un parti si brusquement ? Si des mouvemens violens agitent Atkinson , n'est-ce point de sa part une tendre attention de se soustraire à votre vue , d'attendre qu'il soit plus calme pour vous parler ? S'il craint de vous faire partager ses peines , pourquoi attribuer à son peu de confiance des ménagemens dont vous devez lui être obligée ? Ah , grand dieu ! obligée , s'écria mistress Atkinson ! jamais , Madame , jamais. J'ai le caractère vrai , le cœur ouvert , je suis sincère , j'aime la bonne foi , la franchise : entre deux personnes unies , la réserve est une trahison. Quoi , dit Amélie , si vous pouviez épargner un extrême chagrin à votre mari en lui cachant des secrets dont la confidence ne pourroit que l'affliger , croiriez-vous bien faire en les lui découvrant ? Bien ou mal , repliqua mistress Atkinson , je les lui dirois tous par

une raison très-simple, c'est qu'il me seroit impossible de les lui taire. Ma chère amie, reprit en soupirant Amélie, il est une sincérité indiscrète ; elle tient à la dureté. Il faut renfermer dans son cœur le secret dont la connoissance peut inquiéter ou affliger un ami. Dire tout ce que l'on sait, tout ce que l'on pense, c'est se satisfaire soi-même, & montrer plus d'étourderie que de confiance. Eh, je vous prie, Madame, repartit mistress Atkinson d'un ton impatient, à quoi sert le silence prudent de mon mari ? Atkinson me chagrine, il vaudroit mieux, ce me semble, qu'il m'affligeât par sa confiance que par sa réserve. Mais, dit encore Amélie, attendez au moins.. Je n'attendrai point, reprit-elle en se levant. Ecoutez... Pas un seul mot, Madame. Atkinson a tort ; son procédé est impardonnable ; il a promis de me bien traiter, je devois être son amie, sa compagne : il manque à ses engagements, je romprai les miens. Brouillés ce matin, séparés ce soir, nous serons libres demain. Je vais consulter l'affaire, adieu. Etes-vous raisonnable, dit Amélie en s'efforçant de la retenir ? ne sortez point, souffrez..... Elle parloit en vain, la petite mutine lui échappa, & la laissa fort inquiète de ce qui pouvoit être arrivé au pauvre Atkinson.

Comme elle y rêvoit, lui-même vint s'offrir

à ses yeux. Il étoit pâle, abattu. En le voyant, Amélie ne douta point qu'un événement très-fâcheux ne causât son chagrin. Elle lui tendit la main, le fit asseoir près d'elle; & de ce ton affectueux qui annonce plus d'intérêt que de curiosité, elle le pria de lui ouvrir son cœur, & de lui confier ses peines. Si la prudence me permettoit de vous les cacher, Madame, lui dit-il, rien ne me détermineroit à cette triste confidence. Depuis hier je combats des mouvemens furieux. J'en arrête l'impétuosité. J'oppose la raison au desir violent d'une juste vengeance, je m'efforce de vaincre mon ressentiment. La voix de l'humanité doit étouffer le cri de l'honneur qui s'élève du fond de mon ame. J'ai une femme. Sa fortune est indépendante. Jeune, vive, aimable, elle pourroit se consoler de ma perte ou de mon exil; mais ma mère, ma pauvre, mon honnête mère, dont les mains sont sans cesse élevées vers le ciel pour lui demander la conservation de l'appui de sa vieille, l'affligerai-je? remplirai-je son cœur d'amertume, moi qui l'ai si souvent fait tressaillir de joie? Eh qui la soutiendra si je l'abandonne, si je m'ôte les moyens de la servir, & de la consoler?

Amélie émue de l'action tendre dont Atkinson accompagnoit ce discours, attendoit en silence

qu'il s'expliquât. Un de ces pressentimens naturels aux cœurs sensibles , lui faisoit craindre d'être intéressée dans ce qu'on alloit lui apprendre. Je me vois forcé , Madame , poursuivit Atkinson , de vous découvrir un horrible complot formé contre monsieur Finton & contre vous. Ah que vous m'effrayez , dit Amélie ! sir James m'assura hier qu'il avoit vu ma sœur le matin. Elle est à Londres , elle va m'y persécuter sans doute , & sa haine... Vous avez un ennemi plus puissant & plus dangereux , Madame , interrompit Atkinson. Je vais vous surprendre , répandre la terreur dans votre ame ; mais mon zèle , mais mon attachement ne me laissent pas la liberté de me taire. C'est mylord Mansel dont vous devez vous défier. Mylord Mansel , s'écria Amélie ! lui ; l'ami , le protecteur de mon mari ; hélas , hier encore il lui a promis.... Il le trompe , veut le trahir , Madame , dit vivement Atkinson ; daignez m'en croire. Son projet n'est pas d'obliger monsieur Finton , il cherche seulement à l'éloigner. L'aspect d'un homme aimé , & si digne de l'être , le blesse en ces lieux ; c'est à la Jamaïque où il se promet de l'envoyer. Demain la commission sera signée. Le poste est honorable ; après l'avoir rempli six ans , monsieur Finton pourra prétendre un emploi brillant en Angleterre , & mylord ne doute point

que ses soins n'excitent sa reconnoissance & sur-tout la vôtre.

Eh bien, Atkinson, de quoi l'accusez-vous donc, dit Amélie étonnée? il nous sert, & vous le blâmez? qu'importe en quels lieux il nous procure un établissement, si, comme vous l'annoncez, il est honorable, & si monsieur Finton doit en être satisfait. Je puis me trouver heureuse par-tout où je le verrai content. Où vous le verrez, Madame, repliqua Atkinson! eh ferez-vous la maîtresse d'accompagner ses pas? est-ce pour vous laisser quitter l'Angleterre que mylord place votre époux? ah si vous saviez quel prix il attend de ses indignes soins.... mais est-il nécessaire de vous en dire davantage?

Je ne saurois vous comprendre, reprit Amélie; comment, pourquoi me voudroit-on séparer de monsieur Finton? Mylord Mansel attend une récompense de ses soins? quel est donc ce mystère? parlez, expliquez-vous sans détours. Je suis bien malheureux, répartit Atkinson, de ne pouvoir être entendu sans entrer dans un détail révoltant pour vous, & humiliant pour moi : apprenez, Madame, de combien d'ennemis vous êtes environnée. Mylord Mansel ose vous aimer; Tanger est un infâme, sa femme la plus vile des créatures. Ils s'étoient

engagés tous deux à vous séduire , ou du moins à vous livrer sans défense aux entreprises hardies d'un homme dont ils servent depuis long-tems le goût & les penchans. En réfléchissant sur l'exécution de ce projet , le lâche Tanger a tremblé , a craint le ressentiment de votre époux , il a exigé qu'on l'éloignât. Mylord a sollicité une commission pour les colonies. Pendant qu'il travailloit à l'obtenir , mistress Tanger est devenue sensible au mérite de monsieur Finton , elle n'a pu consentir à son exil : des contestations , des querelles se sont élevées entre ces misérables. Tanger a voulu prendre un ton d'autorité avec sa femme ; elle l'a menacé de tout découvrir à monsieur Finton. Mylord ennuyé de leurs débats , irrité contr'eux , me conduisit hier chez lui. Ne croyant pas mon cœur au-dessus du sien , il a eu l'audace de s'ouvrir entièrement à moi. Les bontés dont vous m'honorez , Madame , votre amitié pour ma femme lui ont fait imaginer qu'il nous seroit facile de vous persuader de rester à Londres. Une compagnie d'infanterie & mille guinées seront ma récompense si je réussis à vous fixer ici. Si vous vous obstinez à partir , on trouvera les moyens de vous enlever. On forcera monsieur Finton de s'embarquer seul. Quand il sera arrivé au lieu de sa destination , on vous remettra dans

les mains de ma femme. En vous faisant valoir cette grace, ses soins & les miens vous engageront à montrer de la complaisance pour les desirs de mylord.

Qu'entends-je, s'écria Amélie ! quelle trame odieuse ! quoi cet homme a pu croire !.... il osoit penser !.... l'infâme se flattoit !.... Mais poursuivez : qu'avez-vous répondu ? Rien, Madame, reprit Atkinson. Pendant qu'il parloit, je cherchois en moi-même quelle bassesse dans ma vie donnoit à cet impudent lord la hardiesse de m'insulter, de me faire rougir. Saisi, troublé, agité de mille mouvemens, je n'ai pu trouver une seule expression ; la honte & l'indignation ferroient mon cœur, & lioient ma langue. Mais en me pressant de répondre, de l'assurer de mon zèle à le servir, le nom d'ami qu'il m'a donné a porté ma fureur à l'excès. Je me levois, j'allois le saisir, le renverser, le fouler sous mes pieds, quand sa sœur, suivie de plusieurs dames, est entrée dans la salle. Sa présence a sauvé son frère. Je suis sorti, malgré la prière qu'il me faisoit de rester. J'ai marché long-tems sans savoir où mes pas me conduisoient. Seulement occupé du desir de me venger, je ne songeois qu'à répandre le sang d'un monstre. De plus froides réflexions se sont présentées ce matin à mon esprit. Je me suis

rappelé les leçons du docteur Harrifon. Elles ont un peu calmé la première agitation de mon ame. Au fond cet homme n'a peut être pas cru m'outrager : fans honneur, fans principes, il feroit lui même pour un autre, ce qu'il me propofoit de faire pour lui. Ses pareils rougiffent-ils de rien ? Ils fe fervent ou fe nuifent quand leur intérêt l'exige, & rompent fans égards & fans remords tous les liens de la fociété.

Amélie joignit les mains, leva au ciel fes yeux remplis de larmes, refta un moment fans parler; enfuite regardant triftement Atkinson : Je n'avois point encore refenti tout le poids de l'infortune, dit-elle. Quelle étrange pofition eft la mienne ! comment dois-je me conduire ? Je ne puis cacher à monsieur Finton ce que je viens d'apprendre. Lui laifferois-je accepter cette place ? marquer de la reconnoiffance à ce vil proteéteur ? L'idée feule d'avoir confenti à recevoir un bienfait de fa main, me pénètre de honte & de douleur. Ah, gardez-vous, Madame, de fuivre ce projet indifcret, reprit Atkinson ! Si vous parlez, vous exposez monsieur Finton au plus grand des malheurs. Sera-t-il capable de modération fur un fujet fi fenfible, fi délicat ? il fe perdra fans doute. S'il fe venge, où fuira-t-il pour fe dérober aux pourfuites d'une famille puiffante ?

& s'il succombe, que deviendrez-vous ? Ah, s'écria Amélie, pourquoi ai-je négligé les avis du docteur Harrison ; pourquoi ai-je vu ma sœur ! Cette fatale démarche m'a conduite à Londres. O mon cher Atkinson ! depuis que j'habite ici, plus d'un trait a percé mon cœur, & les peines que je cache ne sont peut-être pas les moins cruelles. Il alloit lui demander l'explication de ce langage, quand on lui apporta une lettre, elle étoit d'un de ses parens, ministre à Osterly, chez lequel Judith Atkinson demouroit depuis dix-huit mois.

En se voyant honoré d'une commission de sa majesté britannique, le premier soin d'Atkinson avoit été d'engager sa mère à affermer son verger ; non qu'il rougît d'être le fils d'une jardinière, ou desirât cacher la pauvreté de sa famille, mais seulement dans le dessein de procurer du repos à la bonne & simple femme. Il employoit une partie de sa paye à lui rendre la vie douce, alloit la voir, lui écrivoit régulièrement, & pensoit avec plaisir qu'en s'avancant dans le service, il auroit la facilité d'augmenter l'aïssance & le bonheur de sa mère. Le ministre d'Osterly lui écrivoit que Judith se trouvoit fort mal, & demandoit avec empressement la satisfaction de voir, d'embrasser & de bénir encore une fois son fils.

Atkinson jetta un cri douloureux, se leva, courut appeler, donner des ordres, & rentrant le visage inondé de larmes : Ma mère se meurt, Madame, dit-il à Amélie ; je cours auprès d'elle. Au nom du ciel, daignez appaiser la colère de ma femme. Ce brusque départ va l'irriter encore. Mon silence l'a fâchée. Si ma vie seule dépendoit de ma confiance en elle, aucun secret ne lui seroit caché ; mais comment lui en découvrir un dans lequel vous êtes si intéressée ? elle haïroit trop vos ennemis pour se contraindre en leur présence ; sans le vouloir elle apprendroit d'abord à monsieur Finton ce qu'il est important de lui laisser ignorer, au moins pendant un peu de tems.

Eh, pourrai-je retenir moi-même les marques de mon indignation, dit Amélie ? supporterai-je la vue de ce vil lord ? celle de l'infâme Tanger ? verrai-je sa misérable compagne assise à mes côtés, se flatter dans son cœur de me contempler bientôt au rang des malheureuses de sa classe ? Elle aime monsieur Finton, dites-vous ! hélas, s'il le savoit, il en seroit peut-être flatté. Je ne le croyois ni vain, ni foible : mais son cœur a bien changé ! Atkinson surpris, alloit parler, lorsque sa femme parut à la porte du cabinet. En appercevant son mari, elle voulut fuir, mais il l'arrêta. La
petite

petite personne étoit vraiment fâchée ; elle le repouffoit de la main , juroit de ne point pardonner. Cependant sa colère céda insensiblement à un mouvement plus doux ; les instances d'Amélie , les caresses d'Atkinson la ramenèrent bientôt à son naturel tendre , & la bonté de son cœur éclata dans cette réconciliation. Elle embrassa cent fois son mari , pleura avec lui , vouloit le suivre à Osterly , mais il la pria de rester. Il partit , & Amélie demeura livrée à mille inquiétudes.

Mylord Mansel , persuadé qu'un homme comme Atkinson devoit se trouver heureux d'augmenter sa fortune sans s'embarrasser des moyens qui pouvoient le conduire à son avancement , avoit fait peu d'attention à la façon dont sa confiance étoit reçue , & ne doutoit point que l'espoir de la récompense n'engageât Atkinson à le servir. Il se présenta le soir chez Amélie. On lui dit par son ordre qu'elle se sentoît un peu incommodée , & ne voyoit personne. Une heure après , il lui envoya plusieurs billets du bal de l'ambassadeur de France , & lui fit demander la permission de l'y accompagner le lendemain.

Jamais embarras n'égala celui d'Amélie en recevant ce message. Occupée de tant d'idées fâcheuses pendant le jour , elle avoit oublié

l'engagement pris avec lady Elefmore d'aller à ce bal. Ces fêtes souvent plus tumultueuses qu'agréables, donnent une liberté qui semble rendre tout excusable. La femme dont l'air est le plus imposant, perd de sa dignité dans une parure consacrée à la folie. Elle inspire moins de respect; on lui tient sous le masque des propos qu'on n'eût osé lui faire entendre ailleurs. Amélie craignoit que mylord Mansel ne fâit cette occasion de l'entretenir, de lui découvrir une partie de ses sentimens. Elle desiroit ardemment de ne point aller au bal. Mais comment rompre une partie déjà liée? que dire à monsieur Finton, à lady Elefmore? Pendant qu'elle y rêvoit, mistress Atkinson vint la consulter sur un doute qui commençoit à la tourmenter beaucoup. On venoit de lui apporter un domino parfaitement bien garni. Elle le tenoit à la main, & vouloit savoir d'Amélie si l'absence de son mari & la cause de cette absence lui interdissoient absolument le plaisir de se masquer le lendemain, & de mettre ce joli domino, qui étoit un présent d'Atkinson. Amélie alloit lui dire son avis quand elle entendit monsieur Finton. Elle remit sa réponse à un autre tems, chargea mistress Atkinson de congédier le valet-de-chambre de mylord Mansel, en lui disant de rapporter à son maître

que , si elle alloit au bal , ce seroit avec lady Elefmore.

Le lendemain , sir James & sa femme se rendirent chez monsieur Finton à l'heure du souper. Missrifs Atkinson se trouva mal un instant avant qu'on servit , & se retira pour se mettre au lit. James en parut fort fâché. Après le repas , lady Elefmore prit un domino très-galant qu'elle avoit fait apporter. Amélie en mit un blanc , tout garni de gaze d'argent , & le plus joli qu'il fût possible de voir. Prête à partir , elle entra chez missrifs Atkinson afin de savoir si elle reposoit. Elle revint masquée en faisant signe d'aller doucement. Sir James lui donna la main , la conduisit à sa chaise , & tous quatre se rendirent à l'hôtel de l'ambassadeur de France où ils entrèrent avec difficulté , par la quantité de monde qui y étoit déjà.

A peine lady Elefmore & sa compagne avoient-elles percé la foule pour arriver au milieu de la principale pièce où l'on dansoit , qu'un tourbillon les sépara malgré leurs efforts. La dame en domino blanc fut arrêtée par un arménien. Sir James repoussé vers l'entrée ; lady Elefmore portée à l'extrémité de la salle , & Finton saisi d'un côté par une marmote , & de l'autre , par une bergère couleur de rose

& argent : ces deux masques se le disputèrent vivement, refusèrent de se le céder, & jurèrent de ne pas l'abandonner de toute la nuit. En effet, on l'entraîna dans un coin ; on l'y tint si bien qu'il lui fut impossible de se dégager. La bergère étoit tendre. Elle lui parloit de ses moutons, de la beauté des champs, de l'ombre des bois, du murmure des eaux, & l'af-fadissoit par son ton pastoral. La marmote au contraire, malicieuse, folle & méchante, se moquoit d'elle & de lui, railloit la bergère, badinoit Finton ; & s'il faisoit un mouvement pour s'échapper, elle se fâchoit, le mordoit, l'égratignoit ou le pinçoit de toute sa force.

Il avoit si parfaitement oublié le plat jargon du bal, qu'il ne comprenoit point du-tout l'agrément des impertinences dont ces deux femmes l'étourdissoient à l'envi l'une de l'autre. La bergère soupiroit, lui serroit doucement le bras, lui donnoit de petits noms caressans, lui offroit sa houlette & son cœur, desiroit qu'il conduisît ses troupeaux dans les rians pâturages où elle menoit le sien. Elle cherchoit à lier un entretien particulier ; mais l'active marmote ne laissoit pas à Finton le loisir de l'écouter. Elle le tiroit, l'obligeoit à se défendre de ses continuelles malices ; elle jettoit du ridicule sur les discours de la tendre bergère,

sur sa taille un peu épaisse , trouvoit sa parure de mauvais goût, son air gauche & son ton maussade. Vous feriez mieux de nous quitter , lui dit-elle enfin ; si vous me donnez de l'humeur , vous pourrez vous en repentir , car je fais qui vous êtes. A quoi bon ennuyer ce masque ? vous ne le connoissez pas.

Je le connois très-bien , reprit la bergère : c'est vous-même dont l'erreur cause l'obstination ; car assurément vous vous méprenez. Moi me méprendre , s'écria la marmote ? jamais ! Je fais positivement à qui je m'adresse. Voyons donc , dit la bergère , ce masque est..... Un sot enfant , interrompit la marmote , un fat à la mode , un petit-maître nouvellement arrivé de ses voyages. Il traite mal les femmes , trompe leur attente sur tous les points , les méprise , les quitte sans égards , se vante de leurs faveurs , est ingrat , perfide & méchant. Cependant des folles comme vous & moi s'empressent à l'attirer. Il vit en mauvaise compagnie , je le fais , j'en ai pitié , & c'est pour l'approcher de la bonne que je m'en empare.

Finton éclata de rire à ce portrait où il étoit loin de se reconnoître. Et vous , dit-il à la bergère , sous quels traits m'allez-vous représenter ? Sous les seuls qui vous conviennent , reprit-elle , sous ceux d'un homme

aimable, charmant... Charmant, cria la marmote ! sur mon honneur vous ne le vîtes jamais. Oui charmant, je le répète , continua la bergère. Il n'a point le caractère que vous lui donnez. Si on peut lui reprocher un défaut , c'est d'ignorer combien il possède de graces , combien il est formé pour plaire. Trop de modelle le rend timide , réservé , même froid. Il ne s'apperçoit pas des sentimens qu'il inspire , ou néglige d'en profiter.... La fade créature extravagante , s'écria la marmote. Lui froid , timide , réservé ! l'homme que voilà , ajouta-t-elle en frappant un grand coup sur l'épaule de monsieur Finton , est le plus audacieux , le plus hardi , le plus impudent des mortels ; & s'il vous respecte , il faut que vous soyez un monstre de laideur.

Je suis très-jolie , reprit la bergère avec dédain , mais vos discours me fatiguent. Cessez de nous gêner , laissez-nous. Une pareille proposition vous décèle , *Mistriss* , dit aigrement la marmote ; accoutumée à montrer de la complaisance , vous vous croyez en droit d'en exiger à votre tour. Mais comme je n'aurai jamais besoin de vos bons offices auprès du riche pasteur dont vous travaillez à augmenter le bercail , il ne me plait pas de vous satisfaire. Ce propos déconcerta *mistriss* *Tanger*. C'étoit

elle qui vouloit sous le masque instruire monsieur Finton des sentimens de son cœur, & sonder les dispositions du sien. Elle se remit cependant, répondit avec hauteur; la marmote se fâcha; elles se querellèrent. Finton s'empressa de profiter du moment pour se retirer. Ma foi, Mesdames, leur dit-il, vous vous trompez toutes deux, ainsi permettez-moi de terminer votre dispute en vous laissant. Non, vous resterez, reprit la marmote. On fait assez que la fuite vous a tiré de plus d'un embarras; mais vous n'en sortirez pas aisément cette nuit. Nouvelle preuve de votre méprise, s'écria la bergère. Vous parlez au plus vaillant pasteur de la contrée.... Bonne & ennuyeuse Astrée, dit la marmote, faites-moi le plaisir de vous taire, & de vous retirer. Si on vous a priée de garder ce masque, je me charge de votre emploi. Cédez à mes desirs, ou craignez mon indiscretion. Ce joli mouton se changeroit bien vite en loup pour vous, s'il savoit que vous cherchez à égarer sa brebis la plus chérie, & le puissant seigneur de votre hameau ne vous défendrait pas de sa rage si vous lui étiez mieux connue. Un discours si piquant & si vrai, surprit mistress Tanger, la fit trembler, & la rendit confuse, sans pouvoir deviner quelle femme le lui adressoit; elle n'osa repliquer, & s'é-

loignant peu-à-peu, elle se perdit insensiblement dans la foule.

Finton heureusement débarrassé de l'une, crut en se démasquant, se délivrer de l'autre. J'espère, Madame, dit-il en se montrant, que je n'offre point à vos yeux le fat ou l'impudent dont vous parliez à l'instant. Pardonnez-moi, monsieur Finton, reprit-elle, je parlois de vous-même. Mais je puis vous présenter un visage propre à faire disparaître la sérénité du vôtre. Cessant alors de déguiser sa voix : Tremblez, ingrat, dit-elle d'un ton fier, tremblez devant la femme que vous avez trahie, insultée, sacrifiée, quand elle s'occupoit uniquement du soin de vous prouver sa tendresse.

Monsieur Finton frémit en reconnoissant miss Matheus; sa chaussure toute plate diminuoit si fort la hauteur ordinaire de sa taille, qu'il ne lui étoit pas seulement venu à l'esprit que ce pût être elle. Il porta les yeux autour de lui pour voir s'il n'appercevroit point James. Le chagrin que lui causoit cette rencontre obscurcissoit son front, se peignoit sur tous ses traits. Il ne pouvoit parler. Miss Matheus eut le tems de l'accabler de reproches & d'injures, avant qu'il trouvât la force de lui répondre.

Je l'avoue, dit-il enfin, ma conduite a dû vous déplaire; mais vous avois-je promis d'en

tenir une autre ? ignoriez-vous ma position , mes sentimens , mes devoirs..... Eh , ne deviez-vous rien à mon amitié , interrompit-elle , à ma complaisance , à mes soins ? falloit-il me céder bassement à un autre , montrer mes lettres , vous vanter de mes bontés , envoyer James au lieu où je vous attendois ? Pour prix d'une si tendre affection , vous m'avez lâchement trahie , durement abandonnée : vous êtes un perfide ; je vous hais ; je vous méprise du fond du cœur. Le desir de me venger , de vous punir , peut seul vous rappeler encore à ma mémoire.

Si mon ami a été de bonne foi , dit monsieur Finton , il vous aura appris que le hasard l'instruisit de tout. Vous ne devez pas m'accuser d'indiscrétion ; votre nom ne m'échappa jamais dans la confidence où m'engageoit le besoin d'un conseil.... Détestable impudence , interrompit encore miss Matheus ! ne donniez-vous pas ma lettre à votre ami ? Eh , savois-je qu'il en reconnoîtroit l'écriture , repliqua-t-il ? Souvenez-vous , Miss , du mystère dont vous couvrites vos liaisons avec James : en les apprenant de lui-même , m'étoit-il possible de lui refuser une promesse de ne point le troubler dans les soins qu'il vous rendoit ? Ne pouvant jouir d'un bien dont il desiroit ardemment la

possession, ne devois-je pas l'aider à l'acquérir? J'admire votre insolence & la sienne, repartit vivement miss Matheus : de quel droit prétendez-vous me donner à lui? à quel titre disposez-vous ensemble de mon cœur, ou de ma personne? Ne vous emportez pas, Miss, dit monsieur Finton, ne parlez pas si haut. Bon dieu, avec quelle véhémence vous vous exprimez? voulez-vous rassembler autour de nous une foule curieuse? On s'arrête, on vous écoute. Que m'importe si on m'entend, reprit-elle? & le voyant rattacher son masque : Vous vous cachez en vain, monsieur Finton, crie-t-elle, je vous ferai connoître. Vous m'avez trahie, indignement trahie, je veux le dire, le répéter, l'apprendre à tout le monde.

Monsieur Finton treffailloit à chaque mot qu'elle prononçoit. Depuis un moment il croyoit voir Amélie assise à peu de distance, entre un arménien & cette même bergère, qui venoit de les quitter. En feignant de l'empressement pour procurer un siège à miss Matheus, il s'efforçoit de l'éloigner de ce lieu. Elle suivit ses regards inquiets, & devina le sujet de son trouble. L'habitude où elle étoit d'aller au bal lui faisoit reconnoître sous le masque tous ceux qu'elle examinoit un instant. Au commencement de son séjour à Londres, mylord Man-

fel l'ayant vue à Chelsea où elle prenoit l'air avec Summers, la fit suivre, apprit où elle logeoit, & chercha à s'introduire auprès d'elle. *Mistress* Tanger dont le mari se trouvoit alors absent, loua, par l'ordre de *mylord*, un appartement dans la maison où demouroit Summers, afin de se procurer la facilité de séduire sa femme, ou de lui enlever sa maîtresse. *Mylord* Mansel la visitoit comme son parent, & vit plusieurs fois *miss* Matheus chez elle. Mais les soins de *miss* Tanger infructueux auprès de *miss*, ne servirent qu'à découvrir sa bassesse & son infamie. Summers la fit chasser honteusement de la maison, & *mylord* Mansel frappé d'un autre objet, abandonna cette poursuite.

Le soir qu'Amélie soupa à Kensington, *miss* Matheus s'y promenoit. Elle évita la vue de *Finton*; mais ayant apperçu *miss* Tanger avec lui, elle jugea que *mylord* Mansel étoit touché des charmes d'Amélie. Par une suite de cette idée, elle tint à la confidente de *mylord* les propos singuliers qui l'étonnèrent, l'interdirent, & lui firent abandonner *monsieur Finton* à la pénétrante marmote.

Dirigée par les yeux de *monsieur Finton*, *miss* Matheus observa attentivement la dame au domino blanc, découvrit *mylord* Mansel sous l'habit d'un arménien. La bergère

assise à côté du masque en blanc, la tête tournée vers monsieur Finton, & paroissant attentive à tous ses mouvemens, l'assura qu'Amélie elle-même s'entretenoit avec mylord. Charmée de se voir maîtresse de tourmenter monsieur Finton, de l'effrayer : La prévoyance ne réussit pas toujours, lui dit-elle. La vôtre a sans doute surpassé mon adresse. J'ai voulu instruire Amélie de vos infidélités ; j'ignore par quel moyen vous m'avez privée du plaisir que je m'étois promis ; mais la crainte où je vous vois, m'apprend qu'elle jouit encore d'une erreur que je vais détruire : rien ne s'opposera cette nuit à mon dessein. Je veux m'approcher d'elle, lui parler, l'amuser par le récit intéressant de vos aventures de Newgate : mylord Mansel ne les trouvera pas inutiles à ses projets, & la bergère Tanger en concevra sans doute d'agréables espérances.

Un mouvement qu'elle fit pour s'avancer vers la banquette où étoient ces trois masques, mit Finton hors de lui-même. Y songez-vous, Miss, dit-il en passant un bras autour d'elle, & l'arrêtant ? Quel est ce procédé, Monsieur, crie-t-elle en se débattant ? aurez-vous l'audace de me faire violence ? Si vous ne cessez de me retenir, je vais éclater, rendre nos différens publics : craignez tout d'une femme outragée.

Finton désespéré de se voir exposé au caprice & à la rage de cette furie , crut devoir chercher à l'adoucir. Eh bien , vous êtes libre , dit-il en retirant son bras , vous pouvez m'affliger si vous le voulez ; & prenant ses mains , les ferrant entre les siennes : Que les tems sont changés , Mifs , ajouta-t-il ! vous avez donc oublié celui où dans la même attitude , pressée contre mon sein , vous ne me traitiez point d'audacieux. Infoutenable insolence , reprit-elle ! maudit soit à jamais l'instant... Non , ne le maudissez pas cet instant , interrompit Finton , il fit mon bonheur & le vôtre. Croyez-vous , Mifs , continua-t-il d'un ton caressant , qu'il ne m'en coûte rien pour m'arracher au plaisir de vous voir , de cultiver des sentimens si flatteurs , si capables de me rendre heureux ? ah ! sans le double engagement qui me lie , jamais , jamais l'aimable mifs Matheus n'auroit eu sujet de se plaindre de moi. O monsieur Finton , dit-elle en soupirant , pourquoi n'ai-je trouvé en vous qu'un ingrat ? Les circonstances m'ont forcé de le paroître , reprit-il affectueusement , il ne m'est plus permis de me livrer à mes seuls desirs ; mais le souvenir de vos bontés me sera toujours cher , il ne s'effacera point de ma mémoire ; je regréterai toute ma vie le bien pré-

cieux dont l'honneur & l'amitié m'engagent à me priver.

La réponse de miss Matheus assura Finton qu'elle commençoit à se calmer. Il employa toute son éloquence à se justifier. Cette fille bizarre l'écouta paisiblement, se laissa conduire dans une autre salle. Sa colère & sa passion se montrèrent tour-à-tour ; mais l'envie de ramener Finton , de renouer un tendre commerce avec lui , l'emporta sur son dépit. Après la plus longue explication , elle lui accorda un pardon conditionnel. Elle exigea de lui une promesse formelle d'aller la voir , même de souper chez elle le lendemain. Aucunes représentations ne la firent départir de sa volonté absolue. Elle traita d'impertinentes conventions les paroles données à son ami ; ne reçut pas d'excuses ; sa réponse étoit prête à toutes les objections. En sortant du bal , sir James alloit à Windsor avec le prince de Galles , une partie de chasse l'y retiendrait deux jours. Finton hésita , éprouva de la peine à se déterminer. Il sentoît de la répugnance à la tromper , & plus encore à la satisfaire ; cependant il falloit contenter ses desirs , ou s'exposer à un éclat terrible : elle retourneroit chercher Amélie , disoit-elle , lui parleroit , feroit plus encore. Il promit donc , & un entretien plus tranquille succéda à leur querelle.

Mifs Matheus lui montra une haine extrême pour sir James , lui peignit les folies de cet amant malheureux , son amour , sa jalousie , ses transports , sa rage , & le plaisir qu'elle goûtoit à l'alarmer , à le maîtriser , à l'assujettir , à le chagriner. Ensuite elle lui demanda comment il s'étoit lié avec une femme de l'espèce de mistress Tanger ; lui apprit la façon de penser de mylord Mansel , le vil caractère de Tanger , & les basses complaisances qui lui attiroient la protection de ce lord. Finton savoit que miss Matheus chargeoit un peu ses portraits ; cependant il resta frappé de ce qu'il venoit d'entendre , sentit un regret véritable d'avoir approché d'Amélie deux malheureux si méprisables , & rougit en songeant à ce qu'on pourroit penser des assiduités de mylord Mansel chez lui. Avant de le quitter , miss Matheus l'obligea de lui renouveler sa promesse ; & prenant un ton fort sérieux : Monsieur Finton , lui dit-elle , sir James s'attend à me voir ici ; je vais prendre le déguisement sous lequel il pourra me reconnoître. Ne croyez pas m'abuser. Je vous observerai soigneusement. Si vous lui parlez , si vous me trahissez une seconde fois , rien ne vous sauvera de mon juste ressentiment. Craignez de m'irriter ; ce ne sera pas en attaquant vos jours que je me ven-

gerai , j'adresserai plus sûrement mes coups , ils pénétreront dans votre cœur. Le supplice ou la mort ne m'effrayent point , vous le savez ; si je vous attends demain en vain , rappelez-vous Summers , & tremblez pour Amélie. En finissant ces mots , elle s'éloigna de lui. Un abbé , qui depuis leur entrée dans cette salle , paroïssoit endormi sur la même banquette où ils étoient assis , fit alors un grand mouvement , se renversa les mains élevées au-dessus de sa tête , poussa un cri étouffé & des exclamations propres à persuader qu'il se sentoît atteint d'une douleur subite : ensuite il se leva brusquement , & se déroba à l'importunité de ceux qui l'entouroient avec le dessein de le secourir.

Inquiet & chagrin , monsieur Finton n'étoit guère en état de s'occuper des autres. Cependant après avoir fait quelques pas sur ceux de miss Matheus , il lui vint à l'esprit que cet homme déguisé en abbé , & enveloppé d'un grand manteau , pouvoit être sir James. Il voulut se rapprocher de l'endroit où il venoit de le laisser , mais le prince de Galles arrivant , la foule qui le suivoit , entraîna Finton malgré lui , & le sépara du masque qu'il cherchoit ; il ne songea plus qu'à retrouver Amélie , & à sortir avec elle d'un lieu où il craignoit de rencontrer

contrer encore mis Matheus, s'il s'obstinoit à rejoindre son ami.

Il parvint difficilement dans la salle où il croyoit avoir laissé Amélie, & ne la vit point à la place où il espéroit qu'elle seroit encore. Lady Elefmore y étoit, mais elle ne put lui donner des nouvelles ni de James, ni d'Amélie. Après plusieurs tours fatigans & inutiles, monsieur Finton apperçut enfin les trois personnes dont il avoit pris tant de soin d'écarter mis Matheus. Des banquettes placées dans l'embrasure d'une fenêtre formoient une espèce de petit amphithéâtre, au haut duquel il vit l'arménien, la bergère & le domino blanc. Il se démasqua, fit signe à Amélie de descendre, & lui montra qu'il vouloit se retirer. La dame parut l'entendre. Par un mouvement de son éventail & des gestes expressifs, elle lui marqua que son dessein n'étoit pas de quitter le bal. Il redoubla ses signes, elle continua les siens; il s'impacienta, elle rit; enfin quelqu'un se levant, il eut la liberté de s'approcher d'elle, & lui dit d'un ton ému, combien il s'étonnoit de lui voir si peu de complaisance pour ses desirs.

La dame masquée lui demanda en déguisant sa voix, si elle n'étoit pas en droit de lui faire le même reproche, lui tint de vrais pro-

pos de bal , lui dit mille folies , le plaîsanta sur cette envie de se retirer , se plaignit de l'empire marital & tyrannique auquel il prétendoit l'assujettir , protesta qu'il ne la priveroit point d'un plaisir innocent , permis à toutes les femmes de son âge , & se tournant vers l'arménien , elle le prenoit pour juge ; mais il se taisoit , & sembloit ne pas vouloir être connu. Elle continuoit à rire , & ne paroissoit point du tout embarrassée de l'air surpris & fâché de monsieur Finton.

Mistris Tanger lui demanda tout bas & d'un air mystérieux , si l'insolente marmote qui l'avoit retenu si long-tems causoit l'humeur où elle le voyoit. Il ne l'écouta point , & prenant Amélie par la main , il la pressa de le suivre , de ne pas lui laisser penser qu'elle préféreroit un si fade amusement au plaisir de l'obliger. Après un peu de résistance , elle se leva enfin , & se tournant vers l'arménien , qu'elle sembloit quitter à regret : Demain au moins , lui dit-elle tout haut , à mon réveil , ou je ne croirai ni vos discours , ni vos sermens. Ces paroles firent une cruelle impression sur l'esprit de monsieur Finton. Quoi ! Amélie connoissoit le langage de la coquetterie , se plaisoit à entendre ces propos si vains , qu'elle dédaignoit autrefois ; elle venoit de montrer de la répugnance à

suivre son mari, elle l'avoit traité de jaloux, de bizarre & presque de fâcheux. Livré aux plus tristes réflexions, monsieur Finton conduisoit en silence la dame qui caufoit son chagrin; ils traversèrent toutes les salles sans se parler, prirent des chaises, & arrivèrent à leur demeure. Pendant que Finton satisfaisoit les porteurs, sa compagne monta très-vîte l'escalier. Quand il entra chez Amélie, elle vint à lui déjà déshabillée, aussi tranquille, aussi assurée que si elle n'eût pas dû redouter les reproches d'un mari mécontent.

L'air sombre de monsieur Finton changea bientôt sa contenance. Il se promenoit à grands pas, alloit, revenoit sans jeter les yeux sur elle, & paroissoit fortement occupé de ses idées. Enfin s'arrêtant devant l'inquiète Amélie : Que vous disoit mylord Mansel, Madame, lui demanda-t-il ? que doit-il faire demain pour vous engager à croire ses sermens ? sur quoi desire-t-il votre crédulité ? que vous juroit-il, & quel service attendez-vous de lui ? Au nom de mylord Mansel, Amélie pâlit, elle hésita sur ce qu'elle devoit dire, n'osa parler, l'effroi la saisit. Des mots sans suite, sans liaison furent sa seule réponse. Son trouble consterna monsieur Finton. Quoi, Madame, dit-il, interdite, tremblante ! quel est donc le sujet de

cette étrange terreur ? depuis quand me craignez-vous ? Amélie leva les yeux sur lui , elle apperçut de la colère dans les siens. Vous m'interrogez bien durement , lui dit-elle d'un ton timide & triste , que me demandez-vous ? Ce qui vous attachoit si fort au bal , Madame , ce qui vous y retenoit , vous inspiroit tant de gaieté ; d'enjouement , des saillies si vives , & sur-tout l'explication de vos dernières paroles à mylord Mansel. En vérité , Monsieur , reprit-elle , je ne me suis point amusée au bal ; je n'ai pas la moindre idée des discours qu'on y tenoit , & assurément mylord Mansel n'a pu m'y parler.

Qu'entends - je , s'écria Finton transporté , furieux , hors de lui-même ! est-ce vous , Amélie ? est-ce bien vous , dont la bouche s'ouvre au mensonge ? quoi , vous niez.... Eh , pourquoi non , dit mistress Atkinson en sortant du cabinet d'Amélie ? regardez-moi , Monsieur ; est-ce Madame que vous venez de ramener du bal ? Finton la voyant coëffée comme Amélie , son masque à la main , ayant encore ce domino blanc , qui lui avoit causé tant d'inquiétudes différentes , resta muet , osant à peine en croire ses yeux. Ah , ah , continua mistress Atkinson , vous savez donc quereller ? cet air marital vous va bien , en vérité ; allons vite , à genoux devant

Madame , demandez-lui pardon de vos brusqueries ; à sa place je ne vous écouterois point, je bouderois , mais elle est si bonne ! Vous n'avez pas été au bal , dit Finton à Amélie ; quoi , ma chère amie , vous n'y avez pas été ? Sur mon honneur , Monsieur , je ne suis point sortie d'ici , répondit-elle ; l'étourdie que voilà brûloit du desir de se masquer ; & afin de laisser ignorer à son mari , qu'elle est capable de s'amuser quand il s'afflige , je lui ai conseillé de prendre ma place. La conformité de nos tailles m'a fait imaginer cette petite tromperie qui satisfaisoit son goût & le mien. Je lui fais une espèce de reproche , comme vous voyez , & c'est pour la punir de vous avoir chagriné. A présent apprenez-moi , je vous prie , comment elle vous a donné tant d'humeur.

Oh , si je voulois parler , reprit en riant mistress Atkinson , je le fâcherois bien davantage. Allez , allez , ne le plaignez point. Il ne s'est pas ennuyé au bal ; & je l'ai impatienté pour vous venger de ses infidélités. Certaine marmote l'entretenoit avec feu , &... A cet endroit de son discours , Finton la tira rudement par son domino. Elle s'arrêta , comprit qu'il exigeoit son silence , & le regardant d'un air fin : A propos , j'ai fait une plaisante découverte ; on m'a rendu sous le nom de Madame , l'hom-

mage le plus flatteur , le plus respectueux , & toute la nuit mylord Man.... Le pied d'Amélie s'appuyant alors sur le sien , lui coupa subitement la parole. Mistrifs Atkinson portant ses yeux sur l'un & sur l'autre , les voyant tous deux immobiles : Bonsoir donc , dit-elle , je me sens assoupie , & crois rêver déjà. En parlant elle prit un flambeau , & se retira , remettant au lendemain le récit des événemens du bal.

Ni Amélie , ni Finton n'avoient eu l'adresse de se cacher le mouvement par lequel ils s'étoient hâtés d'interrompre mistrifs Atkinson. Leur précipitation , leur crainte les occupoient trop pour les laisser capables d'une grande attention sur eux-mêmes. Ils gardoient le silence , pensoient , ou plutôt méditoient profondément. Finton formoit des soupçons vagues , son cœur se sentoit blessé de l'air de mystère répandu dans la conduite d'Amélie. Si elle ne connoissoit point les sentimens de mylord Mansel , d'où vient empêchoit-elle mistrifs Atkinson d'en plaisanter ? Si elle se croyoit aimée de ce seigneur , comment souffroit-elle ses assiduités , elle qui ne pouvoit supporter à Montpellier la vue d'un homme mieux fait , plus jeune , plus aimable , seulement parce que cet homme étoit sensible à ses charmes ?

Pendant que ces idées l'agitoient , Amélie rêvoit ; mais ses pensées ne s'égaroient point comme celles de monsieur Finton ; un objet les fixoit toutes. Elle soupiroit. Une triste certitude rendoit son chagrin vif & amer. Elle continua de se taire , Finton n'osa parler , & pour la première fois , la réserve & presque la froideur prirent la place de la tendresse & de la confiance , entre deux personnes accoutumées à goûter sans cesse la douceur de se communiquer les mouvemens les plus secrets de leurs cœurs.

Le lendemain , aussi-tôt que monsieur Finton fut levé , il défendit dans la maison d'y laisser entrer Tanger , sa femme , ni même mylord Mansel. Il vouloit prendre des informations de mistress Atkinson , & savoir par son récit s'il confirmeroit ou révoqueroit l'ordre qui concernoit ce seigneur. Ensuite il envoya chez sir James demander l'heure où il pourroit le voir. On lui rapporta que son ami étoit parti avec le prince de Galles en sortant du bal , & resteroit deux jours à Windsor. Finton se souvint alors que miss Mattheus le lui avoit dit. Son embarras augmenta. De quels moyens se servir pour rompre son engagement du soir ? Le naturel emporté de cette fille , ses menaces l'épouvantoient. Elle se vengeroit sur Amélie ,

disoit-elle ; étoit-il difficile à une créature hardie , entreprenante , capable six semaines auparavant d'assassiner un homme au milieu de ses gens , sous les yeux de sa femme , de s'introduire chez Amélie , de l'effrayer , de l'insulter , peut-être de lui plonger un couteau dans le sein ? Ces idées glaçoient le cœur de monsieur Finton ; elles le déterminèrent à tenir parole à miss Matheus. Il se flatta que sir James , instruit par lui-même de cette démarche , l'excuseroit aisément quand il en apprendroit le motif. Il se promit même assez de son ascendant sur l'esprit de miss Matheus pour espérer qu'il l'engageroit à mieux traiter son ami , & à rendre plus de justice au mérite d'un homme vraiment aimable.

Ce parti pris , il recommença à réfléchir sur la conduite d'Amélie. Il s'étonna d'avoir pu la soupçonner d'intelligence avec mylord Mansel. Il se rappela sa tendresse , ses vertus , & pensa que si elle étoit aimée , & le savoit , la crainte de lui causer de l'inquiétude , pouvoit seule l'obliger à lui taire un pareil secret. Incertain de l'effet qu'auroit produit sur elle l'indiscrétion de mistrifs Atkinson , & le silence qu'il avoit gardé , il desiroit & craignoit son réveil.

Pendant que miss Matheus , mylord Man-

fel & Amélie l'occupoient tour-à-tour, sir James, retenu malgré lui à Windsor, s'abandonnoit dans les routes de cette belle forêt aux mouvemens furieux qu'excite une jalousie fondée sur la certitude d'être trahi. Ayant su par la femme-de-chambre de miss Matheus qu'elle se masqueroit d'abord en marmote, à son entrée au bal, il suivit opiniâtrément une personne dont la taille & l'habit le trompèrent. Le hasard fit qu'elle s'obstina à ne pas vouloir lui parler. James imaginant en être reconnu, alla changer de déguisement, revint, retrouva cette femme, la suivit encore, mais il la vit démasquée ; & l'instant qui lui montra son erreur, amena à ses côtés sa maîtresse & son ami. Comme ils parloient assez haut & sans déguiser leurs voix, il les connut d'abord, feignit d'être assoupi, les écouta avec attention, & entendit exactement tous leurs discours. Prêt à éclater quand miss se retira, il se contint, & c'étoit lui-même dont le mouvement singulier avoit ramené Finton pour lui parler. Le prince de Galles ne devoit rester qu'un instant au bal ; ceux qui parloient avec lui, étoient convenus de se rassembler sur ses pas. James eut à peine le tems d'écrire sur ses tablettes, & de parler à un valet de confiance. Il lui donna ordre d'observer le lendemain monsieur Finton, de

le suivre par-tout, & s'il le voyoit entrer chez miss Matheus , de porter à sa demeure les tablettes qu'il lui laissoit, & de recommander qu'on eût soin de les remettre entre ses mains quand il rentreroit. Il lui ordonna aussi de monter à cheval aussi-tôt, & d'aller à Windsor lui rendre compte de l'événement.

A midi on apporta à monsieur Finton un billet, par lequel on le prioit de se trouver le lendemain à Hyde-parc, à onze heures précises du matin. On lui promettoit la découverte d'un secret important, qui le mettroit en état de se montrer par-tout en sûreté, rendroit ses ennemis dépendans de sa clémence & de ses bontés. On terminoit en le pressant de ne pas manquer à l'assignation.

L'écriture de ce billet étoit la même de celui que peu de tems auparavant il avoit reçu daté de Newgate. Cette promesse redoublée de lui apprendre un secret intéressant, lui fit plus d'impression que la première fois. Il résolut donc de ne pas négliger l'occasion de s'en instruire, & de se trouver à l'heure prescrite au lieu qui lui étoit indiqué.

Un moment après, sir George Maderty l'envoya prier à diner. Dans la disposition d'esprit où il se sentoît, il avoit besoin de s'éloigner d'Amélie, la moindre de ses questions l'auroit

embarrassé; il accepta l'invitation du colonel , & sortit dans le dessein de ne pas rentrer de tout le jour.

Amélie , que les discours d'Atkinson rendoient fort inquiète sur les suites des projets de mylord Mansel , trembloit qu'ils ne parvinssent à la connoissance de monsieur Finton. Elle redoutoit une explication qui lui paroïssoit pourtant inévitable. Elle se leva fort tard. Nany lui apprit en entrant dans sa chambre que monsieur Finton dînoit chez le colonel Maderty. Peu de momens après , on lui remit un assez gros paquet de la part de mylord Mansel. Elle l'ouvrit , y trouva renfermé une commission de capitaine pour Atkinson , & un billet conçu en ces termes :

« Mon empressement à exécuter vos premiers ordres , doit vous assurer , Madame , de la sincérité de mes discours. Vous m'avez écouté en riant , vous avez refusé de me croire. Daignez m'éprouver. Mon respect , ma soumission , mon obéissance vous découvriront les véritables sentimens de mon cœur. *Plus j'obligerai Atkinson , plus vous serez disposée à la reconnoissance , à l'amitié pour son protecteur.* Ce sont vos propres expressions. Ah , Madame , qu'Atkinson sera bien

» servi ! Je porterai sa fortune si haut qu'il
» ne lui restera rien à désirer. Mais quand ses
» vœux seront remplis, me sera-t-il permis de
» vous parler des miens, de concevoir une
» flatteuse espérance ? Ne consentirez-vous
» point à me traiter avec moins de rigueur ?
» Vous me promettez de me regarder *comme*
» *un ami* ; ah, Madame, peut-on vous voir,
» vous entendre , & ne désirer auprès de vous
» que ce foible titre » !

La lettre & la commission tombèrent des mains d'Amélie. Un aveu si libre, des espérances si hardies la firent rougir & trembler. Revenue de sa première surprise, & sachant mistress Atkinson éveillée, elle passa chez elle ; & posant ces papiers sur son lit, elle lui demanda l'explication de l'audace de mylord Mansel. La petite folle, enchantée de voir la commission, sans faire attention au trouble ni à la colère d'Amélie, commença par rire de tout son cœur de la simplicité de ce pauvre lord qui avoit si bonnement donné dans le piège qu'elle lui tendoit. En me prenant pour vous, Madame, dit-elle, il m'a fait une déclaration d'amour qu'il croyoit bien fine, bien enveloppée, & qu'il pourroit rétracter si elle déplaisoit ; mais je l'ai entendu d'abord, je me

suis divertie à l'encourager par mes propos , puis à le désoler par mes doutes ; il s'animoit , je riois ; il m'offroit des preuves de sa passion : parlez , Madame , disoit-il , exigez , ordonnez. Alors je lui ai reproché sa négligence au sujet d'un homme que je protégeois , j'ai demandé cette commission à mon réveil. Là , voyez , continua-t-elle , si ce bon lord n'est pas la plus simple créature du monde ; je suis sûre qu'à présent il se félicite de son bonheur , il croit vous avoir obligée , il compte sur votre reconnaissance. Il sera bien attrapé quand je lui dirai... Qu'avez-vous fait ? quelle imprudence , s'écria Amélie ! Vous m'ôtez tous les moyens d'éviter un éclat , dont les suites seront peut-être funestes & pour vous & pour moi. Atkinson ne voudra rien devoir à ce vil lord ; vous nous mettez l'un & l'autre dans un cruel embarras.

Mistress Atkinson , surprise & touchée de ce reproche , regarda Amélie , & lui voyant les yeux remplis de larmes ; Eh bon dieu ! Madame , lui dit-elle , d'où naît votre chagrin ? je ne puis supporter l'idée de vous en causer. Daignez me pardonner ma faute & m'ouvrir un moyen de la réparer : je l'employerai avec joie. Mais comment est-il possible qu'un badinage si ordinaire vous donne de si vives alarmes ? Quel est cet embarras où je mets

Atkinson, où vous êtes vous-même ? Pourquoi cette commission lui seroit-elle désagréable ? Ne l'attendoit-il pas de la main de mylord Mansel ? Amélie jugea inutile de lui taire plus long-tems un secret que sa conduite à l'égard de mylord & de ses vils agens dévoileroit bientôt ; ainsi elle l'instruisit de tout ce qu'elle avoit appris d'Atkinson.

Jamais récit ne fut écouté moins patiemment ; les noms d'infâme , d'abominable , d'inferral malheureux , prodigués à mylord , & une foule de malédictions l'interrompirent plus d'une fois. Il n'étoit pas achevé, que la pétulante Atkinson sonna, appela, s'élança hors de son lit, demanda du linge, une robe, des porteurs, & commença sa toilette avec une précipitation surprenante. Que prétendez-vous donc faire, lui dit Amélie ? Ce que je prétends, Madame, s'écria-t-elle ! je vais à l'instant jurer la paix contre cet odieux lord. Il a insulté mon mari ; il m'a crue capable de servir son détestable projet, de me prêter basement à ses desseins : je ne souffrirai pas cet outrage, il me fera une réparation authentique ; il me la fera, vous dis-je, ou je lui arracherai les yeux.

Amélie trouva de la difficulté à calmer un esprit vif, justement révolté. Cependant elle

y parvint engagea son amie à se contenter d'écrire une courte lettre à mylord, afin de l'instruire de l'aventure du bal & de sa méprise. A l'égard de la commission qui étoit pour le régiment de ce seigneur, elle lui conseilla de la renvoyer sous un prétexte léger, mais honnête, en refusant de tenir ce bienfait de l'erreur où elle l'avoit jetté. Mistris Atkinson promit tout; mais dès qu'Amélie l'eut quittée, la petite obstinée se livra à ses propres mouvemens, & contenta sa fantaisie. Elle écrivit à mylord Mansel avec beaucoup de fierté, & termina une lettre remplie d'aigreur par une défense positive de reparoître jamais chez elle. Vous êtes connu, haï, méprisé d'Amélie & de moi, lui disoit-elle; reprenez votre commission. Un homme tel que vous n'est pas digne d'obliger des gens de cœur. Jamais Atkinson ne servira sous vos ordres; ne vous inquiétez ni de son sort, ni de celui de monsieur Finton, mais craignez le ressentiment de tous les deux.

Cette lettre si folle, si imprudente, produisit un effet qu'on n'eut osé se promettre de la démarche la plus sensée. Tanger eut des affaires à sa garnison, & prit la poste pour s'y rendre. Mylord se souvint tout-à-coup que les derniers jours de la belle saison lui offroient

encore des amusemens à Bath, il y courut , & mistress Tanger jugea à propos de changer de demeure ; mais on n'apprit ces prompts départs que dans un tems où la conduite & les desseins de mylord n'intéressoient plus ceux qu'ils avoient alarmés.

Le jour s'écoula tout entier sans que Finton parût. Amélie s'en inquiéta. Elle avoit craint une explication , & pourtant elle sentoit vivement l'indifférence qui faisoit négliger à son mari de lui parler , de la presser dans cette occasion , la première où elle lui eut montré une sorte de froideur. A dix heures du soir , Nany lui présenta des tablettes qu'un des gens de sir James venoit d'apporter. Elle les prit avec un battement de cœur extraordinaire , elle pensa que peut-être il étoit arrivé un malheur à son mari. Se hâtant d'ouvrir , & de parcourir ces tablettes , elle y trouva ces mots écrits en gros caractère :

A monsieur Finton sortant de chez miss Matheus.

« Vous m'aviez promis de ne plus revoir
» une maitresse que vous me cédiez de votre
» bon gré , vous venez de souper chez elle.
» Vous trahissez la confiance d'un ami , vous
» manquez à une parole d'honneur ; je vous
» regarde

» regarde comme un perfide. Soyez jeudi à
» sept heures du matin vers les carrières de
» Kensington. Là, nous déciderons à qui de
» nous deux, l'indigne, la maudite Matheus
» doit rester ».

Amélie poussa un cri, les tablettes échappèrent de ses mains, son cœur se serra, elle perdit la connoissance & le sentiment. Nany s'empressa de la secourir. Revenue de sa foiblesse, elle voulut relire encore ces terribles expressions. C'étoit le lendemain que sir James attendroit Finton. Seule, sans conseil dans une occasion si cruelle, si inquiétante & si délicate, elle ignoroit comment elle devoit se conduire. Livrée à la crainte, à la douleur, elle pleura long-tems avec amertume sans pouvoir calmer un instant l'agitation violente de ses sens. Une heure sonnoit quand on frappa rudement. Amélie tressaillit, cacha promptement les tablettes de sir James, croyant que monsieur Finton rentroit. Mais Nany revint bientôt, & lui présenta une lettre. Amélie reconnut la main de son mari. Un nouveau trouble la saisit. Elle lut en frémissant, ces mots écrits en vedete : *ô ma chere amie, ne vous alarmez point.* Monsieur Finton lui apprenoit qu'en sortant d'une maison où on l'avoit contraint

de souper, il venoit d'être arrêté par ordre de miss Betzy, & conduit chez un bailli dont il lui envoyoit le nom & l'adresse. Il la conjuroit de ne point s'affliger, & de soutenir avec fermeté cette nouvelle disgrâce.

En tout autre tems cette lettre eut été pour Amélie le sujet d'un mortel chagrin. Mais les circonstances lui firent trouver de la consolation dans cet événement. La vie de ce mari si cher étoit assurée par la perte de sa liberté. La funeste rencontre du lendemain devenoit impossible; & sans que l'honneur de monsieur Finton souffrît de ce retard, elle auroit le loisir de se consulter sur ce terrible appel, de voir lady Elefmore, & peut-être de détourner le malheur qu'elle redoutoit.

Au milieu des accès d'une extrême douleur, on saisit avidement le premier adoucissement que présente la réflexion. Mais ce calme produit par la raison, par l'espérance, est de peu de durée. La nature & le sentiment nous rendent bientôt aux pleurs, aux gémissemens. Quand l'ame souffre, l'esprit s'abat, & le cœur s'abandonne à ses seuls mouvemens. Amélie l'éprouva. Toute la nuit elle s'affligea sans modération, attendit impatiemment le jour; & dès qu'il parut, elle fit appeler des porteurs, & se rendit chez le bailli où étoit monsieur Finton.

On la conduisit par un très-petit escalier au premier appartement. Une chambre mal meublée , mais assez claire , lui fut ouverte , & on lui montra la personne qu'elle demandoit. Monsieur Finton , assis , les coudes appuyés sur une table , son visage caché de ses deux mains , sembloit endormi , ou plongé dans une profonde méditation. Au bruit que l'on faisoit en entrant , il leva la tête , & tourna les yeux vers la porte ; son air abattu pénétra le tendre cœur d'Amélie. Elle courut à lui , passa ses bras autour de son col , mouilla ses joues de larmes brûlantes , & le serrant sans pouvoir lui parler , elle prononça seulement : O monsieur Finton ! Son empressement à le voir , ses pleurs , ce silence touchant & expressif , excitèrent dans l'ame du triste prisonnier , un de ces mouvemens vifs & passionnés , qui se font sentir impétueusement quand le cœur est affecté d'une douleur mêlée de remords. Eh pour qui , pour qui donc , s'écria-t-il , cette femme , image des créatures célestes , paroît-elle dans le séjour du désespoir ! L'homme qu'elle y cherche est-il digne d'attirer ses regards ? Et tombant aux genoux d'Amélie , couvrant ses mains de pleurs & de baisers enflammés : Ne me refuse pas une dernière grace , lui dit-il , ô mon Amélie ! Que je l'obtienne de

toi ! abandonne un malheureux , ne t'obstine point à suivre son sort ; va , fuis , retourne habiter la retraite d'où mon imprudence me bannit. Vis tranquille , prends soin de ton fils , oublie l'époux que le ciel te donna dans sa colère. Il ne mérite plus tes bontés , ton amour , ton estime ; c'est un monstre , il t'a trahie. Il ne peut en être assez puni que par la perte de ton cœur.

Amélie vouloit le relever , l'interrompre , mais il ne l'écoutoit point. Il étoit emporté loin de lui-même. Il lui avoua cette intrigue , qu'il avoit tant craint de lui laisser connoître , lui apprit toute son aventure de Newgate , les persécutions de miss Matheus , l'amour de James , cause secrète de sa froideur ; la rencontre du bal , les menaces de cette fille hardie , & confessa en rougissant qu'il sortoit de chez elle , quand les gens du bailli le surprirent : mais qu'il en sortoit sans avoir offensé ni l'amour , ni l'amitié. Ensuite il recommença à pleurer , à conjurer Amélie de lui pardonner , de le quitter pour toujours , & de ne plus s'occuper de l'infortuné , qui gémissoit à ses pieds.

Si cette faute est la seule que vous vous reprochez , dit Amélie en l'embrassant , elle est pardonnée depuis long-tems. Et lui présentant

une lettre, qu'il reconnut pour être de miss Matheus, je l'ai reçue huit jours après votre sortie de Newgate. J'ai été malade, continuait-elle, j'ai caché le sujet de ma langueur. Cette infidélité, qu'on a eu la dureté de m'apprendre, m'a vivement touchée, mais elle n'a point diminué ma constante affection. O monsieur Finton, le cœur d'une femme sensible est aussi indulgent que tendre ! Osez-vous me proposer de vous fuir, de ne plus m'occuper de vous ; ah, ne me tenez jamais ce cruel langage ! il me feroit penser que mon attachement vous est devenu importun. Eh pourrois-tu le croire, s'écria-t-il ? Tu ne veux point m'abandonner ? Oh, non, non, ne m'abandonne jamais, femme divine, ange consolateur, dont la présence adoucit toutes mes peines. Quoi, ma chère Amélie, ton cœur généreux chérit encore un ingrat, un infidèle !.... Mais l'ai-je été ? Non. Si mes sens se sont égarés, jamais mon ame n'a suivi leur impression.

Aucune plainte, aucun reproche n'accompagna le pardon qu'Amélie accorda aux vives instances de monsieur Finton : elle lui en renouvela cent fois les tendres assurances. Après l'avoir scellé par les plus douces caresses, ils cherchèrent ensemble le moyens d'arranger l'embarrassante affaire de miss Betzy. Monsieur

Pinton n'attendoit plus rien de sir Rowland, son silence prouvoit assez qu'il n'étoit pas disposé à le servir ; mais il espéroit beaucoup de l'amitié de James. Le baronnet lui avoit souvent offert de l'obliger. Dans une occasion si pressante il se détermina à recourir à lui ; mais il n'osoit parler à James, ni lui écrire. Il est bien difficile de demander, quand on a le cœur assez noble pour supporter plus patiemment le besoin, que le poids des obligations. Il pria Amélie de le voir, de l'instruire de leur situation, & d'accepter son secours, s'il lui marquoit le desir de l'acquitter, ou de le cautionner.

Amélie pâlit à cette proposition ; le nom de James lui rendit la terreur que les caresses de son mari venoient de suspendre. Dans la crainte de lui laisser voir son trouble, elle se leva ; & sous prétexte de vouloir lui procurer les commodités dont il manquoit, elle le quitta, après lui avoir promis de revenir bientôt avec mistress Atkinson, de lui faire apporter à dîner, & de rester tout le jour auprès de lui.

En passant devant une petite église qui se trouvoit sur son chemin, elle apperçut sir James à pied, en habit de campagne, marchant à grands pas, ses cheveux en désordre,

l'air égaré , même furieux. Sa vue causa une révolution terrible à Amélie. Par un mouvement presque involontaire , elle arrêta ses porteurs , sortit de sa chaise , & entra dans l'église comme une personne effrayée qui fuit , & cherche un asyle. L'aspect de ce lieu saint calma ses esprits agités. Sa crainte s'évanouit en présence du dieu fort. Remplie de confiance , elle éleva vers lui son cœur affligé. Elle implora sa miséricorde. Prosternée , baignée de larmes , elle lui cria : O mon Dieu ! daignez verser dans mon sein la consolation que je n'attends point de vos créatures. Vous voyez mes besoins , étendez votre bras puissant , & secourez-moi. Après cette courte , mais fervente prière , elle se sentit un peu ranimée & en état de soutenir le mouvement de sa chaise ; elle y rentra , & se fit conduire chez elle. Comme elle montoit l'escalier , le son d'une voix connue émut tous ses sens , elle se hâta d'ouvrir la porte. A la vue de la personne qui s'entretenoit avec Nany , elle poussa un cri perçant ; & se précipitant dans les bras du docteur Harrison : O mon ami ! mon père ! est-ce vous , est-ce bien vous , répétoit-elle , que le ciel envoie au secours d'une infortunée ?

Le docteur irrité contre Finton & contr'elle depuis leur séjour à Londres , dont il igno-

roit la cause , fut plus surpris que touché des expressions d'Amélie. Il ne fit attention ni à sa pâleur , ni à sa profonde tristesse. D'une infortunée ! répéta-t-il , voilà le langage ordinaire des imprudens. On pense mal , on agit en conséquence , & l'événement est attribué au destin contraire. La vanité créa un mauvais sort , pour présenter à des cœurs orgueilleux un objet qu'ils pussent accabler des reproches que nous voulons toujours nous épargner à nous-mêmes. Deviez-vous quitter des lieux où vous viviez tranquille , où vous étiez maîtresse d'attendre en paix un tems plus heureux ? Mon malheur , & non pas ma volonté , un devoir indispensable m'ont fait abandonner ces lieux chéris , s'écria Amélie. Hélas , que ne suis-je encore à votre prieuré , dans cette maison de bénédiction où tous les jours se levoient serens pour moi. O mon ami , continua-t-elle en redoublant ses pleurs , ne me montrez point ce visage sévère , il me glace , il m'épouvante. Soutenez-moi , consolez-moi dans mon affliction , l'état où vous me retrouvez , est digne d'exciter votre pitié. La liberté , la vie de monsieur Finton sont en danger. Mon cœur blessé est prêt à succomber sous le poids de ses peines ; il ne peut supporter votre froideur. Sans secours , sans amis , sans espoir qu'en vous

seul , je n'envisage plus que la honte & la mort si vous m'abandonnez. Attendri malgré lui par les paroles & les larmes d'Amélie , le docteur prit une de ses mains , la pressa affectueusement : *La honte & la mort !* s'écria-t-il , ne dites pas cela , ma fille. Ne vous livrez point à ces funestes idées. Instruisez-moi. Si je puis vous servir , comptez sur ma constante amitié. Je suis mécontent de vous , il est vrai ; vous avez mal fait de venir à Londres : mais comment votre situation a-t-elle changé en si peu de tems ? Par ses dernières lettres Atkinson m'assuroit que vous viviez tous paisibles & satisfaits.

Amélie lui fit alors un récit sincère de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de miss Betzy dans la province. Mais à peine eut-elle expliqué la cause de la détention de monsieur Finton , que le docteur se leva brusquement , transporté de colère , & courant tout autour de la chambre comme un homme hors de lui-même : Six cens guinées à miss Betzy Harris , crioit-il ! à ce monstre , à cette indigne usurpatrice de vos droits ! lui payer six cens guinées , moi ! j'aimerois mieux en jeter mille , dix mille dans la Tamise. Elles ne lui sont pas dûes , elle ne les aura pas , je vous défends de les lui donner.

Hélas , dit Amélie , je suis loin de pouvoir le faire. Mais si le pen qui me reste suffisoit pour l'engager à suspendre sa poursuite. Quoi , vous le lui abandonneriez , interrompit le docteur ? Ah , dans toute la joie de mon ame , repartit-elle. Etrange obstination , s'écria le docteur ! vous tenez bien de votre mère. Malgré ma prière , mes conseils , mon expresse défense , vous avez cherché cette furie , vous avez voulu la voir ; à présent arrangez-vous donc. Je ne puis rien dans cette occasion. Je ne donnerai point cet argent à votre sœur. Mériterois-je l'administration des biens déposés par la providence entre mes mains , si j'en dérobois une partie au pauvre honnête , à l'indigent industrieux , pour en augmenter les possessions de l'avare & de l'injuste ?

Mais , dit Amélie d'un ton timide , la liberté de monsieur Finton dépend du paiement de ce billet. Je n'y saurois que faire , reprit-il ; c'est sa faute. Il devoit le déchirer , & non pas le perdre. Quelle étourderie à lui de le laisser tomber , de passer une heure sans le chercher ! Quelle bassesse à cette vile Betzy de s'en emparer , de le conserver , d'oser en exiger la valeur ! si , cette affaire est ridicule d'une part , odieuse de l'autre , pour rien du monde je ne voudrois m'en mêler.

Un long tems s'écoula avant qu'Amélie pût amener le docteur à l'écouter , à comprendre que ses larmes lui demandoient la liberté de monsieur Finton. Malheureusement pour elle , l'imagination de son ami , sujette à se préoccuper , avoir saisi le mauvais côté de cette affaire. La négligence de Finton , l'avidité de Betzy , une visite rendue à contretems , sans nécessité , contre son avis , un desir obstiné de payer ce qu'on ne devoit pas , voilà ce qui se présentoit à son esprit , endurcissoit son cœur , naturellement tendre & bon , & l'engageoit à gronder sans vouloir entendre les raisons d'Amélie. Enfin il l'écouta , il l'entendit , son ame s'émut en sa faveur. Il s'adoucit , se calma entièrement ; mais l'envie d'obliger sa parente chérie , ne diminua point l'extrême répugnance qu'il sentoît à donner six cens guinées à Betzy. Ainsi il se détermina à cautionner monsieur Finton , se réservant le plaisir de plaider contre cette créance , & de la disputer aussi long-tems , qu'un habile avocat pourroit trouver des moyens d'en éloigner le payement. A l'instant même il écrivit au sien de se rendre chez le bailli où étoit monsieur Finton. Le nom de cet avocat frappa Amélie. Assurément , dit-elle , cet homme est lié avec ma sœur ; il la vint trouver à sa terre

un peu avant mon départ de la province ; je crois même qu'il régit ses biens. Cela se peut, répondit le docteur. Je connus ce Murphy à l'inventaire de lady Courteney. Il remplaçoit le pauvre Burton , qui travailloit pour *misstris Harris* & pour moi. Tous mes papiers se trouvoient dans ses mains , il me pria de les lui laisser. Votre mère lui abandonna les siens. A sa mort, je le vis touché de l'injustice de son testament. Il plaignit votre sort. Je parlois. Je lui confiai mes affaires ; pendant mon absence il les a gérées à son gré. Je verrai par ses comptes si je continuerai à l'employer. Allons, ma fille, ajouta-t-il en se levant pour sortir, séchez vos pleurs , cessez de gémir. Je vais chercher votre mari ; avant qu'il se passe une heure, vous goûterez le plaisir de le revoir.

O mon généreux ami, dit-elle en l'arrêtant ; ce n'est pas seulement de vos bontés dont j'ai besoin. J'attends de vous un avis utile sur un point embarrassant & délicat. Il intéresse l'honneur & la vie de monsieur Finton. Alors elle lui montra les tablettes de sir James , & le pria de lui prescrire la conduite qu'elle devoit tenir. Craignant également les suites du secret ou de la découverte de ce défi, elle n'osoit ni parler, ni se taire.

Le docteur lut l'appel de sir James , leva

les épaules , lut encore , fit le même mouvement , & répéta plusieurs fois , beau sujet de querelle ! Ensuite regardant Amélie : Comment donc , s'écria-t-il , votre mari a des maîtresses , cède des maîtresses ! que signifie cela ? C'est une erreur , une méprise du baronnet , dit Amélie , fâchée d'avoir montré les tablettes. Je fais tout , le fond de la dispute ne mérite pas votre attention. Eh bien , reprit en souriant le docteur , j'aime à vous voir de la douceur , de la patience. Votre discrétion est rare , & je l'estime. Ma fille , un mari est un homme , & un homme est un fou. La supériorité de votre sexe consiste à connoître cette vérité. De son intime persuasion naissent l'indulgence , la bonté & la conservation de la paix entre les époux. Amélie soupira. A l'égard de ce défi , continua le docteur , mon avis est que vous ne parliez jamais à votre mari de l'impertinence de son ami. Mais , reprit-elle , songez au préjugé dominant , aux usages militaires , à l'honneur... Quoi , quel honneur ! interrompit le docteur. Ne dites pas un mot de plus sur ce point , si vous ne voulez m'ôter la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre esprit , & de la justesse de vos idées. Je ne puis supporter d'entendre profaner le nom de l'honneur par des

insensés, qui n'en ont pas la plus simple notion. Ces hommes si prompts à laver dans le sang la plus légère injure, passeront-ils pour avoir de l'honneur, seulement parce qu'ils risquent leur vie en satisfaisant la passion brutale qui les porte à se venger. Mais on croit qu'ils doivent le faire, reprit Amélie. Oui, des extravagans le pensent, continua le docteur. Ils l'ont entendu dire, ils le croient sans examen, sans réflexion. Quel est pourtant le mérite d'un homme sorti heureusement de plusieurs duels ? Celui qu'un vil gladiateur peut lui disputer. Mais ce brave, assez délicat sur les maximes de cet honneur prétendu, assez soumis à ses loix pour tuer son compatriote, même son ami, étend-t-il cette délicatesse à tous les devoirs de son état ? Est-il juste, lui, qui s'arroge le droit de punir ? souvent enhardi par sa force, par son adresse, par la terreur qu'il croit inspirer, il se livre avec audace à tous les vices. Il séduit la sœur, & tue le frère, déshonore la femme, égorge le mari ; il devient la honte de sa famille & l'horreur de sa patrie. Craint, mais haï, vanté par les fous, & méprisé du sage, il se voit banni de la société, on l'évite, on le fuit. Il passe seul des jours tristes & malheureux, empoisonnés par l'ennui & les remords.

Mais, dit Amélie, quand je m'opposois au départ de monsieur Finton, quand je le priois de ne point aller à Gibraltar, vous teniez un langage bien différent, vous me blâmiez de vouloir le retenir. L'occasion n'étoit pas la même, reprit le docteur. Il s'agissoit de remplir ses devoirs, de servir son roi, d'aider sa nation, de lui montrer du zèle & de l'affection. Ma fille, le courage, la valeur sont des vertus quand on les emploie à défendre sa patrie, à soutenir le foible & l'innocent contre l'oppression du fort & de l'injuste. Mais calmez-vous. J'arrangerai cette affaire. Sir James m'est peu connu. Je l'ai vu à Paris, chez vous, il me parut léger, mais franc, aimable : je vais lui parler, & j'espère que ma visite changera ses dispositions. Amélie remercia son ami avec toute la vivacité qu'inspire la reconnoissance dans une ame généreuse. Le docteur la pria de l'attendre chez elle, & en la quittant, il se fit mener à la demeure de sir James.

Le colonel avoit trop entendu parler de lui pour ne pas l'estimer. Au nom de monsieur Harrison, James s'avança vers lui ; & malgré la mauvaise humeur où il étoit, il le reçut avec la politesse & les égards dûs à sa naissance, à son caractère & à sa réputation. Je vous rapporte, Monsieur, des tablettes qui

vous appartiennent, dit le docteur. Je suis vraiment fâché de ne pouvoir approuver ce que j'y ai lu. Votre confusion m'apprend combien vous êtes surpris de les recevoir de ma main. En effet, répondit James en rougissant, je croyois..... qu'elles seroient perdues, interrompit le docteur, par la mort ou la fuite du plus tendre de vos amis: n'est-il pas vrai, Monsieur? mais cet ami malheureux n'a point été instruit de vos intentions; arrêté hier, & conduit chez un bailli.... Arrêté, dit vivement sir James! quoi le pauvre Finton est arrêté? Si c'est pour dette, j'ai mille guinées à son service. Que je vous embrasse, mon cher colonel, s'écria le docteur! Vous avez une mauvaise tête, mais j'admire votre cœur. Par ce premier mouvement, preuve assurée d'un excellent naturel, jugez des regrets où vous seriez actuellement livré, si l'événement eût répondu à votre attente. Si cet ami dont la prison vous touche, étendu sur la poussière.... Ah, ne m'offrez pas cette cruelle image, dit tout attendri sir James; non, Monsieur, ne me l'offrez pas! je me reproche ma fureur, mon extravagance. A l'instant même où vous êtes entré, je condamnois ma vivacité. La cause en est ridicule & méprisable, mais allons chez le bailli. Mon crédit, mes soins, ma fortune,

tune, tout sera employé pour mon ami. Pendant que le docteur charmé de James, le louoit, le grondoit, le caressoit, on achevoit de l'habiller; dès qu'il fut prêt, tous deux se rendirent à la triste demeure de monsieur Finton. L'entrée de la maison n'étoit pas libre dans ce moment, plusieurs personnes l'embarassoient. James passa par-dessus le bailli & dix de ses hommes, se fit montrer la chambre de son ami, on la lui ouvrit; mais le docteur attentif à un spectacle, qui intéressa son cœur compatissant, ne se hâta pas de le suivre.

On forçoit un pauvre homme, arrêté depuis un moment, à monter l'escalier. Sa résistance donnoit une occasion assez naturelle à des brutaux de lui faire sentir sa dépendance & leur supériorité; il les maudissoit, & ils le frappaient impitoyablement. Le docteur donna une demi-guinée à ces misérables, afin de les engager à traiter moins durement cet infortuné, dont le visage & les habits étoient souillés de sang. Il exhorta le prisonnier à céder, à se rendre à la nécessité, à ne pas se révolter contre ces hommes féroces. Le pauvre blessé cessa de se débattre; la vue de l'or apaisa ces tigres. Sans le maltraiter davantage, ils le conduisirent à une chambre haute; l'escalier

se débarrassa, & le docteur parvint au lieu où il avoit affaire.

A la vue d'un ami si respectable & si cher à son cœur, monsieur Finton répandit des larmes de tendresse & de joie. Le silence que la raison imposoit au docteur sur le délit de James, contraignoit l'éclat de son ressentiment contre Finton. Il lui pardonnoit d'avoir aigri l'esprit de sa belle-sœur par ses railleries ; la perte du billet étoit un accident ; mais son infidélité, les chagrins d'Amélie, rendoient son mari criminel aux yeux d'un homme qui l'aimoit en père, jugeoit sans prévention de son mérite, & la connoissoit digne de fixer les desirs d'un époux. Il reçut donc avec un peu de froideur les premières caresses de Finton. James lui prit la main ; & sans lui laisser le tems de parler : Obtiendrai-je une grace de vous, Monsieur, lui dit-il ? oui sans doute, vous me permettrez pour cette fois d'empiéter sur vos droits, & d'obliger un ami déjà comblé de vos bienfaits. J'exige absolument de Finton qu'il accepte mille guinées, & vais chez moi prendre les six cens dont il a besoin pour recouvrer sa liberté. Il sortoit, mais le docteur l'arrêta, protestant qu'il ne souffriroit pas cette folie. James, étonné de ce caprice, lui demanda s'il vouloit voir mener Finton à New-

gate. Le docteur soutint que de son contentement, Berzy ne seroit jamais payée, qu'il pretendoit disputer cette somme, & qu'en moins elle attendroit : le colonel insista, le ministre ne se rendit point ; Finton n'osoit parler. James s'impatientoit, le docteur crioit, la dispute s'animoit, quand le bailli entrant, l'interrompit. Il les salua tous trois profondément, & s'adressant au docteur, il lui demanda s'il ne s'appeloit pas monsieur Harrison. Apprenant de lui-même qu'il se nommoit ainsi, il le pria de la part du prisonnier dont il avoit fait la rencontre sur l'escalier, de vouloir bien monter à sa chambre, cet homme ayant, disoit-il, des secrets importants à lui révéler ; une grâce à obtenir par sa médiation, & mettant toute sa confiance & tout son espoir dans sa charité.

Le vertueux ecclésiastique oublioit tout, lorsqu'il s'offroit une occasion de remplir les devoirs de son ministère, de donner du secours au pauvre, & de la consolation à l'affligé. Il suivit le bailli qui le conduisit au haut de sa maison, lui ouvrit la porte d'une espèce de grenier, & se contenta de la tirer en s'en allant, afin de lui laisser la liberté de sortir quand il le voudroit ; ne craignant pas que dans l'état où ses gens avoient réduit le prisonnier, il pût lui échapper.

James saisit l'instant de l'absence du docteur , pour aller chercher les 600 liv. sterling nécessaires à la délivrance de son ami. Le bailli ayant appris par les gens du colonel, qu'il étoit baronnet & membre du parlement , le conduisit à son carrosse avec un grand respect , & sachant que monsieur Finton alloit payer, il revint à sa chambre , ouvrit sa porte , & lui fit mille politesses , dans l'espoir d'une petite gratification qu'il en attendoit. Monsieur Finton lui demanda s'il connoissoit l'homme qui s'entretenoit actuellement avec le docteur Harrison. Oh beaucoup, Monsieur, répondit-il , je l'ai eu plus d'une fois en garde , il s'appelle Robinson. C'est un maladroit, une bête , il devrait être fort riche , car il a , dit-on , raisonnablement volé. Mais il est tant de ces fripons incapables de rien amasser ; ce n'est pas assez de prendre , il faut savoir conserver. Quelle est sa profession , demanda encore monsieur Finton ? Il a fait plus d'un métier , je crois , reprit le bailli. Je l'ai vu avocat , mais il est devenu si pauvre depuis quatre ou cinq ans , qu'il travailloit pour ses confrères. Je ne sais pourquoi diable il a tant résisté aujourd'hui. On a eu peine à le saisir , & plus encore à s'en assurer ; car on l'a pris tout près du parc. Il vouloit s'y sauver , & pretendoit y être at-

tendu, avoir à parler à quelqu'un ; vous jugez si mes gens ont eu la complaisance de le laisser aller à son rendez-vous : on l'a battu, un peu fort à la vérité, mais c'est sa faute, & s'il en meurt, la loi est contre lui. J'ai une idée confuse de cet homme, reprit monsieur Finton ; je crois même l'avoir vu depuis mon arrivée de la province. Monsieur se trompe assurément, dit le bailli. Robinson a passé trois mois à Newgate, & n'en est sorti que d'hier au soir ; comme il ne paroît pas en état de me compter 40 liv. sterling, j'espère l'y reconduire demain.

A cet endroit de la conversation, on vint dire au bailli que l'avocat de monsieur Harrison étoit en bas. Le bailli lui cria du haut de l'escalier : Venez, venez, monsieur Murphy ; vous tiendrez compagnie à ce gentilhomme, en attendant celui qui vous a mandé. Il ne tardera pas à descendre. Murphy monta, salua monsieur Finton, & sachant le docteur arrivé avant lui, il s'informa de ce qui l'occupoit. Il prie auprès d'une de vos anciennes connoissances, reprit le bailli ; Robinson se croyant près de sa fin, a désiré de lui parler. Robinson, répéta Murphy en pâlisant ! quoi, que voulez-vous dire ? Où est-il Robinson ? Là haut, dans le grenier, ajouta le bailli : monsieur Harrison vient de s'y rendre à sa prière. Tout est perdu, s'écria

Murphy ! Le docteur avec Robinson ! Ah ciel ! Robinson , dites-vous , a désiré de l'entretenir ? Un foible maraut , un vapoureux coquin , sans cesse agité de remords , qui s'est ruiné par des restitutions ; il va lui faire les plus sots contes. . . . Rangez-vous , continua-t-il , laissez-moi passer , je ne suis pas fait pour attendre , une affaire me presse , & mon tems m'est cher ; si je puis , je reviendrai. Le bruit d'une porte qu'on ouvroit augmentant son épouvante , il s'élança sur l'escalier. N'est-ce pas Murphy que j'entends , demanda le docteur ? Il fuit , dit monsieur Finton. Arrêtez-le , arrêtez-le , répéta-t-il en se précipitant pour descendre ; & tout en sautant les marches deux à deux : Réjouissez-vous , mon ami , crioit-il à Finton , remerciez le ciel ! Betzy est une friponne , Murphy sera pendu ; si Robinson vit trois heures , votre fortune est faite. Parlant , courant , criant au voleur , arrêtez-le , il atteignit enfin Murphy au milieu de la rue , le saisit , & le serra si bien , que , malgré ses efforts , l'avocat ne put lui échapper.

Un prêtre tenant un homme à la gorge , l'accablant d'injures , & voulant l'entraîner de force , offroit à la populace un spectacle nouveau & amusant. Elle s'assembla. Murphy voulut l'intéresser en sa faveur. Messieurs , dit-il,

cet homme n'a pas droit de m'arrêter, j'appelle de sa violence au bon, au juste peuple de Londres, il fait la loi. Si ce furieux est un bailli déguisé, qu'il montre son ordre, je le suivrai. La requête est raisonnable, dit gravement un porteur de chaise. Sans doute, ajouta le plus apparent de la foule; on ne blessera point en ma présence les droits de la nation; présentez votre écrit, ou laissez aller ce Monsieur. Ni je ne suis, ni je ne voudrois être un bailli, repliqua vivement le docteur. Je suis ministre, bon ami, honnête homme, je veux le bien du juste & la punition du coupable; voilà mes droits pour arrêter un faussaire, un fripon, un fourbe insigne, cause de la ruine d'une femme noble & vertueuse. Je l'accuse de félonie, lui & tous ceux qui ne m'aideront pas à le conduire chez un juge de paix. Il a ruiné une femme, dit un sergent des gardes? si, un homme de robe! Est-elle belle, demanda un jeune apprentif? Comme un ange, cria le docteur. Oh, tu marcheras donc, ajouta le sergent en saisissant Murphy. Celui-ci résistoit encore, vouloit haranguer, mais un connétable accourant, leva son bâton, & lui imposa silence comme au reste de l'assemblée; le peuple s'écarta, & l'avocat fut contraint d'aller chez le juge. Le docteur le suivit, & envoya

dire à Finton , de prendre grand soin de Robinson en attendant son retour.

Le bailli resté avec son prisonnier , ne savoit où il en étoit. Il demanda à monsieur Finton si l'honnête ministre n'avoit pas la tête un peu dérangée. Monsieur Finton rit de son idée , & pria cet homme de lui laisser voir Robinson. Le bailli le mena à sa chambre , & se retira.

En approchant du lit où ce malheureux étoit couché , monsieur Finton le reconnut pour un des prisonniers avec lesquels il avoit dîné le premier jour de son entrée à Newgate ; sa figure assez belle , & un esprit très-orné le lui firent remarquer à la table du concierge où ils mangèrent ensemble cette seule fois. Malgré les discours du bailli & ceux de Murphy , il l'aborda avec politesse. Je suis fâché , Monsieur , lui dit-il , de vous revoir dans un lieu & dans une situation si triste. Je viens vous offrir mes services , & vous prier de m'apprendre par quelle singularité ma fortune paroît liée depuis un instant à la vôtre. Le digne ministre qui vous quitte , me l'a fait entendre au moins ; rien ne m'étonneroit davantage , n'ayant pas , je crois , l'honneur d'être connu de vous.

On vous a dit vrai , Monsieur , s'écria Robinson. Mais je suis un misérable , je ne mérite

pas votre généreuse compassion. Vous voyez en moi un des vils instrumens de la ruine d'une femme respectable , de la vôtre , Monsieur. Ah, quand je la vis entrer à Newgate, vous cherchant, vous appelant, portant par-tout ses tristes regards, elle me parut un ange, dont les larmes attireroient sur moi les vengeances célestes. Je me repentis sincèrement alors, je vous écrivis, j'attendois impatiemment le tems de ma délivrance pour vous révéler le secret que je viens de découvrir à monsieur Harrison. Je n'osai vous parler à Newgate dans la crainte que vous ne m'y fîssiez retenir. C'est moi, Monsieur, qui écrivis à votre épouse par ordre de sa sœur, quand vous fûtes blessé à Gibraltar. On desiroit son éloignement, on en profita, vous le savez. C'est moi, qui vous avois donné un rendez-vous à l'heure même où j'ai été arrêté. Au nom du ciel, daignez me pardonner, Monsieur, soyez assez bon, assez généreux pour me pardonner. L'aimable & vertueuse Amélie va rentrer dans les biens que j'ai aidé à lui ravir. Ma seule consolation est d'avoir conservé le pouvoir de les lui faire recouvrer.

Monsieur Finton ne savoit que penser des discours de cet homme ; il le regarda fixement. N'appercevant en lui aucune marque d'aliéna-

tion d'esprit, il en fut plus surpris & plus embarrassé à comprendre ses propos. En vérité, Monsieur, dit-il à Robinson, j'ignore absolument, & ne puis même deviner de quel crime vous vous accusez. Amélie n'espéra jamais de biens que ceux de son père. Maîtresse d'en disposer, mistress Harris en fit le partage de sa fille cadette, elle y joignit les siens. Ainsi, l'aînée déshéritée par son testament..... Ce testament est faux, Monsieur, s'écria Robinson. Faux, répéta Finton ! quoi, mistress Harris.. Elle ne l'a point fait, elle ne l'a jamais vu, continua Robinson. Nous le composâmes, Murphy & moi. Le véritable, reçu six mois auparavant par l'honnête Burton, déposé chez lui, tomba après sa mort dans les mains de Murphy, qui pendant sa longue maladie avoit gagné sa confiance. Mistress Harris mourant peu de tems après, son testament fut soustrait. Murphy m'engagea à forger l'acte qui enrichissoit miss Betzy aux dépens de sa sœur aînée. J'imitai la main de Burton, & celle de mistress Harris ; lady Morgan aida à me corrompre par ses promesses. Je devois partager avec Murphy une somme considérable. Mais j'ai fait le mal, & mon avare complice a joui seul de la récompense. Oui, Monsieur, je le jurerai, Amélie est l'unique héritière de mistress Harris ; je viens

de confier à monsieur Harrison des lettres de lady Morgan , de miss Betzy , de Murphy ; elles constatent le fait , & des papiers plus convainquans encore l'éclairciront absolument. A présent , permettez-moi , Monsieur , d'implorer votre clémence. Ayez pitié de ma misère. Une extrême pauvreté m'a rendu criminel. Un peu de secours ranimera dans mon cœur des sentimens , étouffés quelquefois , mais jamais éteints ; je n'ai point à me reprocher d'avoir gardé ce que la foiblesse & le malheur m'ont souvent engagé à vouloir m'approprier. J'ai pris , il est vrai , mais j'ai rendu. Je puis encore rentrer dans le sentier de l'honneur. Oh , Monsieur , aidez un malheureux à quitter pour toujours les larges voies de l'iniquité.

Monsieur Finton , ému , touché , surpris , osant à peine croire ce qu'il entendoit , alloit assurer Robinson d'un pardon demandé avec tant d'instance , quand on vint lui dire qu'il étoit libre de sortir. Sir James avoit remis l'argent au bailli , & attendoit Finton en bas. En même-tems un bruit terrible , un mélange de voix au-dessus desquelles on distinguoit aisément celle du docteur Harrison , se firent entendre sur l'escalier. Une foule de gens entra dans la chambre de Robinson à la suite d'un officier de justice qui ramenoit Murphy pour le confronter

avec Robinson. Le docteur transporté de joie, ne laissoit parler personne ; il nommoit Amélie, félicitoit Finton, embrassoit sir James, consoloit, rassuroit Robinson, bénissoit le ciel, & réhabilitoit la mémoire de sa défunte cousine Harris. Au fond, disoit-il, c'étoit une bonne femme. Le salut de son ame m'inquiétoit ; je la croyois injuste, eh bien, j'avois tort. Cette vieille Morgan, cet infâme Murphy, la méchante Betzy, & ce pauvre fourbe que voilà... Mais il peut se convertir. Que le ciel lui pardonne, comme ma fille Amélie le fera.

Les lettres produites, les preuves examinées, Murphy convint enfin de la fausseté du testament. Deux morceaux du véritable, retirés du feu & soigneusement conservés par Robinson, servirent d'une entière conviction. Amélie fut reconnue héritière, & rétablie dans tous les droits d'une succession de huit mille guinées de rente. Murphy avoua que l'espérance d'épouser miss Betzy, l'avoit engagé à cette indigne action. Je souhaite de toute mon ame qu'elle t'épouse à présent, s'écria le docteur. La folle Morgan vient de se marier à un jeune officier des gardes ; elle lui a donné tout son bien. Amélie va rentrer dans ceux que tu lui avois volés. Betzy ruinée, laide, hypocrite & faussaire, te convient

en vérité, & si la loi le permet, je me défille à l'instant de ma poursuite en faveur de cette union. Parbleu, Monsieur, dit James au docteur, pour un homme de votre caractère, vous outrez la vengeance, laissez pendre ce pauvre diable; lui donner Betzy, ce seroit le punir au-delà de son crime.

On emmena l'avocat. L'officier de justice assura que deux jours termineroient cette affaire, & mettroient Amélie en pleine possession de son héritage; ensuite il se retira. On transporta Robinson chez un chirurgien du voisinage, qu'on paya d'avance, afin de l'engager à le bien traiter. Le docteur acquitta la dette qui l'avoit fait arrêter. Finton lui promit une pension viagère & suffisante à ses besoins. Le bailli content, James, Finton & le docteur s'avançoient vers la porte, quand le bon ministre se souvint qu'il falloit cautionner son ami. Comment donc, dit-il au bailli, vous laissez aller ainsi votre prisonnier? Monsieur m'a payé, répondit cet homme en montrant sir James, à présent le gentilhomme est libre, & vous pouvez l'emmener. Quelle maudite obstination, quelle étourderie, s'écria le docteur! de quoi vous êtes-vous mêlé? Comment, cette indigne Betzy aura les six cens guinées! elle les recevra, ... Mais elle est rui-

née , punie ; allons , patience , je veux bien lui accorder comme un secours dans sa prochaine indigence , ce que je refusois à son averse avarice.

Tous trois montèrent alors en carrosse , & prirent le chemin de la verge de la cour. Le docteur brûloit d'y arriver. On convint en allant , de découvrir avec précaution à Amélie une nouvelle si peu attendue , & capable de lui causer une extrême surprise. On se concerta sur la façon dont on s'y prendroit pour lui apprendre peu-à-peu cet heureux changement. En mettant le pied sur l'escalier , le docteur lui cria de toute l'étendue de sa voix : Ma fille , vous êtes l'héritière de votre mère , Betzy est convaincue de fausseté , vous triomphez de sa noire malice , je n'aurai plus cette méchante voisine à mon prieré.

Voir son mari libre , sir James à ses côtés , le docteur riant , c'étoit assez pour causer une joie vive à la sensible Amélie ; elle ne comprenoit rien au reste. Quand on le lui expliqua , elle entendit le récit de cet événement avec plaisir , mais avec tranquillité. Une ame aussi noble que la sienne pouvoit supporter , sans émotion dangereuse , le retour de sa fortune. Elle plaignit sa sœur d'avoir été capable de tant de bassesse. Ses yeux dirent à mon-

seur Finton d'une façon bien tendre , qu'en rentrant dans ses droits , elle n'envifageoit que la douceur de le voir heureux.

Arrêtons-nous ici. Amélie , riche & satisfaite de son sort , n'offre plus au lecteur un objet intéressant. Finton & elle , reconnoiffans des soins généreux & paternels du docteur Harrison , paffèrent régulièrement à son prieuré tout le tems qu'il y demeuroit. Sir Rowland ayant acquitté les dettes de Finton , lui rendit la jouiffance de fes biens. Il devint comte & pair du royaume. Son fils , élevé par le docteur , fut fage & heureux. Sir James , en fongeant qu'une folle paffion avoit pensé lui coûter la vie , ou la perte d'un véritable ami , renouça à mifs Matheus. Cette fille s'enflamma pour un jeune françois , qui en débarrassa l'Angleterre en la conduisant à Paris , où elle s'accoutuma à laiffer vivre les inconstans. Atkinson s'avança dans le service , par fa valeur & fa bonne conduite ; Finton l'y foutint par fes bienfaits. Mistrifs Atkinson ne quitta point l'aimable Amélie , son humeur fingulière & fa vivacité firent les délices du docteur Harrison. La bonne Judith , revenue de fa maladie , passa le reste de ses jours auprès de sa charmante élève. Mistrifs Betzy reçut pendant deux ans d'une main inconnue , 100 liv. sterling tous

les trois mois. Dans la suite , on lui assura un sort bien au-dessus de celui qu'elle devoit attendre de la bonté d'une sœur offensée , mais capable encore de desirer & de faire son bonheur. Le docteur Harrison vécut très-vieux , très-sain , & toujours le même , estimé , chéri , révééré de tous ceux qui l'approchoient. Monsieur Finton plus fidèle & aussi sensible , goûta les charmes réunis de l'amour & de la fortune. Et moi qui n'ai plus rien à dire de lui , ni de son aimable compagne , je vais me rendre à ceux d'une douce paresse.

Fin du Tome second.